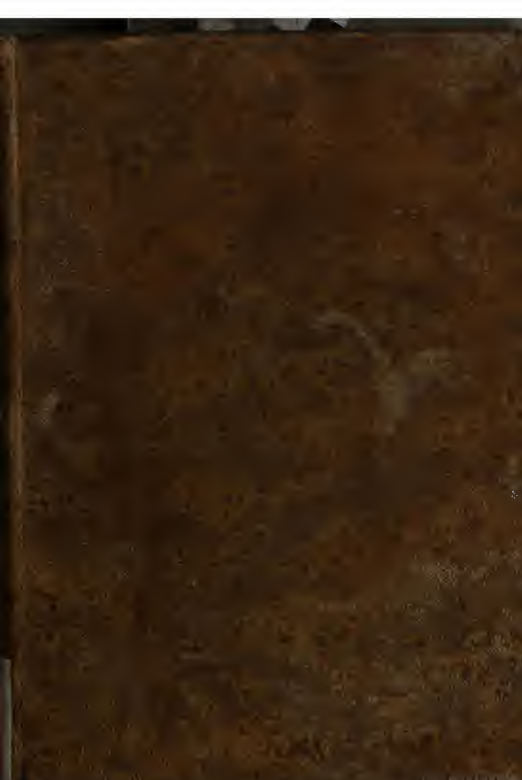




NAZIONALE

B. Prov.

COLL.

11

1138

NAPOLI

VITT. EM. III

BIBLIOTECA PROVINCIALE

armadio

XIX



Num.° d'ordine

24

Farchetto

34325

~~44-7-77~~

118
4
27A

R. Prov.
Call 11/130)

COLLECTION
DES
CLASSIQUES FRANÇOIS.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AÎNÉ,
IMPRIMEUR DU ROI,
rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE VOLTAIRE

AVEC
DES REMARQUES ET DES NOTES

HISTORIQUES, SCIENTIFIQUES, ET LITTÉRAIRES.

PAR MM. ADQUIS, CLOQUETON, DAINOU,
LOUIS DUBOIS, ÉTIENNE, CHARLES NOGIER, ETC.

MÉLANGES LITTÉRAIRES.

TOME II.



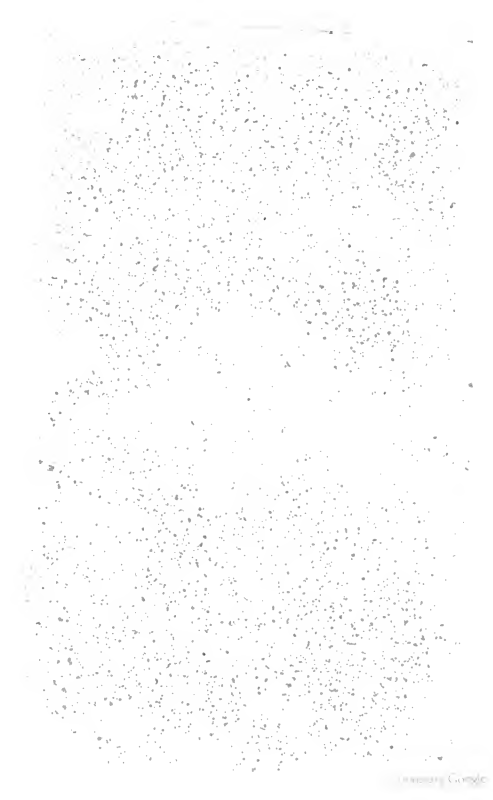
PARIS

DELANGLE FRÈRES,

MARIUS AMYOT, LIBRAIRE,

RUE SAINT-JULIEN, N° 5, DERRIÈRE L'HOTEL-DIEU.

M. DCCC. XXXII.



MÉLANGES LITTÉRAIRES.

CONNAISSANCE

DES BEAUTÉS ET DES DÉFAUTS

DE LA POÉSIE ET DE L'ÉLOQUENCE

DANS LA LANGUE FRANÇAISE.

1749.



Ayant accompagné en France plusieurs jeunes étrangers, j'ai toujours tâché de leur inspirer le bon goût, qui est si cultivé dans notre nation, et de leur faire lire avec fruit les meilleurs auteurs. C'est dans cet esprit que j'ai fait ce recueil, pour l'utilité de ceux qui veulent connaître les vraies beautés de la langue française et en bien sentir les charmes.

On ne peut se flatter de connaître une langue qu'à proportion du plaisir qu'on éprouve en lisant; mais cette facilité ne s'acquiert pas tout d'un coup; elle ressemble aux jeux d'adresse, dans lesquels on ne se plaît que lorsqu'on y réussit.

J'ai vu plusieurs étrangers à Paris ne pas distinguer si une tragédie était écrite dans le style des Racine et des Voltaire, ou dans celui des Danchet et des Pellegrin. Je les ai vus acheter les romans nouveaux au lieu de *Zaïde*. Je me suis aperçu que,

dans beaucoup de pays étrangers, les personnes les plus instruites n'avaient pas un goût sûr, et qu'elles me citaient souvent avec complaisance les plus mauvais passages des auteurs célèbres, ne pouvant distinguer dans eux les diamants vrais d'avec les faux. J'ai donc cru rendre service à ceux qui voyagent et à ceux qui parlent français dans la plupart des cours de l'Europe, en mettant sous leurs yeux des pièces de comparaison tirées des auteurs les plus approuvés qui ont traité les mêmes sujets : c'est de toutes les méthodes, que j'ai employées auprès des jeunes gens, celle qui m'a toujours le plus réussi ; mais ces pièces de comparaison seraient inutiles pour former l'esprit de la jeunesse, si elles n'étaient accompagnées de réflexions, qui aident des yeux peu accoutumés à bien observer ce qu'ils voient.

Je lisais, par exemple, il n'y a pas long-temps, avec un jeune comte de l'Empire, qui donne les plus grandes espérances, les traductions que Malherbe et Racan ont faites de cette strophe d'Horace :

- Pallida Mors æquo pulsat pede
 - Pauperum tabernas,
 - Regumque turres. O beate Sexti... •
- Lib. 1, od. iv.

Voici la traduction de Racan :

Les lois de la Mort sont fatales

Aussi bien aux maisons royales
 Qu'aux taudis couverts de roseaux.
 Tous nos jours sont sujets aux Parques;
 Ceux des bergers et des monarques
 Sont coupés des mêmes eiscaux.

Celle de Malherbe est plus connue.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
 Est sujet à ses lois;
 Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
 N'en défend pas nos rois.

Stances à Du Perrier.

Je fus obligé de faire voir à ce jeune homme
 pourquoi les vers de Malherbe l'emportent sur
 ceux de Racan.

En voici les raisons : 1° Malherbe commence
 par une image sensible :

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre ;

et Racan commence par des mots communs qui
 ne font point d'image, qui ne peignent rien.

*Les lois de la Mort sont fatales ; nos jours sont sujets
 aux Parques.* Termes vagues, diction impropre,
 vice de langage ; rien n'est plus faible que ces vers.

2° Les expressions de Malherbe embellissent
 les choses les plus basses. *Cabane* est agréable et
 du beau style, et *taudis* est une expression du peu-
 ple.

3° Les vers de Malherbe sont plus harmonieux ;

et j'oserais même les préférer à ceux d'Horace, s'il est permis de préférer une copie à un original. Je défendrais en cela mon opinion en faisant remarquer que Malherbe finit sa stance par une image pompeuse, et qu'Horace laisse peut-être tomber la sienne avec *O beate Sexti*. Mais en accordant cette petite supériorité à un vers de Malherbe, j'étais bien éloigné de comparer l'auteur à Horace; je sais trop la distance infinie qui est de l'un à l'autre. Un peintre flamand peut peindre un arbre aussi bien que Raphaël. Il ne sera pas pour cela égal à Raphaël.

Ayant donc éprouvé que ces petites discussions contribuaient beaucoup à former et à fixer le goût de ceux qui voulaient s'instruire de bonne foi, et se procurer les vrais plaisirs de l'esprit, je vais sur ce plan choisir par ordre alphabétique les morceaux de poésie et de prose qui me paraissent les plus propres à donner de grandes idées et à élever l'ame, à lui inspirer cet attendrissement qui adoucit les mœurs, et qui rend le goût de la vertu et de la vérité plus sensible. Je mêlerai même quelquefois à ces pièces de prose et de poésie de petites digressions sur certains genres de littérature, afin de rendre l'ouvrage d'une utilité plus étendue, et je tirerai la plupart de mes exemples des auteurs que j'appelle classiques; je veux dire des auteurs qu'on peut mettre au rang des anciens

qu'on lit dans les classes, et qui servent à former la jeunesse. Je cherche à l'instruire dans la langue vivante autant qu'on l'instruit dans les langues mortes.

AMITIÉ*.

Il y a lieu d'être surpris que si peu de poètes et d'écrivains aient dit en faveur de l'*amitié* des choses qui méritent d'être retenues. Je n'en trouve ni dans Corneille, ni dans Racine, ni dans Boileau, ni dans Molière. La Fontaine est le seul poète célèbre du siècle passé qui ait parlé de cette consolation de la vie. Il dit à la fin de la fable des *deux Amis* :

Qu'un ami véritable est une douce chose!
 Il cherche vos besoins au fond de votre cœur;
 Il vous épargne la pudeur
 De les lui découvrir vous-même;
 Un songe, un rien, tout lui fait peur,
 Quand il s'agit de ce qu'il aime.

VIII, II.

Le second vers est le meilleur, sans contredit, de ce passage. Le mot de *pudeur* n'est pas propre : il fallait *honte*. On ne peut dire, j'ai la *pudeur* de parler devant vous, au lieu de, j'ai *honte* de parler devant vous ; et on sent d'ailleurs que les derniers vers sont faibles : mais il régné dans ce morceau,

* Voir au *Dictionnaire philosophique* le mot AMITIÉ.

quoique défectueux, un sentiment tendre et agréable, un air aisé et familier, propre au style des fables.

Je trouve dans *la Henriade* un trait sur l'amitié beaucoup plus fort :

Il l'aimait, non en roi, non en maître sévère,
 Qui souffre qu'on aspire à l'honneur de lui plaire,
 Et de qui le cœur dur et l'inflexible orgueil
 Croit le sang d'un sujet trop payé d'un coup d'œil.
 Henri de l'amitié sentit les nobles flammes !
 Amitié, don du ciel, plaisir des grandes âmes ;
 Amitié que les rois, ces illustres ingrats,
 Sont assez malheureux pour ne connaître pas !

Ch. viii.

Cela est dans un goût plus mâle, plus élevé que le passage de *La Fontaine*. Il est aisé de sentir la différence des deux styles, qui conviennent chacun à leur sujet.

Mais j'avoue que j'ai vu des vers sur l'amitié qui me paraissent infiniment plus agréables. Ils sont tirés d'une épître imprimée dans les *Œuvres* de M. de Voltaire :

Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite.
 O tranquille amitié ! félicité parfaite,
 Seul mouvement de l'âme où l'excès soit permis,
 Corrige les défauts qu'en moi le ciel a mis ;
 Compagne de mes pas dans toutes mes demeures,
 Et dans tous les états, et dans toutes les heures :
 Sans toi, tout homme est seul ; il peut par ton appui
 Multiplier son être, et vivre dans antrui.

Amitié, don du ciel, et passion du sage,
 Amitié, que ton nom couronne cet ouvrage;
 Qu'il préside à mes vers comme il règne en mon cœur!

Il y a dans ce morceau une douceur bien plus flatteuse que dans l'autre. Le premier semble plutôt la satire de ceux qui n'aiment pas, et le second est le véritable éloge de l'amitié. Il échauffe le cœur. On en aime mieux son ami quand on a lu ce passage.

Que j'aime ce vers !

Multiplier son être, et vivre dans autrui.

Qu'il me parait nouveau de dire que l'amitié doit être la seule passion du sage ! En effet, si l'amitié ne tient pas de la passion, elle est froide et languissante : ce n'est plus qu'un commerce de bienséance.

Il sera utile de comparer tous ces morceaux avec ce que dit *sur l'amitié* madame la marquise de Lambert, dame très respectable par son esprit et par sa conduite, et qui mettait l'amitié au rang des premiers devoirs.

« La parfaite amitié nous met dans la nécessité
 « d'être vertueux. Comme elle ne se peut conserver
 « qu'entre personnes estimables, elle vous force à
 « leur ressembler. Vous trouvez dans l'amitié la
 « sûreté du bon conseil, l'émulation du bon exem-

« ple, le partage dans vos douleurs, le secours
« dans vos besoins. »

Il est vrai que ce morceau de prose ne peut faire le même plaisir ni à l'oreille, ni à l'ame, que les vers que j'ai cités. « La sentence, dit Montaigne, pressée aux pieds nombreux de la poésie, « élance mon ame d'une plus vive secousse. » J'ajouterai encore que les beaux vers, en français, sont presque toujours plus corrects que la prose. La raison en est que la difficulté des vers produit une grande attention dans l'esprit d'un bon poëte, et de cette attention continue se forme la pureté du langage; au lieu que, dans la prose, la facilité entraîne l'écrivain, et fait commettre des fautes.

Il y a, par exemple, une faute de logique dans cette phrase :

« Comme l'amitié ne peut se conserver qu'entre
« personnes estimables, elle vous force à leur res-
« sembler. »

Si vous êtes déjà ami, vous êtes donc une de ces personnes estimables. *A leur ressembler* n'est donc pas juste. Je crois qu'il fallait dire :

L'amitié ne se pouvant conserver qu'entre des cœurs estimables, elle vous force à l'être toujours.

Le partage dans vos douleurs est encore une faute contre la langue; il fallait dire: *On partage vos douleurs, on prévient vos besoins.* Ces observations, qu'on doit faire sur tout ce qu'on lit, servent à

étendre l'esprit d'un jeune homme, et à le rendre juste; car le seul moyen de s'accoutumer à bien juger dans les grandes choses, est de ne se permettre aucun faux jugement dans les petites.

Je ne puis m'empêcher de rapporter encore un passage sur l'amitié, que je trouve plus tendre encore que ceux que j'ai cités. Il est à la fin d'une de ces épîtres * familières en vers, pour lesquelles M. de Voltaire me paraît avoir un génie particulier.

Loin de nous à jamais ces mortels endurcis,
Indignes du beau nom, du nom sacré d'amis,
Ou toujours remplis d'eux, ou toujours hors d'eux-même,
Au monde, à l'inconstance, ardents à se livrer,
Malheureux, dont le cœur ne sait pas comme on aime,
Et qui n'ont point connu la douceur de pleurer!

AMOUR.

Je me garderai bien, en voulant former des jeunes gens, de citer ici des descriptions de l'amour plus capables de corrompre le cœur que de perfectionner le goût. Je donnerai deux portraits de l'amour tirés de deux célèbres poètes, dont l'un, qui est feu Rousseau, n'a pas toujours parlé avec tant de bienséance; et l'autre, qui est M. de Voltaire, a, ce me semble, toujours fait aimer la vertu dans ses écrits.

* Aux mânes de M. de Genonville. POÉSIES, tome III.

PORTAIT DE L'AMOUR, TIRÉ DE L'ÉPITRE SUR L'AMOUR,

A MADAME D'USSÉ. (L. I, ÉP. II.)

Jadis sans choix¹, les humains dispersés,
 Troupe féroce et nourrie au carnage,
 Du seul instinct suivaient la loi sauvage,
 Se renfermaient dans les antres cachés,
 Et de leurs trous par la faim arrachés²,
 Allaient, errants au gré de la nature,
 Avec les ours disputer la pâture.
 De ce chaos l'Amour réparateur³
 Fut de leurs lois le premier fondateur.
 Il sut fléchir leurs humeurs indociles,
 Les réunit dans l'enceinte des villes,
 Des premiers arts leur donna les leçons,
 Leur enseigna l'usage⁴ des moissons;
 Chez eux logea l'Amitié sceourable,
 Avec la Paix, sa sœur inséparable;
 Et, devant tout, dans les terrestres lieux,
 Fit respecter l'autorité des dieux.

Tel fut ici le siècle de *Cybèle*.
 Mais à ce dieu⁵ la terre enfin rebelle
 Se rebuta d'une si douce loi,
 Et de ses mains voulut se faire un roi.
 Tout aussitôt, évoqué par la Haine,
 Sort de ses flancs un monstre à forme humaine,
 Reste dernier de ces cruels Typhons,
 Jadis formés dans les gouffres profonds.
 D'un faible enfant il a le front timide;

¹ Terme oïseux.

² Vers dur.

³ Impropre.

⁴ Impropre.

⁵ Dieu est trop près de *Cybèle*.

Dans ses yeux brille une douceur perfide ;
 Nouveau Protée, à toute heure, en tous lieux,
 Sous un faux masque il abuse nos yeux.
 D'abord voilé d'une crainte ingénue,
 Humble captif, il rampe, il s'insinue ;
 Puis tout-à-coup, impérieux vainqueur,
 Porte le trouble et l'effroi dans le cœur.
 Les Trahisons, la noire Tyrannie,
 Le Désespoir, la Peur, l'Ignominie,
 Et le Tumulte, au regard effaré,
 Suivent son char de Soupçons entouré.
 Ce fut sur lui que la terre ennemie
 De sa révolte appuya l'infamie¹ ;
 Bientôt séduits par ses trompeurs appas,
 Des flots d'humains marchèrent² sur ses pas.
 L'Amour, par lui dépouillé de puissance,
 Remonte au ciel, séjour de sa naissance.

TEMPLE DE L'AMOUR, TIRÉ DE LA HENRIADE. (Ch. ix.)

Sur les bords fortunés de l'antique Idalie,
 Lieux où finit l'Europe et commence l'Asie,
 S'élève un vieux palais respecté par les temps :
 La nature en posa les premiers fondements ;
 Et l'art, ornant depuis sa simple architecture,
 Par ses travaux hardis surpassa la nature.
 Là, tous les états voisins, peuplés de myrtes verts,
 N'ont jamais senti l'outrage des hivers.
 Par-tout on voit mûrir, par-tout on voit éclore
 Et les fruits de Pomone et les présents de Flore ;
 Et la terre n'attend, pour donner ses moissons,
 Ni les vœux des humains, ni l'ordre des saisons.
 L'homme y semble goûter dans une paix profonde

¹ Mots impropres.

² Les flots ne marchent pas.

Tout ce que la nature, aux premiers jours du monde,
 De sa main bienfesante accordait aux humains :
 Un éternel repos, des jours purs et sereins,
 Les douceurs, les plaisirs que promet l'abondance,
 Les biens du premier âge, hors la seule innocence.
 On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs
 Dont la molle harmonie inspire les langueurs ;
 Les voix de mille amants, les chants de leurs maîtresses,
 Qui célèbrent leur lionte et vantent leurs faiblesses
 Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
 De leur aimable maître implorer les faveurs ;
 Et dans l'art dangereux de plaire et de séduire,
 Dans son temple à l'envi s'empresse de s'instruire.
 La flatteuse Espérance, au front toujours serein,
 A l'autel de l'Amour les conduit par la main.
 Près du temple sacré, les Graces demi-nues
 Accordent à leurs voix leurs danses ingénues.
 La molle Volupté, sur un lit de gazon,
 Satisfaite et tranquille, écoute leurs chansons.
 On voit à ses côtés le Mystère en silence,
 Le Sourire enchanteur, les Soins, la Complaisance,
 Les Plaisirs amoureux, et les tendres Desirs,
 Plus doux, plus séduisants encor que les Plaisirs.

† De ce temple fameux telle est l'aimable entrée ;
 Mais lorsqu'en avançant sous la voûte sacrée
 On porte au sanctuaire un pas audacieux,
 Quel spectacle funeste épouvante les yeux !
 Ce n'est plus des Plaisirs la troupe aimable et tendre ;
 Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre :
 Les Plaintes, les Dégoûts, l'Imprudence, la Peur,
 Font de ce beau séjour un séjour plein d'horreur.
 La sombre Jalousie, au teint pâle et livide,
 Suit d'un pied chancelant le Soupçon qui la guide :
 La Haine et le Courroux, répandant leur veuin,
 Marcheut devant ses pas un poignard à la main.
 La Malice les voit, et d'un souris perfide

Applaudit, en passant, à leur troupe homicide.
 Le Repentir les suit, détestant leurs fureurs,
 Et baise, en soupirant, ses yeux mouillés de pleurs.
 C'est là, c'est au milieu de cette cour affreuse,
 Des plaisirs des humains compagne malheureuse,
 Que l'Amour a choisi son séjour éternel, etc.

Ces deux descriptions morales de l'Amour n'en sont pas moins intéressantes pour cela. Celle qui est tirée de *la Henriade* est plus pittoresque que l'autre, et d'un style plus coulant et plus correct ; mais elle ne me paraît pas écrite avec plus d'énergie. Il y a seulement je ne sais quoi de plus doux et de plus intéressant.

« Non satis est pulchra esse poemata; dulcia suntu. »
 Hor., de Art. poet.

Il faut voir à présent comment l'archevêque de Cambrai, l'illustre Fénelon, auteur du *Télémaque*, a traité le même sujet. Il a aussi parlé de l'Amour et de son temple (L. IV) :

« On me conduisit au temple de la déesse : elle
 « en a plusieurs dans cette île ; car elle est parti-
 « culièrement adorée à Cythère, à Idalie, et à Pa-
 « phos. C'est à Cythère que je fus conduit. Le
 « temple est tout de marbre ; c'est un parfait pé-
 « ristyle : les colonnes sont d'une grosseur et
 « d'une hauteur qui rendent cet édifice très ma-
 « jestueux ; au-dessus de l'architrave et de la frise
 « sont, à chaque face, de grands frontons où

« l'on voit, en bas-reliefs, toutes les plus agréables
« aventures de la déesse; à la porte du temple est
« sans cesse une foule de peuples qui viennent
« faire leurs offrandes. On n'égorge jamais dans
« l'enceinte du lieu sacré aucune victime. On n'y
« brûle point, comme ailleurs, la graisse des gé-
« nisses et de taureaux; on n'y répand jamais leur
« sang. On présente seulement devant l'autel les
« bêtes qu'on offre, et on n'en peut offrir aucune
« qui ne soit jeune, blanche, sans défaut, et sans
« tache. On les couvre de bandelettes de pourpre
« brodées d'or; leurs cornes sont dorées, et or-
« nées de bouquets des fleurs les plus odorifé-
« rantes. Après qu'elles ont été présentées devant
« l'autel, on les renvoie dans un lieu écarté, où
« elles sont égorgées pour les festins des prêtres
« de la déesse.

« On offre aussi toutes sortes de liqueurs par-
« fumées, et du vin plus doux que le nectar. Les
« prêtres sont revêtus de longues robes blanches,
« avec des ceintures d'or et des franges de même
« au bas de leurs robes. On brûle nuit et jour, sur
« les autels, les parfums les plus exquis de l'O-
« rient, et ils forment une espèce de nuage qui
« monte vers le ciel. Toutes les colonnes du tem-
« ple sont ornées de festons pendants; tous les
« vases qui servent au sacrifice sont d'or; un bois
« sacré de myrte environne le bâtiment. Il n'y a

« que de jeunes garçons et de jeunes filles d'une
« rare beauté qui puissent présenter les victimes
« aux prêtres, et qui osent allumer le feu des au-
« tels: mais l'impudence et la dissolution déshono-
« rent un temple si magnifique. »

Je ne puis m'empêcher de convenir que cette description est d'une grande froideur en comparaison de la poésie que nous avons vue. Rien ne caractérise ici le temple de l'Amour; ce n'est qu'une description vague d'un temple en général. Il n'y a rien de moral que la dernière phrase: mais l'*impudence* et la *dissolution* caractérisent la débauche, et non pas l'amour. Tout le mérite de ce morceau me paraît consister dans une prose harmonieuse; mais elle manque de vie.

Tous ces exemples confirment de plus en plus que les mêmes choses bien dites en vers, ou bien dites en prose, sont aussi différentes qu'un vêtement d'or et de soie l'est d'une robe simple et unie; mais aussi la médiocre prose est encore plus au-dessus des vers médiocres, que les bons vers ne l'emportent sur la bonne prose.

On m'a demandé souvent s'il y avait quelque bon livre en français, écrit dans la prose poétique du *Télémaque*: Je n'en connais point, et je ne crois pas que ce style pût être bien reçu une seconde fois. C'est, comme on l'a dit, une espèce bâtarde qui n'est ni poésie ni prose, et qui, étant sans

contrainte, est aussi sans grande beauté, car la difficulté vaincue ajoute un charme nouveau à tous les agréments de l'art. Le *Télémaque* est écrit dans le goût d'une traduction en prose d'*Homère*, et avec plus de grâce que la prose de madame Dacier; mais enfin c'est de la prose, qui n'est qu'une lumière très faible devant les éclairs de la poésie, et qui atteste seulement l'impuissance* de rendre les poètes de l'antiquité en vers français.

AMBITION.

J'aurais dû, en suivant l'ordre alphabétique, traiter l'ambition avant l'amitié; mais j'ai mieux aimé commencer par une vertu que par un vice. J'ai préféré le sentiment à l'ordre. Je ne sais pourquoi l'ambition est le sujet de beaucoup plus de pièces de poésie et d'éloquence que l'amitié: n'est-ce point qu'on réussit mieux à caractériser les passions funestes que les doux-penchants du cœur? Il entre toujours de la satire dans ce qu'on dit de l'ambition. Quoi qu'il en soit, j'aime à voir dans la *Henriade*:

L'Ambition sanglante, inquiète, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée.

* Ch. vii.

* Voir la lettre de Voltaire à Cideville, du 13 août 1731.

Mais que La Fontaine a de charmes dans un des prologues de ses fables !

Deux démons à leur gré partagent notre vie,
Et de son patrimoine ont chassé la raison ;
Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie.
Si vous me demandez leur état et leur nom,
J'appelle l'un Amour, et l'autre Ambition.
Cette dernière étend le plus loin son empire,
Car même elle entre dans l'amour.

Le Berger et le Roi, liv. X, fab. x.

Voilà des vers parfaits dans leur genre. Heureux les esprits capables d'être touchés comme il faut de pareilles beautés, qui réunissent la simplicité à l'extrême éloquence !

Qu'on lise encore dans *Athalie* ce que Mathan dit de son ambition :

J'approchai par degrés de l'oreille des rois ;
Et bientôt en oracle on érigea ma voix.
J'étudiai leur cœur, je flattai leurs caprices,
Je leur semai de fleurs le bord des précipices ;
Près de leurs passions rien ne me fut sacré ;
De mesure et de poids je changeais à leur gré, etc.

Act. III, sc. IV.

Je trouve l'ambition caractérisée plus en grand et peinte dans son plus haut degré dans la tragédie de *Mahomet*. C'est Mahomet qui parle :

Je suis ambitieux : tout homme l'est, sans doute ;
Mais jamais roi, pontife, ou chef, ou citoyen,
Ne conçut un projet aussi grand que le mien.

Chaque peuple à son tour a brillé sur la terre
 Par les lois, par les arts, et sur-tout par la guerre;
 Le temps de l'Arabie est à la fin venu.
 Ce peuple généreux, trop long-temps inconnu,
 Laissait dans ses déserts ensevelir sa gloire;
 Voici les jours nouveaux marqués pour la victoire.
 Vois du nord au midi l'univers désolé,
 La Perse encor sanglante, et son trône ébranlé;
 L'Inde esclave et timide, et l'Égypte abaissée;
 Des murs de Constantin la splendeur éclipsée;
 Vois l'empire romain tombant de toutes parts,
 Ce grand corps déchiré, dont les membres épars
 Languissent dispersés sans bonheur et sans vie.
 Sur ces débris du monde élevons l'Arabie.
 Il faut un nouveau culte, il faut de nouveaux fers;
 Il faut un nouveau dieu pour l'aveugle univers.
 En Égypte Osiris, Zoroastre en Asie,
 Chez les Crétois Minos, Numa dans l'Italie,
 A des peuples sans mœurs, et sans culte, et sans rois,
 Donnèrent aisément d'insuffisantes lois.
 Je viens, après mille ans, changer ces lois grossières;
 J'apporte un joug plus noble aux nations entières.
 J'abolis les faux dieux; et mon culte épuré
 De ma grandeur naissante est le premier degré.
 Ne me reproche point de tromper ma patrie:
 Je détruis sa faiblesse et son idolâtrie;
 Sous un roi, sous un dieu, je viens la réunir;
 Et, pour la rendre illustre, il la faut asservir.

Act. II, sc. v.

Voilà bien l'ambition à son comble : celui qui parle ainsi veut être à-la-fois conquérant, législateur, roi, pontife, et prophète; et il y parvient. Il faut avouer que les autres desseins des plus grands hommes sont de bien petites vanités au-

près de cette ambition. On ne peut la décrire avec plus de force et de justesse. Mathan me paraît parler en subalterne, et Mahomet en maître du monde. J'observerai, en passant, que l'un et l'autre avouent le fond de leur erreur, ce qui n'est guère naturel* : mais ce défaut est bien plus grand dans Mathan que dans Mahomet. On ne dit point de soi qu'on est scélérat ; mais on peut dire qu'on est ambitieux : la grandeur de l'objet ennoblit jusqu'à la fourberie même aux yeux des hommes.

ARMÉE.

Je ne vois guère de description d'armée qui mérite notre attention dans les poètes tragiques que celle qu'on lit dans *le Cid* :

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles,
Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles ;
L'onde s'enfle dessous¹, et d'un commun effort
Les Maures et la mer montent² jusques³ au port.
On les laisse passer ; tout leur paraît tranquille ;
Point de soldats au port, point aux murs de la ville ;

* L'auteur de cet article nous paraît trop sévère. Tout homme qui prêche une religion est, aux yeux de celui qui ne la croit pas, ou un imbécile, ou un fripon. Zopire ne pouvait pas regarder Mahomet comme un sot. En voulant paraître persuadé, Mahomet serait donc bien plus avili devant Zopire qu'en lui avouant ses projets ambitieux.

¹ Prosaïque.

² Dur.

Notre profond silence abusant leurs esprits,
 Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris.
 Ils abordent sans peur, ils ancrent, ils descendent,
 Et courent se livrer aux mains qui les attendent.
 Nous nous levons alors, et tous en même temps
 Pouvons jusques au ciel mille cris éclatants.
 Les nôtres au signal de nos vaisseaux répondent,
 Ils paraissent armés : les Maures se confondent ;
 L'épouvante les prend ; à demi descendus,
 Avant que de combattre ils s'estiment perdus.
 Ils couraient au pillage, et rencontrent la guerre ;
 Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre,
 Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang,
 Avant qu'aucun résiste ou reprenne son rang.
 Mais bientôt, malgré nous, leurs princes les rallient ;
 Leur courage renaît, et leurs terreurs s'oublient.
 La honte de mourir sans avoir combattu
 Arrête leur désordre, et leur rend leur vertu.
 Contre nous ¹ de pied ferme ils tirent ² leurs alfanges,
 De notre sang au leur font d'horribles mélanges ³ ;
 Et la terre et le fleuve, et leur flotte et le port,
 Sont des champs de carnage où triomphe la mort.

Act. IV, sc. III.

Je crois que tout le monde tombera d'accord
 qu'il y a plus d'ame et de pathétique dans la des-

¹ Prosaique.

² Ces deux vers se lisent autrement dans les bonnes éditions des Œuvres de P. Corneille, où l'on n'a pas cru devoir adopter toutes les corrections de celle de 1682, donnée par Thomas Corneille, qui y a quelquefois gâté le texte, croyant l'améliorer. (Note de M. Renouard.)

.... Ils tirent leurs épées ;

Des plus braves soldats les trames sont coupées.

³ Ce pluriel est vicieux.

cription d'une armée prête à attaquer que fait l'illustre Fénelon au dixième livre des *Aventures de Télémaque*. Ce n'est point une description circonstanciée; elle est vague; elle ne spécifie rien; elle tient plus de la déclamation que de cet air de vérité qui a un si grand mérite: mais il a l'art de parler au cœur jusque dans l'appareil de la guerre.

« Pendant qu'ils raisonnaient ainsi, on entendit tout-à-coup un bruit confus de chariots, de chevaux hennissants, d'hommes qui poussaient des hurlements épouvantables, et de trompettes qui remplissaient l'air d'un son belliqueux. On s'écrie: « Voilà les ennemis qui ont fait un grand détour pour éviter les passages gardés; les voilà qui viennent assiéger Salente. » Les vieillards et les femmes paraissaient consternés. « Hélas! disaient-ils, fallait-il quitter notre chère patrie, la fertile Crète, et suivre un roi malheureux au travers de tant de mers, pour fonder une ville qui sera mise en cendres comme Troie! » On voyait de dessus les murailles nouvellement bâties, dans la vaste campagne, briller au soleil les casques, les cuirasses, et les boucliers des ennemis. Les yeux en étaient éblouis. On voyait aussi les piques hérissées qui couvraient la terre, comme elle est couverte par une abondante moisson que Cérès prépare dans les campagnes d'Enna en Si-

« cile, pendant les chaleurs de l'été, pour récom-
 « penser le laboureur de toutes ses peines. Déjà
 « on remarquait les chariots armés de faux tran-
 « chantes; on distinguait facilement chaque peu-
 « ple venu à cette guerre. » (Liv. X.)

Je suis bien plus ému ici par Fénélon que par Corneille. Ce n'est pas que les vers ne soient, à mérite égal, incomparablement au-dessus de la prose; mais ici la description a un fond plus touchant que celle de Corneille; et il faut bien considérer qu'un acteur, dans une pièce de théâtre, ne doit presque jamais s'exprimer comme un auteur qui parle à l'imagination du lecteur. Il faut sentir combien Corneille et Fénélon avaient chacun un but différent.

Pour prouver incontestablement la supériorité de la poésie sur la prose dans le même genre de beautés, considérons ce même objet d'une armée en bataille dans le huitième chant de *la Henriade*:

Près des bords de l'Iton et des rives de l'Eure
 Est un champ fortuné, l'amour de la nature :
 La guerre avait long-temps respecté les trésors
 Dont Flore et les Zéphyrs embellissaient ces bords.
 Au milieu des horreurs des discordes civiles
 Les bergers de ces lieux coulaient des jours tranquilles :
 Protégés par le ciel et par leur pauvreté,
 Ils semblaient des soldats braver l'avidité,
 Et sous leurs toits de chaume, à l'abri des alarmes,
 N'entendaient point le bruit des tambours et des armes.

Les deux camps ennemis arrivent en ces lieux :
 La désolation par-tout marche avant eux.
 De l'Eure et de l'Iton les oudes s'alarmèrent ;
 Les bergers, pleins d'effroi, dans les bois se cachèrent ;
 Et leurs tristes moitiés, compagnes de leurs pas,
 Emportent leurs enfants gémissants dans leurs bras.

Habitants malheureux de ces bords pleins de charmes,
 Du moins à votre roi n'imputez point vos larmes ;
 S'il cherche les combats, c'est pour donner la paix :
 Peuples, sa main sur vous répandra ses bienfaits.
 Il veut finir vos maux, il vous plaint, il vous aime,
 Et dans ce jour affreux il combat pour vous-même.
 Les moments lui sont chers ; il court dans tous les rangs
 Sur un coursier fougueux plus léger que les vents,
 Qui, fier de son fardeau, du pied frappant la terre,
 Appelle les dangers et respire la guerre.
 On voyait près de lui briller tous ces guerriers,
 Compagnons de sa gloire et ceints de ses lauriers :
 D'Aumont, qui sous cinq rois avait porté les armes ;
 Biron, dont le seul nom répandait les alarmes ;
 Et son fils, jeune encore, ardent, impétueux,
 Qui, depuis... ; mais alors il était vertueux ;
 Sulli, Nangis, Crillon, ces ennemis du crime,
 Que la Ligue déteste, et que la Ligue estime ;
 Turenne, qui depuis de la jeune Bouillon
 Mérita dans Sédan la puissance et le nom ;
 Puissance malheureuse et trop mal conservée,
 Et par Arnaud détruite aussitôt qu'élevée.
 Essex avec éclat paraît au milieu d'eux,
 Tel que dans vos jardins un palmier soncilleux,
 A nos ormes touffus mêlant sa tête altière,
 Paraît s'enorgueillir de sa tige étrangère.

.....
 Plus loin sont La Trimonille, et Clermont, et Feuquières,
 Le malheureux de Nesle, et l'heureux Lesdiguières ;
 N'Ailli, pour qui ce jour fut un jour trop fatal.

Tous ces héros en foule attendaient le signal,
Et rangés près du roi, lisaient sur son visage
D'un triomphe certain l'espoir et le présage.

Mayenne, en ce moment, inquiet, abattu,
Dans son cœur étonné cherche en vain sa vertu :
Soit que, de son parti connaissant l'injustice,
Il ne crût point le ciel à ses armes propice ;
Soit que l'ame en effet ait des pressentiments,
Avant-coureurs certains des grands événements.
Ce héros cependant, maître de sa faiblesse,
Déguisait ses chagrins sous sa fausse allégresse ;
Il s'excite, il s'empresse, il inspire aux soldats
Cet espoir généreux que lui-même il n'a pas.

D'Egmont auprès de lui, plein de la confiance
Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence,
Impatient déjà d'exercer sa valeur,
De l'incertain Mayenne accusait la lenteur.
Tel qu'échappé du sein d'un riant pâturage,
Au bruit de la trompette animant son courage,
Dans les champs de la Thrace un coursier orgueilleux ;
Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux,
Levant les crins mouvants de sa tête superbe,
Impatient du frein, vole et bondit sur l'herbe :
Tel paraissait Egmont ; une noble fureur
Éclate dans ses yeux et brûle dans son cœur ;
Il s'entretient déjà de sa prochaine gloire,
Il croit que son destin commande à la victoire :
Hélas ! il ne sait point que son fatal orgueil
Dans les plaines d'Ivry lui prépare un cercueil.

Vers les ligueurs, enfin le grand Henri s'avance,
Et s'adressant aux siens qu'enflammait sa présence :

- Vous êtes nés Français, et je suis votre roi ;
- Voilà nos ennemis, marchez, et suivez-moi ;
- Ne perdez point de vue, au fort de la tempête,
- Ce panache éclatant qui flotte sur ma tête ;
- Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur.

À ces mots, que ce roi pronouçait en vainqueur;
Il voit d'un feu nouveau ses troupes enflammées,
Et marche en invoquant le grand Dieu des armées.

Sur les pas des deux chefs alors, en même temps,
On voit des deux partis voler les combattants.

Ainsi, lorsque des monts séparés par Alcide
Les Aquilons foudroyeux foudent d'un vol rapide,
Soudain les flots émus de deux profondes mers
D'un choc impétueux s'élanceut dans les airs;
La terre au loin gémit, le jour fuit, le ciel gronde,
Et l'Africain tremblant craint la chute du monde.

Au mousquet réuni le sanglant coutelas
Déjà de tous côtés porte un double trépas.
Cette arme, que jadis, pour dépeupler la terre,
Dans Bayonne inventa le démon de la guerre,
Rassemble en même temps, digne fruit de l'enfer,
Ce qu'ont de plus terrible et la flamme et le fer.

On se mêle, on combat; l'adresse, le courage,
Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,
La honte de céder, l'ardente soif du sang,
Le désespoir, la mort, passent de rang en rang.
L'un poursuit un parent dans le parti contraire;
Là le frère en fuyant meurt de la main d'un frère:
La nature en frémit, et ce rivage affreux
S'abreuvait à regret de leur sang malheureux.

Il y a dans cette description plus de pathétique
encore et plus de portraits touchants que dans le
Télémaque. Ce morceau,

Habitants malheureux de ces bords pleins de charmes,
forme un mélange délicieux de tendresse et d'hor-
reur. Le poëte met ici son art à rendre la guerre
odieuse, dans le temps même qu'il sonne la charge.

et qu'il inspire l'ardeur du combat dans l'ame du lecteur. La comparaison *des deux mers qui se choquent* étonne l'imagination. La *peinture de la baïonnette au bout du fusil* est d'un goût nouveau, vrai et noble ; c'est un des plus grands mérites de la poésie de peindre les détails.

• Verbis ea vincere magnum

• Quàm sit, et angustis hunc addere rebus honorem. »

VING., Georg., III.

ASSAUT.

Cet art de peindre les détails et de décrire des choses que la poésie française évite communément se trouve d'une manière bien sensible dans le récit d'un assaut donné aux faubourgs de Paris.

Du côté du levant bientôt Bourbon s'avance.
Le voilà qui s'approche, et la mort le devance.
Le fer avec le feu vole de toutes parts
Des mains des assiégeants et du haut des remparts.
Ces remparts menaçants, leurs tours, et leurs ouvrages,
S'écroulent sous les traits de ces brûlants orages :
On voit les bataillons rompus et renversés,
Et loin d'eux dans les champs leurs membres dispersés.
Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre ;
Et chacun des partis combat avec la foudre.

Jadis avec moins d'art, au milieu des combats,
Les malheureux mortels avançaient leur trépas.
Avec moins d'appareil ils volaient au carnage,
Et le fer dans leurs mains suffisait à leur rage.
De leurs cruels enfants l'effort industrieux

A dérobé le feu qui brûle dans les cieux.
On entendait gronder ces bombes effroyables,
Des troubles de la Flandre enfants abominables.
Dans ces globes d'airain le salpêtre enflammé
Vole avec la prison qui le tient renfermé :
Il la brise, et la mort en sort avec furie.

Avec plus d'art encore et plus de barbarie,
Dans des antres profonds on a su renfermer
Des foudres souterrains tout prêts à s'allumer.
Sous un chemin trompeur, où, volant au carnage,
Le soldat valeureux se fie à son courage,
On voit en un instant des abîmes ouverts,
De noirs torrents de soufre épanchés dans les airs,
Des bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre,
Emportés, déchirés, engloutis sous la terre.
Ce sont là les dangers où Bourbon va s'offrir ;
C'est par-là qu'à son trône il brûle de courir.
Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes :
L'enfer est sous leurs pas, la foudre est sur leurs têtes ;
Mais la Gloire à leurs yeux vole à côté du roi ;
Ils ne regardent qu'elle, et marchent sans effroi.

Mornai, parmi les flots de ce torrent rapide,
S'avance d'un pas grave et non moins intrépide,
Incapable à-la-fois de crainte et de fureur,
Sourd au bruit des canons, calme au sein de l'horreur.
D'un oeil ferme et stoïque il regarde la guerre
Comme un fléau du ciel, affreux, mais nécessaire ;
Il marche en philosophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint son maître, et le suit.

Ils descendent enfin dans ce chemin terrible,
Qu'un glaïs teint de sang rendait inaccessible.
C'est là que le danger ranime leurs efforts :
Ils eussent les fossés de fascines, de morts ;
Sur ces morts entassés ils marchent, ils s'avancent ;
D'un cours précipité sur la brèche ils s'élancent.

Armé d'un fer sanglant, convert d'un bouclier,

Henri vole à leur tête, et monte le premier.
 Il monte; il a déjà de ses mains triomphantes
 Arboré de ses lis les enseignes flottantes.
 Les ligueurs devant lui demeurent pleins d'effroi;
 Ils semblaient respecter leur vainqueur et leur roi;
 Ils cédaient; mais Mayenne à l'instant les ranime;
 Il leur montre l'exemple, il les rappelle au crime;
 Leurs bataillons serrés pressent de toutes parts
 Ce roi dont ils n'osaient soutenir les regards.
 Sur le mur avec eux la Discorde cruelle
 Se baigne dans le sang que l'on verse pour elle.
 Le soldat à son gré sur ce funeste mur,
 Combattant de plus près, porte un trépas plus sûr.
 Alors on n'entend plus ces fondres de la guerre
 Dont les bouches de bronze épouvantaient la terre;
 Un farouche silence, enfant de la fureur,
 A ces bruyants éclats succède avec horreur.
 D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
 Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage.
 On saisit, on reprend, par un contraire effort,
 Ce rempart teint de sang, théâtre de la mort;
 Dans ses fatales mains la victoire incertaine
 Tient encor près des lis l'étendard de Lorraine.
 Les assiégeants surpris sont par-tout renversés,
 Cent fois victorieux, et cent fois terrassés:
 Parcils à l'océan poussé par les orages;
 Qui couvre à chaque instant et qui fuit ses rivages.

Henriade, ch. iv.

Il est visible que l'auteur a joint contre le grand peintre Homère dans cette description; car, comme Homère s'attache à animer tout, et à peindre toutes les choses qui étaient en usage de son temps, le poète français entre dans les détails de toutes les

machines dont nous nous servons : chemin couvert attaqué, fascines portées, mines, bombes; tout est exprimé.

Mettons en parallèle ce morceau épique avec la traduction d'une description à-peu-près semblable dans l'*Iliade*, et voyons comment La Motte a rendu le poète grec.

Sous des chefs différents il range cinq cohortes,
Dont l'égale valeur assiége autant de portes,
Sur les nouveaux remparts, l'Argien, plus vaillant,
De tout côté s'oppose aux coups de l'assaillant.
Hector veut le premier forcer avec Énée
La porte qu'occupaient Ulysse, Idoménée,
Digne de Jupiter qui lui donna le jour;
Sarpedon cherche Ajax jusqu'au haut d'une tour.
C'est en vain que des murs tombe une horrible grêle;
C'est en vain que la pierre avec les traits se mêle;
Rien ne peut réussir à les décourager,
La gloire à leurs regards efface le danger.
Appuyés l'un de l'autre, ils montent aux murailles;
Les fossés sont bientôt comblés de fuérailles.
Plusieurs tombent mourants qui s'estiment heureux
D'aider leurs compagnons à s'élever sur eux.

• Courage, mes amis, crieait le roi de Pile,
• Courage, défendez notre dernier asile;
• Soutenez bien l'honneur de vos premiers exploits,
• Vos femmes, vos enfants, vous pressent par ma voix.
• Jupiter d'Iliou vous promet la ruine;
• Ne faites point mentir la promesse divine.

Le bruit ne laissait pas distinguer ses discours,
Mais le son de sa voix les animait toujours.

Des Troyens cependant l'opiniâtre audace
Rend effort pour effort, menace pour menace;

Et, sous leurs boucliers tout hérissés de dards,
Ils atteignaient déjà le sommet des remparts.

Malgré la sécheresse de ces vers, on voit aisément la richesse du fond du sujet; mais le pinceau de M. de La Motte n'est point moelleux et n'a nulle force. Il règne dans tout ce qu'il fait un ton froid, didactique, qui devient insupportable à la longue. Au lieu d'imiter les belles peintures d'Homère et l'harmonie de ses vers, il s'amuse à considérer que Nestor, dans la chaleur du combat, pourrait n'être pas entendu; et il croit avoir de l'esprit en disant:

Le bruit ne laissait pas distinguer ses discours.

Le pis de tout cela est qu'il n'y a pas un mot dans Homère, ni de Nestor haranguant, ni de plusieurs qui tombent mourants, et qui s'estiment heureux de servir d'échelle à leurs compagnons, ni d'effort pour effort et de menace pour menace: tout cela est de M. de La Motte.

Ses vers sont bas et prosaïques; ils jettent même un ridicule sur l'action. Car c'est un portrait comique que celui d'un homme qui parle et qu'on n'entend point. Il faut avouer que La Motte a gâté tous les tableaux d'Homère. Il avait beaucoup d'esprit; mais il s'était corrompu le goût par une très mauvaise philosophie qui lui persuadait que l'harmonie, la peinture, et le choix des mots,

étaient inutiles à la poésie; que pourvu que l'on cousit ensemble quelques traits communs de morale, on était au-dessus des plus grands poètes. La véritable philosophie aurait dû lui apprendre au contraire que chaque art a sa nature propre, et qu'il ne fallait point traduire Homère avec sècheresse, comme il scrait permis de traduire Épicète.

La Motte avait donué d'abord de très grandes espérances par les premières odes qu'il composa; mais bientôt après il tomba dans le mauvais goût, et il devint un des plus mauvais auteurs. Il crut avoir corrigé Homère. Cet excès d'orgueil lui ayant mal réussi, il écrivit contre la poésie. Il fut sur le point de corrompre le goût de son siècle, car il avait eu l'adresse de se faire un parti considérable, et de se faire louer dans tous les journaux; mais sa cabale est tombée avec lui. Le temps fait justice, et met toutes les choses à leur place.

BATAILLE.

Les batailles ont tant de rapports avec ce que je viens de mettre sous les yeux, que je ne m'étendrai pas sur cet article. Je remarquerai seulement que l'on a toujours donné la préférence à Homère sur Virgile pour cette grande partie du poème épique.

Je ne sais si le Tasse n'est pas encore supérieur à Homère dans la description des batailles. Quelles peintures vives et pénétrantes dans celle qui se donne au vingtième chant, et avec quelle force ce grand homme se soutient au bout de sa carrière !

- « Giace il cavallo al suo signore appresso ,
- « Giace il compagno appo il compagno estinto ,
- « Giace il nemico appo il nemico , e spesso
- « Sul morto il vivo , il vincitor sul vinto :
- « Non v' è silenzio , e non v' è grido espresso ;
- « Ma odi un non so che roco e indistinto ,
- « Fremiti di furor , mormori d' ira ,
- « Gemiti di chi langue , e di chi spira . »

Ott. II.

Que tout cela est vrai, terrible, passionné ! Pour moi, j'avoue que les descriptions d'Homère ne me semblent pas renfermer tant de beautés. Ce que j'aime dans la bataille d'Ivri c'est la foule des comparaisons et des métaphores rapides, les aventures touchantes jointes à l'horreur de l'action, la vertu stoïque de Mornai opposée à la rage des combattants ; l'éloge même de l'amitié au milieu du carnage, la clémence après la victoire : cela fait un tout que je ne rencontre point ailleurs. Je remarque, entre autres choses qui m'ont frappé, cette fin de la bataille :

- L'étonnement, l'esprit de trouble et de terreur,
- S'empare en ce moment de leur troupe alarmée ;
- Il passe en tous les rangs, il s'étend sur l'armée ;

Les chefs sont effrayés, les soldats éperdus ;
 L'un ne peut commander, l'autre n'obéit plus.
 Ils jettent leurs drapeaux, ils courent, se renversent,
 Poussent des cris affreux, se heurtent, se dispersent ;
 Les uns, sans résistance à leur vainqueur offerts,
 Fléchissent les genoux et demandent des fers ;
 D'autres, d'un pas rapide évitant sa poursuite,
 Jusqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite,
 Dans les profondes eaux vont se précipiter,
 Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.
 Les flots couverts de morts interrompent leur course,
 Et le fleuve sanglant remonte vers sa source.

Ch. VIII.

Je me suis toujours demandé pourquoi ces descriptions en vers me faisaient tant de plaisir, pendant que les récits des batailles me causaient tant de langueur dans les historiens. La véritable raison, à mon sens, c'est que les historiens ne peignent point comme les poètes. Je vois dans Mézerai et dans Daniel des régiments qui avancent et des corps de réserve qui attendent, des postes pris, un ravin passé, et tout cela presque toujours embrouillé. Mais de la vivacité, de la chaleur, de l'horreur, de l'intérêt, c'est ce qui se trouve dans l'histoire encore moins que l'exactitude.

CARACTÈRES ET PORTRAITS.

Le plus beau caractère que j'aie jamais lu est malheureusement tiré d'un roman, et même d'un

roman qui, en voulant imiter le *Télémaque*, est demeuré fort au-dessous de son modèle. Mais il n'y a rien dans le *Télémaque* qui puisse, à mon gré, approcher du portrait de la reine d'Égypte, qu'on trouve dans le premier volume de *Séthos*.

« Elle ne s'est point laissée aller, comme bien
« des rois, aux injustices, dans l'espoir de les racheter par ses offrandes; et sa magnificence à
« l'égard des dieux a été le fruit de sa piété, et non
« le tribut de ses remords. Au lieu d'autoriser l'animosité, la vexation, la persécution, par les
« conseils d'une piété mal entendue, elle n'a voulu
« tirer de la religion que des maximes de douceur,
« et elle n'a fait usage de la sévérité que suivant
« l'ordre de la justice générale, et par rapport au
« bien de l'état. Elle a pratiqué toutes les vertus
« des bons rois avec une défiance modeste, qui la
« laissait à peine jouir du bonheur qu'elle procurait à ses peuples. La défense glorieuse des frontières, la paix affermie au-dehors et au-dedans
« du royaume, les embellissements et les établissements de différentes espèces, ne sont ordinairement de la part des autres princes que des effets d'une sage politique, que les dieux juges du
« fond des cœurs ne récompensent pas toujours;
« mais de la part de notre reine toutes ces choses
« ont été des actions de vertu, parcequ'elles n'ont
« eu pour principe que l'amour de ses devoirs, et

« la vue du bonheur public. Bien loin de regarder
« la souveraine puissance comme un moyen de
« satisfaire ses passions, elle a conçu que la tran-
« quillité du gouvernement dépendait de la tran-
« quillité de son ame, et qu'il n'y a que les esprits
« doux et patients qui sachent se rendre vérita-
« blement maîtres des hommes. Elle a éloigné de
« sa pensée toute vengeance; et, laissant à des
« hommes privés la honte d'exercer leur haine dès
« qu'ils le peuvent, elle a pardonné, comme les
« dieux, avec un plein pouvoir de punir. Elle a
« réprimé les esprits rebelles, moins parcequ'ils
« résistaient à ses volontés que parcequ'ils fesaient
« obstacle au bien qu'elle voulait faire; elle a sou-
« mis ses pensées aux conseils des sages, et tous
« les ordres du royaume à l'équité de ses lois; elle
« a désarmé les ennemis étrangers par son cou-
« rage et par la fidélité à sa parole, et elle a sur-
« monté les ennemis domestiques par sa fermeté et
« par l'heureux accomplissement de ses projets. Il
« n'est jamais sorti de sa bouche ni un secret ni
« un mensonge, et elle a cru que la dissimulation
« nécessaire pour régner ne devait s'étendre que
« jusqu'au silence. Elle n'a point cédé aux impor-
« tunités des ambitieux, et les assiduités des flat-
« teurs n'ont point enlevé les récompenses dues à
« ceux qui scrvaient leur patrie loin de sa cour.
« La faveur n'a point été en usage sous son règne;

« l'amitié même, qu'elle a connue et cultivée, ne
« l'a point emporté auprès d'elle sur le mérite,
« souvent moins affectueux et moins prévenant.
« Elle a fait des graces à ses amis, et elle a donné
« des postes importants aux hommes capables. Elle
« a répandu des honneurs sur les grands, sans les
« dispenser de l'obéissance, et elle a soulagé le
« peuple sans lui ôter la nécessité du travail. Elle
« n'a point donné lieu à des hommes nouveaux de
« partager avec le prince, et inégalement pour lui,
« les revenus de son état; et les derniers du peu-
« ple ont satisfait sans regret aux contributions
« proportionnées qu'on exigeait d'eux, parce-
« qu'elles n'ont point servi à rendre leurs sem-
« blables plus riches, plus orgueilleux, et plus
« méchants. Persuadée que la providence des dieux
« n'exclut point la vigilance des hommes, qui est
« un de ses présents, elle a prévenu les misères
« publiques par des provisions régulières; et, ren-
« dant ainsi toutes les années égales, sa sagesse a
« maîtrisé en quelque sorte les saisons et les élé-
« ments. Elle a facilité les négociations, entretenu
« la paix, et porté le royaume au plus haut point
« de la richesse et de la gloire par l'accueil qu'elle
« a fait à tous ceux que la sagesse de son gouver-
« nement attirait des pays les plus éloignés; et elle
« a inspiré à ses peuples l'hospitalité, qui n'était
« point encore assez établie chez les Égyptiens.

« Quand il s'est agi de mettre en œuvre les grandes maximes du gouvernement et d'aller au bien général, malgré les inconvénients particuliers, elle a subi avec une généreuse indifférence les murmures d'une populace aveugle, souvent animée par les calomnies secrètes de gens plus éclairés qui ne trouvent pas leur avantage dans le bonheur public. Hasardant quelquefois sa propre gloire pour l'intérêt d'un peuple méconnaissant, elle a attendu sa justification du temps; et, quoique enlevée au commencement de sa course, la pureté de ses intentions, la justesse de ses vues, et la diligence de l'exécution, lui ont procuré l'avantage de laisser une mémoire glorieuse et un regret universel. Pour être plus en état de veiller sur le total du royaume, elle a confié les premiers détails à des ministres sûrs, obligés de choisir des subalternes qui en choisiraient encore d'autres dont elle ne pouvait plus répondre elle-même, soit par l'éloignement, soit par le nombre. Ainsi, j'oserai le dire devant nos juges et devant ses sujets qui m'entendent, si, dans un peuple innombrable tel que l'on connaît celui de Memphis et des cinq mille villes de la dynastie, il s'est trouvé, contre son intention, quelqu'un d'opprimé, non seulement la reine est excusable par l'impossibilité de pourvoir à tout, mais elle est digne de louange en ce

« que, connaissant les bornes de l'esprit humain,
« elle ne s'est point écartée du centre des affaires
« publiques, et qu'elle a réservé toute son atten-
« tion pour les premières causes et pour les pre-
« miers mouvements. Malheur aux princes dont
« quelques particuliers se louent quand le public
« a lieu de se plaindre! mais les particuliers mê-
« mes qui souffrent n'ont pas droit de condamner
« le prince quand le corps de l'état est sain, et
« que les principes du gouvernement sont salu-
« taires. Cependant, quelque irréprochable que
« la reine nous ait paru à l'égard des hommes,
« elle n'attend, par rapport à vous, ô justes dieux!
« son repos et son bonheur que de votre clé-
« mence. »

Comparez ce morceau au portrait que fait Bos-
suet de Marie-Thérèse, reine de France, vous
serez étonné de voir combien le grand maître
d'éloquence est alors au-dessous de l'abbé Terras-
son, qui ne passera pourtant jamais pour un au-
teur classique.

PORTRAIT DE MARIE-THÉRÈSE.

« Dieu l'a élevée au faite des grandeurs humai-
« nes, afin de rendre la pureté et la perpétuelle
« régularité de sa vie plus éclatantes et plus exem-
« plaires; ainsi sa vie et sa mort, également plei-

« nes de sainteté et de grace, deviennent l'instruc-
« tion du genre humain. Notre siècle n'en pouvait
« recevoir de plus parfaite, parcequ'il ne voyait
« nulle part dans une si haute élévation une pa-
« reille pureté. C'est ce rare et merveilleux as-
« semblage que nous aurons à considérer dans
« les deux parties de ce discours. Voici, en peu de
« mots, ce que j'ai à dire de la plus pieuse des rei-
« nes; et tel est le digne abrégé de son éloge. Il n'y
« a rien que d'**auguste** dans sa personne; il n'y a
« rien que de **pur** dans sa vie. Accourez, peuples;
« venez contempler dans la première place du
« monde la rare et majestueuse beauté d'une vertu
« toujours constante. Dans une vie si égale, il
« n'importe pas à cette princesse où la mort frappe;
« on n'y voit point d'endroit faible par où elle pût
« craindre d'être surprise : toujours vigilante,
« toujours attentive à Dieu et à son salut, sa mort,
« si précipitée et si effroyable pour nous, n'avait
« rien de dangereux pour elle. Ainsi son élévation
« ne servira qu'à faire voir à tout l'univers, com-
« me du lieu le plus éminent qu'on découvre dans
« son enceinte, cette importante vérité, qu'il n'y
« a rien de solide ni de vraiment grand parmi les
« hommes que d'éviter le péché; et que la seule
« précaution contre les attaques de la mort, c'est
« l'innocence de la vie. C'est, messieurs, l'instruc-
« tion que nous donne dans ce tombeau, ou plu-

«tôt du plus haut des cieux, très haute, très
«excellente, très puissante, et très chrétienne
«princesse, Marie-Thérèse d'Autriche, infante
«d'Espagne, reine de France et de Navarre.»

Il y a peu de choses plus faibles que cet éloge, si ce n'est les oraisons funèbres qu'on a faites depuis les Bossuet et les Fléchier. Il ne s'est guère trouvé après ces grands hommes que de vains déclamateurs qui manquaient de force et de grace dans l'esprit et dans le style.

Les caractères sont d'une difficulté et d'un mérite tout autres dans l'histoire que dans les romans et dans les oraisons funèbres. On sent aisément qu'ils doivent être aussi bien écrits, et avoir de plus le mérite de la vraisemblance. Rien n'est si fade que les portraits que fait Maimbourg de ses héros. Il leur donne à tous de grands yeux bleus à fleur de tête, des nez aquilins, une bouche admirablement conformée, un génie perçant, un courage ardent et infatigable, une patience inépuisable, une constance inébranlable.

Quelle différence, bon Dieu ! entre tous ces fades portraits et celui que fait de Cromwell, en deux mots, l'éloquent et intéressant historien de *l'Essai du siècle de Louis XIV* !

«Les autres nations, dit-il, crurent l'Angleterre
«ensevelie sous ses ruines, jusqu'au temps où elle
«devint tout-à-coup plus formidable que jamais,

« sous la domination de Cromwell, qui l'assujettit
« en portant l'Évangile dans une main, l'épée
« dans l'autre, le masque de la religion sur le vi-
« sage; et qui dans son gouvernement couvrit des
« qualités d'un grand roi tous les crimes d'un
« usurpateur. »

Voilà, dans ce peu de lignes, toute la vie de Cromwell. L'auteur en eût dit trop s'il en eût dit davantage dans une description de l'Europe où il passe en revue toutes les nations.

Le caractère de Charles XII m'a frappé dans un goût absolument différent; c'est à la fin de l'histoire de ce monarque. Le vrai se fait sentir dans cette peinture. On sent que ce n'est pas là un portrait fait à plaisir comme celui de Walstein, qu'on a fait valoir dans Sarasin, mais qui n'est peut-être en effet qu'un amas d'oppositions et d'antithèses, et qu'une imitation ampoulée de Salluste.

CARACTÈRE DE CHARLES XII.

« Ainsi périt, à l'âge de trente-six ans et demi,
« Charles XII, roi de Suède, après avoir éprouvé
« ce que la prospérité a de plus grand, et ce que
« l'adversité a de plus cruel, sans avoir été amolli
« par l'une ni ébranlé un moment par l'autre.
« Presque toutes ses actions, jusqu'à celles de sa vie
« privée et unie, ont été bien loin au-delà du vrai-

« semblable. C'est peut-être le seul de tous les hom-
« mes, et jusqu'ici le seul de tous les rois, qui ait
« vécu sans faiblesse. Il a porté toutes les vertus
« des héros à un excès où elles sont aussi dange-
« reuses que les vices opposés. Sa fermeté, deve-
« nue opiniâtreté, fit ses malheurs dans l'Ukraine,
« et le retint cinq ans en Turquie. Sa libéralité,
« dégénéraut en profusion, a ruiné la Suède. Son
« courage, poussé jusqu'à la témérité, a causé sa
« mort. Sa justice a été quelquefois jusqu'à la
« cruauté; et, dans les dernières années, le main-
« tien de son autorité approchait de la tyrannie.
« Ses grandes qualités, dont une seule eût pu im-
« mortaliser un autre prince, ont fait le malheur
« de son pays. Il n'attaqua jamais personne; mais
« il ne fut pas aussi prudent qu'implacable dans
« ses vengeances. Il a été le premier qui ait eu l'am-
« bition d'être conquérant sans avoir l'envie d'a-
« grandir ses états. Il voulait gagner des empires
« pour les donner. Sa passion pour la gloire, pour
« la guerre, et pour la vengeance, l'empêcha d'être
« bon politique, qualité sans laquelle on n'a
« jamais vu de conquérant. Avant la bataille et
« après la victoire il n'avait que de la modestie;
« après la défaite, que de la fermeté; dur pour les
« autres comme pour lui-même; comptant pour
« rien la peine et la vie de ses sujets aussi bien que
« la sienne; homme unique plutôt que grand

« homme; admirable plutôt qu'à imiter. Sa vie
« doit apprendre aux rois combien un gouverne-
« ment pacifique et heureux est au-dessus de tant
« de gloire* »

Je vois dans ces traits un résumé de toute l'histoire de ce monarque. L'auteur ne peint, pour ainsi dire, que par les faits. Il n'a point envie de briller. Ce n'est point lui qui paraît, c'est son héros; et, quoique sans envie de briller, il répand pourtant sur cette image une élégance de diction, et un sentiment de vertu et de philosophie qui charment l'âme.

Je trouve tout le contraire dans le portrait de Walstein fait par Sarasin. « Il était, dit-il, envieux
« de la gloire d'autrui, jaloux de la sienne, impla-
« cable dans la haine, cruel dans la vengeance,
« prompt à la colère, ami de la magnificence, de
« l'ostentation, et de la nouveauté. »

Il semble que l'auteur, en s'exprimant ainsi, soit plus rempli de Salluste que de son héros. Je vois des traits, mais qui peuvent s'appliquer à mille généraux d'armée : « envieux de la gloire
« d'autrui, jaloux de la sienne; » ce ne sont là que des antithèses. Il est si vrai qu'on est jaloux de sa propre gloire, quand on envie celle d'autrui, que ce n'est pas assurément la peine de le dire. Ce n'est

* *Histoire de Charles XII.*

pas là représenter le caractère propre et particulier d'un personnage illustre, c'est vouloir briller par un entassement de lieux communs qui appartiennent à cent généraux d'armée aussi bien qu'à Walstein.

CHANSONS.

Nous avons en France une foule de chansons préférables à toutes celles d'Anacréon, sans qu'elles aient jamais fait la réputation d'un auteur. Toutes ces aimables bagatelles ont été faites plutôt pour le plaisir que pour la gloire. Je ne parle pas ici de ces vaudevilles satiriques qui déshonorent plus l'esprit qu'ils ne manifestent de talent ; je parle de ces chansons délicates et faciles qu'on retient sans rougir, et qui sont des modèles de goût. Telle est celle-ci ; c'est une femme qui parle :

Si j'avais la vivacité
Qui fait briller Coulanges ;
Si je possédais la beauté
Qui fait régner Fontanges ;
Ou si j'étais comme Conti
Des Graces le modèle ;
Tout cela serait pour Créqui ,
Dût-il m'être infidèle.

Que de personnes louées sans fadeur dans cette chanson, et que toutes ces louanges servent à relever le mérite de celui à qui elle est adressée !

mais sur-tout que de sentiment dans ce dernier vers :

Dût-il m'être infidèle !

Qui pourrait n'être pas encore agréablement touché de ce couplet vif et galant :

En vain je bois pour calmer mes alarmes ,
Et pour chasser l'amour qui m'a surpris ;
Ce sont des armes
Pour mon Iris,
Le vin me fait oublier ses mépris ,
Et m'entretient seulement de ses charmes.

Qui croirait qu'on eût pu faire à la louange de l'herbe qu'on appelle fougère une chanson aussi agréable que celle-ci :

Vous n'avez point, verte fougère,
L'éclat des fleurs qui parent le printemps ;
Mais leur beauté ne dure guère,
Vous êtes aimable en tout temps.
Vous prêtez des secours charmants
Aux plaisirs les plus doux qu'on goûte sur la terre :
Vous servez de lit aux amants,
Aux buveurs vous servez de verre.

Je suis toujours étonné de cette variété prodigieuse avec laquelle les sujets galants ont été maniés par notre nation. On dirait qu'ils sont épuisés, et cependant on voit encore des tours nouveaux ; quelquefois même il y a de la nouveauté jusque dans le fond des choses, comme dans cette chan-

son peu connue, mais qui me paraît fort iligne de l'être par les lecteurs qui sont sensibles à la délicatesse :

Oiseaux, si tous les ans vous changez de climats
Dès que le triste hiver dépouille nos bocages,
Ce n'est pas seulement pour changer de feuillages,
Ni pour éviter nos frimas;
Mais votre destinée
Ne vous permet d'aimer qu'à la saison des fleurs;
Et quand elle a passé, vous la cherchez ailleurs,
Afin d'aimer toute l'année.

Pour bien réussir à ces petits ouvrages, il faut dans l'esprit de la finesse et du sentiment, avoir de l'harmonie dans la tête, ne point trop s'élever, ne point trop s'abaisser, et savoir n'être point trop long.

• In tenui labor. •

Georg., IV.

COMPARAISONS.

Les comparaisons ne paraissent à leur place que dans le poème épique et dans l'ode. C'est là qu'un grand poète peut déployer toutes les richesses de l'imagination, et donner aux objets qu'il peint un nouveau prix par la ressemblance d'autres objets. C'est multiplier aux yeux des lecteurs les images qu'on leur présente. Mais il ne faut pas que ces figures soient trop prodiguées. C'est alors une in-

tempérance vicieuse, qui marque trop d'envie de paraître, et qui dégoûte et lasse le lecteur. On aime à s'arrêter dans une promenade pour cueillir des fleurs; mais on ne veut pas se baisser à tout moment pour en ramasser.

Les comparaisons sont fréquentes dans Homère. Elles sont pour la plupart fort simples, et ne sont relevées que par la richesse de la diction. L'auteur de *Télémaque*, venu dans un temps plus raffiné, et écrivant pour des esprits plus exercés, devait, à ce que je crois, chercher à embellir son ouvrage par des comparaisons moins communes. On ne voit chez lui que des princes comparés à des bergers, à des taureaux, à des lions, à des loups avides de carnage. En un mot, ses comparaisons sont triviales; et, comme elles ne sont pas ornées par le charme de la poésie, elles dégénèrent en langueur.

Les comparaisons dans le Tasse sont bien plus ingénieuses. Telle est, par exemple, celle d'Armide*, qui se prépare à parler à son amant, et qui étudie son discours pour le toucher, avec un musicien qui prélude avant de chanter un air atten-

- * Qual musico gentil, prima che chiara,
- * Altamente la lingua al canto spedi,
- * All' armonia gli animi altrui prepara
- * Con dolci ricercate in bassi modi;
- * Così costei...

C. XVI, OUT. 43.

drissant, Cette comparaison, qui ne serait pas placée en peignant une autre qu'une magicienne artificieuse, est là tout-à-fait juste. Il y a dans le Tasse peu de ces comparaisons nouvelles. De tous les poèmes épiques, la *Henriade* est celui où j'en ai vu davantage :

Il élève sa voix ; on murmure, on s'empresse ;
On l'entoure, on l'écoute, et le tumulte cesse :
Ainsi dans un vaisseau qu'ont agité les flots,
Quand les vents apaisés ne troublent plus les eaux,
On n'entend que le bruit de la proue écumante,
Qui fend d'un cours heureux la vague obéissante.
Tel paraissait Pothier dictant ses justes lois,
Et la confusion se taisait à sa voix.

Ch. vi.

Rien encore de plus neuf que cette comparaison d'un combat de d'Aumalé et de Turenne :

On se plait à les voir s'observer et se craindre,
S'avancer, s'arrêter, se mesurer, s'atteindre.
Le fer étincelant, avec art détourné,
Par de feints mouvements trompe l'œil étonné.
Telle on voit du soleil la lumière éclatante,
Brisant ses traits de feu dans l'onde transparente,
Et se rompant encor par des chemins divers,
De ce cristal mouvant repasser dans les airs.

Ch. x.

Voilà comme un véritable poète fait servir toute la nature à embellir son ouvrage, et comme la

* Quand l'air n'est plus frappé des cris des matelots.

science la plus épineuse devient entre ses mains un ornement; mais j'avoue que je suis plus transporté encore de ces comparaisons moins recherchées et plus frappantes, prises des plus grands objets de la nature, lesquels pourtant n'avaient pas encore été mis en œuvre.

Sur les pas des deux chefs alors, en même temps,
On voit des deux partis voler les combattants;
Ainsi, lorsque des monts séparés par Alcide,
Les aquilons foudreux fondent d'un vol rapide,
Soudain les flots émus de deux profondes mers
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs;
La terre au loin gémit, le jour foit, le ciel gronde,
Et l'Africain tremblant craint la chute du monde.

Ch. VIII.

La Henriade est encore le seul poëme où j'aie remarqué des comparaisons tirées de l'histoire et de la Bible; mais c'est une hardiesse que je ne voudrais pas qu'on imitât souvent; et il n'y a que très peu de points d'histoire, très connus et très familiers, qu'on puisse employer avec succès. J'aime mieux les objets tirés de la nature. Que je vois avec plaisir Mornet vertueux à la cour comparé à la fontaine Aréthuse!

Belle Aréthuse, ainsi ton onde fortunée
Roule au sein furieux d'Amphirrite étonnée
Un cristal toujours pur et des flots toujours clairs
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.

Ch. XX.

Voici une comparaison qui me plaît encore davantage, parcequ'elle renferme à-la-fois deux objets comparés à deux autres objets. C'est dans une épître* sur l'Envie. Il s'agit de gens de lettres qui se déchirent mutuellement par des satires, et de ceux qui, plus dignes de ce nom, ne sont occupés que du progrès de l'art, qui aiment jusqu'à leurs rivaux, et qui les encouragent :

C'est ainsi que la terre avec plaisir rassemble
Ces chênes, ces sapins, qui s'élèvent ensemble.
Un soc toujours égal est préparé pour eux ;
Leur pied touche aux enfers, leur cime est dans les cieux ;
Leur tronc inébranlable, et leur pompeuse tête,
Résiste en se touchant aux coups de la tempête.
Ils vivent l'un par l'autre, ils triomphent du temps,
Tandis que sous leur ombre on voit de vils serpents
Se livrer en sifflant des guerres intestines,
Et de leur sang impar arroser leurs racines.

Il y a très peu de comparaisons dans ce goût. Il n'est rien de plus rare que de rencontrer dans la nature un assemblage de phénomènes qui ressemblent à d'autres, et qui produisent en même temps de belles images : de telles beautés sont fort au-dessus de la poésie ordinaire et transportent un homme de goût.

J'ai été étonné de trouver si peu de comparaisons dans les odes de Rousseau ; voici presque les seules :

* Troisième Discours sur l'Homme. POÉSIES, tome I.

Ainsi que le cours des années
Se forme des jours et des nuits,
Le cercle de nos destinées
Est marqué de joie et d'ennuis.

Liv. II, od. iv.

Outre que cette idée est fort commune, *le cercle marqué de joie* me paraît une expression vicieuse; et la *joie*, au singulier, opposée aux *ennuis*, au pluriel, me paraît un grand défaut.

Il y a dans la même ode une espèce de comparaison plus ingénieuse, qui roule sur le même sujet :

Jupiter fit l'homme semblable
A ces deux jumeaux que la fable
Plça jadis au rang des dieux ;
Couple de déités bizarre,
Tantôt habitant du Ténare,
Et tantôt citoyen des cieux.

Liv. II, od. iv.

Il y a de l'esprit dans cette idée; mais je ne sais si les chagrins et les plaisirs de cette vie nous mettent en effet dans le ciel et dans l'enfer. Cette expression semblerait plus convenable dans la bouche d'un homme passionné, qui exagérerait ses tourments et ses satisfactions. Dieu n'a point fait l'homme dans cette vie pour être tantôt dans la béatitude céleste, et tantôt dans les peines infernales; et de plus, Castor et Pollux, en jouissant de l'immortalité, six mois chez Jupiter, et six mois

chez Pluton, ne passaient pas de la joie à la douleur, mais seulement d'un hémisphère à l'autre. Il est essentiel qu'une comparaison soit juste : quelquefois, malgré ce défaut, cette idée a quelque chose de vif, de neuf et de brillant, qui fait plaisir au lecteur.

Voici la seule comparaison que je trouve après celles-ci dans les odes de Rousseau. C'est dans l'ode qu'il fit après une maladie. Il compare son corps à un arbre renversé par terre :

Tel qu'un arbre stable et ferme,
Quand l'hiver par sa rigueur
De la sève qu'il renferme
A refroidi la vigueur,
S'il perd l'utile assistance
Des appuis dont la constance
Soutient ses bras relâchés,
Sa tête altière et hautaine
Cachera bientôt l'arène
Sous ses rameaux desséchés.

Liv. IV, od. 18.

Je souhaiterais dans ces vers plus d'harmonie et des expressions plus justes. « La constance des appuis qui soutient les bras relâchés » est une expression barbare. Le plus grand défaut de cette comparaison est de n'être pas fondée. Il n'arrive jamais qu'on étale un arbre que l'hiver a gelé*.

* Léon conforme à l'in-8° de Kehl. On lit *gâté* au lieu de *gelé*, dans l'in-12.

Tant de fautes dans un poète de réputation doivent rendre les écrivains extrêmement circonspects, et leur faire voir combien l'art d'écrire en vers est difficile.

Il y a de très belles comparaisons dans Milton ; mais leur principal mérite vient de la nécessité où il est de comparer les objets étonnants et gigantesques qu'il représente, aux objets plus naturels et plus petits qui nous sont familiers. Par exemple, en faisant marcher Satan, qui est d'une taille énorme, il le fait appuyer sur une lance, et il compare cette lance au mât d'un grand navire ; au lieu que nous comparons le canon à la foudre, il compare le tonnerre à notre artillerie. Ainsi, toutes les fois qu'il parle du ciel et de l'enfer, il prend ses similitudes sur la terre. Son sujet l'entraînait naturellement à des comparaisons qui sont toutes d'une espèce opposée à l'espèce ordinaire : car nous tâchons, autant qu'il est en nous, de comparer les choses à des objets plus relevés qu'elles ; et il est, comme j'ai dit, forcé à une manière contraire.

Un vice impardonnable dans les comparaisons, et toutefois trop ordinaire, est le manque de justesse. Il n'y a pas long-temps que j'entendis à un opéra nouveau un morceau qui me parut surprenant :

Comme un zéphyr qui caresse

Une fleur sans s'arrêter,
Une volage maîtresse
S'empresse de nous quitter.

Assurément des caresses constantes, et sans s'arrêter, faites à la même fleur, sont le symbole de la fidélité, et ne ressemblent en rien à une maîtresse volage. L'auteur a été enporté par l'idée du zéphyr, qui d'ordinaire sert de comparaison aux inconstances ; mais il le peint ici, sans y penser, comme le modèle des sentiments les plus fidèles ; et, à la honte du siècle, ces absurdités passent à la faveur de la musique. Concluons que toute comparaison doit être juste, agréable, et ajouter à son objet, en le rendant plus sensible.

DIALOGUES EN VERS.

L'art du dialogue consiste à faire dire à ceux qu'on fait parler ce qu'ils doivent dire en effet. N'est-ce que cela ? me répondra-t-on. Non, il n'y a pas d'autre secret ; mais ce secret est le plus difficile de tous. Il suppose un homme qui a assez d'imagination pour se transformer en ceux qu'il fait parler, assez de jugement pour ne mettre dans leur bouche que ce qui convient, et assez d'art pour intéresser.

Le premier genre du dialogue, sans contredit, est celui de la tragédie : car non seulement il y a

une extrême difficulté à faire parler des princes convenablement; mais la poésie noble et naturelle, qui doit animer ce dialogue, est encore la chose du monde la plus rare.

Le dialogue est plus aisé en comédie; et cela est si vrai, que presque tous les auteurs comiques dialoguent assez bien. Il n'en est pas ainsi dans la haute poésie. Corneille lui-même ne dialogue point comme il faut dans huit ou neuf pièces. Ce sont de longs raisonnements embarrassés. Vous n'y retrouvez point ce dialogue vif et touchant du *Cid*:

LE CID.

Ton malheureux amant aura bien moins de peine
A mourir par ta main qu'à vivre avec ta haine.

CHIMÈNE.

Va, je ne te hais point.

LE CID:

Tu le dois.

CHIMÈNE.

Je ne puis.

LE CID.

Crains-tu si peu le blâme, et si peu les faux bruits?

Act. III, sc. IV.

Le chef-d'œuvre du dialogue est encore une scène dans *les Horaces*:

HORACE.

Albe vous a nommé; je ne vous connais plus.

CURIACE.

Je vous connais encore, et c'est ce qui me tue, etc.

Act. II, sc. III.

Peu d'auteurs ont su imiter les éclairs vifs de ce dialogue pressant et entrecoupé. La tendre mollesse et l'élégance abondante de Racine n'ont guère de ces traits de repartie et de réplique en deux ou trois mots, qui ressemblent à des coups d'escrime, poussés et parés presque en même temps.

Je n'en trouve guère d'exemple que dans l'*OEdipe* nouveau :

OEDIPE.

J'ai tué votre époux.

JOCASTE.

Mais vous êtes le mien.

OEDIPE.

Je le suis par le crime.

JOCASTE.

Il est involontaire.

OEDIPE.

N'importe, il est commis.

JOCASTE.

O comble de misère !

OEDIPE.

O trop funeste hymen ! ô feux jadis si doux !

JOCASTE.

Ils ne sont point éteints ; vous êtes mon époux.

OEDIPE.

Non, je ne le suis plus, etc.

VOLTAIRE, *OEdipe*, acte IV, sc. III.

Il y a cent autres beautés de dialogue dans le peu de bonnes pièces qu'a données Corneille ; et toutes celles de Racine, depuis *Andromaque*, en sont des exemples continuels.

Les autres auteurs n'ont point ainsi l'art de faire parler leurs acteurs. Ils ne s'entendent point, ils ne se répondent point pour la plupart. Ils manquent de cette logique secrète qui doit être l'ame de tous les entretiens, et même des plus passionnés.

Nous avons deux tragédies qui sont plus remplies de terreur, et qui, par des situations intéressantes, touchent le spectateur autant que celles de Corneille, de Racine, et de Voltaire; c'est *Électre* et *Rhadamiste*: mais ces pièces étant mal dialoguées et mal écrites, à quelques beaux endroits près, ne seront jamais mises au rang des ouvrages classiques qui doivent former le goût de la jeunesse; c'est pourquoi on ne les cite jamais quand on cite les écrivains purs et châtiés.

Le lecteur est au supplice lorsque, dès les premières scènes, il voit, dans *Électre*, Arcas qui dit à cette princesse:

Loin de faire éclater le trouble de votre ame,
Flatter plutôt d'Itys l'audacieuse flamme;
Faites que votre hymen se diffère d'un jour:
Peut-être verrons-nous Oreste de retour.

Acte I, sc. II.

Oùtre que ces vers sont durs et sans liaison, quels sens présentent-ils? Ne pourrait-on pas flatter la passion d'Itys en montrant du trouble? Ce n'est même que par son trouble qu'une fille peut flatter la passion de son amant. Il fallait dire: *Loin*

de faire voir vos terreurs, flattez Itys; mais quelle liaison y a-t-il entre flatter la flamme d'Itys, et faire que son hymen avec Itys se diffère? Il n'y a là ni raisonnement ni diction, et rien n'est plus mauvais.

Ensuite Électre dit à Itys :

Dans l'état où je suis, toujours triste, quels charmes
Peuvent avoir des yeux presque éteints dans les larmes?
Fils du tyran cruel qui fait tous mes malheurs,
Porte ailleurs ton amour, et respecte mes pleurs.

ITYS.

Ah! ne m'enviez pas cet amour, inhumaine!
Ma tendresse ne sert que trop bien votre haine.

Act. I, sc. III.

Ce n'est pas là répondre. Que veut dire *ne m'enviez pas mon amour*? En quoi Électre peut-elle envier cet amour? Cela est intelligible et barbare.

Clytemnestre vient ensuite qui demande au jeune Itys si sa fille Électre se rend enfin à la passion de ce jeune homme; et elle menace Électre, en cas de résistance. Itys dit alors à Clytemnestre :

Je ne puis la contraindre, et mon esprit confus...

Clytemnestre répond :

Par ce raisonnement je connais vos refus.

Sc. IV.

Mais Itys n'a fait là aucun raisonnement. Il dit, en un vers seulement, *qu'il ne peut contraindre Électre.*

Il fallait faire raisonner Itys pour lui reprocher son raisonnement. Enfin quand le tyran arrive, il demande encore à Clytemnestre si Électre consent au mariage.

Électre répond :

Pour cet heureux hymen ma main est toutê prête ;
Je n'en veux disposer qu'en faveur de ton sang,
Et je la garde à qui te percera le flanc.

Quelle froide et impertinente pointe ! *Je n'en veux disposer qu'en faveur de ton sang.* Cela s'entendrait naturellement, *en faveur de ton fils* ; et ici cela veut dire, *en faveur de ton sang que je veux faire couler.* Y a-t-il rien de plus pitoyable que cette équivoque ?

Égisthe répond à cette pointe détestable :

Cruelle ! si mon fils n'arrêtait ma vengeance,
J'éprouverais bientôt jusqu'où va ta constance.

Mais il n'a pas été ici question de *constance*. Il veut dire apparemment, *je me vengerais de toi, en éprouvant ta constance dans les supplices* : mais je me vengerais suffit ; et *jusqu'où va ta constance* n'est que pour la rime.

Après cela Égisthe quitte Clytemnestre en lui disant :

Mais ma fille parait. Madame, je vous laisse,
Et je vais travailler au repos de la Grèce.

Quand on dit, quelqu'un *paraît*, je vous laisse, cela fait entendre que ce quelqu'un est notre ennemi, ou qu'on a des raisons pour ne pas paraître devant lui; mais point du tout, c'est ici de sa propre fille dont il parle. Quelle raison a-t-il donc pour s'en aller? *Il va travailler*, dit-il, *au repos de la Grèce*; mais on n'a pas dit encore un seul mot du repos ou du trouble de la Grèce. Enfin cette fille qui vient là, aussi mal-à-propos que son père est sorti, termine l'acte en racontant à sa confidente qu'elle est amoureuse. Elle le dit en vers inintelligibles, et finit par dire :

Allons trouver le roi;

Faisons tout pour l'amour, s'il ne fait rien pour moi.

Quelle raison, je vous prie, de *faire tout pour l'amour, si l'amour ne fait rien pour elle*? Quel jeu de mots, indigne d'une soubrette de comédie! Si je voulais examiner ici toute la pièce, on ne verrait pas une page qui ne fût pleine de pareils défauts. Ce n'est point ainsi que dialogue Sophocle; et il n'a point sur-tout défiguré ce sujet tragique par des amours postiches, par une Iphigénie et un Itys, personnages ridicules. Il faut que le sujet soit bien beau pour avoir réussi au théâtre, malgré tous les défauts de l'auteur; mais aussi il faut convenir qu'il a su très bien conserver cette sombre horreur qui doit régner dans la pièce

d'*Electre*, et qu'il y a des situations touchantes, des reconnaissances qui attendrissent plus que les plus belles scènes de Racine, lesquelles sont souvent un peu froides, malgré leur élégance.

M. de Voltaire dialogue infiniment mieux que M. de Crébillon, de l'aveu de tout le monde; et son style est si supérieur, que dans quelques unes de ses pièces, comme dans *Brutus* et dans *Jules-César*, je ne crains point de le mettre à côté du grand Corneille, et je n'avance rien là que je ne prouve. Voyons les mêmes sujets traités par eux. Je ne parle pas d'*OEdipe*, car il est sans difficulté que l'*OEdipe* de Corneille n'approche pas de l'autre. Mais choisissons dans *Cinna* et dans *Brutus* des morceaux qui aient le même fond de pensées.

Cinna parlant à Auguste :

J'ose dire, seigneur, que par tous les climats
Ne sont pas bien reçus toutes sortes d'états;
Chaque peuple a le sien conforme à sa nature,
Qu'on ne saurait changer sans lui faire une injure.
Telle est la loi du ciel, dont la sage équité
Sème dans l'univers cette diversité.
Les Macédoniens aiment le monarchique;
Et le reste des Grecs la liberté publique.
Les Parthes, les Persans, veulent des souverains;
Et le seul consulat est bon pour les Romains.

Act. I, sc. II.

* 1° « Toutes sortes d'états reçus par tous les cli-

* Voltaire n'a pas reproduit ces observations dans son Commentaire sur *Cinna*.

mats » n'est pas une bonne expression , attendu qu'un état est toujours état, quelque forme de gouvernement qu'il ait. De plus, on n'est point reçu par un climat.

2° Ce n'est point une injure qu'on fait à un peuple en changeant ses lois. On peut lui faire tort, on peut le troubler; mais *injurer* n'est pas le terme convenable et propre.

3° « Les Macédoniens aiment le monarchique. » Il sous-entend l'état monarchique; mais ce mot *état* se trouvant trop éloigné, le *monarchique* est là un terme vicieux, un adjectif sans substantif.

Sur-tout qu'en vos écrits la langue révérée,
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.

Tout ce morceau d'ailleurs est très prosaïque.

Il est très utile d'éplucher ainsi les fautes de style et de langage où tombent les meilleurs auteurs, afin de ne point prendre leurs manquements pour des règles, ce qui n'arrive que trop souvent aux jeunes gens et aux étrangers.

Brutus le consul, dans la tragédie de ce nom, s'exprime ainsi dans un cas fort approchant :

Arons, il n'est plus temps : chaque état a ses lois,
Qu'il tient de sa nature, ou qu'il change à son choix.
Esclaves de leurs rois, et même de leurs prêtres,
Les Toscans semblent nés pour servir sous des maîtres,
Et, de leur chaîne antique adorateurs heureux,
Voudraient que l'univers fût esclave comme eux.

La Grèce eutière est libre, et la molle Ionie
 Sous un joug odieux languit assujettie.
 Rome eut ses souverains, mais jamais absolus.
 Son premier citoyen fut le grand Romulus.
 Nous partagions le poids de sa grandeur suprême :
 Numa, qui fit nos lois, y fut soumis lui-même.
 Rome enfin, je l'avoue, a fait un mauvais choix, etc.

Act. I, sc. II.

J'avoue hardiment que je donne ici la préférence au style de Brutus.

Après ces quatre tragiques, je n'en connais point qui méritent la peine d'être lus; d'ailleurs il faut se borner dans les lectures. Il n'y a dans Corneille que cinq ou six pièces qu'on doive ou plutôt qu'on puisse lire; il n'y a que *l'Électre* et le *Rhadamiste* chez M. de Crébillon dont un homme qui a un peu d'oreille puisse soutenir la lecture : mais pour les pièces de Racine, je conseille qu'on les lise toutes très souvent, hors *les Frères ennemis*.

DIALOGUES EN PROSE.

Les premiers dialogues supportables qu'on ait écrits en prose dans notre langue sont ceux de La Mothe-le-Vayer; mais ils ne peuvent, en aucune manière, être comparés à ceux de M. de Fontenelle. J'avouerai aussi que ceux de M. de Fontenelle ne peuvent être comparés à ceux de Cicéron, ni à ceux de Galilée, pour le fond et la solidité.

Il semble que cet ouvrage ne soit fait uniquement que pour montrer de l'esprit. Tout le monde veut en avoir, et on étoit en faire provision quand on lit ces dialogues. Ils sont écrits avec de la légèreté et de l'art ; mais il me semble qu'il faut les lire avec beaucoup de précaution, et qu'ils sont remplis de pensées fausses.

Un esprit juste et sage ne peut souffrir que la courtisane Phryné se compare à Alexandre, et qu'elle lui dise « que s'il est un aimable conquérant, elle est une aimable conquérante ; que les belles sont de tous pays, et que les rois n'en sont pas, etc. »

Rien n'est plus faux que de dire que « les hommes se défendraient trop bien, si les femmes les attaquaient ». Toute cette métaphysique d'amour ne vaut rien, parcequ'elle est frivole et qu'elle n'est pas vraie.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Il est encore très faux qu'il n'y ait pas de siècles plus méchants les uns que les autres^{***}. Le dixième

* *Alexandre.* « Si j'avais à revivre, je voudrais être encore un illustre conquérant. » *Phryné.* « Et moi, une aimable conquérante... » Les belles sont de tous pays, et les rois mêmes, ni les conquérants, n'en sont pas. »

** Dialogue de Sapho et de Laure.

*** Dialogue de Socrate et de Montaigne.

me siècle, à Rome, était certainement beaucoup plus pervers que le dix-huitième. Il y a cent exemples pareils.

Il n'est pas plus vrai « qu'avoir de l'esprit soit « uniquement un hasard » ; » car c'est principalement la culture qui forme l'esprit ; et si cela n'était pas ainsi, un paysan en aurait autant que l'homme du monde le plus cultivé.

Rien n'est encore plus faux que ce qu'on met dans la bouche d'Élisabeth d'Angleterre, parlant au duc d'Alençon. Elle veut lui persuader qu'il a été heureux, parcequ'il a manqué quatre fois la royauté. « Et voilà ce bonheur dont vous ne vous « êtes pas aperçu. Toujours des imaginations, des « espérances, et jamais de réalité. Vous n'avez fait « que vous préparer à la royauté pendant toute « votre vie, comme je n'ai fait pendant toute la « mienne que me préparer au mariage ** . »

Quelle pitié de comparer la fureur de régner du duc d'Alençon, et les malheurs horribles qu'elle lui causa, avec les petits artifices de la reine Élisabeth pour ne se point marier ! Quelle fausseté de prétendre que le bonheur consiste dans des espérances si cruellement confondues ! Enfin est-il rien de plus faux que ces paroles : *Voilà ce bon-*

* Dialogue de Charles-Quint et d'Érasme.

** Dialogue d'Élisabeth, reine d'Angleterre, et du duc d'Alençon.

heur dont vous ne vous êtes point aperçu? Un bonheur qu'on ne sent point peut-il être un bonheur?

Il est honteux pour la nation que ce livre frivole, rempli d'un faux continuel, ait séduit si long-temps.

Voici encore une pensée aussi fausse que recherchée : « Mais songez que l'honneur gâte tout cet amour, dès qu'il y entre. D'abord, c'est l'honneur des femmes qui est contraire aux intérêts des amants; et puis, du débris de cet honneur-là, les amants s'en composent un autre, qui est fort contraire aux intérêts des femmes. Voilà ce que c'est que d'avoir mis l'honneur d'une partie dont il ne devait point être* ».

Quel style! un *honneur qui est de la partie*. Mais rien ne paraît encore plus faux et plus mal placé que Faustine, qui se compare à Marcus Brutus, et prétend avoir eu autant de courage en faisant des infidélités à Marc-Aurèle son mari, que Brutus en eut en tuant l'usurpateur de Rome. « Je voulais, dit-elle, effrayer tellement tous les maris, que personne n'osât songer à l'être après l'exemple de Marc-Aurèle, dont la bonté avait été si mal payée** » Y a-t-il rien de plus éloigné de la raison qu'une telle pensée?

Y a-t-il rien de plus mauvais goût et de plus in-

* Dialogue de Candaule et de Gygès.

** Dialogue de Brutus et de Faustine.

décent que de mettre en parallèle le *Virgile* travesti de Scarron avec l'*Énéide*, et de dire que « le « magnifique et le ridicule sont si voisins qu'ils se « touchent *? » On reconnaît trop à ce trait le méprisable dessein d'avilir tous les génies de l'antiquité, et de faire valoir je ne sais quel style compassé et bourgeois, aux dépens du noble et du sublime.

Pourquoi dire: « Si par malheur la vérité se « montrait telle qu'elle est, tout serait perdu**? » Le contraire n'est-il pas d'une vérité reconnue?

Cette pensée-ci n'est-elle pas aussi fausse que les autres? « Il y aurait eu trop d'injustice à souffrir qu'un siècle pût avoir plus de plaisir qu'un « autre ***. » N'est-il pas évident que le siècle de Louis XIV, dans lequel on a perfectionné tous les arts aimables et toutes les commodités de la vie, a fourni plus de plaisirs que le siècle de Charles IX et de Henri III? Est-il bien raisonnable de faire dire par Julie de Gonzague à Soliman, qui fait le sophiste avec elle: « A un certain point, c'est vice (la « vanité); un peu en-deçà, c'est vertu****? » Voilà la première fois qu'on a donné ce nom à la vanité, et les raisonnements entortillés de ce dia-

* Dialogue de Sénèque et de Scarron.

** Dialogue d'Artémise et de Raymond Lulle.

*** Dialogue d'Aspicins et de Galilée.

**** Dialogue de Soliman et de Juliette de Gonzague.

logue ne prouveront jamais cette nouvelle morale.

Autre fausseté : « Qui veut peindre pour l'immortalité, doit peindre des sots * . » Les grands poètes et les grands historiens n'ont point peint des sots. Molière même, que l'on fait parler ici, n'aurait point peint pour la postérité s'il n'avait mis que la sottise sur le théâtre.

Mais ce que je trouve de plus faux que tout cela, c'est la duchesse de Valentinois** se comparant à César, parcequ'elle a été aimée étant vieille.

Des pensées si puériles et si propres à révolter tous les esprits sensés n'ont pu cependant empêcher le succès du livre, parceque les pensées fines et vraies y sont en grand nombre ; et quoiqu'elles se trouvent, pour la plupart, dans Montaigne et dans beaucoup d'autres auteurs, elles ont le mérite de la nouveauté dans les dialogues de Fontenelle, par la manière dont il les enchâsse dans des traits d'histoire intéressants et agréables. Si ce livre doit être lu avec précaution, comme je l'ai dit, il peut être lu aussi avec plaisir, et même avec fruit, par tous ceux qui aimeront la délicatesse de l'esprit, et qui sauront discerner l'agréable d'avec le forcé, le vrai d'avec le faux, le solide d'avec le

* Dialogue de Paracelse et de Molière.

** Dialogue de la duchesse de Valentinois, maîtresse de Henri II, et d'Anne de Boulen.

puéril, mêlés à chaque page dans ce livre ingénieux.

Le malheur de ce livre et de ceux qui lui ressemblent est d'être écrits uniquement pour faire voir qu'on a de l'esprit. Le célèbre professeur Rollin avait grande raison de comparer les ouvrages utiles aux arbres que la nature produit avec peine, et les ouvrages de pur esprit aux fleurs des champs, qui croissent et qui meurent si vite. La perfection consiste, comme dit Horace, à joindre les fleurs aux fruits :

« Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci. »

Hor., de Art. poet.

DESCRIPTION DE L'ENFER.

On voit dans tous les poètes épiques des descriptions de l'enfer. Il y en a une aussi dans *la Henriade* au septième chant ; mais, comme elle est fort longue et entremêlée de beaucoup d'autres idées, j'aime mieux y renvoyer le lecteur. J'en comparerai seulement quelques endroits avec ce que dit le *Télémaque* sur le même sujet (L. XVIII) :

« Dans cette peine, il entreprit de descendre
 « aux enfers par un lieu célèbre qui n'était pas éloi-
 « gné du camp ; on l'appelait Acherontia, à cause
 « qu'il y avait eu ce lieu une caverne affreuse, de
 « laquelle on descendait sur les rives de l'Achéron,

« *par lequel* les dieux mêmes craignent de jurer.
« La ville était sur un rocher, posée comme un
« nid sur le haut d'un arbre. Au pied de ce ro-
« cher on trouvait la caverne, *de laquelle* les ti-
« mides mortels n'osaient approcher. Les bergers
« avaient soin d'en détourner leurs troupeaux. La
« vapeur soufrée du marais Stygien, qui s'exhalait
« sans cesse par cette ouverture, empestait l'air.
« *Tout autour* il ne croissait ni herbes ni fleurs.
« On n'y sentait jamais les doux zéphyrs, ni les
« graces naissantes du printemps, ni les riches
« dons de l'automne. La terre, aride, y languis-
« sait; on y voyait seulement quelques arbustes
« dépouillés et quelques cyprès funestes. Au loin
« même, *tout à l'entour*, Cérès refusait aux labou-
« reurs ses moissons dorées. Bacchus semblait en
« vain y promettre ses doux fruits: les grappes
« de raisin se desséchaient au lieu de mûrir. Les
« Naiades, tristes, ne faisaient point couler une
« onde pure; leurs *flots* étaient toujours amers et
« troublés. Les oiseaux ne chantaient jamais dans
« cette terre hérissée de ronces et d'épines, et n'y
« trouvaient aucun bocage pour se retirer: ils
« allaient chanter leurs amours sous un ciel plus
« doux. Là on n'entendait que le croassement des
« corbeaux et la voix lugubre des hiboux. L'herbe
« même y était *amère*, et les troupeaux qui la pais-
« saient ne sentaient point la douce joie qui les fait

« bondir. Le taureau fuyait la génisse; et le berger, tout abattu, oubliait sa musette et sa flûte.

« De cette caverne sortait de temps en temps une fumée noire et épaisse qui faisait une espèce de nuit au milieu du jour. Les peuples voisins redoublaient alors leurs sacrifices pour apaiser les divinités infernales. Mais souvent les hommes à la fleur de leur âge, et dès leur plus tendre jeunesse, étaient les seules victimes que ces divinités cruelles prenaient plaisir à immoler par une funeste contagion.

« C'est là que Télémaque résolut de chercher le chemin de la sombre demeure de Pluton. Minerve, qui veillait sans cesse sur lui, et qui le couvrait de son égide, lui avait rendu Pluton favorable. Jupiter même, à la prière de Minerve, avait ordonné à Mercure, qui descend chaque jour aux enfers pour livrer à Caron un certain nombre de morts, de dire au roi des ombres qu'il laissât entrer le fils d'Ulysse dans son empire.

« Télémaque se dérobe du camp pendant la nuit. Il marche à la clarté de la lune, et il invoque cette puissante divinité, qui, étant dans le ciel le brillant astre de la nuit, et sur la terre la chaste Diane, est aux enfers la redoutable Hécate. Cette divinité écouta favorablement ses vœux, parce que son cœur était pur, et qu'il était conduit par

« l'amour pieux qu'un fils doit à son père. A peine
« fut-il auprès de l'entrée de la caverne, qu'il en-
« tendit l'empire souterrain mugir. La terre trem-
« blait sous ses pas. Le ciel s'arma d'éclairs et de
« feux qui semblaient tomber sur la terre. Le jeune
« fils d'Ulysse sentit son cœur ému, et tout son
« corps était couvert d'une sueur glacée; mais son
« courage se soutint. Il leva les yeux et les mains
« au ciel. Grands dieux! s'écria-t-il, j'accepte ces
« présages que je crois heureux; achevez votre ou-
« vrage. Il dit, et redoublant ses pas, il se présente
« hardiment. Aussitôt la fumée épaisse qui ren-
« dait l'entrée de la caverne funeste à tous les ani-
« maux, dès qu'ils en approchaient, se dissipa;
« l'odeur empoisonnée cessa pour un peu de temps.
« Télémaque entre seul, car quel autre mortel eût
« osé le suivre! Deux Crétois qui l'avaient accom-
« pagné jusqu'à une certaine distance de la ca-
« verne, et auxquels il avait confié son dessein,
« demeurèrent tremblants et à demi morts assez
« loin de là dans un temple, faisant des vœux, et
« n'espérant plus de revoir Télémaque.

« Cependant le fils d'Ulysse, l'épée à la main,
« s'enfonça dans les ténèbres horribles; bientôt il
« aperçoit une faible et sombre lueur, telle qu'on
« la voit pendant la nuit sur la terre. Il remarque
« les ombres légères qui voltigent autour de lui;
« il les écarte avec son épée; ensuite il voit les

« tristes bords du fleuve marécageux , dont les
« eaux bourbeuses et dormantes ne font que tour-
« noyer. Il découvre sur ce rivage une foule in-
« nombrable de morts privés de la sépulture, qui
« se présentent en vain à l'impitoyable Caron. Ce
« dieu , dont la vieillesse éternelle est toujours
« triste et chagrine, mais pleine de vigueur, les
« menace, les repousse, et admet d'abord dans la
« barque le jeune Grec. »

On ne saurait approuver que ce Télémaque descende aux enfers de son plein gré, comme on fait un voyage ordinaire. Il me semble que c'est là une grande faute. En effet, cette description a l'air d'un récit de voyageur plutôt que de la peinture terrible qu'on devait attendre. Rien n'est si petit que de mettre à l'entrée de l'enfer des grappes de raisin qui se dessèchent. Toute cette description est dans un genre trop médiocre, et il y règne une abondance de choses petites, comme dans la plupart des lieux communs dont le *Télémaque* est plein.

Je ne sais s'il est permis dans un poëme chrétien de faire aller les saints aux enfers; mais il est beaucoup mieux d'y faire transporter Henri IV en songe par Saint-Louis, que si ce héros y allait en effet, sans y être entraîné par une puissance supérieure :

Henri dans ce moment, d'un vol précipité,
Est par un tourbillon dans l'espace emporté,

Vers un séjour informe, aride, affreux, sauvage,
 De l'antique chaos abominable image,
 Impénétrable aux traits de ces soleils brillants,
 Chefs-d'œuvre du Très-Haut, comme lui bienfesants.
 Sur cette terre horrible, et des anges baïe,
 Dieu n'a point répandu le germe de la vie.
 La Mort, l'affreuse Mort, et la Confusion,
 Y semblent établir leur domination...
 Là gît la sombre Envie, à l'œil timide et louche,
 Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche :
 Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelants :
 Triste amante des morts, elle hait les vivants.
 Elle aperçoit Henri, se détourne, et soupire.
 Au près d'elle est l'Orgueil, qui se plait et s'admire ;
 La Faiblesse au teint pâle, aux regards abattus,
 Tyran qui cède au crime et détruit les vertus ;
 L'Ambition sanglante, inquiète, égarée,
 De trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée ;
 La tendre Hypocrisie, aux yeux pleins de douceur
 (Le ciel est dans ses yeux, l'enfer est dans son cœur) ;
 Le Faux-Zèle, étalant ses barbares maximes ;
 Et l'Intérêt enfin, père de tous les crimes.

Ch. VII.

Je dirai hardiment que j'aime mieux cette peinture des vices, qui de tout temps ont ouvert aux misérables mortels l'entrée de cette horrible demeure, que la description de Virgile dans laquelle il met les Remords vengeurs, avec la Crainte, la Faim, et la Pauvreté :

« Luctus et ultrices posuere cubilia Curæ...

« Et Metus, et malesuada Fames, ac turpis Egestas. »

Æn., *lib.*, VI.

La pauvreté mène moins aux enfers que la richesse ; mais je ne peux supporter la description bizarre et bigarrée que fait Rousseau :

L'ordre donné, la séance réglée,
Et des démons la troupe rassemblée,
Furent assis les sombres députés,
Selon leur ordre, emplois, et dignités :
Au premier rang, le ministre Asmodée,
Et Belzébut à la face échaudée,
Et Bélial, puis les diables mineurs,
Juges, préfets, intendants, gouverneurs,
Représentant le tiers-état du gouffre.
Alors, assis sur un trône de soufre,
Lucifer tousse, et, faisant un signal,
Tint ce discours au sénat infernal...

« Quels noirs complots, quels ressorts inconnus,
« Font aujourd'hui tarir mes revenus ?
« Depuis un mois assemblant mes ministres,
« J'ai feuilleté mes journaux, mes registres ;
« De jour en jour l'enfer perd de ses droits ;
« Le diable oisif y souffle dans ses doigts * »

Il règne dans cette peinture un mélange de terrible et de ridicule, et même de plusieurs styles, lequel n'est point convenable au sujet. La chute de l'homme, que l'auteur traite sérieusement, ne

* S'il reste encore des gens de lettres qui croient de bonne foi J. B. Rousseau un poète égal ou supérieur à M. de Voltaire, nous les exhortons à comparer cette description de l'enfer avec le cinquième chant de *la Pucelle*.

peut admettre le bas comique. Il fallait imiter plutôt l'énergie outrée de Milton et la beauté du Tasse. « Une face échaudée, des diables mineurs, Lucifer qui tousse, des démons soufflant dans leurs doigts, » ne sont pas un début décent pour arriver à l'amour de Dieu, qui est traité dans cette pièce. C'est une grimace; c'est le sac de Scapin, dans *le Misanthrope*. Chaque chose doit être traitée dans le style qui lui est propre; et il y a de la dépravation de goût à mêler ainsi les styles. Cette remarque est très importante pour les étrangers et pour les jeunes gens, qui ne peuvent d'abord discerner s'il y a des termes bas dans un sujet noble, et voir que le sujet est par-là défiguré.

ÉPIGRAMME.

L'épigramme ne doit pas être placée dans un plus haut rang que la chanson.

L'épigramme plus libre, en son tour plus borné,
N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné*.

Mais je ne conseillerais à personne de s'adonner à un genre qui peut apporter beaucoup de chagrin avec peu de gloire. Ce fut par-là malheureusement qu'un célèbre poète de nos jours commença à se

* Boileau, *Art poétique*. Voir le *Dictionnaire philosophique*, article ÉPIGRAMME.

distinguer. Il n'avait réussi ni à l'Opéra ni au Théâtre-Comique. Il se dédommagea d'abord par l'épigramme; et ce fut la source de toutes ses fautes et de tous ses malheurs. La plupart des sujets de ses petits ouvrages sont même si licenceux, et représentent un débordement de mœurs si horribles, qu'on ne peut trop s'élever contre des choses si détestables; et je n'en parle ici que pour détourner de ce malheureux genre les jeunes gens qui sentent du talent. La débauche et la facilité qu'on trouve à rimer des contes libertins n'entraînent que trop la jeunesse; mais on en rougit dans un âge plus mûr. Il faut tâcher de se conduire à vingt ans comme on souhaiterait de s'être conduit quand on en aura quarante. L'obscénité n'est jamais du goût des honnêtes gens. Je prendrai dans Rousseau le modèle du genre qui doit plaire à tous les bons esprits, même aux plus rigides; c'est la paraphrase de *Totus mundus fabula est*.

Ce monde-ci n'est qu'une œuvre comique
Où chacun fait ses rôles différents.
Là, sur la scène, en habit dramatique,
Brillent prélats, ministres, conquérants.
Pour nous, vil peuple, assis aux derniers rangs,
Troupe futile, et des grands rebutée,
Par nous d'en bas la pièce est écoutée;
Mais nous payons, utiles spectateurs;
Et quand la farce est mal représentée,
Pour notre argent nous sifflons les acteurs.

Liv. I, épigr. xiv.

Il n'y a rien à reprendre dans cette jolie épigramme que peut-être ce vers :

Troupe futile, et des grands rebutée.

Il paraît de trop ; il gâte la comparaison des spectateurs et des comédiens ; car les comédiens sont fort éloignés de mépriser le parterre.

Mais on voit par ce petit morceau , d'ailleurs achevé , combien l'auteur était condamnable de donner dans des infamies dont aucune n'est si bien écrite que cette épigramme aussi délicate que décente.

Il faut prendre garde qu'il y a quelques épigrammes héroïques ; mais elles sont en très petit nombre dans notre langue. J'appelle *épigrammes héroïques* celles qui présentent à la fin une pensée ou une image forte et sublime, en conservant pourtant dans les vers la naïveté convenable à ce genre. En voici une dans Marot. Elle est peut-être la seule qui caractérise bien ce que je dis.

Lorsque Maillart, juge d'enfer, menoit
A Monfaulcon Samblançay l'ame rendre,
A vostre advis lequel des deux tenoit
Meilleur maintien ? Pour le vous faire entendre,
Maillart sembloit homme qui mort va prendre,
Et Samblançay fut si ferme vicillart,
Que l'on euydoit pour vray qu'il menast pendre
A Monfaulcon le lieutenant Maillart.

Voilà de toutes les épigrammes, dans le goût

noble, celle à qui je donnerais la préférence. On a distingué les madrigaux des épigrammes : les premiers consistent dans l'expression délicate d'un sentiment ; les secondes, dans une plaisanterie. Par exemple, on appelle madrigal ces vers charmants de M. Ferrand :

Être l'Amour quelquefois je desiré,
Non pour régner sur la terre et les cieux ;
Car je ne veux régner que sur Thémire ;
Seule elle vaut les mortels et les dieux :
Non pour avoir le bandeau sur les yeux ;
Car de tout point Thémire m'est fidèle ;
Non pour jouir d'une gloire immortelle ;
Car à ses jours survivre je ne veux ;
Mais seulement pour épuiser sur elle
Un dieu d'amour et les traits et les feux.

Les épigrammes qui n'ont que le mérite d'offenser n'en ont aucun ; et comme d'ordinaire c'est la passion seule qui les fait, elles sont grossières. Qui peut souffrir dans Malherbe :

Cocu de long et de travers,
Soit au-delà de toutes bornes,
Comment te plains-tu de mes vers,
Toi qui souffres si bien les cornes ?

Peut-être cette détestable épigramme réussit-elle de son temps, car le temps était fort grossier ; témoin les satires de Regnier, qui n'avaient aucune finesse, et qui cependant furent goûtées.

Je ne sais si cette épigramme-ci de Rousseau
n'est pas aussi condamnable :

L'usure et la poésie
Ont fait, jusques aujourd'hui,
Du fesse-matthieu de Brie
Les délices et l'ennui.
Ce rimailleur à la glace
N'a fait qu'un pas de ballet,
Du Châtelet au Parnasse,
Du Parnasse au Châtelet.

Où est la plaisanterie, où est le sel, où est la finesse de dire crûment qu'un homme est un usurier ? Comment est-ce qu'on fait un pas de ballet du Châtelet au Parnasse ? De plus, dans une épigramme il faut rimer richement : c'est un des mérites de ce petit poème. La rime de *poésie* avec de *Brie* est mauvaise ; mais ce qu'il y a de plus mauvais dans cette épigramme, c'est la grossièreté de l'injure.

Cette grossièreté condamnable est un vice qui se rencontre trop souvent dans les pièces satiriques, dans les épîtres et allégories de cet auteur. Les termes de faquin, belitre, maroufle, et autres semblables, qui ne doivent jamais sortir de la bouche d'un honnête homme, doivent encore moins être soufferts dans un auteur qui parle au public.

FABLE.

Au lieu de commencer ici par des morceaux

détachés qui peuvent servir d'exemples, je commencerai par observer que les Français sont le seul peuple moderne chez lequel on écrit élégamment des fables :

Il ne faut pas croire que toutes celles de La Fontaine soient égales. Les personnes de bon goût ne confondront point la fable des deux Pigeons, *Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre*, avec celle qui est si connue, *La cigale ayant chanté tout l'été*; ou avec celle qui commence ainsi : *Maître corbeau sur un arbre perché*. Ce qu'on fait apprendre par cœur aux enfants est ce qu'il y a de plus simple et non pas de meilleur ; les vers même qui ont le plus passé en proverbe ne sont pas toujours les plus dignes d'être retenus. Il y a incomparablement plus de personnes dans l'Europe qui savent par cœur *J'appelle un chat un chat*, et *Rollet un fripon*, et beaucoup de pareils vers, qu'il n'y en a qui aient retenu ceux-ci :

Pour paraître honnête homme, en un mot, il faut l'être.

Il n'est point ici-bas de moisson sans culture.

Celui-là fait le crime à qui le crime sert.

Tout empire est tombé, tout peuple eut ses tyrans.

Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier.

C'est un poids bien pesant qu'un nom trop tôt fameux.

Nous ne vivons jamais, nous attendons la vie.

Le crime a ses héros, l'erreur a ses martyrs.

La douleur est un siècle, et la mort un moment.

Tous ces vers sont d'un genre très supérieur à

J'appelle un chat un chat; mais un proverbe bas est retenu par le commun des hommes plus aisément qu'une maxime noble; c'est pourquoi il faut bien prendre garde qu'il y a des choses qui sont dans la bouche de tout le monde sans avoir aucun mérite; comme ces chansons triviales qu'on chante sans les estimer, et ces vers naïfs et ridicules de comédie qu'on cite sans les approuver :

Entendez-vous, bailli, ce sublime langage?
Si vous ne m'entendez, je vous aime autant sourd.

Et cent autres de cette espèce.

C'est particulièrement dans les fables de La Fontaine qu'il faut discerner soigneusement ces vers naïfs, qui approchent du bas, d'avec les naïvetés élégantes dont cet aimable auteur est rempli :

La fourmi n'est pas préteuse.

Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats.

Cela est passé en proverbe. Combien cependant ces proverbes sont-ils au-dessous de ces maximes d'un sens profond qu'on trouve en foule dans le même auteur!

Des enfans de Japet toujours une moitié
Fournira des armes à l'autre.

Plutôt souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes.

Il n'est pour voir que l'œil du maître.
Quant à moi j'y mettrais encor l'œil de l'amant.
Lynx envers nos pareils, et taupes envers nous.

Je ne connais guère de livre plus rempli de ces traits qui sont faits pour le peuple, et de ceux qui conviennent aux esprits les plus délicats ; aussi je crois que de tous les auteurs La Fontaine est celui dont la lecture est d'un usage plus universel. Il n'y a que les gens un peu au fait de l'histoire, et dont l'esprit est très formé, qui lisent avec fruit nos grands tragiques, ou *la Henriade*. Il faut avoir déjà une teinture de belles-lettres pour se plaire à l'*Art poétique* ; mais La Fontaine est pour tous les esprits et pour tous les âges.

Il est le premier, en France, qui ait mis les fables d'Ésope en vers. J'ignore si Ésope eut la gloire de l'invention ; mais La Fontaine a certainement celle de l'art de conter. C'est la seconde ; et ceux qui l'ont suivi n'en ont pas acquis une troisième ; car non seulement la plupart des fables de La Motte-Houdart sont prises, ou de Pilpay, ou du *Dictionnaire d'Herbelot*, ou de quelques voyageurs, ou d'autres livres, mais encore toutes sont écrites en général d'un style un peu forcé. Il avait beaucoup d'esprit ; mais ce n'est pas assez pour réussir dans un art : aussi tous ses ouvrages en tous les genres ne s'élèvent guère, communément, au-dessus du médiocre. Il y a dans la foule

quelques beautés et des traits fort ingénieux ; mais presque jamais on n'y remarque cette chaleur et cette éloquence qui caractérisent l'homme d'un vrai génie ; encore moins ce beau naturel qui plaît tant dans La Fontaine. Je sais que tous les journaux, tous les Mercurcs, les feuilles hebdomadaires qu'on faisait alors, ont retenti de ses louanges ; mais il y a long-temps qu'on doit se défier de tous ces éloges. On sait assez tous les petits artifices des hommes pour acquérir un peu de gloire. On se fait un parti ; on loue afin d'être loué ; on engage dans ses intérêts les auteurs des journaux ; mais bientôt il se forme par la voix du public un arrêt souverain , qui n'est dicté que par le plus ou le moins de plaisir qu'on a en lisant , et cet arrêt est irrévocable.

Il ne faut pas croire que le public ait eu un caprice injuste, quand il a réprouvé dans les fables de M. de La Motte des naïvetés qu'il paraît avoir adoptées dans La Fontaine. Ces naïvetés ne sont point les mêmes. Celles de La Fontaine lui échappent, et sont dictées par la nature même. On sent que cet auteur écrivait dans son propre caractère, et que celui qui l'imitait en cherchait un. Que La Fontaine appelle *un chat*, qui est pris pour juge, *sa majesté fourrée* ; on voit bien que cette expression est venue se présenter sans effort à son auteur ; elle fait une image simple, naturelle, et plai-

sante; mais que La Motte appelle un cadran un *greffier solaire*, vous sentez là une grande contrainte avec peu de justesse. Le cadran serait plutôt le greffe que le greffier. Et combien d'ailleurs cette idée de *greffier* est-elle peu agréable! La Fontaine fait dire élégamment au corbeau par le renard :

Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.

La Motte appelle une rave un *phénomène potager*. Il est bien plus naturel de nommer *phénix* un corbeau qu'on veut flatter que d'appeler une rave un *phénomène*. La Motte appelle cette rave un *colosse*. Que ces mots de *colosse* et de *phénomène* sont mal appliqués à une rave, et que tout cela est bas et froid !

Je sais bien qu'il est nécessaire d'avoir une connaissance un peu fine de notre langue pour bien distinguer ces nuances; mais j'ai vu beaucoup d'étrangers qui ne s'y méprenaient pas; tant le naturel a de beauté, et tant il se fait sentir! Je me souviens qu'un jour, étant à une représentation de la tragédie d'*Inès* avec le jeune comte de Sinzendorf, il fut révolté à ce vers :

Vous me devez, seigneur, l'estime et la tendresse *.

* Voici la citation exacte :

Madame, il est enfin digne que la princesse
Lui donne, avec sa main, l'estime et la tendresse.
Inès, act. I, sc. III.

Il me demanda si on disait, *j'ai pour vous l'estime*, et s'il ne fallait pas absolument dire *j'ai pour vous de l'estime*. Je fus surpris de cette remarque; qui était très juste. Cela me fit lire depuis *Inès* avec beaucoup d'attention, et j'y trouvai plus de deux cents fautes contre la langue; mais ce n'est pas ici le lieu d'en parler.

DE LA GRANDEUR DE DIEU.

Ce sera dans les vers que je chercherai les belles images de la grandeur de Dieu. Je n'ai rien trouvé dans la prose qui m'ait élevé l'âme en parlant de ce sublime sujet; et j'avoue que je ne suis point surpris qu'on ait autrefois appelé la poésie le langage des dieux. Il y a en effet dans les beaux vers un enthousiasme qui paraît au-dessus des forces humaines. Nul auteur en prose n'a parlé de Dieu comme Racine dans *Esther*:

L'Éternel est son nom, le monde est son ouvrage;
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage;
Juge tous les mortels avec d'égaux lois,
Et du haut de son trône interroge les rois.

Act. III, sc. IV.

Ces quatre vers sont sublimes. Ils sont, je crois, infiniment plus parfaits en leur genre que ce commencement de la première ode sacrée de Rousseau, qui pourtant est fort belle:

Les cieux instruisent la terre
 A révérer leur auteur :
 Tout ce que leur globe enserre
 Célèbre un dieu créateur.
 Quel plus sublime cantique
 Que ce concert magnifique
 De tous les célestes corps !
 Quelle grandeur infinie !
 Quelle divine harmonie
 Résulte de leurs accords !

Le mot *enserre* n'est ni noble ni agréable ; et *quel cantique que ce concert ! quelle grandeur ! quelle harmonie ! voilà bien des quels !* Ces trois choses d'ailleurs, *cantique*, *concert*, *harmonie*, se ressemblent trop. *Résulte* est un mot trop prosaïque. Enfin il y a trop d'épithètes, et vous n'en trouvez pas une dans ces quatre vers d'*Esther*.

Voici un morceau de *la Henriade* qui me paraît un pendant pour les vers de Racine.

C'est après une description philosophique des cieux qui n'est pas de mon sujet :

Au-delà de leur cours, et loin dans cet espace,
 Où la matière nage, et que Dieu seul embrasse,
 Sont des soleils sans nombre et des mondes sans fin.
 Dans cet abyme immense il leur ouvre un chemin.
 Par-delà tous ces cieux le Dieu des cieux réside.

Ch. vii.

Cette description étonne plus l'imagination et parle moins au cœur. J'en trouve encore une dans le dixième chant de *la Henriade* :

Au milieu des clartés d'un feu pur et durable
 Dieu mit, avant les temps, son trône inébranlable.
 Le ciel est sous ses pieds : de mille astres divers
 Le cours toujours réglé l'annonce à l'univers.
 La puissance, l'amour, avec l'intelligence,
 Unis et divisés, composent son essence.
 Ses saints, dans les douceurs d'une éternelle paix,
 D'un torrent de plaisirs enivrés à jamais,
 Pénétrés de sa gloire, et remplis de lui-même,
 Adorent à l'envi sa majesté suprême.
 Devant lui sont ces dieux, ces brûlants séraphins,
 A qui de l'univers il commet les destins.
 Il parle, et de la terre ils vont changer la face ;
 Des puissances du siècle ils retranchent la race ;
 Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
 Des conseils éternels accusent la hauteur.

Je n'aime pas cet hémistiche, *de mille astres divers*. Ce mot de *mille* est un terme oiseux, aussi bien que celui de *divers*, qui n'est guère à la fin du vers que pour rimer ; mais les deux vers de la Trinité sont une chose admirable et unique.

Un fils du grand Racine, qui a hérité d'une partie des talents de son père, a donné encore dans son poème sur *la Grace* une très belle idée de la grandeur de Dieu :

Ce Dieu d'un seul regard confond toute grandeur.
 Des astres devant lui s'éclipse la splendeur.
 Prostré près du trône où sa gloire étincelle,
 Le chérubin tremblant se couvre de son aile.
 Rentrez dans le néant, mortels aodaciens.
 Il vole sur les vents, il s'assied sur les cieus.
 Il a dit à la mer : Brise-toi sur ta rive ;

Et dans son lit étroit la mer reste captive.
 Les foudres vont porter ses ordres confiés,
 Et les nuages sont la poudre de ses pieds.
 C'est ce Dieu qui d'un mot éleva nos montagnes,
 Suspendit le soleil, étendit nos campagnes;
 Qui pèse l'univers dans le creux de sa main.
 Notre globe à ses yeux est semblable à ce grain
 Dont le poids fait à peine incliner la balance.
 Il souffle, et de la mer tarit le gouffre immense.
 Nos vœux et nos encens sont dus à son pouvoir.

Ch. IV.

Il faut avouer que les plus beaux vers de ce passage sont ceux où M. Racine a suivi son génie, et les plus mauvais sont ceux qu'il a voulu copier de l'hébreu : tant le tour et l'esprit des deux langues est différent. *Peser l'univers dans le creux de sa main* ne paraît en français qu'une image gigantesque et peu noble, parcequ'elle présente à l'esprit l'effort qu'on fait pour soutenir quelque chose, en formant un creux dans sa main. Quand quelque chose nous choque dans une phrase, il faut en chercher la source, et on la trouve sûrement; car *je ne sais quoi* n'est jamais une raison. Il n'est pas permis à un homme de lettres de dire que cela ne plaît pas, à moins que la raison n'en soit palpable, qu'elle n'ait pas besoin d'être indiquée. Par exemple, ce n'est pas la peine de discuter pour faire voir que ce vers est très mauvais :

Et les nuages sont la poudre de ses pieds.

Car, outre que l'image est très dégoûtante, elle est très fautive. On sait assez aujourd'hui que l'eau n'est point de la poudre. Mais le reste du morceau est beau. Il ne faudrait pas, à la vérité, trop répéter ces idées, elles deviennent alors des lieux communs. Le premier qui les emploie avec succès est un maître, et un grand maître; mais quand elles sont usées, celui qui les emploie encore court risque de passer pour un écolier déclamateur.

LANGAGE.

Le moyen le plus sûr et presque le seul d'acquiescer une connaissance parfaite des finesses de notre langue, et sur-tout de ces exceptions qui paraissent si contraires aux règles, c'est de converser souvent avec un homme instruit. Vous apprendrez plus dans quelques entretiens avec lui, que dans une lecture qui laisse presque toujours des doutes. Nous avons beau lire aujourd'hui les auteurs latins, l'étude la plus assidue ne nous apprendra jamais quelles fautes les copistes ont glissées dans les manuscrits, quels noms impropres Salluste, Tite-Live, ont employés. Nous ne pouvons presque jamais discerner ce qui est hardiesse heureuse d'avec ce qui est licence condamnable.

Les étrangers sont, à l'égard de nos auteurs, ce que nous sommes tous à l'égard des anciens.

La meilleure méthode est d'examiner scrupuleusement les excellents ouvrages. C'est ainsi qu'en a usé M. de Voltaire dans son *Temple du goût*. Je veux entrer ici dans un examen plus approfondi de la pureté de la langue, et j'ai choisi exprès la belle comédie du *Misanthrope*, de même que M. l'abbé d'Olivet a recherché les fautes contre la langue, échappées au grand Racine. Un homme qui saura remarquer du premier coup d'œil les petits défauts de langage dans une pièce telle que le *Misanthrope* pourra être sûr d'avoir une connaissance parfaite de la langue. Rien n'est plus propre à guider un étranger; et un tel travail ne sera pas inutile à nos compatriotes.

Et le plus glorieuse a des régal^s peu chers.

Une estime glorieuse est chère; mais elle n'a point des régal^s chers. Il fallait dire, *des plaisirs peu chers*; ou plutôt tourner autrement la phrase. On dit, dans le style bas, *cela est un régal pour moi*; mais non pas, *il a des régal^s pour moi*.

Et quand on a quelqu'un qui hait ou qui déplaît.

J'ai quelqu'un que je hais. L'expression est vicieuse. On dit, *j'ai une chose à faire*; non pas, *j'ai une chose que je fais*.

Que, pour avoir vos biens, on dresse un artifice.

Ou use d'artifice, on ne le dresse pas; on dresse,

on tend un piège avec artifice; on emploie un artifice; on fait jouer des ressorts avec artifice.

Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui treuve.

Il faut remarquer que du temps de Molière on disait encore *treuve*. La Fontaine a dit: *Dans les citrouilles je la treuve*; mais l'usage a aboli ce terme.

Mais si son amitié pour vous se fait paraître.

Une amitié paraît, et ne se fait point paraître. On fait paraître ses sentiments, et les sentiments se font connaître.

Non, ce n'est pas, madame, un bâton qu'il faut prendre,
Mais un cœur à leurs vœux moins facile et moins tendre.

Act. II, sc. 1.

On ne peut pas dire prendre un cœur facile, au lieu d'un bâton; cela est évident. *Facile à leurs vœux* est bon; mais *tendre à leurs vœux* n'est pas français, parcequ'on est tendre pour un amant, non pas tendre à un amant.

..... Et ses soins tendent tout
Pour accrocher quelqu'un.

Act. III, sc. III.

*Les soins peuvent tendre à quelque chose, mais non pour quelque chose**. Mes vœux tendent à Paris, et non pour Paris.

* Aussi Molière n'a pas écrit *tendent*, mais *tentent*; ce qui rend la remarque sans objet. R.

Et son jaloux dépit qu'avec peine elle cache,
En tous endroits sous main contre moi se détache.

Act. III, sc. III.

Le dépit peut se déchaîner contre quelqu'un, s'attacher à le décrier, éclater, etc. On détache un ennemi, un parti; on se détache de quelqu'un.

On vous voit en tous lieux vous déchaîner sur moi.

Sc. v.

On s'emporte, on *se déchaîne*, on s'irrite, on erie, on cabale contre une personne, et non *sur* elle; on se jette, on tire sur elle, on épuise la satire sur elle.

Et monsieur, qu'à propos le hasard fait venir,
Remplira mieux ma place à vous entretenir.

Sc. v.

On ne peut dire, *je remplis la place à travailler*; il faut dire *en travaillant*. Je remplis la place par mon travail. Je remplis la place de monsieur, en m'entretenant avec vous.

Pour peu que d'y songer vous nous fassiez les mines.

Sc. VII.

Faire mine de quelque chose est une bonne expression dans le style familier. Je fais mine de l'aimer. Je fais mine de l'applaudir. *Faire la mine* signifie faire la grimace; et on ne doit pas dire, je fais la mine d'aimer, la mine de haïr; parce que faire

la mine est une expression absolue, comme faire le plaisant, le dévot, le connaisseur.

Oui, toute mon amie elle est, et je la nomme
Indigne d'asservir...

Sc. VII.

Il faut dire, toute mon amie qu'elle est, et non pas *toute mon amie elle est*; et je la nomme, cet *et* est de trop; je *la* nomme est vicieux; le terme propre est, je la déclare. On ne peut nommer qu'un nom. Je le nomme grand, vertueux, barbare. Je le déclare indigne de mon amitié.

Renverse le bon droit, et tourne la justice.

Act. V, sc. 1.

L'expression, *tourne la justice*, n'est pas juste. On tourne la roue de la fortune; on tourne une chose, un esprit même, à un certain sens; mais tourner la justice ne peut signifier séduire, corrompre la justice.

Au bruit que contre vous sa malice a tourné.

Sc. 1.

Tourner un bruit ne peut pas plus se dire que tourner la justice. On peut tourner des traits contre quelqu'un; mais un bruit ne peut être une chose qui se tourne.

On peut aisément remarquer que l'exposition de ces fautes n'est pas d'un critique malin qui

cherche vainement à rabaisser Molière, mais d'un esprit équitable, qui veut combattre l'abus qu'on fait quelquefois des écrits de ce grand homme, en citant, pour des autorités consacrées, des fautes de langue. C'est dans cette vue innocente et utile que je veux examiner la tragédie de *Pompée* de Pierre Corneille.

EXAMEN DES FAUTES DE LANGAGE DANS LA TRAGÉDIE DE
POMPÉE.

.....
Sont les titres affreux dont le droit de l'épée,
Justifiant César, a condamné Pompée.

On ne peut pas dire *le titre dont on condamne*, mais le titre sur lequel, par lequel, ou le titre qui condamne.

Et qui veut être juste en de telles saisons
Balance le pouvoir, et non pas les raisons.

En de telles saisons est une expression lâche et vicieuse. *Balance le pouvoir* n'est pas le mot propre; il voulait dire, *consulte son pouvoir*.

Cet hémistiche, *et non pas les raisons*, dit tout le contraire de ce qu'il doit dire. Ce sont précisément les raisons, c'est-à-dire la raison d'état qu'on examine et qu'on pèse.

Soutiendrez-vous un faix sous qui Rome succombe,
Sous qui tout l'univers se trouve foudroyé?

Le mot foudroyé est très impropre; un fardeau ne foudroie pas, il accable.

Mais quoique vos encens le traitent d'immortel.

Le mot d'encens ne peut admettre de pluriel. Il fallait absolument *votre encens*.

Et cesse de devoir, quand la dette est d'un rang
A ne point l'acquitter qu'aux dépens de leur sang.

On ne dit point *le rang d'une dette*, mais la nature d'une dette; et il fallait dire, à ne s'en acquitter qu'aux dépens de leur sang. La négative *point* ne se met jamais avec *ne*, quand elle est suivie d'un *que*. Je ne corrigerai ce vers *que* quand on n'en aura montré le défaut. Je n'irai à Paris *que* quand je serai libre; je n'écirai *que* quand j'aurai du loisir, etc.

Assurer sa puissance et sauver son estime.

Sauver n'a là aucun sens. Il ne veut pas dire conserver sa réputation, il ne signifie pas conserver son estime; il est un barbarisme inintelligible.

Trop au-dessous de lui pour y prêter l'esprit.

Sc. II.

Prêter l'esprit n'est pas français; mais c'est une licence qu'on devrait peut-être accorder à la poésie.

Et son dernier soupir est un soupir illustre.

Sc. II.

Soupir illustre est bon, à la vérité, en grammaire; mais en poésie il tient un peu du phébus.

Ce prince d'un sénat maître de l'univers...

Sitôt que d'un malheur sa fortune est suivie,

Les monstres de l'Égypte ordonnent de sa vie!

Sc. II.

La construction est vicieuse: elle serait pardonnable à une grande passion; mais ici c'est Cléopâtre qui parle de sang-froid.

Il en coûte la vie et la tête à Pompée!

Sc. III.

On sent combien *la tête* est de trop.

Je connais ma portée, et ne prends point le change;

Vous montrez cependant un peu bien du mépris.

Sc. III.

Ces deux vers, et sur-tout le dernier, sont des expressions basses et populaires, et *un peu bien du* est barbare.

Et plus dans l'insolence elle s'est emportée.

Sc. IV.

On s'emporte à des excès d'insolence; on s'emporte avec insolence, à trop d'insolence, et non pas *dans l'insolence*.

De s'en plaindre à Pompée auparavant qu'à lui.

Sc. iv.

Il fallait *avant qu'à lui*. L'adverbe *auparavant* ne sert jamais de conjonction. On ne dit point : Je passerai par Strasbourg auparavant d'aller à Paris ; mais avant d'aller à Paris, ou avant que d'aller à Paris.

De relever du coup dont ils sont étourdis.

Sc. iv.

Il fallait *de se relever* ; *étourdis* est trop bas.

Quoi qu'il en fasse, enfin.

Sc. iv.

Il faut *quoi qu'il fasse*, sur-tout dans le style noble.

Il venait à plein voile.

Act. III, sc. 1.

On dit *pleines voiles*. Ce mot *voile* est féminin.

Voilà ce qu'attendait,

Ce qu'au juste Osiris la reine demandait.

Act. III, sc. 1.

Le régime de ces deux verbes est mal placé ; c'est une faute, mais légère.

Tout beau, que votre haine en son sang assouvie...

Et pour en bien parler, nous vous devons le tout.

Sc. II.

Tout beau, nous vous devons le tout, sont des termes bas et comiques; mais ce ne sont pas des fautes grammaticales.

Il nous fallait, pour vous, craindre votre clémence,
Et que le sentiment d'un cœur trop généreux,
Usant mal de vos droits, vous rendit malheureux.

Se. III.

Toute cette phrase est mal construite. Voici le sens: Votre clémence était dangereuse pour vous; et nous avons craint que, par un sentiment trop généreux, vous ne vous rendissiez malheureux en usant mal de vos droits.

Je m'apaiserais Rome avec votre supplice.

Se. III.

On ne peut point dire *s'apaiser quelqu'un*, comme on dit s'immoler, se concilier, s'aliéner quelqu'un.

Comme a-t-elle reçu les offres de ma flamme?

Se. III.

Comme, au lieu de *comment*, était déjà une faute du temps de Corneille.

Elle craint toutefois

L'ordinaire mépris que Rome fait des rois.

Se. III.

On traite avec mépris; on a du mépris; on ne fait point de mépris.

D'un astre envenimé l'invincible poison.

Sc. iv.

L'invincible poison d'un astre est une pensée fausse, mal exprimée, quoique la grammaire soit ici observée.

Qu'il eût voulu souffrir qu'un bonheur de mes armes.

Sc. iv.

Il fallait *que le bonheur de mes armes.*

Quoi, de la même main et de la même épée,
Dans un tel désespoir à vos yeux a passé!

Act. IV, sc. 1

Comment peut-on passer d'une main et d'une épée dans un désespoir?

Quelques soins qu'ait César.

Act. IV, sc. 1.

On prend des soins, on a soin de quelque chose, on agit avec soin; mais on ne peut dire en général, avoir des soins.

Pour de ce grand dessein assurer le succès.

Sc. 1.

Cette inversion n'est pas permise. On en sent la raison. Elle vient de la dureté de ces deux monosyllabes *pour de*.

Ainsi que la naissance ils ont les esprits bas.

Sc. II.

Il fallait, ils ont l'esprit bas, sur-tout *naissance* étant au singulier.

De quoi peut satisfaire un cœur si généreux,
Le sang abject et vil de ces deux malheureux?

Sc. II.

De quoi peut satisfaire n'est pas français ; il fallait, *comment* ou *en quoi*.

J'en ai déjà parlé ; mais il a su gauchir.

Sc. II.

Gauchir est un terme trop peu noble.

C'est ce glorieux titre à présent effectif.

Sc. III.

Effectif est un terme de barreau.

A mes vœux innocents sont autant d'ennemis.

Sc. III.

Il fallait *de mes vœux* ; on n'est pas ennemi à, on est ennemi *de*.

Permettez cependant qu'à ces douces amorces
Je prenne un nouveau cœur et de nouvelles forces.

Sc. III.

Ces deux vers sont un galimatias, pour le sens et pour l'expression. *Des amorces* ne donnent pas des forces, et on ne se sent pas *un cœur nouveau à une amorce*.

Mes yeux, puis-je vous croire, et n'est-ce point un songe
Qui sur mes tristes vœux a formé ce mensonge?

Act. V, sc. 1.

Un songe qui forme un *mensonge sur des vœux*
forme une phrase trop entortillée et trop peu
exacte. C'est du galimatias.

Qu'avec chaleur, Philippe, on court à le venger.

Act. V, sc. 1.

On court venger, saisir, prendre, combattre.
On ne court point à combattre, à prendre, à sai-
sir, à venger.

Pour grand qu'en soit son prix, son péril en rabat.

Act. V, sc. 1.

Pour grand que n'était plus en usage dès le temps
de Corneille. On ne trouve pas de ses expressions
surannées dans les *Lettres provinciales* qui sont de
même date*. Il *en rabat* est un terme de tout temps
ignoble.

Je n'aimais mieux juger sa vertu par la nôtre.

Act. V, sc. 1.

Il faut *juger de sa vertu par la mienne*. Il n'est
pas permis de joindre, en cette occasion, le plu-
riel au singulier. Phèdre, dans Racine, au lieu de
dire,

* Les *Lettres provinciales* parurent quinze ans après la tragédie
de *Pompée*.

J'excitai mon courage à le persécuter.

Act. I, sc. III.

ne dit point, *j'excitai notre courage à le persécuter.*

Parcequ'au point qu'il est, j'en voudrais faire autant.

Act. V, sc. I.

Parceque fait toujours, en vers, un très mauvais effet; *au point qu'il est* est actuellement suranné et familier.

Je ne viens pas ici pour troubler une plainte

Trop juste à la douleur dont vous êtes atteinte.

Sc. II.

Il fallait dire *permise à la douleur*, et non pas *trop juste*. Une plainte n'est pas juste à la douleur comme un habit est juste au corps.

Vous êtes satisfaite, et je ne la suis pas.

Sc. II.

Il faut *je ne le suis pas*, parceque ce *le* est neutre et indéclinable. Si on demandait à des dames, êtes-vous satisfaites? elles répondraient, *nous le sommes*, et non pas nous *les* sommes. Ainsi une femme doit dire *je le suis*, et non *je la suis*.

Aucuns ordres ni soins n'ont pu le secourir*.

Sc. II.

* Les bonnes éditions de Corneille portent :

Ni vos vœux ni vos soins n'ont pu le secourir.

Il fallait, *aucun ordre, aucun soin n'a pu le secourir.*

Leur roi n'a pu jouir de ton cœur adouci;
Et Pompée est vengé ce qu'il peut l'être ici.

Sc. iv.

De ton cœur adouci ne peut se mettre au lieu de ta clémence. Ce qu'il peut l'être ne peut être reçu pour signifier autant qu'il peut l'être; et c'est une grande faute de langage dans un auteur moderne d'avoir mis

Je vous aime tout ce qu'on peut aimer.

Ta nouvelle victoire, et le bruit éclatant
Qu'aux changements de roi pousse un peuple inconstant.

Sc. iv.

Un peuple qui pousse un bruit aux changements de roi est un galimatias insupportable.

Et parmi ces objets ce qui le plus m'afflige.

Sc. iv.

Il n'est pas permis, dans le style noble, de placer ainsi l'adverbe au-devant du verbe. On ne peut pas dire en vers héroïques *ce qui davantage me plaît, ce que patiemment je supporte, ce qu'à contre-cœur je fais, ce que prudemment je diffère.*

. J'ajoute une requête.

Sc. iv.

Ce terme du barreau n'est point admis dans la poésie noble.

Faites un peu de force à votre impatience.

Sc. iv.

Calmez, modérez votre impatience ; mettez un frein à votre impatience, voilà le mot propre. *Faire force* est barbare.

. . . . Non pas, César, non pas à Rome encor :

Il faut que ta défaite et que tes funérailles

A cette cendre aimée en ouvrent les murailles,

Et, quoiqu'elle la tienne aussi chère que moi...

Sc. iv.

Cette *elle* tombe sur Rome, et semble tomber sur la cendre de Pompée par la construction de la phrase. *Aussi chère que moi* ; on ne sait si c'est Cornélie qui est aussi chère, ou si c'est à elle que cette cendre est aussi chère. Ces amphibologies jettent une obscurité désagréable dans le style. Je n'ai relevé que celle-ci pour n'être pas trop long ; mais la tragédie que j'examine est pleine de ces obscurités. C'est un défaut qu'il faut éviter avec soin.

Et quand tout mon effort se trouvera rompu.

Sc. iv.

On rompt un projet, une ligue, des liens, une assemblée ; on arrête un effort, on s'y oppose, on le surmonte, on le rend inutile, etc.

J'ai vu le désespoir qu'il a voulu choisir.

Sc. v.

On entre dans le désespoir, on s'abandonne, on se livre au désespoir ; on ne le *choisit* pas.

Il est de la fatalité
Que l'aigreur soit mêlée à la félicité.

Se. v.

On dit bien *notre destin*, la *fatalité* ordonne, etc. ; mais on ne dit pas *il est de la fatalité*, comme on dit *il est d'usage* ; l'aigreur est un terme très impropre ; et l'amertume s'oppose à la douceur, et non à la *félicité*.

Je me suis arrêté, dans cet examen, uniquement aux fautes de langage, et je n'ai pas parlé des vices du style dont le nombre est prodigieux. Cette discussion n'était pas de mon sujet, non plus que les beautés de détail dont cette tragédie vicieuse et irrégulière est remplie.

La lecture assidue des bons auteurs vous sera encore plus nécessaire, pour vous former un style pur et correct, que l'étude de la plupart de nos grammaires. Ce qu'on apprend sans peine et par le secours du plaisir se fixe bien plus fortement dans la mémoire que ce qu'on étudie avec des dégoûts dans des préceptes secs, souvent très mal digérés, et dans lesquels on ne trouve que trop de contradictions. Je recommande sur-tout aux jeunes gens de ne point lire la nouvelle grammaire de l'abbé Girard ; elle ne ferait qu'embarrasser l'es-

prit par les nouveautés difficiles dont elle est remplie; et sur-tout elle servirait à corrompre le style. Jamais auteur n'a écrit d'une manière moins convenable à son sujet. Il affecte ridiculement d'employer des tours et des phrases qu'on proscrirait dans ces romans bourgeois et familiers dont nous sommes rassasiés. Qui croirait qu'un auteur qui veut instruire la jeunesse se serve des expressions suivantes dans une grammaire raisonnée?

« On aura beau fulminer contre mes termes,
« un discours est une pièce émaillée de différentes
« phrases.

« Les mots doivent, dans le discours, répon-
« dre par le rang et l'habillement à leurs fonc-
« tions. Les mots au pluriel ont la physionomie
« décidée.

« Le district du pronom, la portion dont il est
« doté; les déclinaisons sont battues et terrassées.»

Non seulement tout ce livre est écrit dans ce misérable style, mais il y a beaucoup de fautes contre la langue. Par exemple, *habillement de la nuit*, pour, *habillement de nuit*; *quoi faire*, pour *que faire*; *c'est soi qui fait*, au lieu de dire, on fait, soi-même.

Enfin il y a des termes obscènes, malgré le grand précepte de Quintilien qui ordonne d'en éviter jusqu'aux moindres apparences.

Les grammaires de l'abbé Regnier-Desmarets

et de Restaut sont bien plus sages et plus instructives.

LETTRES FAMILIÈRES.

Les lettres familières écrites avec négligence, et d'un style approchant de la conversation, vous pourront donner l'usage de cette manière libre et dégagée dont on converse et dont on écrit à ses amis; mais ce n'est pas dans la lecture de tant de recueils de lettres imprimées qu'il faut chercher la véritable éloquence. On ne les lit d'ordinaire qu'à cause des petites anecdotes qu'elles renferment; et si on retranchait des lettres de madame de Sévigné ce grand nombre de petits faits qui les soutiennent, et qui sont racontés avec tant de vivacité et de naturel, je doute qu'on en pût soutenir la lecture. Les lettres de Balzac et de Voiture eurent en leur temps beaucoup de réputation; mais on voit bien qu'elles avaient été écrites pour être publiques; et cela seul, en les privant nécessairement du naturel qu'elles devaient avoir, devait à la longue les décréditer. Il faut lire ce qu'on en dit dans *le Temple du Goût*. Les jugements qu'on y trouvera ont paru sévères; mais ils me semblent très justes, et rien n'est plus propre à conduire l'esprit d'un jeune homme.

J'oserais même encore aller plus loin que l'auteur du *Temple du Goût*, dans l'idée que je me suis

formée des lettres de Voiture. J'en ai trouvé plusieurs dans lesquelles cette petite et méprisable envie d'avoir de l'esprit lui fait dire des choses dont la décence et l'honnêteté même peuvent être alarmées. Il veut consoler le maréchal de Gramont sur la mort de son père; il lui dit :

« Est-il vrai qu'en un siècle où les exemples de
« bon naturel sont si rares, vous soyez affligé
« d'une perte qui vous rend un des plus riches
« hommes de France? Cela, sans mentir, est ad-
« mirable et au-dessus de tous vos exploits; mais,
« comme il peut y avoir de l'excès dans les meil-
« leures choses, votre douleur, qui a été juste
« jusqu'à cette heure, ne le serait plus si elle
« durait davantage... Votre réputation augmente
« tous les jours, et votre bien ne diminue pas;
« car on dit qu'en argent et poulaille vous aurez
« dorénavant quelque chose d'assez considérable.»
(Lettre 158.)

Est-ce ainsi qu'on écrit à un homme sur la mort d'un père? assurément *non erat his locus*. Jamais badinage ne fut plus déplacé; et jamais badinage ne fut plus froid, plus bas, et plus indécent.

Il fallait que l'esprit de plaisanterie, qui est par lui-même un très mince mérite, tint lieu alors d'un grand talent, puisqu'il donna tant de réputation à Voiture. Tout homme de bon sens, et

formé sur les bons modèles de l'antiquité, trouverait la plupart de ces plaisanteries forcées et insipides.

Il compare mademoiselle de Rambouillet à la mer, et il dit :

« Il me semble que vous vous ressemblez comme deux gouttes d'eau, la mer et vous. Il y a cette « différence que, toute vaste et grande qu'elle est, « elle a ses bornes, et vous n'en avez point; et « tous ceux qui connaissent votre esprit avouent « qu'il n'y a en vous ni fond ni rive; et, je vous « supplie, de quel abyme avez-vous tiré ce déluge « de lettres que vous avez envoyées ici? » (Lettre 160.)

Est-il bien plaisant de dire dans un autre endroit que le mot de cordonniers vient de ce qu'ils donnent des cors? (Lettre 125.)

La fameuse lettre de *la Carpe au Brochet* était-elle digne, en bonne foi, de l'admiration qu'on lui a prodiguée? On sait que Voiture s'étant trouvé dans une société où était le grand Condé, on y avait joué à de petits jeux, dans l'un desquels ce prince était appelé le *brochet*, et Voiture la *carpe*; la carpe dit donc au brochet :

« Les baleines de la mer Atlantique suent à « grosses gouttes et sont toutes en eau quand elles « vous entendent nommer. Des harengs frais qui « viennent de Norwège nous assurent que la mer

« s'est glacée cette année plus tôt que de coutume,
« par la peur que l'on y avait eue, sur les nouvelles
« que quelques macreuses y avaient apportées
« que vous dirigiez vos pas vers le nord... Certaines
« anguilles de mer crient déjà comme si vous les
« écorchiez. Les loups marins ne sont que de pau-
« vres cancrs auprès de vous; et si vous continuez,
« vous avalerez la mer et les poissons. » (Lettre 144.)

Tout ce qu'on peut dire, ce me semble, d'une telle lettre, c'est que ces jeux sont pardonnables quand on ne les donne pas pour de bonnes choses, mais qu'ils sont d'un très bas prix quand on les veut trop estimer.

Il y a dans Voiture d'autres lettres d'un caractère plus délicat et d'un goût plus fin; telle est, par exemple, la lettre au président de Maisons, au sujet d'une affaire qu'il lui recommande. Elle n'a pas le mérite de celle qu'Horace écrit à Tibère Néron dans un cas à-peu-près semblable; mais elle a ses graces et son mérite :

« Madame de Marsilly, monsieur, s'est imaginé
« que j'avais quelque crédit auprès de vous; et
« moi, qui suis vain, je ne lui ai pas voulu dire
« le contraire. C'est une personne qui est aimée et
« estimée de toute la cour, et qui dispose de tout
« le parlement. Si elle a bon succès d'une affaire

« dont elle vous a choisi pour juge, et qu'elle
« croie que j'y aie contribué en quelque chose,
« vous ne sauriez croire l'honneur que cela me
« fera dans le monde, et combien j'en serai plus
« agréable à tous les honnêtes gens. Je ne vous pro-
« pose que mes intérêts pour vous gagner ; car je
« sais bien, monsieur, que vous ne pouvez être
« touché des vôtres ; sans cela je vous promettrais
« son amitié. C'est un bien par lequel les plus
« sévères juges se pourraient laisser corrompre,
« et dont un aussi honnête homme que vous doit
« être tenté. Vous le pouvez acquérir justement ;
« car elle ne demande de vous que la justice. Vous
« m'en ferez une que vous me devez, si vous me
« faites l'honneur de m'aimer toujours autant que
« vous avez fait autrefois, et si vous croyez que je
« suis votre, etc. » (Lettre 140.)

Mais il faut avouer, avec l'auteur du *Temple du Goût*, que l'on trouve dans *Voiture* bien peu de lettres de ce prix, et que tout ce qui est marqué à un si bon coin pourrait, comme il le dit, se réduire à un très petit nombre de feuillets. A l'égard de Balzac, personne ne le lit aujourd'hui. Ses lettres ne serviraient qu'à former un pédant. On y trouve, à la vérité, du nombre et de l'harmonie prosaïque ; mais c'est précisément cela qu'on ne devrait pas trouver dans ses lettres. C'est le mérite propre des harangues, des oraisons funèbres,

de l'histoire, de tout ce qui demande une éloquence d'appareil et un style soutenu.

Qui peut tolérer que Balzac écrive à un cardinal,

« Qu'il a le sceptre des rois et la livrée des roses, et qu'à Rome on se sauve à la nage au milieu des eaux de senteur? »

Qui peut ne pas mépriser ces pitoyables hyperboles? Si les déclamations froides et forcées ont tant servi à décréditer le style de Balzac; si la contrainte, l'affectation, les jeux de mots, les plaisanteries recherchées, ont fait tant de tort à Voiture, que doit-on penser de ces lettres imaginaires, qui sont sans objet, et qui n'ont jamais été écrites que pour être imprimées? C'est une entreprise fort ridicule que de faire des lettres comme on fait un roman, de se donner pour un colonel, de parler de son régiment, et de faire des récits d'aventures qu'on n'a jamais eues. Les Lettres du chevalier d'Her... n'ont pas seulement ce défaut, mais elles ont encore celui d'être écrites d'un style forcé et tout-à-fait impertinent*. On y obtient des lettres d'état pour sa maîtresse; on la fait peindre en Iroquoise, mangeant une de-

* Les *Lettres du chevalier d'Her...*, fatras de fades galanteries, sont de Fontenelle, qui n'eut jamais le courage de les avouer. Elles parurent sans nom d'auteur, en 1683. Voltaire en fait justice dans le *Temple du Goût*. (Note de M. Renouard.)

mi-douzaine de cœurs. Enfin on n'a jamais rien écrit de plus mauvais goût; et cependant ce style a eu des imitateurs.

Il y a des lettres d'une autre espèce, comme celles de *l'Espion turc*, de madame Dunoyer; les *Lettres juives, chinoises, cabalistiques*. On ne se méprend pas à leur titre. On voit bien que ce ne sont pas de véritables lettres, mais un petit artifice usité, soit pour débiter des choses hardies, soit pour écrire des nouvelles vraies ou fausses. Tous ces ouvrages, qui amusent quelque temps la jeunesse crédule et oisive, sont fort méprisés des honnêtes gens. Il en faut excepter les *Lettres persanes*: elles sont à la vérité une imitation de *l'Espion turc*, mais leur style les distingue fort de leur original. Il est nerveux, hardi, singulier, sentencieux; et il ne manque à cet ouvrage qu'un sujet plus solide.

On a beaucoup réussi en France dans un autre genre de lettres, moitié vers et moitié prose. Ce sont de véritables lettres écrites en effet à des amis, mais écrites avec délicatesse et avec soin. Telle est la lettre dans laquelle Bachaumont et Chapelle rendent compte de leur voyage; telles sont quelques unes du comte Antoine Hamilton, de M. Pavillon.

En voici une écrite par l'auteur de *la Henriade* à un grand roi (de Circé, 21 décembre, 1741):

« Les vers que votre majesté a faits dans Neiss

« ressemblent à ceux que Salomon faisait dans sa
« gloire, quand il disait, après avoir tâté de tout :
« Tout n'est que vanité. Il est vrai que le bon hom-
« me parlait ainsi au milieu de sept cents femmes
« et de trois cents concubines, le tout sans avoir
« donné de bataille ni fait de siège. Mais n'en dé-
« plaise, sire, à Salomon et à vous, ou bien à vous
« et à Salomon, il ne laisse pas d'y avoir quelque
« réalité dans ce monde :

- Conquérir cette Silésie;
- Revenir couvert de lauriers
- Dans les bras de la poésie;
- Donner aux belles, aux guerriers,
- Opéra, bal, et comédie;
- Se voir craint, chéri, respecté,
- Et connaître, au sein de la gloire,
- L'esprit de la société,
- Bonheur si rarement goûté
- Des favoris de la victoire;
- Savourer avec volupté,
- Dans des moments libres d'affaire,
- Les bons vers de l'antiquité,
- Et quelquefois en daigner faire
- Dignes de la postérité :
- Semblable vie à de quoi plaire;
- Elle a de la réalité,
- Et le plaisir n'est point chimère.

« Votre majesté a fait bien des choses en peu de
« temps. Je suis persuadé qu'il n'y a personne sur
« la terre plus occupé qu'elle, et plus entraîné dans

« la variété des affaires de toute espèce. Mais, avec
« ce génie dévorant qui met tant de choses dans sa
« sphère d'activité, vous conservez toujours cette
« supériorité de raison qui vous élève au-dessus
« de ce que vous êtes et de ce que vous faites.

« Tout ce que je crains, c'est que vous ne ve-
« niez à trop mépriser les hommes. Des millions
« d'animaux sans plumes, à deux pieds, qui peu-
« plent la terre, sont à une distance immense de
« votre personne par leur ame comme par leur
« état. Il y a un beau vers de Milton :

« Amongst unequals no society.

« Il y a encore un autre malheur; c'est que
« votre majesté peint si bien les nobles friponne-
« ries des politiques, les soins intéressés des cour-
« tisans, etc., qu'elle finira par se défier de l'affec-
« tion des hommes de toute espèce, et qu'elle
« croira qu'il est démontré en morale qu'on n'aime
« point un roi pour lui-même. Sire, que je prenne
« la liberté de faire aussi ma démonstration. N'est-
« il pas vrai qu'on ne peut pas s'empêcher d'aimer
« pour lui-même un homme d'un esprit supérieur,
« qui a bien des talents, et qui joint à tous ces ta-
« lents-là celui de plaire? Or, s'il arrive que, par
« malheur, ce génie supérieur soit roi, son état
« en doit-il empirer; et l'aimera-t-on moins, parce-
« qu'il porte une couronne? Pour moi, je sens que

« la couronne ne me refroidit point du tout. Je
« suis, etc. »

Voici une lettre écrite à feu M. le maréchal de Berwick, qui me paraît fort au-dessus de toutes celles de Voiture. J'en ignore l'auteur; mais je peux assurer que j'ai vu à Paris un très grand nombre d'épîtres dans ce goût : c'est proprement le goût de la nation.

« Vous venez de gagner une bataille* complète
« et glorieuse dans toutes ses circonstances. Vous
« avez rendu quelques services, par cette victoire,
« à la couronne d'Espagne. Vous n'avez pas mal
« fait votre cour au roi votre maître à Versailles ;
« et le roi votre souverain en paraît presque aussi
« content ici, que si vous l'aviez gagnée aux por-
« tes de Londres pour son rétablissement. Je ne
« sais comment vous vous trouvez de tout cela ;
« mais, pour moi, je vous en fais de bon cœur mon
« compliment. Il est vrai que vous vous portez
« bien, et que dans une mêlée où vous avez eu le
« plaisir de vous fourrer bien avant, vous n'avez
« pu vous faire donner quelque balafre au milieu
« du visage, ou parvenir à quelque incision cru-
« ciale au haut de la tête, et ce n'est pas contente-
« ment pour un homme avide de gloire. Je vous
« conseille pourtant de ne vous en point chagri-
« ner, et de prendre le tout en patience.

* Celle d'Almanza, en 1707.

« J'avais cru, lorsque vous vous fîtes naturali-
« ser en France, que c'était pour mettre à cou-
« vert vos biens immenses, en cas d'accident ;
« mais je vois bien que ce n'était que pour pou-
« voir exterminer sans scrupule tout autant d'An-
« glais de la princesse Anne qui se trouveraient
« en votre chemin, et c'est fort bien fait à vous.
« Cependant, si je n'avais peur de vous mortifier,
« je vous dirais que, quoiqu'on parle beaucoup
« de vous ici, on ne laisse pas de parler diverse-
« ment de votre conduite. Les uns disent que vous
« êtes trop insolent et que vous faites trop l'enten-
« du à l'égard des ennemis ; et les autres assurent
« que vous ne vous faites pas assez valoir auprès
« de ceux qui vous veulent du bien et qui vous en
« peuvent faire. Quoiqu'il n'y ait pas grand mal à
« tout cela, examinons un peu vos actions depuis
« que vous êtes dans le service, pour voir si on
« vous accuse avec raison :

- Lorsqu'à Nérvinde on combattit,
- Et que l'Angleterre alarmée
- Eut appris par la renommée
- La disgrâce qu'elle y souffrit,
- Tout son parlerment en pâlit ;
- Mais votre excellence, animée
- Par les dangers et par le bruit,
- Par les canons et leur fumée ;
- Mais plus que tout cela charmée
- De voir leur Orange interdit,
- Se mit en tête, à ce qu'on dit,

- De prendre toute son armée;
- Mais ce fut elle qui vous prit, etc. »

LIBERTÉ.

La liberté de l'homme est un problème sur lequel de grands poètes se sont exercés aussi bien que les théologiens. Qui croirait qu'on trouve dans Pierre Corneille une dissertation assez étendue sur cette matière épineuse? C'est dans sa tragédie d'*OEdipe*.

Il est vrai que le sujet comporte une telle digression; mais il faut avouer aussi que ces morceaux sont presque toujours froidement reçus au théâtre, qui exige une chaleur d'action et de passion presque continuelle. La controverse ne réussit pas beaucoup dans la tragédie; et ce que Corneille fait dire à son *OEdipe* trouvera peut-être ici mieux sa place, aux yeux d'un lecteur de sang-froid, qu'il ne la trouve au théâtre, où le spectateur veut être ému. Quoi qu'il en soit, voici ce morceau, qui est plein de très grandes beautés :

Quoi! la nécessité des vertus et des vices
 D'un astre impérieux doit suivre les caprices;
 Et l'homme sur soi-même a si peu de crédit,
 Qu'il devient scélérat quand Delphes l'a prédit!
 L'ame est donc tout esclave! une loi souveraine
 Vers le bien ou le mal incessamment l'entraîne;
 Et nous ne recevons ni crainte ni desir
 De cette liberté qui n'a rien à choisir.

Attachés sans relâche à cet ordre sublime ,
 Vertueux sans mérite , et vicieux sans crime ,
 Qu'on massacre les rois , qu'on brise les autels ,
 C'est la faute des dieux , et non pas des mortels .
 De toute la vertu sur la terre épandue ,
 Tout le prix à ces dieux , toute la gloire est due :
 Ils agissent en nous , quand nous pensons agir .
 Alors qu'on délibère on ne fait qu'obéir ;
 Et notre volonté n'aime , hait , cherche , évite ,
 Que suivant que d'en haut leur bras la précipite .

Act. III , sc. v.

Cette tirade a des traits vigoureux et hardis qui s'impriment aisément dans la mémoire , parce qu'il n'y a presque point d'épithètes oiseuses ; mais , comme je l'ai déjà dit , de telles beautés sont plus propres à la controverse qu'à la tragédie . Il est bon sur-tout d'observer que plus ce morceau est raisonné , plus il faudrait qu'il fût exact . OEdipe est un très mauvais philosophe quand il dit :

Et nous ne recevons ni crainte ni desir
 De cette liberté , etc.

Le libre arbitre n'a assurément rien de commun avec le desir et la crainte . Personne n'a jamais dit que la liberté fût le principe de nos desirs . Il faut aussi remarquer qu'il n'est pas dans la pureté du style de dire , l'homme a peu de crédit sur soi . On a du pouvoir sur soi ; on a du crédit auprès de quelqu'un . *Ordre sublime* ne vaut

rien. Sublime veut dire élévation, et ne signifie pas souverain. Un bras qui précipite une volonté est absolument barbare, et *que suivant que d'en haut* est d'une dureté, est d'une cacophonie insupportable.

Les mêmes idées, à-peu-près, sur la liberté, se trouvent dans une épltre insérée parmi les *Œuvres* de M. de Voltaire*.

Ah ! sans la liberté.
 D'un artisan suprême impuissantes machines,
 Automates pensants, mus par des mains divines,
 Nous serions à jamais, de mensonge occupés,
 Vils instruments d'un dieu qui nous aurait trompés !
 Comment sans liberté serions-nous ses images ?
 Que lui reviendrait-il de ses brutes ouvrages ?
 On ne peut donc lui plaire, on ne peut l'offenser ;
 Il n'a rien à punir, rien à récompenser.
 Dans les cieux, sur la terre, il n'est plus de justice :
 Caton fut sans vertu, Catilina sans vice**.
 Le destin nous entraîne à nos affreux penchants,
 Et ce chaos du monde est fait pour les méchants, etc.

Ce morceau est plus à sa place, et paraît écrit avec plus de soin ; mais il n'est pas plus fort et plus nerveux.

* Second Discours en vers sur l'Homme, intitulé de la Liberté. Poésies, tome I.

** Pucelle est sans vertu, Desfontaines sans vice.

Ce vers fut substitué à l'autre, et sans doute du vivant de Desfontaines.

D'un artisan suprême impuissantes machines,
Automates pensants, mus par des mains divines.

Ces deux vers-là sont d'un poète; mais celui-ci
est d'un homme plus pénétré:

Qu'il devient scélérat quand Delphes l'a prédit.

Il suffisait de quatre vers de cette force dans la
bouche d'Œdipe; le reste ressent trop la déclama-
tion, ce qui était en effet le grand défaut de
Cornille. Ce qu'on a jamais écrit de plus grand
et de plus sublime sur la liberté se trouve au sep-
tième chant de *la Henriade*:

Sur un autel de fer, un livre inexplicable
Contient de l'avenir l'histoire irrévocable.
La main de l'Éternel y marqua nos desirs,
Et nos chagrins cruels, et nos faibles plaisirs.
On voit la liberté, cette esclave si fière,
Par d'*invincibles** nœuds en ces lieux prisonnière:
Sous un joug inconnu, que rien ne peut briser,
Dieu sait l'assujettir sans la tyranniser;
A ses suprêmes lois d'autant mieux attachée,
Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée;
Qu'en obéissant même, elle agit par son choix,
Et souvent aux destins pense donner des lois.

Il me semble qu'on ne peut présenter sous une
image plus parfaite cet accord inexplicable de la
liberté de l'homme et de la prescience de Dieu, et

* Dans *la Henriade*, on lit *invisibles*.

qu'un tel morceau vaut mieux que vingt volumes de controverses sur ces matières inintelligibles.

Un fils de l'illustre Racine a fait un poème sur *la Grace*, dans lequel il était bien naturel qu'il parlât de la liberté. Cependant il n'y aucun trait frappant qui caractérise cet attribut de la nature humaine, que tant de philosophes lui contestent.

Voici le morceau de ce poème où l'auteur traite de la liberté d'une manière plus particulière :

Si l'on en croit pourtant un système flatteur,
Pour le bien et le mal l'homme également libre,
Conserve, quoi qu'il fasse, un constant équilibre.
Lorsque, pour l'écarter, des lois de son devoir,
Les passions sur lui redoublent leur pouvoir,
Aussitôt, balançant le poids de la nature,
La grace de ses dons redouble la mesure.

Ch. III.

Ces vers sont dans le ton didactique de l'ouvrage; mais ils sont un peu lâches, comme presque tous ceux de cet auteur, qui d'ailleurs est assez pur et correct. C'est dans les ouvrages didactiques qu'il faut peut-être le plus d'imagination, pour nourrir la sécheresse du fond, et pour en varier l'uniformité.

MÉTAPHORE.

La métaphore est la marque d'un génie qui se représente vivement les objets. C'est une compa-

raison vive et subite qu'il fait des choses qui le touchent, avec les images sensibles que présente la nature. C'est l'effet d'une imagination animée et heureuse. Mais cette figure doit être employée avec ménagement. Cicéron dit : *Verecunda debet esse translatio* (De Oratore, III).

Cette métaphore qu'on trouve, par exemple, dans la tragédie d'*Héraclius* est trop forte et trop gigantesque :

La vapeur de mon sang ira grossir la foudre
Que Dieu tient déjà prête à le réduire en poudre.

Act. I, sc. III.

Il n'est pas non plus naturel à Chimène de dire, après la mort de son père :

J'irai, sous mes cyprès, accabler ses lauriers.

Act. IV, sc. II.

Ce n'est pas ainsi que s'exprime la douleur véritable. On a repris aussi, dans la tragédie de *Brutus*, ces vers :

Sa victoire affaiblit vos remparts désolés ;
Du sang qui les inonde ils semblent ébranlés.

Act. I, sc. II.

C'est une hyperbole ; et je crois que l'hyperbole est une figure défectueuse par elle-même, puisque par sa nature elle va toujours au-delà du vrai.

Pourquoi approuve-t-on ces vers-ci de *la Mort de César* ?

Rome, qui détruit tout, semble enfin se détruire.
Ce colosse effrayant dont le monde est foulé,
En pressant l'univers est lui-même ébranlé.
Il penche vers sa chute, et contre la tempête
Il demande mon bras pour affermir sa tête.

Act. III, sc. IV.

C'est que la métaphore porte un caractère sensible de vérité, et est parfaitement soutenue. On aime encore celle-ci dans *Zaire*, parcequ'elle a les mêmes conditions, et qu'elle est touchante :

Ce bras, qui rend la force aux plus faibles courages,
Soutiendra ce roseau plié par les orages.

Act. III, sc. IV.

Il y a une métaphore bien frappante dans *Alzire*, lorsqu'Alvarès dit à Guzman :

Votre hymen est le nœud qui joindra les deux mondes.

Act. I, sc. I.

C'est un magnifique spectacle à l'esprit qu'une telle idée; et il est très rare que l'exacte vérité se trouve jointe à tant de grandeur. Cette métaphore est encore belle et bien amenée :

L'Américain farouche est un monstre sauvage
Qui mord, en frémissant, le frein de l'esclavage.

Alzire, act. I, sc. I.

Les conditions essentielles à la métaphore sont

qu'elle soit juste, et qu'elle ne soit pas mêlée avec une autre image qui lui soit étrangère. Rousseau a dit, dans une de ses satires, en parlant d'un homme qu'il veut noircir et rendre ridicule, sous le nom de Midas :

En maçonnant les remparts de son ame,
Songea bien plus au fourreau qu'à la lame.

Allég. v.

Outre la bassesse de ces idées, on y découvre aisément le peu de justesse et de rapport qu'elles ont entre elles; car si cette ame a des remparts de maçonnerie, elle ne peut pas être en même temps une épée dans un fourreau. J'avoue que ces disparates révoltent un bon esprit autant que le fiel amer de la satire cause d'indignation. Voici, dans ce même auteur, un exemple d'une faute pareille :

Vous êtes-vous, seigneur, imaginé,
Le cœur humain de près examiné,
En y portant le compas et l'équerre,
Que l'amitié par l'estime s'acquièrè?

Épître au comte du Luc

On sonde les replis du cœur humain, mais on ne le mesure point avec un compas; l'équerre sur-tout, qui est un instrument de maçon, est là bien peu convenable. Je ne connais guère d'auteur dont les idées soient moins justes et moins

vraies que celles de Rousseau. Il a excellé quelquefois dans le choix des paroles : c'est beaucoup ; car c'est une très grande difficulté vaincue : mais quand ce mérite est sujet à des inégalités, quand il n'est pas soutenu par du sentiment, par des idées toujours exactes, le mérite des mots ne suffit pas, de nos jours, pour constituer un grand écrivain : cela était bon du temps de Malherbe.

On peut quelquefois entasser des métaphores les unes sur les autres ; mais alors il faut qu'elle soient bien distinguées, et que l'on voie toujours votre objet représenté sous des images différentes. C'est ainsi que le célèbre Massillon, évêque de Clermont, dit, dans son sermon *du petit nombre des élus* :

« Vous auriez vu dans Isaïe les élus aussi rares
« que ces grappes de raisin qu'on trouve encore
« après la vendange, et qui ont échappé à la diligence du vendangeur ; aussi rares que ces épis
« qui restent par hasard après la moisson, et que
« la faux du moissonneur a épargnés... Je vous
« aurais parlé de deux voies, dont l'une est étroite,
« rude, et la voie d'un très petit nombre ; l'autre,
« large, spacieuse, semée de fleurs, et qui est
« comme la voie publique de tous les hommes. »

Aucune de ces images ne nuit à l'autre ; au contraire elles se fortifient toutes. Mais cet amas de métaphores doit être employé rarement, et seule-

ment dans les occasions où l'on a besoin de faire sentir des choses importantes. On reconnaît un grand écrivain non seulement aux figures qu'il met en usage, mais à la sobriété avec laquelle il les emploie.

Les Orientaux ont toujours prodigué la métaphore sans mesure et sans art. On ne voit dans leurs écrits que des collines qui sautent, des fleuves qui séchent de crainte, des étoiles qui tressaillent de joie. Leur imagination trop vive ne leur a jamais permis d'écrire avec méthode et sagesse ; de là vient qu'ils n'ont rien approfondi, et qu'il n'y a pas en Orient un seul bon livre d'histoire et de science. Il semble que dans ces pays on n'ait presque jamais parlé que pour ne pas être entendu. Il n'y a que leurs fables qui aient réussi chez les autres nations. Mais quand on n'excelle que dans des fables, c'est une preuve qu'on n'a que de l'imagination.

OPÉRA *.

Comme vous avez le dessein de fréquenter nos spectacles dans votre séjour à Paris, je vous entretiendrai de l'opéra, quoique je ne traite pas expressément, dans cet ouvrage, de la tragédie et

* Voir l'article OPÉRA, au mot *Art dramatique*, dans le *Dictionnaire philosophique*.

de la comédie : ma raison est que l'on a écrit d'excellents traités sur le théâtre tragique et comique, sur-tout dans les préfaces de nos meilleures pièces ; mais on n'a presque rien dit sur l'opéra.

Saint-Évremond s'est épuisé en froides railleries sur ce genre de spectacle. Il veut trouver du ridicule à mettre en chant des passions et des dialogues. Il ne savait pas que les tragédies grecques et romaines étaient chantées ; que les scènes avaient une mélodie semblable à notre récitatif, laquelle était composée par un musicien, et que les chœurs étaient exécutés comme les nôtres. Qui ne sait que la musique exprime les passions ? Saint-Évremond, en louant *Sophonisbe*, et en blâmant l'opéra, a prouvé qu'il avait peu de goût et l'oreille dure.

Le grand vice de notre opéra, c'est qu'une tragédie ne peut être par-tout passionnée, qu'il y faut du raisonnement, du détail, des événements préparés ; et que la musique ne peut rendre heureusement ce qui n'est pas animé et ce qui ne va pas au cœur. Ce serait un étrange récitatif que celui qui exprimerait, par exemple, ces vers de la tragédie de *Rodogune* :

Pour le mieux admirer, trouvez bon, je vous prie,
Que j'apprenne de vous les troubles de Syrie.
J'en ai vu les premiers, et me souviens encor
Des malheureux succès du grand roi Nicanor,

Quand, des Parthes vaincus pressant l'adroite fuite,
Il tomba dans leurs fers au bout de sa poursuite.
Je n'ai pas oublié que cet événement
Du perfide Tryphon fit le soulèvement, etc.

Act. I, sc. I.

On est donc réduit parmi nous à supprimer, à l'opéra, tous ces détails qui ne sont pas intéressants par eux-mêmes, mais qui contribuent à rendre une pièce intéressante : on n'y parle que d'amour ; et encore cette passion n'a-t-elle jamais, dans ces sortes d'ouvrages, la juste étendue qu'il faut pour toucher et pour faire tout son effet. La déclaration de Phèdre et celle d'Orosmane ne pourraient pas être souffertes sur le théâtre de l'Opéra. Notre récitatif exige une brièveté et une mollesse qui amènent presque nécessairement de la médiocrité. Il n'y a guère qu'*Atys* et *Armide* qui se soient élevés au-dessus de ce genre médiocre. Les scènes entre Oreste et Iphigénie sont très belles, mais cette supériorité même de ces scènes fait languir le reste de l'opéra.

Souffrirait-on que dans nos spectacles réguliers un amant vint dire comme dans l'opéra d'*Issé* :

Que vois-je? c'est Issé qui repose en ces lieux :

J'y venais pour plaindre ma peine ;

Mais mes cris troubleraient son repos précieux.

On voit que l'auteur, pour éviter les détails,

rend compte en un vers de la raison qui l'amène sur le théâtre :

J'y venais pour plaindre ma peine.

Mais cet artifice trop grossier, que les anciens emploient toujours dans leurs tragédies et dans leurs comédies, n'est pas supportable parmi nous.

Thésée, dans l'opéra de ce nom, dit à sa maîtresse sans autre préparation : *Je suis fils du roi*. Elle lui répond : *Vous, seigneur?* Le secret de sa naissance n'est pas autrement expliqué. C'est un défaut essentiel. Et si cette reconnaissance avait été bien préparée et bien ménagée; si tous les détails qui doivent la rendre à-la-fois vraisemblable et surprenante avaient été employés, le défaut eût été bien plus grand, parceque la musique eût rendu tous ces détails ennuyeux.

Voilà donc un poëme nécessairement défectueux par sa nature. Ajoutez à toutes ces imperfections celle d'être asservi à la stérilité des musiciens qui ne peuvent exprimer toutes les paroles de notre langue, ainsi que les musiciens d'Italie rendent toutes les paroles italiennes; il faut qu'ils composent de petits airs, sur lesquels le poëte est obligé d'ajouter un certain nombre de paroles oiseuses et plates, qui souvent n'ont aucun rapport direct à la pièce.

Que nos prairies

Seront fleuries !
 Les cœurs glacés
 Pour jamais en sont chassés.
 Qu'amour a de charmes !
 Rendons-lui les armes ;
 Les plaisirs charmants
 Sont pour les amants.

On ne voit, comme le dit très bien la jolie comédie du *Double Veuvage*, « que de nouvelles ardeurs et des ardeurs nouvelles. »

Cette contrainte puérile est encore augmentée par le peu de termes convenables aux musiciens que fournit notre langue. Demandez à un compositeur de mettre en chant : « Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ? — Qu'il mourût ; » ou bien ces vers :

Si j'avais mis ta vie à cet indigne prix,
 Parle, aurais-tu quitté les dieux de ton pays ?

Alcibiade, act. V, sc. v.

Le musicien demandera, au lieu de ces beaux vers, des fleurettes, des amourettes, des ruisseaux, des oiseaux, des charmes, et des alarmes.

Voilà pourquoi, depuis Quinault, il n'y a presque pas eu de tragédie supportable en musique. Les auteurs ont senti l'extrême difficulté de mêler à un sujet grand et pathétique des fêtes galantes incorporées à l'action, d'éviter les détails nécessaires, et d'être intéressants. Ils se sont presque

tous jetés dans un genre encore plus médiocre, qui est celui des ballets.

Ces sortes d'ouvrages n'ont aucune liaison. Chaque acte est composé de peu de scènes; toute action y est comme étranglée: mais la variété du spectacle, et les petites chansonnettes que le musicien fait réussir, et que le parterre répète, amusent le public, qui court à ces représentations sans en faire grand cas. Le premier ballet dans ce goût, qui a servi de modèle aux autres, est celui de *l'Europe galante* d'Houdart de La Motte: car ceux de Quinault étaient encore plus médiocres; son *Temple de la paix*, par exemple, n'est qu'un assemblage de chansons, sans aucune action.

Le plus grand mal de ces spectacles, c'est qu'il n'y est presque pas permis d'y rendre la vertu respectable, et d'y mettre de la noblesse; ils sont consacrés aux misérables redites de maximes voluptueuses, que l'on n'oserait débiter ailleurs: la clémence d'Auguste envers Cinna, la magnanimité de Cornélie, ne pourraient y trouver place. Par quel honteux usage faut-il que la musique, qui peut élever l'ame aux grands sentiments, et qui n'était destinée chez les Grecs et chez les Romains qu'à célébrer la vertu, ne soit employée parmi nous qu'à chanter des vaudevilles d'amour! Il est à souhaiter qu'il s'élève quelque génie assez

fort pour corriger la nation de cet abus, et pour donner à un spectacle devenu nécessaire la dignité et les mœurs qui lui manquent.

Une seule scène d'amour, heureusement mise en musique, et chantée par un acteur applaudi, attire tout Paris, et rend les beautés vraies insipides. Les personnes de la cour ne peuvent plus supporter *Polyeucte*, quand elles sortent d'un ballet où elles ont entendu quelques couplets aisés à retenir. Par-là le mauvais goût se fortifie, et on oublie insensiblement ce qui a fait la gloire de la nation. Je le répète encore, il faut que l'opéra soit sur un autre pied, pour ne plus mériter le mépris qu'ont pour lui toutes les nations de l'Europe.

Je crois avoir trouvé ce que je cherchais depuis long-temps dans le cinquième acte de l'opéra de *Samson*. Qu'on examine avec attention les morceaux que j'en vais rapporter :

SAMSON enchaîné, GARDE.

Profonds abîmes de la terre,

Enfer, ouvre-toi !

Frappez, tonnerre,

Écrasez-moi !

Mon bras a refusé de servir mon couraige ;

Je suis vaincu, je suis dans l'esclavage.

Je ne te verrai plus, flambeau sacré des cieux !

Lumière, tu fuis de mes yeux !

Lumière, brillante image

D'un Dieu ton auteur ;
Premier ouvrage
Du Créateur :
Douce lumière !
Nature entière !

Des voiles de la nuit l'impénétrable horreur
Te cache à ma triste paupière.

Profonds abîmes, etc.

UNE PRÊTRESSE DES PHILISTINS.

Tous nos dieux, étonnés et cachés dans les cieux,
Ne pouvaient sauver notre empire :
Vénus, avec un sourire,
Nous a rendus victorieux ;
Mars a volé, guidé par elle,
Sur son char tout sanglant ;
La Victoire immortelle
Tirait son glaive étincelant
Contre tout un peuple infidèle ;
Et la nuit éternelle
Va dévorer leur chef interdit et tremblant.

UNE AUTRE.

C'est Vénus qui défend aux tempêtes
De gronder sur nos têtes.
Notre ennemi cruel
Entend encor nos fêtes,
Tremble de nos conquêtes,
Et tombe à son autel.

LE ROL.

Eh bien ! qu'est devenu ce dieu si redoutable
Qui par tes mains devait nous foudroyer ?
Une femme a vaincu ce fantôme effroyable,
Et son bras languissant ne peut se déployer.
Il t'abandonne, il cède à ma puissance ;
Et, tandis qu'en ces lieux j'enchaîne les destins,

Son tonnerre, étouffé dans ses débiles mains,
Se repose dans le silence.

SAMSON.

Grand Dieu ! j'ai soutenu cet horrible langage,
Quand il n'offensait qu'un mortel ;
On insulte ton nom, ton culte, ton autel,
Lève-toi, venge ton outrage.

CHOEUR DES PHILISTINS.

Tes cris, tes cris, ne sont point entendus,
Malheureux, ton dieu n'est plus.

SAMSON.

Tu peux encore armer cette main malheureuse ;
Accorde-moi du moins une mort glorieuse.

LE ROI.

Non, tu dois sentir à longs traits
L'amertume de ton supplice.
Qu'avec toi ton dieu périsse,
Et qu'il soit, comme toi, méprisé pour jamais !

SAMSON.

Tu m'inspires enfin ; c'est sur toi que je fonde
Mes superbes desseins :
Tu m'inspires ; ton bras seconde
Mes languissantes mains.

LE ROI.

Vil esclave, qu'oses-tu dire ?
Prêt à mourir dans les tourments,
Peux-tu bien menacer ce formidable empire
A tes derniers moments ?
Qu'on l'immole ; il est temps,
Frapper ; il faut qu'il expire.

SAMSON.

Arrêtez ; je dois vous instruire
Des secrets de mon peuple et du Dieu que je sers :
Ce moment doit servir d'exemple à l'univers.

LE ROI.

Parle, apprends-nous tous tes crimes.

Livre-nous toutes nos victimes.

SAMSON.

Roi, commande que les Hébreux
Sortent de ta présence et de ce temple affreux.

LE ROI.

Tu seras satisfait.

SAMSON.

La cour qui t'environne,
Tes prêtres, tes guerriers, sont-ils autour de toi?

LE ROI.

Ils y sont tous; explique-toi.

SAMSON.

Suis-je auprès de cette colonne
Qui soutient ce séjour si cher aux Philistins?

LE ROI.

Oui, tu la touches de tes mains.

SAMSON, chantant les colonnes.

Temple odieux, que tes murs se renversent;

Que tes débris se dispersent

Sur moi, sur ce peuple en fureur!

CHOEUR.

Tout tombe! tout périt! ô ciel! ô dieu vengeur!

SAMSON.

J'ai réparé ma honte, et j'expire en vainqueur.

Que l'on compare à présent la force et l'harmonie d'une telle poésie, avec les vers dont sont remplis les opéra qui ont parmi nous du succès à la faveur de la musique; on y verra :

Zirphé, qui vous voit vous adore.

Quoi, j'aime autant qu'on peut aimer,

Et je n'ai point vu ce que j'aime!

Une sylphide peut aimer;

Mais une mortelle est charmante.

Vous paraissiez charmant ; vous traversiez les airs.

Il faudrait rougir pour la nation , si des platitudes si fades ne fesaient mal au cœur à tous les connaisseurs. Qui eroirait que dans un opéra de Paris, des plus suivis, on chante :

Tous les cœurs sont matelots ;
Voguons dessus les flots ?

On s'imagine être revenu au temps de Henri II et de Charles IX, quand on entend des puérilités si gothiques. L'excuse de cette misère est, dit-on , dans la stérilité des musiciens ; mais cette excuse est bien malheureuse.

DE LA SATIRE.

Si je suivais mon goût, je ne parlerais de la satire que pour en inspirer quelque horreur, et pour armer la vertu contre ce genre dangereux d'écrire. La satire est presque toujours injuste, et c'est là son moindre défaut. Son principal mérite, qui amorce le lecteur, est la hardiesse qu'elle prend de nommer les personnes qu'elle tourne en ridicule. Bien moins retenu que la comédie, elle n'en a pas les difficultés et les agréments. Otez les noms de Cotin, de Chaplain, de Quinault, et un petit nombre de vers heureux, que

restera-t-il aux *Satires* de Boileau ? Mais le *Misanthrope*, le *Tartufe*, qui sont des satires encore plus fortes, se soutiennent sans ce triste avantage d'immoler des particuliers à la risée publique. Quand je dis que la satire est injuste, je n'en veux pour preuve que les ouvrages de Boileau. Il veut, dans une de ses premières satires, élever la tragédie d'*Alexandre* de Racine aux dépens de l'*Astrate* de Quinault; deux pièces assez médiocres qui ne sont pas sans quelques beautés. Il dit :

Je ne sais pas pourquoi l'on vante l'*Alexandre*;
Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre.
Les héros, chez Quinault, parlent bien autrement,
Et, jusqu'à Je vous hais, tout s'y dit tendrement.

Sat. III.

Il n'y a rien de plus contraire à la vérité que ce jugement de Boileau. L'*Alexandre* de Racine est très loin d'être si glorieux. C'est, au contraire, un douxereux qui prétend n'avoir porté la guerre aux Indes que pour y adorer Cléophile; et si on peut appliquer à quelque pièce de théâtre ce vers : *Et, jusqu'à Je vous hais, tout s'y dit tendrement*, c'est assurément à l'*Andromaque* de Racine, dans laquelle Pyrrhus idolâtre Andromaque en lui disant des choses très dures : mais loin que ce soit un défaut, dans la peinture d'une passion, de dire tendrement *Je vous hais*, c'est au contraire une très grande beauté. Rien ne caractérise si bien l'amour que les

mouvements violents d'un cœur qui croit être parvenu à concevoir de la haine pour un objet qu'il aime avec fureur; et c'est en quoi Quinault a souvent réussi; comme quand il fait dire à Armide (acte I, sc. 1): « Que je le hais, que son mé-
« pris m'outrage! » ce tour même est si naturel, qu'il est devenu très commun.

Boileau n'est guère moins condamnable dans la licence qu'il prenait de nommer un citoyen, auquel il en substituait souvent un autre dans une nouvelle édition.

Par exemple, le sieur Brossette nous apprend que Boileau avait parlé ainsi d'un nommé Pelletier :

Tandis que Pelletier, erotté jusqu'à l'échine,
S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine.

Sat. 1.

On lui dit que ce Pelletier n'était rien moins qu'un parasite, que c'était un honnête homme très retiré, qui n'allait jamais manger chez personne. Boileau le raya de la satire; mais au lieu d'ôter ces vers qui sont du style le plus bas, il les laissa, et mit Colletet à la place de Pelletier, et par là outragea deux hommes au lieu d'un. Il paraît que très souvent il plaçait ainsi les noms au hasard; et l'on doit lire ses satires avec la plus grande circonspection.

Il tombait si naturellement dans ce cruel défaut,

qu'il avait placé son propre frère Gilles Boileau dans ses satires, d'une manière ignominieuse :

Vous pourrez voir un temps vos écrits estimés
Courir de main en main par la ville semés,
Puis suivre avec Boileau, ce rebat de notre âge,
Et la Lettre à Costar, et l'Avis à Ménage.

Sat. 12.

Cette Lettre et cet Avis étaient deux ouvrages de son frère. Il mit à la place :

Puis de là, tout poudreux, ignorés sur la terre,
Suivre, chez l'épicier, Neufgermain et La Serre.

Cette démanigaison de médire ainsi au hasard, et d'attaquer tout indifféremment, devait seule ôter tout crédit à ses *Satires*.

Il a beau s'en excuser; s'il n'avait pas fait ses belles *Épîtres*, et sur-tout son *Art poétique*, il aurait une très mince réputation, et ne serait pas fort au-dessus de Regnier, qui est un homme très médiocre. Tout le monde sait que l'acharnement contre Quinault est insupportable, et que Despréaux eut en cela d'autant plus de tort, que, quand il voulut faire un prologue d'opéra, pour montrer à Quinault comme il fallait s'y prendre, il fit un ouvrage très mauvais, et qui n'approchait pas des moindres prologues de ce même Quinault qu'il affectait tant de rabaisser.

La satire ne paraît jamais dans un jour plus

odieux que quand elle est lancée contre des personnes qu'on a louées auparavant : cette rétractation n'est une flétrissure humiliante que pour l'auteur. C'est ce qui est arrivé à Rousseau, dans une pièce intitulée *la Palinodie*, qui commence ainsi :

A vous, héros honteux de mes premiers écrits.

Ce vers amphibologique laisse douter si ce n'est pas le héros qui est *honteux* d'avoir été le sujet de ses premiers écrits ; mais le plus grand défaut vient du vice du cœur de l'auteur. S'il n'est pas content des procédés de celui dont il a fait l'éloge, il faut se taire ; mais il ne faut pas chanter *la palinodie* et se condamner soi-même. Rien n'est plus avilissant ; c'est déceler sa passion, et une passion déshonorante. Il est heureux que cette pièce de Rousseau soit une de ses plus mauvaises.

Les satires en prose étant mille fois plus aisées à faire que celles qui sont rimées, elles ont inondé la république des lettres. Elles ont passé jusque dans la plupart des journaux. Les auteurs, prostituant leur plume vénale à l'avarice de leurs libraires, ont rempli d'invectives et de mensonges presque tous les ouvrages périodiques qui s'impriment en Hollande ; et il ne faut lire ces recueils qu'avec une extrême défiance. L'art de l'imprimerie deviendra bientôt un métier infame et fu-

nesté si on ne met pas ordre à la licence brutale avec laquelle quelques libraires de Hollande impriment les satires les plus scandaleuses, tantôt contre les têtes couronnées, tantôt contre les hommes les plus respectables de l'Europe. J'ai vu quelquefois, dans les pays du Nord, porter des jugements très désavantageux sur des hommes du premier mérite, qui étaient indignement attaqués dans ces misérables brochures : ni les auteurs, ni les libraires, ne connaissent les gens qu'ils déchirent. C'est un métier, comme de vendre du vin frelaté. Il faut avouer qu'il n'y a guère de métier plus indigne, plus lâche, et plus punissable.

TRADUCTIONS.

La plupart des traducteurs gâtent leur original, ou par une fausse ambition de le surpasser, qui les rend infidèles, ou par une plate exactitude, qui les rend plus infidèles encore.

On dit que madame de Sévigné les comparait à des domestiques qui vont faire un message de la part de leur maître, et qui disent souvent le contraire de ce qu'on leur a ordonné. Ils ont encore un autre défaut des domestiques ; c'est de se croire aussi grands seigneurs que leur maître, sur-tout quand ce maître est fort ancien ; et c'est

un plaisir de voir à quel point un traducteur d'une pièce de Sophocle, qu'on ne pourrait pas jouer sur notre théâtre, méprise *Cinna* et *Polyeucte*.

Mais pour en revenir aux infidélités des traducteurs, j'examinerai le *Virgile* que l'abbé Desfontaines nous a donné en prose. Il était plus obligé qu'un autre de donner une bonne traduction, après la manière insultante et grossière dont il parle de tous ceux qui l'ont précédé. Ouvrons le livre, et voyons s'il fait excuser au moins cette rusticité pédantesque avec laquelle il les traite, et s'il s'acquitte mieux qu'eux de son devoir.

Au premier livre, Virgile, dans la description de la tempête, s'exprime ainsi :

« *Laxis laterum compagibus omnes*

« *Accipiunt inimicum imbrem, rimisque fatiscunt.* »

L'abbé Desfontaines traduit : « Tous les vaisseaux fracassés et entr'ouverts font eau de toutes parts, et sont près d'être engloutis. »

Virgile n'a pas eu certainement l'inattention de dire qu'un vaisseau fracassé était entr'ouvert. S'il est fracassé, c'est bien pis que de s'entr'ouvrir. Le moins ne se souffre pas après le plus. *Font eau de toutes parts* : quelle plate expression ! rend-elle l'idée de Virgile ? *L'onde ennemie est reçue dans les flancs entr'ouverts*. Que ne traduisait-il mot à mot ?

il eût au moins donné une idée faible, mais vraie, de Virgile :

« Tantane vos generis tenuit fiducia vestri? »

Quelle confiance audacieuse votre naissance vous inspire?

L'abbé Desfontaines dit : *Race téméraire, qui vous inspire tant d'audace?*

Ce n'est pas là le sens de son auteur.

« Hic fessas non vincula naves

« Ulla tenent, unco non alligat anchora morsu. »

« Dans cette rade, les vaisseaux n'ont besoin ni d'ancres ni de câbles. »

Premièrement, il n'est point ici question d'une rade; il s'agit d'un très beau port que Virgile peint admirablement; et c'est même, comme on sait, le port de Naples, qu'il se plut à décrire sous le nom du port de Carthage.

Secondement, quelle platitude! *n'ont besoin ni d'ancres ni de câbles.* Virgile dit dans son style, toujours figuré, animé, et métaphorique :

Les vaisseaux fatigués n'y sont retenus ni par des liens, ni par l'ancre recourbée qui mord l'arène.

« Optatâ potiuntur Troes arenâ. »

Les Troyens jouissent enfin du rivage.

Desfontaines dit : « Les Troyens descendirent
« avec empressement. »

• Suscepitque ignem foliis, atque arida circum
• Nutrimenta dedit, rapuitque in fomite flammam. »

Cela veut dire : Il reçoit le feu, il lui donne des
aliments arides qu'il enflamme.

Voilà des images nobles d'une chose ordinaire.
Desfontaines dit : « Par le moyen de quelques
« feuilles sèches et d'autres matières combustibles,
« il alluma promptement du feu. » Est-ce là tra-
duire ? n'est-ce pas avilir et défigurer son original ?

Le moment d'après il fait dire à Énée : « Vous
« avez échappé à mille dangers... c'est en triom-
« phant de mille obstacles qu'il faut que nous
« abordions en Italie. »

Ces lâches et fastidieuses expressions, sur-tout
de près, après *mille dangers*, *mille obstacles*, ne
se rencontrent pas certainement dans le texte d'un
auteur tel que Virgile.

Illi se prædæ accingunt. Desfontaines dit : « Ils
« apprêtent le gibier. » Virgile s'est-il servi d'un
mot aussi peu poétique dans sa langue, que le
terme *gibier* l'est dans la nôtre ?

Et jam finis erat, quum Jupiter, etc. « Jupiter,
« dit-il, pendant ce temps-là, etc. » Virgile a-t-il
rien mis qui réponde à cette plate façon de parler,
pendant ce temps-là ?

Cette belle expression de *populum latè regem*, que Virgile donne aux Romains, peuple-roi, est-ce la rendre que de traduire, *Peuple triomphant*? Que de fautes, que de faiblesse dans les deux premières pages! Qui voudrait examiner ainsi la traduction entière trouverait que nous n'avons pas même une froide copie de Virgile.

On en peut dire presque autant de la traduction que Dacier a faite des Odes d'Horace; elle est plus fidèle, à la vérité, dans le texte; plus savante et plus instructive dans les notes; mais elle manque de grace. Elle n'a nulle imagination dans l'expression; et on y cherche en vain ce nombre et cette harmonie que la prose comporte, et qui est au moins une faible image de celle qui a tant de charmes dans la poésie.

Je lisais un jour avec un homme de lettres, d'un goût très fin et d'un esprit supérieur, cette ode d'Horace, où sont ces beaux vers que tout homme de lettres sait par cœur : *Auream quisquis mediocritatem* *. Il fut indigné, comme moi, de la manière dont Dacier traduit cet endroit charmant.

« Ceux qui aiment la liberté plus précieuse que
« l'or, ils n'ont garde de se loger dans une mé-
« chante petite maison, ni aussi dans un palais

* Liv. II, ode 2, à Licinius.

« qui excite l'envie. » Voici à-peu-près, me dit l'homme que je cite, comme j'aurais voulu traduire ces vers :

Heureuse médiocrité,

* Préside à mes desirs, préside à ma fortune;

Écarte loin de moi l'affreuse pauvreté,

Et d'un sort trop brillant la splendeur importune.

Il est certain qu'on ne devrait traduire les poètes qu'en vers. Le contraire n'a été soutenu que par ceux qui, n'ayant pas le talent, tâchaient de le décrier; vain et malheureux artifice d'un orgueil impuissant. J'avoue qu'il n'y a qu'un grand poète qui soit capable d'un tel travail; et voilà ce que nous n'avons pas encore trouvé. Nous n'avons que quelques petits morceaux, épars çà et là dans des recueils; mais ces essais nous font voir au moins qu'avec du temps, de la peine, et du génie, on peut, parmi nous, traduire heureusement les poètes en vers. Il faudrait avoir continuellement présente à l'esprit cette belle traduction que Boileau a faite d'un endroit d'Homère :

L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie.

Pluton sort de son trône; il pâlit, il s'écrie;

Il a peur que ce dieu, dans cet affreux séjour,

D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour, etc.

Mais qu'il serait difficile de traduire ainsi tout Homère! J'ai vu des traductions de quelques pas-

sages du poëme bizarre du *Paradis perdu*, de Milton. M. de Voltaire et M. Racine le fils ont tous deux mis en vers une apostrophe de Satan au soleil. Je n'examine pas ici l'extraordinaire et le sauvage du fond : je m'en tiens uniquement aux beautés qu'une traduction en vers exige.

M. Racine s'exprime ainsi :

Toi, dont le front brillant fait pâlir les étoiles,
Toi qui contrains la nuit à retirer ses voiles,
Triste image, à mes yeux, de celui qui t'a fait,
Que ta clarté m'afflige, et que mon cœur te hait !
Ta splendeur, ô soleil ! rappelle à ma mémoire
Quei éclat fut le mien dans le temps de ma gloire ;
Élevé dans le ciel, près de mon souverain,
Je m'y voyais comblé des bienfaits que sa main,
Sans jamais se lasser, versait en abondance.

Voici les vers de M. de Voltaire :

Toi, sur qui mon tyran prodigue ses bienfaits,
Soleil, astre de feu, jour heureux que je hais,
Jour qui fais mon supplice et dont mes yeux s'étonnent,
Toi qui sembles le dieu des cieux qui t'environnent,
Devant qui tout éclat disparait et s'enfuit,
Qui fais pâlir le front des astres de la nuit :
Image du Très-Haut, qui régla ta carrière,
Hélas ! j'eusse autrefois éclipsé ta lumière.
Sur la voûte des cieux élevé plus que toi,
Le trône où tu t'assieds s'abaissait devant moi.
Je suis tombé, l'orgueil m'a plongé dans l'abyme.

Il est aisé de voir pourquoi les vers cités les derniers sont au-dessus des autres ; c'est qu'ils sont

plus remplis d'enthousiasme, de chaleur, et de vie; qu'ils ont plus de nombre et de force; qu'en un mot, ils sont d'un poète; et ils ont sur-tout le mérite d'être une traduction plus fidèle.

DU VRAI DANS LES OUVRAGES.

Boileau a dit, après les anciens :

Le vrai seul est aimable;
Il doit régner par-tout, et même dans la fable.
Ép. ix.

Il a été le premier à observer cette loi qu'il a donnée. Presque tous ses ouvrages respirent ce vrai; c'est-à-dire qu'ils sont une copie fidèle de la nature. Ce vrai doit se trouver dans l'historique, dans le moral, dans la fiction, dans les sentences, dans les descriptions, dans l'allégorie.

Mais Boileau s'est bien écarté de cette règle dans sa satire de l'Équivoque. Comment un homme d'un aussi grand sens que lui s'est-il avisé de faire de l'équivoque la cause de tous les maux de ce monde? N'est-il pas pitoyable de dire qu'Adam désobéit à Dieu par une équivoque? Voici le passage :

N'est-ce pas toi, voyant le monde à peine éclos,
Qui, par l'éclat trompeur d'une funeste pomme,
Et tes mots ambigus, fis croire au premier homme

Qu'il allait, en goûtant de ce morceau fatal,
Comblé de tout savoir, à Dieu se rendre égal?

Voilà de bien mauvais vers; mais le faux qui
y domine les rend plus mauvais encore.

Tu fus, comme serpent, dans l'arche conservée.

Cela est encore pis; l'équivoque avec les ani-
maux, dans l'arche renfermée, comme serpent!
Quelle expression, et quelle idée!

On ne reconnut plus qu'usurpateurs iniques.

C'est avoir une terrible envie de rendre l'équi-
voque responsable de tout, que de dire qu'elle a
fait les premiers tyrans. En un mot, rien n'est
vrai dans cette satire. Aussi c'est sa plus mauvaise,
de l'aveu des connaisseurs.

Racine est un homme admirable pour le vrai
qui règne dans ses ouvrages. Il n'y a pas, je crois,
d'exemple chez lui d'un personnage qui ait un seu-
timent faux, qui s'exprime d'une manière oppo-
sée à sa situation, si vous en exceptez Thérémène,
gouverneur d'Hippolyte, qui l'encourage ridicu-
lement dans ses froides amours pour Aricie :

Vous-même, où seriez-vous, vous qui la combattez,
Si toujours Antiope, à ses lois opposée,
D'une pudique ardeur n'eût brûlé pour Thésée?

Act. I, sc. 2.

Il est vrai physiquement qu'Hippolyte ne serait

pas au monde sans sa mère : mais il n'est pas dans le vrai des mœurs, dans le caractère d'un gouverneur sage, d'inspirer à son pupille de faire l'amour contre la défense de son père.

Les autres héros qu'il fait parler ne disent pas toujours des choses fortes et sublimes; mais ils en disent toujours de vraies; au contraire de Corneille qui s'égare trop souvent dans un pompeux et vain étalage de déclamations ampoulées et frivoles. Il est si condamnable sur cet article que, si la plupart de ses pièces étaient nouvelles, je ne crois pas que les beautés en rachetassent les défauts, quelque grandes qu'elles puissent être.

C'est pécher contre le vrai, que de peindre Cinna comme un conjuré incertain, entraîné malgré lui dans la conspiration contre Auguste, et de faire ensuite conseiller à Auguste, par ce même Cinna, de garder l'empire pour avoir un prétexte de l'assassiner. Ce trait n'est pas conforme à son caractère. Il n'y a là rien de vrai. Corneille pèche contre cette loi dans des détails innombrables.

Molière est vrai dans tout ce qu'il dit. Tous les sentiments de *la Henriade*, de *Zaïre*, d'*Alzire*, de *Brutus*, portent un caractère de vérité sensible.

Il y a aussi une autre espèce de vrai qu'on recherche dans les ouvrages; c'est la conformité de ce que dit un auteur, avec son âge, son caractère, son état. Le public n'a jamais bien accueilli des

vers tendres, pour une *Iris en l'air*, ni des ouvrages de morale faits par des gens purement beaux esprits, auxquels il est égal de travailler sur des sujets de dévotion et de galanterie. Ces ouvrages sont presque toujours insipides, parcequ'ils ne sont point partis du cœur d'un homme pénétré. Ce vrai manque trop souvent aux ouvrages de Rousseau.

Et cherchez bien de Paris jusqu'à Rome,
Que ne verrez sot qui soit honnête homme *.

Cela n'est pas dans le vrai. Il y a des esprits extrêmement bornés qui ont beaucoup de vertu; et on ne pourra pas dire que Sylla, Marius, tous les chefs des guerres civiles, les Borgia, les Cromwell, et tant d'autres, fussent des imbéciles, des sots.

Nul n'est, en tout, si bien traité qu'un sot.

Il n'y a rien de si faux que cette maxime. Un sot est peu fêté; et les gens d'esprit, d'un bon caractère, sont l'ame de la société.

Vous êtes-vous, seigneur, imaginé,
Le cœur humain de près examiné,
En y portant le compas et l'équerre,
Que l'amitié par l'estime s'acquière **?

Oui, sans doute, elle commence par l'estime;

* Liv. I, éplt. III, à Marot.

** Éplt. au comte du Luc.

et c'est se moquer du monde, que de prétendre qu'un homme qui a des talents estimables n'ait pas une grande avance pour se faire des amis. Il faut que son caractère les mérite; mais l'estime prépare cette amitié. Il y a même quelque chose de révoltant à supposer que plus on est estimable, et moins on sera en état d'avoir l'amitié des honnêtes gens. Ce sentiment absurde est pernicieux; et, en général, il faut remarquer que tout ce qui n'est que paradoxe déplaît aux esprits bien faits.

Morosophie inventa l'art d'écrire...
Mille autres arts encor plus détestables
Furent le fruit de ses soins redoutables*.

C'est outrager la vérité et le bon sens, que de venir nous dire que Morosophie, c'est-à-dire, en bon français, la Folie, a inventé un des arts les plus utiles aux hommes; et, quand on songe que c'est un écrivain qui dit cela, on ne peut s'empêcher de lever les épaules. Il y a cent exemples frappants de ces paradoxes faux dans Rousseau, qu'il faut lire avec une précaution extrême. En un mot, la principale règle pour lire les auteurs avec fruit, c'est d'examiner si ce qu'ils disent est vrai en général; s'il est vrai dans les occasions où ils le disent; s'il est vrai dans la bouche des per-

* Liv. II, allégorie III.

sonnages qu'on fait parler; car en la vérité est toujours la première beauté, et les autres doivent lui servir d'ornement. C'est la pierre de touche dans toutes les langues, et dans tous les genres d'écrire.

LETTRE

DE L'AUTEUR DE LA BROCHURE INTITULÉE

CONNAISSANCE DES BEAUTÉS ET DES DÉFAITS DE LA POÉSIE
ET DE L'ÉLOQUENCE, ETC.,

A M. REMOND DE SAINTE-ALBINE *.

Monsieur, la délicatesse de votre goût se fait remarquer dans la critique judicieuse que vous faites de la plupart des ouvrages que vous annoncez dans votre livre périodique; et vous avez acquis, même chez une nation qui ne prodigue pas ses éloges, une réputation à laquelle peu de gens peuvent se flatter de parvenir. J'ai partagé avec tous mes compatriotes, amateurs des belles-lettres, le plaisir qu'ils prennent à lire le *Mercure de France*, depuis que vous présidez à la composition de ce recueil.

* Remond de Sainte-Albine était alors rédacteur du *Mercure*. Cette lettre a paru dans ce journal, premier volume de décembre 1749. Elle n'a encore été donnée par aucun éditeur; cependant elle me semble un appendice nécessaire à l'ouvrage qui précède. (*Note de M. Beuchot.*)

Mais je ne puis me refuser de me plaindre de vous à vous-même, de l'idée que vous donnez au public, dans votre volume de ce mois, d'un livre dont malheureusement je suis l'auteur, et qui porte pour titre : *Connaissance des beautés et des défauts de la poésie et de l'éloquence dans la langue française*. Je sais que non seulement la critique doit être libre, mais encore qu'elle est utile dans la république des lettres ; et le fanatisme poétique dont vous m'accusez ne m'aveugle pas assez pour me laisser ignorer qu'elle est la mère de l'émulation, et que nous sommes redevables à ses censures des efforts de ces grands et sublimes génies que nous admirons, et que l'on admirera toujours.

Vous pouvez donc, sans m'offenser, blâmer mon raisonnement, ainsi que l'arrangement des matières traitées dans mon livre, et le peu de justesse de mes applications. Cette critique n'attaque point l'auteur, mais seulement l'ouvrage, et vous usez du droit de tous ceux entre les mains desquels il tombera. Mais l'auteur et l'ouvrage ont des intérêts totalement séparés. Le prince des poètes comiques de notre nation a fait sentir cette distinction, lorsqu'il a fait dire à son *Misanthrope* :

On peut être honnête homme, et faire mal des vers.

Act. IV, sc. 1.

Je consens volontiers que vous me refusiez même le sens commun, soit en vers, soit en prose; mais du moins ne donnez point d'atteinte à ma probité. Ma brochure peut être ridicule, je le veux; mais ce dont vous m'accusez est un crime dont tout homme d'honneur rougirait; et si j'ai eu des raisons pour ne pas découvrir mon nom, ce n'était point du tout dans le dessein de faire jouer le rôle d'un fat qui se loue, à un homme digne d'admiration, et aux talents duquel on rend hommage dans tous les endroits du monde où les lettres sont connues.

Je vous crois trop honnête homme, monsieur, pour ne me pas faire la grace d'insérer ma lettre dans le volume du mois prochain; afin de réparer le tort que vous m'avez pu faire dans l'esprit de tous les honnêtes gens; et je me flatte qu'elle chassera du vôtre les idées peu avantageuses que des conjectures un peu trop légères y ont fait naître.

Je suis, etc. D***.

A Londres, ce 15 octobre 1749.

A M.***,

SUR MADEMOISELLE DE LENCLOS.

1751.

Je suis bien aise, monsieur, qu'un ministre du saint Évangile veuille savoir des nouvelles d'une prêtresse de Vénus. Je n'ai pas l'honneur d'être de votre religion, et je ne suis plus de l'autre ; mais j'ai voulu laisser passer le saint temps de Pâques avant de répondre à vos questions, jugeant bien que vous n'auriez pas voulu lire ma lettre pendant la semaine sainte.

Je vous dirai d'abord en historiographe exact que le cardinal de Richelieu eut les premières faveurs de Ninon, qui probablement eut les dernières de ce grand ministre. C'est, je crois, la seule fois que cette fille célèbre se donna sans consulter son goût. Elle avait alors seize à dix-sept ans. Son père était un joueur de luth nommé Lenclos. Son instrument ne lui fit pas une grande fortune, mais sa fille y suppléa par le sien. Le cardinal de Richelieu lui donna deux mille livres de rentes viagères, qui étaient quelque chose dans ce temps-là. Elle se livra depuis à une vie un peu libertine, mais ne fut jamais

courtisane publique. Jamais l'intérêt ne lui fit faire la moindre démarche. Les plus grands seigneurs du royaume furent amoureux d'elle ; mais ils ne furent pas tous heureux , et ce fut toujours son cœur qui la détermina. Il fallait beaucoup d'art et être fort aimé d'elle pour lui faire accepter des présents.

Dans le commencement de la régence d'Anne d'Autriche, elle fit un peu trop parler d'elle. On sait l'aventure du *beau billet qu'a La Châtre* ; les Laïs et les Thaïs n'ont assurément rien fait ni rien dit de plus plaisant.

Une querelle entre deux de ses amants fut cause qu'on proposa à la reine de la faire mettre dans un couvent. Ninon, à qui on le dit, répondit qu'elle le voulait bien, pourvu que ce fût dans un couvent de cordeliers. On lui dit qu'on pourrait bien la mettre aux filles repenties ; elle répondit que cela n'était pas juste , parcequ'elle n'était ni fille ni repentie. Elle avait trop d'amis et était de trop bonne compagnie pour qu'on lui fit cet affront ; et enfin la reine, qui était très indulgente , la laissa vivre à sa fantaisie. Elle donnait souvent chez elle des concerts. On y venait admirer son luth , son clavecin, et sa beauté. Huygens, ce philosophe hollandais qui découvrit en France une lune de Saturne, s'attacha aussi à observer mademoiselle Ninon de Len-

elos. Elle métamorphosa un moment le mathématicien en galant et en poète. Il fit pour elle ces vers, qui sont un peu géométriques :

Elle a cinq instruments dont je suis amoureux ;
Les deux premiers, ses mains ; les deux autres, ses yeux :
Pour le plus beau de tous, le cinquième qui reste,
Il faut être fringant et lesté.

Les plus beaux esprits du royaume et la meilleure compagnie se rendaient chez elle. On y soupait ; et comme elle n'était pas riche, elle permettait que chacun y portât son plat. Saint-Évremon t eut quelque temps ses bonnes grâces. On la quittait rarement, mais elle quittait fort vite, et restait toujours l'amie de ses anciens amants. Elle pensa bientôt en philosophe, et on lui donna le nom de la moderne *Leontium*.

Sa philosophie était véritable, ferme, invincible, au-dessus des préjugés et des vaines recherches. Elle eut, à l'âge de vingt-deux ans, une maladie qui la mit au bord du tombeau. Ses amis déploraient sa destinée, qui l'enlevait à la fleur de son âge. « Ah ! dit-elle, je ne laisse au monde que des mourants. » Il me semble que ce mot est bien philosophique. Elle mérita les quatre vers que Saint-Évremon t mit au bas de son portrait, et qui sont plus connus que tous les autres vers de cet auteur :

L'indulgente et sage nature

A formé l'ame de Ninon
De la volupté d'Épicure
Et de la vertu de Caton.

En effet, elle était digne de cet éloge. Elle disait qu'elle n'avait jamais fait à Dieu qu'une prière :
« Mon Dieu, faites de moi un honnête homme,
« et n'en faites jamais une honnête femme. »

Les grâces de son esprit et la fermeté de ses sentiments lui firent une telle réputation, que lorsque la reine Christine vint en France en 1654, cette princesse lui fit l'honneur de l'aller voir dans une petite maison de campagne où elle était alors.

Lorsque mademoiselle d'Aubigné (depuis madame de Maintenon), qui n'avait alors aucune fortune, eut cru faire une bonne affaire en épousant Scarron, Ninon devint sa meilleure amie. Elles couchèrent ensemble quelques mois de suite : c'était alors une mode dans l'amitié. Ce qui est moins à la mode, c'est qu'elles eurent le même amant, et ne se brouillèrent pas. M. de Villareceau quitta madame de Maintenon pour Ninon. Elle eut deux enfants de lui. L'aventure de l'ainé est une des plus funestes qui soit jamais arrivée. Il avait été élevé loin de sa mère, qui lui avait été toujours inconnue. Il lui fut présenté, à l'âge de dix-neuf ans, comme un jeune homme qu'on voulait mettre dans le monde. Malheureusement

il en devint éperdument amoureux. Il y avait auprès de la porte Saint-Antoine un assez joli cabaret où, dans ma jeunesse, les honnêtes gens allaient encore quelquefois souper. Mademoiselle de Lenelos, car on ne l'appelait plus alors Ninon, y soupait un jour avec la maréchale de la Ferté, l'abbé de Châteauneuf, et d'autres personnes. Ce jeune homme lui fit dans le jardin une déclaration si vive et si pressante, que mademoiselle de Lenelos fut obligée de lui avouer qu'elle était sa mère. Aussitôt ce jeune homme, qui était venu au jardin à cheval, alla prendre un de ses pistolets à l'arçon de la selle, et se tua tout roide. Il n'était pas si philosophe que sa mère.

Son autre fils, nommé Laboissière, est mort tout doucement de sa belle mort, en 1732, à La Rochelle, où il était commissaire de marine. La mort tragique de son fils aîné rendit mademoiselle de Lenelos un peu plus sérieuse, mais ne l'empêcha pas d'avoir des amants. Elle regardait l'amour comme un plaisir qui n'engageait à aucuns devoirs, et l'amitié comme une chose sacrée. Elle aima quelques années de très bonne foi le marquis de Sévigné, le fils de cette célèbre madame de Sévigné dont nous avons des lettres charmantes. Elle le préféra au maréchal de Choiseul. Ce maréchal lui ayant fait un jour une longue énumération de toutes ses bonnes qualités, comme si

par-là on se faisait aimer, elle lui répondit par ce vers de Corneille :

O ciel ! que de vertus vous me faites haïr !

Pompée, dernier vers de l'acte III.

Cependant elle était elle-même la personne qui avait le plus de vertu, à prendre ce mot dans le vrai sens ; et cette vertu lui mérita le nom de *la belle gardeuse de cassette*.

Lorsque M. de Gourville, qui fut nommé vingt-quatre heures pour succéder à M. Colbert, et que nous avons vu mourir l'un des hommes de France le plus considéré ; lors, dis-je, que ce M. de Gourville, craignant d'être pendu en personne, comme il le fut en effigie, s'enfuit de France en 1661, il laissa deux cassettes pleines d'argent, l'une à mademoiselle de Lenclos, l'autre à un devot. A son retour, il trouva chez Ninon sa cassette en fort bon état ; il y avait même plus d'argent qu'il n'en avait laissé, parceque les espèces avaient augmenté depuis ce temps-là. Il prétendit qu'au moins le surplus appartenait de droit à la dépositaire ; elle ne lui répondit qu'en le menaçant de faire jeter la cassette par les fenêtres. Le devot s'y prit d'une autre façon. Il dit qu'il avait employé son dépôt en œuvres pies, et qu'il avait préféré le salut de l'ame de Gourville à un argent qui sûrement l'aurait damné.

Le reste de la vie de mademoiselle de Lenclos n'a pas de grands événements; quelques amants, beaucoup d'amis, une vie sédentaire, de la lecture, des soupers agréables, voilà tout ce qui compose la fin de son histoire.

Je ne dois pas oublier que madame de Maintenon, étant devenue toute-puissante, se ressouvint d'elle, et lui fit dire que si elle voulait être dévote, elle aurait soin de sa fortune*. Mademoiselle de Lenclos répondit qu'elle n'avait besoin ni de fortune ni de masque. Elle resta chez elle paisible avec ses amis, jouissant de sept à huit mille livres de rente, qui en valent quatorze d'aujourd'hui, et n'aurait pas voulu de la place de madame de Maintenon, avec la gêne où cette place l'aurait condamnée. Plus heureuse que son ancienne amie, elle ne se plaignit jamais de son état, et madame de Maintenon se plaignit quelquefois du sien.

Elle ne pouvait pas souffrir les ivrognes, qui étaient encore un peu à la mode de son temps. Chapelle, qui l'était, et qu'elle ne put corriger, fut exclus de sa maison, et devint son ennemi. Il jura que, pendant un mois entier, il ne se coucherait jamais sans être ivre, et sans avoir fait une chanson contre elle. Il tint parole. Voici une de ces chansons dont je me souviens :

* *DIALOGUES*, t. I, troisième dialogue.

Il ne faut pas qu'on s'étonne
 Si parfois elle raisonne
 De la sublime vertu
 Dont Platon fut revêtu ;
 Car, à bien compter son âge,
 Elle doit avoir.... vécu
 Avec ce grand personnage.

Elle répondit à cela qu'elle aurait beaucoup mieux aimé coucher avec Platon qu'avec Chappelle.

Sa maison était sur la fin une espèce de petit hôtel de Rambouillet, où l'on parlait plus naturellement, et où il y avait un peu plus de philosophie que dans l'autre. Les mères envoyaient soigneusement à son école les jeunes gens qui voulaient entrer avec agrément dans le monde. Elle se plaisait à les former. Rémond, que nous avons vu introducteur des ambassadeurs, et qui prétendait être un grand platonicien, se vantait souvent de devoir à mademoiselle de Lenclos tout le mérite qu'il avait. En effet, il avait un mérite assez singulier. C'est sur lui que Périgni avait fait cette chanson :

De monsieur Rémond voici le portrait :
 Il a tout-à-fait l'air d'un hareng sauret.
 Il rime, il cabale,
 Est homme de cour,
 Se croit un Candale *.

* Le duc de Candale, fils du duc d'Épernon, le plus bel homme de son temps.

Se dit un Sauconr*.
Il passe en science
Socrate et Platon ;
Cependant il danse
Tout comme Balou**.

De monsieur Rémond voici le portrait :
Il a tout-à-fait l'air d'un hareng sauret.

Quand on dit à mademoiselle de Lenclos que Rémond se vantait par-tout d'avoir été formé par elle, elle répondit qu'elle fesait comme Dieu, qui s'était repenti d'avoir fait l'homme.

Je suis hareng sauret comme M. Rémond; mais, n'ayant pas été formé par mademoiselle de Lenclos, ce n'est pas elle qui s'est repentie de m'avoir fait.

L'abbé de Châteauneuf me mena chez elle dans ma plus tendre jeunesse. J'étais âgé d'environ treize ans. J'avais fait quelques vers qui ne valaient rien, mais qui paraissaient fort bons pour mon âge. Mademoiselle de Lenclos avait autrefois connu ma mère, qui était fort amie de l'abbé de Châteauneuf. Enfin on trouva plaisant de me mener chez elle. L'abbé était le maître de la maison : c'était lui qui avait fini l'histoire amoureuse de cette personne singulière ; c'était un de ces hommes qui n'ont pas besoin de l'attrait de la jeunesse

* Le marquis de Sauconr passait pour l'homme le plus vigoureux, et son nom est passé en proverbe.

** Fameux danseur de l'Opéra.

pour avoir des desirs; et les charmes de la société de mademoiselle de Lenclos avaient fait sur lui l'effet de la beauté. Elle le fit languir deux ou trois jours; et enfin l'abbé lui ayant demandé pourquoi elle lui avait tenu rigueur si long-temps, elle lui répondit qu'elle avait voulu attendre le jour de sa naissance pour ce beau gala; et ce jour-là elle avait juste soixante-dix ans*. Elle ne poussa guère plus loin cette plaisanterie, et l'abbé de Châteauneuf resta son ami intime. Pour moi, je lui fus présenté un peu plus tard; elle avait quatre-vingt-cinq ans. Il lui plut de me mettre sur son testament; elle me légua deux mille francs pour acheter des livres. Sa mort suivit de près ma visite et son testament.

L'abbé Testu, qu'on appelait *Testu tais-toi* (pour le distinguer d'un autre, devenu un dévot à la mode), homme connu par beaucoup de bouquets à Iris, d'impromptus, de jouissances, et de psaumes paraphrasés, après avoir voulu être long-temps un agréable débauché, eut l'ambition de convertir mademoiselle de Lenclos à sa mort. Il croit, dit-elle, que cela lui fera honneur, et que le roi lui donnera une abbaye; mais s'il ne fait fortune que par mon ame, il court risque de mourir sans bénéfice.

* On a déjà dit qu'ailleurs Voltaire ne donne à Ninon que soixante ans.

On a peu de lettres d'elle. Il y en a deux ou trois d'imprimées dans le recueil de Saint-Èvremond. L'abbé de Châteauneuf en avait beaucoup; mais en mourant il a brûlé tous ses papiers.

Quelqu'un a imprimé*, il y a deux ans, des Lettres sous le nom de mademoiselle de Lenclos, à-peu-près comme dans ce pays-ci on vend du vin d'Orléans pour du Bourgogne. Si elle avait eu le malheur d'écrire ces Lettres, vous ne m'en auriez pas demandé une sur ce qui la regarde.

Au reste, j'apprends que l'on vient d'imprimer deux nouveaux Mémoires** sur la vie de cette philosophe. Si cette mode continue, il y aura bientôt autant d'histoires de Ninon que de Louis XIV. Je souhaite que ces Mémoires soient plus instructifs et plus édifiants que ceux que je viens de vous donner.

Dites, avec moi, un petit *De profundis* pour elle. J'ai l'honneur d'être, etc.

* Damours, en 1750.

** l'ar Bret et par Douxmesnil.

FRAGMENT D'UNE LETTRE

ÉCRITE A UN MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE BERLIN.

Potsdam, le 15 avril 1752.

.....
.....
Je réponds à toutes vos questions. La plupart des anecdotes sur mademoiselle de Lenclos sont vraies, mais plusieurs sont fausses. L'article de son testament dont vous me parlez n'est point un roman; elle me laissa deux mille francs. J'étais enfant; j'avais fait quelques mauvais vers qu'on disait bons pour mon âge. L'abbé de Châteauneuf, frère de celui que vous avez vu ambassadeur à La Haie, m'avait mené chez elle, et je lui avais plu je ne sais comment. C'est ce même abbé de Châteauneuf qui avait fini son histoire amoureuse; c'est lui à qui cette célèbre vieille fit la plaisanterie de donner ses tristes faveurs à l'âge de soixantedix ans*. Vous devez être persuadé que les Lettres qui courent, ou plutôt qui ne courent plus sous son nom, sont au rang des mensonges imprimés. Il

* Dans la *Défense de mon Oncle*, MÉLANGES HISTORIQUES, tome II, et dans le *Dictionnaire philosophique*, article DICTIONNAIRE, Voltaire ne lui donne que soixante ans.

est vrai qu'elle m'exhorta à faire des vers; elle aurait dû plutôt m'exhorter à n'en pas faire. C'est un métier trop dangereux, et la misérable fumée de la réputation fait trop d'ennemis et empoisonne trop la vie. La carrière de Ninon, qui ne fit point de vers, et qui eut et donna long-temps beaucoup de plaisir, est assurément préférable à la mienne.

On pouvait se passer d'écrire en forme sa vie; mais du moins on a observé la bienséance de ne l'écrire que long-temps après sa mort. Les biographes qui ont écrit ma prétendue histoire dont vous me parlez se sont un peu pressés, et me font trop d'honneur. Il n'y a pas un mot de véritable dans tout ce que ces messieurs ont écrit. Les uns ont dit, d'après l'équitable et véridique abbé Desfontaines*, que je ressemblais à Virgile par ma naissance, et que je pouvais dire apparemment comme lui :

« O fortunatos nimium, sua si bona nôrint,
« Agricolas ! »

Georg., lib. II.

Je pense sur cela comme Virgile, et tout me paraît fort égal. Mais le hasard a fait que je ne suis pas né dans le pays des églogues et des bucoliques. Dans une autre Vie qu'on s'est avisé de

* Dans un libelle contre Voltaire, intitulé *la Voltairiomanie*.

faire encore de moi, comme si j'étais mort, on me dit fils d'un porte-clefs du parlement de Paris. Il n'y a point de tel emploi au Parlement : mais qu'importe? On ajoute une belle aventure d'un carrosse avec l'épouse de M. le duc de Richelieu, dans le temps qu'il était veuf. Tous les autres contes sont dans ce goût; et j'aime autant les Amours du révérend père de La Chaise avec mademoiselle du Tron. On ne peut empêcher les barbouilleurs de papier d'écrire des sottises, les libraires hollandais de les vendre, et les laquais de les lire.

L'article du *Journal des Savants* dont il est question n'est point dans le Journal de Paris; il est dans celui qu'on falsifie à Amsterdam, et se trouve sous l'année 1750. « Le Parlement a condamné, » dit ce journal, l'*Histoire de Louis XI*, de M. Duclos, successeur de M. de Voltaire dans la place « d'historiographe de France, à cause de ce passage : *La dévotion fut de tout temps l'asile des reines sans pouvoir.* » Ce sont deux calomnies. Le Parlement ne s'est point avisé de condamner ce livre, et le Parlement ne se mêle point du tout d'examiner si une reine est dévote ou non. On ajoute une troisième calomnie; c'est que *je suis exilé de France, et réfugié en Prusse*. Quand cela serait, il me semble que ce ne serait pas une de ces vérités instructives qui sont du ressort du *Journal des*

Savants. Le fait est que le roi de Prusse, qui m'honore de ses bontés depuis quinze ans, m'a fait venir auprès de lui ; qu'il a fait demander au roi mon maître, par son envoyé, que je pusse rester à sa cour en qualité de son chambellan ; que j'y resterai tant que je pourrai lui être de quelque utilité dans son goût pour les belles-lettres, et que ma mauvaise santé et mon âge me permettront de profiter de ses lumières et de ses bontés ; que le roi mon maître, en me cédant à lui, m'a daigné accorder une pension, et m'a conservé la charge de gentilhomme ordinaire de sa chambre. J'en demande pardon aux calomnieurs et à ceux qui se mêlent d'être jaloux ; mais la chose est ainsi. Je n'y puis que faire ; et j'ajoute qu'un homme de lettres serait bien indigne de l'être, s'il était entêté de ces honneurs, et s'il n'était pas toujours aussi prêt à les quitter que reconnaissant envers ceux qui l'en ont comblé. Je n'ai point sacrifié ma liberté au roi de Prusse, et je la préférerai toujours à tous les rois.

Je vous envoie un exemplaire de l'édition que l'on a faite à Paris de mes *OEuvres* bonnes ou mauvaises. C'est de toutes la plus passable ; il y a pourtant bien des fautes. Une des plus grandes est d'y avoir inséré quatre chapitres du *Siècle de Louis XIV*, qui est imprimé aujourd'hui séparément. C'est un double emploi ; et il est bien vrai, sur-tout en fait

de livres, qu'il ne faut pas multiplier les êtres sans nécessité. C'est par cette raison que je me donnerai bien de garde de vous envoyer les petites pièces fugitives que vous me demandez. Tous ces vers de société ne sont bons que pour les sociétés seules, et pour les seuls moments où ils ont été faits. Il est ridicule d'en faire confidence au public. De quoi s'est avisé ce compilateur des lettres de la reine Christine, de grossir son énorme recueil d'une lettre que j'écrivis il y a quelques années à la reine de Suède d'aujourd'hui? Comment a-t-il eu cette lettre? comment a-t-il pu en estropier les vers au point où il l'a fait? Le public n'avait pas plus affaire de ces vers que de la plupart des lettres inutiles de la chancellerie de la reine Christine. Il est vrai qu'en écrivant à la reine Ulrique, avec cette liberté que ses bontés et la poésie permettent, je feignais que Christine m'avait apparu, et je disais :

A sa jupe courte et légère,
A son pourpoint, à son collet,
Au chapeau garni d'un plumet,
Au ruban ponceau qui pendait
Et par-devant et par-derrière,
A sa mine galante et fière
D'Amazone et d'aventurière,
A ce nez de consul romain,
A ce front altier d'héroïne,
A ce grand œil tendre et hantain,
Moins beau que le vôtre et moins fin,
Soudain je reconnus Christine;

Christine des arts le soutien;
Christine qui céda pour rien
Et son royaume et votre Église;
Qui connut tout et ne crut rien;
Que le saint-père canonise,
Que damne le luthérien,
Et que la gloire immortalise *.

Voilà, monsieur, le morceau de cette lettre que le compilateur a falsifié. Ne vous fiez point à ces mains lourdes qui fauent les fleurs qu'elles touchent; mais comptez que la plupart de toutes ces petites pièces sont des fleurs éphémères qui ne durent pas plus que les nouveaux sonnets d'Italie et nos bouquets pour Iris. On n'a que trop recueilli de ces bagatelles passagères dans toutes les misérables éditions qu'on a données de moi, et auxquelles, Dieu merci, je n'ai aucune part. Soyez persuadé que de même qu'on ne doit pas écrire tout ce que les rois ont fait, mais seulement ce qu'ils ont fait de digne de la postérité; de même on ne doit imprimer d'un auteur que ce qu'il a écrit de digne d'être lu. Avec cette règle honnête, il y aurait moins de livres et plus de goût dans le public. J'espère que la nouvelle édition qu'on a faite à Dresde sera meilleure que toutes les précédentes. Ce sera pour moi une consolation, dans le regret que j'ai d'avoir trop écrit.

* Voyez dans la *Correspondance* la lettre MXXXVIII.

J'aurais voulu supprimer beaucoup de choses qui échappent à l'esprit dans la jeunesse, et que la raison condamne dans un âge avancé. Je voudrais même pouvoir supprimer les vèrs contre Rousseau, qui se trouvent dans l'*Épître sur la Calomnie*, parceque je n'aime à faire des vers contre personne, que Rousseau a été malheureux, et qu'en bien des choses il a fait honneur à la littérature française; mais il me réduisit, malgré moi, à la nécessité de répondre à ses outrages par des vérités dures. Il attaqua presque tous les gens de lettres de son temps qui avaient de la réputation; ses satires n'étaient pas, comme celles de Boileau, des critiques de mauvais ouvrages, mais des injures personnelles et atroces. Les termes de *belitre*, de *maroufle*, de *louve*, de *chien*, déshonorent ses épîtres, dans lesquelles il ne parle que de ses querelles. Ces basses grossièretés révoltent tout lecteur honnête homme, et font voir que la jalousie rongait son cœur du fiel le plus âcre et le plus noir. Voyez les deux volumes intitulés le *Porte-feuille*. Ce n'est qu'un recueil de mauvaises pièces, dont la plupart ne sont point de Rousseau. Il n'y a que la rage de gagner quelques florins qui ait pu faire publier cette rapsodie. La comédie de l'*Hypocondre* est de lui; et c'est apparemment pour décrier Rousseau qu'on a imprimé cette sottise. Il avait voulu, à la vérité, la faire jouer à Paris;

mais les comédiens n'ayant osé s'en charger, il n'osa jamais l'imprimer. On ne doit pas tirer de l'oubli de mauvais ouvrages que l'auteur y a condamnés.

Vous serez plus fâché de voir dans ce recueil une lettre sur la mort de La Motte, où l'on outrage la mémoire de cet académicien distingué, l'accusant des manœuvres les plus lâches, et lui reprochant jusqu'à la petite fortune que son mérite lui avait acquise. Cela indigné à-la-fois et contre l'auteur et contre l'éditeur.

Ceux qui ont fait imprimer le recueil des Lettres de Rousseau devaient, pour son honneur, les supprimer à jamais. Elles sont dépourvues d'esprit, et très souvent de vérité. Elles se contredisent; il dit le pour et le contre; il loue et il déchire les mêmes personnes; il parle de Dieu à des gens qui lui donnent de l'argent, et il envoie des satires à Brossette, qui ne lui donne rien.

La véritable cause de sa dernière disgrâce chez le prince Eugène, puisque vous la voulez savoir, vient d'une ode intitulée *la Palinodie*, qui n'est pas assurément son meilleur ouvrage. Cette petite ode était contre un maréchal de France ministre d'état, qui avait été autrefois son protecteur. Ce ministre mariait alors une de ses filles au fils du maréchal de Villars. Celui-ci, informé de l'insulte que faisait Rousseau au beau-père de son fils,

ne dédaigna pas de l'en faire punir, toute méprisable qu'elle était. Il en écrivit au prince Eugène, et ce prince retrancha à Rousseau la pension qu'il avait la générosité de lui faire encore, quoiqu'il crût avoir sujet d'être mécontent de lui, dans l'affaire qui fit passer le comte de Bonneval en Turquie. Madame la maréchale de Villars, dont je serais forcé d'attester le témoignage s'il en était besoin, peut dire si je ne tâchai pas d'arrêter les plaintes de M. le maréchal, et si elle-même ne m'imposa pas silence, en me disant que Rousseau ne méritait point de grace. Voilà des faits, monsieur, et des faits authentiques. Cependant Rousseau crut toujours que j'avais engagé M. le maréchal de Villars à écrire contre lui au prince Eugène.

Si je ne fus pas la cause de sa disgrâce auprès de ce prince, je vous avoue que je fus cause, malgré moi, qu'il fut chassé de la maison de M. le duc d'Aremberg. Il prétendit, dans sa mauvaise humeur, que je l'avais accusé auprès de ce prince d'être en effet l'auteur des couplets pour lesquels il avait été banni de France. Il eut l'imprudence de faire imprimer dans un journal de Dusauzet cette imposture. Je me sentis obligé, pour toute explication, d'envoyer le journal à M. le duc d'Aremberg, qui chassa Rousseau sur ce seul exposé. Voilà, pour le dire en passant, ce qu'a produit la

détestable et honteuse licence qu'on a prise trop long-temps en Hollande, d'insérer des libelles dans les journaux, et de déshonorer, par ces turpitudes, un travail littéraire imaginé en France pour avancer les progrès de l'esprit humain. Ce fut ce libelle qui rendit les dernières années de Rousseau bien malheureuses. La presse, il le faut avouer, est devenue un des fléaux de la société et un brigandage intolérable.

Au reste, monsieur, je vous l'avouerai hardiment; quoique je ne me fusse jamais ouvert à M. le duc d'Aremberg sur ce que je pensais des couplets infames, et de la subornation de témoins, qui attirèrent à Rousseau l'arrêt dont il fut flétri en France, cependant j'ai toujours cru qu'il était coupable. Il savait que je pensais ainsi, et c'était une des grandes sources de sa haine; mais je ne pouvais avoir une autre opinion. J'étais instruit plus que personne; la mère du petit malheureux qui fut séduit pour déposer contre Saurin servait chez mon père; c'est ce que vous trouverez dans le *factum* fait en forme judiciaire par l'avocat Ducornet en faveur de Saurin. J'interrogeai cette femme, et même plusieurs années après le procès criminel: elle me dit toujours « que Dieu avait » puni son fils pour avoir fait un faux serment, et » pour avoir accusé un homme innocent; » et il faut remarquer que ce garçon ne fut condamné

qu'au bannissement, en faveur de son âge et de la faiblesse de son esprit. Je n'entre point dans le détail des autres preuves; vous devez présumer qu'il est bien difficile que deux tribunaux aient unanimement condamné un homme dont le crime n'eût pas paru avéré. Si vous voulez, après cette réflexion, songer quelle bile noire dominait Rousseau; si vous voulez vous souvenir qu'il avait fait contre le directeur de l'Opéra, contre Bérin, contre Pécourt, et d'autres, des couplets entièrement semblables à ceux pour lesquels il fut condamné; si vous observez que tous ceux qui étaient attaqués dans ces couplets abominables étaient ses ennemis et les amis de Saurin; votre conviction sera aussi entière que celle des juges. Enfin, quand il s'agit de flétrir ou le Parlement ou Rousseau, il est clair qu'après tout ce que je viens de vous dire il n'y a pas à balancer.

C'est à cet horrible précipice que le conduisirent l'envie et la haine dont il était dévoré. Songez-y bien, monsieur; la jalousie, quand elle est furieuse, produit plus de crimes que l'intérêt et l'ambition.

Ce qui vous a fait suspendre votre jugement, c'est la dévotion dont Rousseau voulut couvrir, sur la fin de sa vie, de si grands égarements et de si grands malheurs. Mais lorsqu'il fit un voyage clandestin à Paris dans ses derniers jours, et lors-

qu'il sollicitait sa grace, il ne put s'empêcher de faire des vers satiriques bien moins bons, à la vérité, que ses premiers ouvrages, mais non moins distillant l'amertume et l'injure. Que voulez-vous que je vous dise? La Brinvilliers était dévote, et allait à confesse après avoir empoisonné son père, et elle empoisonnait son frère après la confession. Tout cela est horrible : mais après les excès où j'ai vu l'envie s'emporter, après les impostures atroces que je lui ai vu répandre, après les manœuvres que je lui ai vu faire, je ne suis plus surpris de rien à mon âge.

Adieu, monsieur. Vous trouverez dans ce paquet des lettres de M. de La Rivière. Je l'ai connu autrefois : il avait un esprit aimable ; mais il n'a bien écrit que contre son beau-père. C'est encore là une affaire bien odieuse du côté de Bussi-Rabutin. Le *factum* de La Rivière vaut mieux que les sept tomes de Bussi ; mais il ne fallait pas imprimer ses lettres, etc.

ÉLOGE HISTORIQUE

DE MADAME LA MARQUISE DU CHÂTELET*.

1752.

Cette traduction que les plus savants hommes de France devaient faire, et que les autres doivent étudier, une dame l'a entreprise et achevée, à l'étonnement et à la gloire de son pays. Gabrielle-Émilie de Breteuil, épouse du marquis du Châtelet-Laumont, lieutenant-général des armées du roi, est l'auteur de cette traduction devenu nécessaire à tous ceux qui voudront acquérir ces profondes connaissances dont le monde est redevable au grand Newton.

C'eût été beaucoup pour une femme de savoir la géométrie ordinaire, qui n'est pas même une introduction aux vérités sublimes enseignées dans cet ouvrage immortel; on sent assez qu'il fallait que madame la marquise du Châtelet fût entrée bien avant dans la carrière que Newton avait ouverte, et qu'elle possédât ce que ce grand homme avait enseigné. On a vu deux prodiges; l'un, que Newton ait fait cet ouvrage; l'autre, qu'une dame l'ait traduit et l'ait éclairci.

* Cet Éloge a paru à la tête d'une traduction des *Principes de Newton*, par madame la marquise du Châtelet.

Ce n'était pas son coup d'essai; elle avait auparavant donné au public une explication de la philosophie de Leibnitz, sous le titre d'*Institutions de physique adressées à son fils*, auquel elle avait enseigné elle-même la géométrie.

Le discours préliminaire qui est à la tête de ces *Institutions* est un chef-d'œuvre de raison et d'éloquence; elle a répandu dans le reste du livre une méthode et une clarté que Leibnitz n'eut jamais, et dont ses idées ont besoin, soit qu'on veuille seulement les entendre, soit qu'on veuille les réfuter.

Après avoir rendu les imaginations de Leibnitz intelligibles, son esprit, qui avait acquis encore de la force et de la maturité par ce travail même, comprit que cette métaphysique si hardie, mais si peu fondée, ne méritait pas ses recherches : son ame était faite pour le sublime, mais pour le vrai. Elle sentit que les monades et l'harmonie préétablie devaient être mises avec les trois éléments de Descartes, et que des systèmes qui n'étaient qu'ingénieux n'étaient pas dignes de l'occuper. Ainsi, après avoir eu le courage d'embellir Leibnitz, elle eut celui de l'abandonner; courage bien rare dans quiconque a embrassé une opinion, mais qui ne coûta guère d'efforts à une ame passionnée pour la vérité.

Défaite de tout esprit de système, elle prit pour

sa règle celle de la Société royale de Londres, *nullius in verba*; et c'est parceque la bonté de son esprit l'avait rendue ennemie des partis et des systèmes, qu'elle se donna tout entière à Newton. En effet Newton ne fit jamais de système, ne supposa jamais rien, n'enseigna aucune vérité qui ne fût fondée sur la plus sublime géométrie, ou sur des expériences incontestables. Ses conjectures qu'il a hasardées à la fin de son livre, sous le nom de *Recherches*, ne sont que des doutes; il ne les donne que pour tels, et il serait presque impossible que celui qui n'avait jamais affirmé que des vérités évidentes n'eût pas douté de tout le reste.

Tout ce qui est donné ici pour principe est en effet digne de ce nom; ce sont les premiers ressorts de la nature inconnus avant lui; et il n'est plus permis de prétendre à être physicien sans les connaître.

Il faut donc bien se garder d'envisager ce livre comme un système, c'est-à-dire comme un amas de probabilités qui peuvent servir à expliquer bien ou mal quelques effets de la nature.

S'il y avait encore quelqu'un assez absurde pour soutenir la matière subtile et la matière cannelée, pour dire que la terre est un soleil enroulé, que la lune a été entraînée dans le tourbillon de la terre, que la matière subtile fait la pesanteur, pour soutenir toutes ces autres opinions roma-

nesques substituées à l'ignorance des anciens, on dirait: Cet homme est cartésien; s'il croyait aux monades, on dirait: Il est leibnitzien: mais on ne dira pas de celui qui sait les éléments d'Euclide, qu'il est euclidien; ni de celui qui sait d'après Galilée en quelle proportion les corps tombent, qu'il est galiléiste: aussi, en Angleterre, ceux qui ont appris le calcul infinitésimal, qui ont fait les expériences de la lumière, qui ont appris les lois de la gravitation, ne sont point appelés newtoniens; c'est le privilège de l'erreur de donner son nom à une secte. Si Platon avait trouvé des vérités, il n'y aurait point eu de platoniciens, et tous les hommes auraient appris peu à peu ce que Platon aurait enseigné; mais parceque, dans l'ignorance qui couvre la terre, les uns s'attachaient à une erreur, les autres à une autre, on combattait sous différents étendards; il y avait des péripatéticiens, des platoniciens, des épicuriens, des zénonistes, en attendant qu'il y eût des sages.

Si l'on appelle encore en France newtoniens les philosophes qui ont joint leurs connaissances à celles dont Newton a gratifié le genre humain, ce n'est que par un reste d'ignorance et de préjugé. Ceux qui savent peu, et ceux qui savent mal, ce qui compose une multitude prodigieuse, s'imaginèrent que Newton n'avait fait autre chose que combattre Descartes, à-peu-près comme avait

fait Gassendi. Ils entendirent parler de ses découvertes, et ils les prirent pour un système nouveau. C'est ainsi que quand Harvey eut rendu palpable la circulation du sang, on s'éleva en France contre lui : on appela *harvéistes* et *circulateurs* ceux qui osaient embrasser la vérité nouvelle que le public ne prenait que pour une opinion. Il le faut avouer : toutes les découvertes nous sont venues d'ailleurs, et toutes ont été combattues. Il n'y a pas jusqu'aux expériences que Newton avait faites sur la lumière qui n'aient essuyé parmi nous de violentes contradictions. Il n'est pas surprenant après cela que la gravitation universelle de la matière, ayant été démontrée, ait été aussi combattue.

Les sublimes vérités que nous devons à Newton ne se sont pleinement établies en France qu'après une génération entière de ceux qui avaient vieilli dans les erreurs de Descartes : car toute vérité, comme tout mérite, a les contemporains pour ennemis.

• Turpe putaverunt parere minoribus ; et quæ

• Imberbes didicere, senes perdenda fateri : »

Rom., lib. II, ep. 1.

Madame du Châtelet a rendu un double service à la postérité, en traduisant le livre des *Principes*, et en l'enrichissant d'un commentaire. Il est vrai que la langue latine dans laquelle il est écrit

est entendue de tous les savants ; mais il en coûte toujours quelques fatigues à lire des choses abstraites dans une langue étrangère. D'ailleurs le latin n'a pas de termes pour exprimer les vérités mathématiques et physiques qui manquaient aux anciens.

Il a fallu que les modernes créassent des mots nouveaux pour rendre ces nouvelles idées ; c'est un grand inconvénient dans les livres de sciences, et il faut avouer que ce n'est plus guère la peine d'écrire ces livres dans une langue morte, à laquelle il faut toujours ajouter des expressions inconnues à l'antiquité, et qui peuvent causer de l'embarras. Le français, qui est la langue courante de l'Europe, et qui s'est enrichi de toutes ces expressions nouvelles et nécessaires, est beaucoup plus propre que le latin à répandre dans le monde toutes ces connaissances nouvelles.

A l'égard du *Commentaire algébrique*, c'est un ouvrage au-dessus de la traduction. Madame du Châtelet y travailla sur les idées de M. Clairault : elle fit tous les calculs elle-même ; et quand elle avait achevé un chapitre, M. Clairault l'examinait et le corrigeait. Ce n'est pas tout ; il peut dans un travail si pénible échapper quelque méprise : il est très aisé de substituer en écrivant un signe à un autre. M. Clairault faisait encore revoir par un tiers les calculs, quand ils étaient mis au net ;

de sorte qu'il est moralement impossible qu'il se soit glissé dans cet ouvrage une erreur d'inattention; et ce qui le serait du moins autant, c'est qu'un ouvrage où M. Clairault a mis la main ne fût pas excellent en son genre.

Autant qu'on doit s'étonner qu'une femme ait été capable d'une entreprise qui demandait de si grandes lumières et un travail si obstiné, autant doit-on déplorer sa perte prématurée: elle n'avait pas encore entièrement terminé le *Commentaire*, lorsqu'elle prévint que la mort allait l'enlever. Elle était jalouse de sa gloire, et n'avait point cet orgueil de la fausse modestie, qui consiste à paraître mépriser ce qu'on souhaite, et à vouloir paraître supérieur à cette gloire véritable, la seule récompense de ceux qui servent le public, la seule digne des grandes âmes, qu'il est beau de rechercher et qu'on n'affecte de dédaigner que quand on est incapable d'y atteindre.

C'est ce soin qu'elle avait de sa réputation qui la détermina quelques jours avant sa mort à déposer à la Bibliothèque du roi son livre tout écrit de sa main.

Elle joignit à ce goût pour la gloire une simplicité qui ne l'accompagne pas toujours, mais qui est souvent le fruit des études sérieuses. Jamais femme ne fut si savante qu'elle, et jamais personne ne mérita moins qu'on dit d'elle: C'est une

femme savante. Elle ne parlait jamais de science qu'à ceux avec qui elle croyait pouvoir s'instruire, et jamais elle n'en parla pour se faire remarquer. On ne la vit point rassembler de ces cercles où il se fait une guerre d'esprit, où l'on établit une espèce de tribunal, où l'on juge son siècle par lequel en récompense on est jugé très sévèrement. Elle a vécu long-temps dans des sociétés où l'on ignorait ce qu'elle était, et elle ne prenait pas garde à cette ignorance.

Les dames qui jouaient avec elle chez la reine étaient bien loin de se douter qu'elles fussent à côté du commentateur de Newton : on la prenait pour une personne ordinaire ; seulement on s'étonnait quelquefois de la rapidité et de la justesse avec laquelle on la voyait faire les comptes et terminer les différends ; dès qu'il y avait quelque combinaison à faire, la philosophe ne pouvait plus se cacher. Je l'ai vue un jour diviser jusqu'à neuf chiffres par neuf autres chiffres, de tête et sans aucun secours, en présence d'un géomètre étonné qui ne pouvait la suivre.

Née avec une éloquence singulière, cette éloquence ne se déployait que quand elle avait des objets dignes d'elle ; ces lettres où il ne s'agit que de montrer de l'esprit, ces petites finesses, ces tours délicats que l'on donne à des pensées ordinaires, n'entraient pas dans l'immensité de ses

talents. Le mot propre, la précision, la justesse, et la force, étaient le caractère de son éloquence. Elle eût plutôt écrit comme Pascal et Nicole que comme madame de Sévigné : mais cette fermeté sévère et cette trempe vigoureuse de son esprit ne la rendaient pas inaccessible aux beautés de sentiment. Les charmes de la poésie et de l'éloquence la pénétraient, et jamais oreille ne fut plus sensible à l'harmonie. Elle savait par cœur les meilleurs vers, et ne pouvait souffrir les médiocres. C'était un avantage qu'elle eut sur Newton, d'unir à la profondeur de la philosophie le goût le plus vif et le plus délicat pour les belles-lettres. On ne peut que plaindre un philosophe réduit à la sécheresse des vérités, et pour qui les beautés de l'imagination et du sentiment sont perdues.

Dès sa tendre jeunesse elle avait nourri son esprit de la lecture des bons auteurs en plus d'une langue. Elle avait commencé une traduction de l'Énéide, dont j'ai vu plusieurs morceaux remplis de l'âme de son auteur : elle apprit depuis l'italien et l'anglais. Le Tasse et Milton lui étaient familiers comme Virgile : elle fit moins de progrès dans l'espagnol, parcequ'on lui dit qu'il n'y a guère dans cette langue qu'un livre célèbre, et que ce livre est frivole.

L'étude de sa langue fut une de ses principales occupations. Il y a d'elle des remarques manu-

scrites dans lesquelles on découvre, au milieu de l'incertitude et de la bizarrerie de la grammaire, cet esprit philosophique qui doit dominer partout, et qui est le fil de tous les labyrinthes.

Parmi tant de travaux que le savant le plus laborieux eût à peine entrepris, qui croirait qu'elle trouva du temps non seulement pour remplir tous les devoirs de la société, mais pour en rechercher avec avidité tous les amusements? Elle se livrait au plus grand monde comme à l'étude. Tout ce qui occupe la société était de son ressort, hors la médisance. Jamais on ne l'entendit relever un ridicule. Elle n'avait ni le temps ni la volonté de s'en apercevoir; et quand on lui disait que quelques personnes ne lui avaient pas rendu justice, elle répondait qu'elle voulait l'ignorer. On lui montra un jour je ne sais quelle misérable brochure dans laquelle un auteur, qui n'était pas à portée de la connaître, avait osé mal parler d'elle; elle dit que si l'auteur avait perdu son temps à écrire ces inutilités, elle ne voulait pas perdre le sien à les lire: le lendemain, ayant su qu'on avait renfermé l'auteur de ce libelle, elle écrivit en sa faveur sans qu'il l'ait jamais su.

Elle fut regrettée à la cour de France autant qu'on peut l'être dans un pays où les intérêts personnels font si aisément oublier tout le reste. Sa mémoire a été précieuse à tous ceux qui l'ont con-

née particulièrement, et qui ont été à portée de voir l'étendue de son esprit et la grandeur de son ame.

Il eût été heureux pour ses amis qu'elle n'eût pas entrepris cet ouvrage dont les savants vont jouir : on peut dire d'elle, en déplorant sa perte : *Periit arte suâ.*

Elle se crut frappée à mort long-temps avant le coup qui nous l'a enlevée : dès-lors elle ne songea plus qu'à employer le peu de temps qu'elle prévoyait lui rester à finir ce qu'elle avait entrepris, et à dérober à la mort ce qu'elle regardait comme la plus belle partie d'elle-même. L'ardeur et l'opiniâtreté du travail, des veilles continuelles dans un temps où le repos l'aurait sauvée, amenèrent enfin cette mort qu'elle avait prévue. Elle sentit sa fin approcher ; et, par un mélange singulier de sentiments qui semblaient se combattre, on la vit regretter la vie et regarder la mort avec intrépidité. La douleur d'une séparation éternelle affligeait sensiblement son ame ; et la philosophie dont cette ame était remplie lui laissait tout son courage. Un homme qui s'arrache tristement à sa famille désolée, et qui fait tranquillement les préparatifs d'un long voyage, n'est que le faible portrait de sa douleur et de sa fermeté ; de sorte que ceux qui furent les témoins de ses derniers moments sentaient doublement sa perte par leur pro-

pre affliction et par ses regrets, et admiraient en même temps la force de son esprit, qui mêlait à des regrets si touchants une constance si inébranlable.

Elle est morte au palais de Lunéville, le 10 août 1749, à l'âge de quarante-trois ans et demi, et a été inhumée dans la chapelle voisine*.

* Outre la traduction des *Principes mathématiques de Newton*, on a de madame la marquise du Châtelet, 1° un volume d'*Institutions leibnitziennes*, dont les premiers chapitres sont un modèle du style qui convient aux ouvrages philosophiques. Ces *Institutions* sont adressées à son fils, depuis ambassadeur en Angleterre, et colonel du régiment du Roi. 2° Une pièce *Sur la nature du Feu*, dont nous avons parlé dans le volume des *OEuvres physiques* de M. de Voltaire. 3° Un *Traité* manuscrit sur le *Bonheur*, le seul peut-être des ouvrages sur cette question qui ait été écrit sans prétention, et avec une entière franchise.

EXTRAIT

DE LA BIBLIOTHÈQUE RAISONNÉE,

3^e trimestre de 1752.

LES ŒUVRES DE M. DE MAUPERTUIS, à Dresde, 1752, in-4^o de 404 pages; une Épître dédicatoire, et une Préface, qui en font 22. C'est un recueil de plusieurs dissertations dont quelques unes avaient déjà été recues favorablement. La première est un *Essai de cosmologie*.

Il y a au-devant de ce petit traité de cosmologie un correctif qui a paru nécessaire à l'auteur. Le traité roule principalement sur deux points. Le premier infirme les preuves de l'existence de Dieu les plus naturelles; et dans le second on cherche la preuve de cet Être suprême dans une loi de la réfraction. Il est clair qu'il y a plus de lecteurs capables de sentir cette foule d'arguments, par lesquels la nature démontre son maître à tous les sens, qu'il n'y en a qui puissent le reconnaître dans une formule d'algèbre. C'eût été rendre problématique une vérité si importante et si nécessaire aux hommes, que d'ébranler la force des témoignages les plus reçus, et de ne réserver la certitude d'un Être souverain qu'à un problème.

L'auteur a donc fait sagement de prévenir les reproches que quelques lecteurs pouvaient lui faire.

Il est difficile d'être de son avis, quand il combat les preuves de l'existence de Dieu, qui ont paru si fortes à Newton et à tant d'autres philosophes. Newton voyait, ainsi que Platon, dans toute la nature un but et des moyens; moyens uniformes dans les êtres de même espèce; moyens variés dans les autres genres; moyens infinis dans l'étendue immense des choses.

On est étonné qu'un philosophe comme l'auteur se serve du terme de *hasard*, que la saine philosophie a proscrit il y a long-temps.

On n'est pas moins surpris qu'il cherche à avilir cette divine industrie, qui préside à la formation des insectes. « Tout cela, dit-il, aboutit à « produire un insecte incommode, que le premier « oiseau dévore, ou qui tombe dans les filets d'une « araignée. » Il n'a pas pensé que ces animaux, destinés en partie à la pâture des autres, sont certainement un moyen de conserver l'espèce qui s'en nourrit; un moyen qui prouve un choix, qui par conséquent annonce la puissante intelligence qui a fait ce choix; et ce moyen ne peut être l'effet du hasard, le *hasard* n'étant qu'un mot vide de sens.

L'auteur, après avoir plaint les mouches d'être mangées par les araignées, plaint ensuite les

hommes de ce que les « mers couvrent la moitié
 « de la terre, et qu'on y voit des rochers escar-
 « pés, etc. » Il aurait dû se souvenir qu'il est dé-
 montré que ces mers servent à fournir toute l'eau
 qui s'en évapore, et qui retombe ensuite sur cette
 chaîne de rochers, réservoirs perpétuels de toutes
 les sources de rivières qui arrosent et fertilisent la
 terre. « Examinez, dit-il ensuite, les mœurs de
 « ceux qui l'habitent; vous trouverez le men-
 « songe, le meurtre, le vol, et par-tout les vices
 « plus communs que la vertu. »

Cette ancienne objection tant rebattue n'a pas
 tant de force que plusieurs personnes l'ont cru.
 Il est très faux qu'il soit plus commun d'être volé
 et assassiné que de jouir en liberté de son bien et
 de sa vie. Parcourez mille villages, vous ne trou-
 verez pas dix meurtres et dix vols dans un siècle.
 Il ne se commet pas à Londres, à Rome, à Con-
 stantinople, à Paris, dix meurtres par an. Il y a
 des années où il ne s'en commet point du tout.
 Les guerres sont ce qu'il y a de plus fatal après
 les grandes pestes; mais sur cent millions d'ha-
 bitants au moins, dont l'Europe est peuplée, la
 guerre ne fait pas périr en un siècle, parmi les
 mâles, la trentième partie des cent millions, qui
 chaque année se renouvellent. Quand on examine
 ces lieux communs avec des yeux attentifs, on
 voit qu'en effet il y a beaucoup plus de bien que

de mal sur la terre. On voit évidemment que ces reproches, faits de tout temps à la Providence, ne viennent que du plaisir secret que les hommes ont de se plaindre, et qu'ils sont plus frappés des maux qu'ils éprouvent que des avantages dont ils jouissent. L'histoire, qui est pleine d'événements tragiques, contribue d'ordinaire beaucoup à favoriser l'idée qu'il y a incomparablement plus de mal que de bien; mais on ne fait pas réflexion que l'histoire n'est que le tableau des grands événements, des querelles des rois et des nations. Elle ne tient point compte de l'état ordinaire des hommes. Cet état ordinaire est l'ordre et la sûreté dans la société. Il n'y a point de ville au monde qui n'ait été vingt fois plus long-temps tranquille que troublée de séditions. Il y a plus de cent ans qu'il n'y a eu de sédition à Paris. Depuis Charles-Quint, Rome n'a point souffert. Le vaste empire de la Chine est entièrement paisible depuis plus d'un siècle. L'intérieur de Venise a été mille ans tranquille.

Cette ancienne question épuisée du mal moral et du mal physique ne devrait être traitée qu'en cas qu'on eût des choses nouvelles à dire. Mais remarquons qu'elle n'attaque point l'Intelligence suprême : elle attaque l'idée que nous nous faisons de sa bonté. L'auteur, en examinant succinctement les opinions qui justifient la bonté du Créa-

teur, omet la plus digne observation, et la plus philosophique. La voici : c'est que dans l'ordre et dans la chaîne infinie des êtres créés, il faut qu'il se trouve un être tel que l'homme : or, si dans cette chaîne infinie l'homme doit être tel qu'il est aujourd'hui, quel reproche peut-on faire à la Divinité?

Enfin l'auteur, après avoir trop sommairement jeté des doutes sur les preuves les plus palpables de la Providence, traite la cosmologie plus sommairement encore en un seul chapitre. Il vient ensuite au choc des corps, et à l'action par laquelle la lumière passe d'un milieu dans un autre. Il se sert de la découverte de Newton, qui le premier a vu cette inflexion singulière des rayons*.

* L'auteur de cet *Extrait* ne paraît pas s'être donné la peine d'examiner les matières auxquelles il touche dans l'endroit cité. M. de Maupertuis ne se sert point de la découverte de Newton pour déterminer la loi de la réfraction des rayons de lumière. Et dans toute cette matière il n'est pas question de l'inflexion des rayons, qui est tout autre chose. Il aurait donc dû tourner sa critique tout autrement, et dire, par exemple :

Il se sert de la découverte de Leibnitz, qui le premier a appliqué le calcul des plus grandes et des moindres quantités, et la considération de la cause finale pour déterminer la loi de la réfraction. (Voyez son mémoire *De unico optica, catoptrica et dioptrica principio*, dans les *Actes de Leipzig*, de l'année 1682, page 185.)

On ne peut pas même voir en quoi le calcul de M. de Maupertuis diffère de celui de M. de Leibnitz, tant la conformité est grande. M. de Maupertuis aurait donc mieux fait de convenir franchement des obligations qu'il avait à ce grand homme, que de s'amuser à le

Il n'est pas assurément démontré, et Newton n'a jamais cru que ces rayons s'infléchissent, parceque la nature y emploie la moindre action possible. Le fait tient à une autre cause qui allonge le temps et le chemin de la lumière. Cependant l'auteur prétend qu'on trouve évidemment dans ce phénomène le principe de la moindre action possible; et il prétend que cette moindre action possible est une loi mathématique générale de son invention. C'est sur cette loi générale mathématique qu'il fonde l'existence de Dieu.

réfuter mal-à-propos, comme il l'a fait dans les *Mémoires de l'Académie royale des sciences de l'an 1744*, où il a publié pour la première fois cette *Dissertation sur la loi de la réfraction*, etc. Je dis mal-à-propos, parceque M. de Maupertuis lui-même paraît avoir reconnu son tort, en ce qu'il a changé ou ôté dans cette nouvelle édition tous les passages qui roulaient sur les prétendues bérnes de M. de Leibnitz, comme on peut s'en convaincre en comparant ce qui se trouve dans les *Mémoires de 1744* avec ce qui se trouve, sur la même matière, dans l'ouvrage que nous annonçons. S'il est bon de corriger ses fautes, il vaudrait encore mieux de n'en point commettre. Mais le grand point consiste en ceci. L'auteur prétend tirer de la moindre action les lois de la nature; il veut en démontrer l'existence d'un Dieu. Il faudrait donc, non seulement nous expliquer ce qu'il faut entendre par l'action, et nous en donner une certaine estimation mathématique; mais il faudrait encore démontrer que cette estimation est légitime, qu'elle est conforme aux principes incontestables de la raison. M. de Maupertuis nous dit, dans ce *Mémoire*, que l'action d'un corps en mouvement doit être estimée par l'espace parcouru, et la vitesse avec laquelle cet espace a été parcouru. Mais qui autorise M. de Maupertuis à estimer l'action de la sorte? Le P. Malebranche l'estimait par l'espace tout seul; d'autres pourraient vouloir l'estimer par l'espace et le temps; d'au-

Il est difficile de concilier cette prétendue loi avec la profusion qu'on remarque dans toutes les opérations de la nature. Cette loi paraît même directement opposée à l'effet qui arrive dans le chemin, et le temps alongé que prend un rayon de lumière dans la réfraction. Enfin si cette loi a quelque vraisemblance, elle ne serait que l'ancien axiome, que *la nature agit toujours par les voies les plus simples*.

Mais ce qu'il est très important d'observer, c'est que rien ne serait plus capable de jeter des doutes

tres encore autrement. Il faut donc que l'estimation qui doit passer pour vraie, et sur laquelle on veut bâtir les preuves de l'existence d'un Dieu, soit premièrement démontrée des principes de la dynamique reçus de tous les philosophes; sans cela, c'est bâtir en l'air un pompeux édifice que le souffle d'un *negatur assumptum* renverse incontinent. L'estimation de M. de Maupertuis peut être vraie; mais cette vérité n'est assurément pas connue. Les plus grands géomètres en sont surpris; ils n'ont jamais osé parler de cette estimation de l'action. Il y en a eu dans l'Académie royale des sciences de Paris qui ont demandé à M. de Maupertuis la démonstration de ce paradoxe; mais il n'a jamais pu les satisfaire.

En admettant l'estimation de l'action supposée par M. de Maupertuis, c'est encore une grande question si les lois du mouvement et de l'équilibre sont une suite de son minimum, ou de sa moindre quantité possible. *Adhuc sub judice lis est*. Il y a des savants qui le nient. On saura à quoi s'en tenir quand la controverse engagée sur cette matière entre MM. de Maupertuis et Kœnig sera finie. Quoi qu'il en puisse être, il est indubitable qu'en tout cas cette loi de l'épargne ne serait qu'un corollaire de cette loi générale, que Dieu et la nature donnent toujours la préférence au meilleur et au plus convenable dans leurs opérations. (*Note de la Bibliothèque raisonnée.*)

sur le dogme si vrai et si nécessaire de l'existence d'un Dieu infiniment sage et infiniment juste, que de réduire toutes les preuves morales et physiques de cette vérité à une formule algébrique. Un théorème géométrique est une vérité nécessaire. Les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits, parceque la chose ne peut être autrement. Or la nécessité des choses est précisément l'opposé d'un Dieu infiniment puissant et infiniment libre. Ce qui est nécessaire exclut un choix. C'est dans ce choix des moyens que le grand géomètre Newton trouvait une des convictions les plus frappantes de l'existence de l'Être créateur et gouverneur. Il serait à souhaiter que l'auteur eût plus corrigé qu'il n'a fait cet *Essai de cosmologie*, trop superficiel d'ailleurs pour instruire, et dans lequel il y a trop de vérités combattues, des assertions hasardées, et pas assez de clarté.

Cet *Essai* est suivi d'un *Discours sur les différentes figures des astres*, qui avait déjà paru, et dont l'auteur a sagement retranché des propositions trop peu vraisemblables sur l'idée qu'il s'était faite de quelques étoiles qu'il faisait ressembler à des mules de moulin. Ce petit traité, purgé de ces singularités qui l'avaient décrié, est plein de connaissances physiques. On voit que l'auteur est très instruit. Nous n'entrons point dans le détail de

cet ouvrage, parceque toutes ces choses sont connues, et enseignées dans toutes les académies de l'Europe.

Le *Voyage au cercle polaire* vient après le *Discours sur les astres*. C'est un ouvrage bien fait, curieux, et instructif, dont on a déjà rendu compte plusieurs fois; et nous pouvons avancer que ce voyage est le meilleur traité de ce recueil.

Les *Éléments de géographie* sont bien inférieurs à ce voyage. Ils paraissent mal intitulés: *Éléments de géographie*; ce sont des *Éléments de la sphère*. On désirerait qu'ils fussent plus approfondis, et que l'auteur eût plus profité de Keill et de Grégori. Cependant, comme ces *Éléments* ont rapport à la figure de la terre, il y a des chapitres intéressants. On a écrit tant de livres sur ces matières, qu'il est bon d'avertir en général les auteurs que ce n'est pas assez de dire ce que le public sait déjà, et qu'il n'est utile d'écrire que des choses neuves. Un homme est instruit des principes de la géométrie: mais à quoi bon apprendre au public qu'il en est instruit? Nous ne faisons pas cette réflexion pour l'auteur des *Éléments*, mais en général pour tous ceux qui font imprimer ce qu'on a déjà dans tant de volumes.

La *Lettre sur la comète* serait peut-être dans ce cas d'inutilité, si ce n'était pas un ouvrage où l'auteur a cherché à répandre des agréments. Ce n'est

ni une histoire, ni une explication des comètes. L'auteur se sert, dans ce petit ouvrage, du privilège qu'on a dans ces lettres, de ne dire que ce qu'on veut, et d'effleurer les sujets. Il a cru être en droit d'imiter le style de M. de Fontenelle : « Une comète pourrait nous voler notre lune ; les comètes pourraient porter leurs attentats jusqu'au soleil ; un tempérament mal-à-propos robe, » et d'autres expressions pareilles, sont de ce genre familier que le genre épistolaire admet, mais dont on doit se garder dans les lettres qu'on écrit au public.

La *Vénus physique*, qui suit, est plus extraordinaire encore que le système des astres changés en meules de moulin. C'est par l'attraction, selon lui, que l'homme se forme dans le ventre de la mère. Un pied gauche attire un pied droit, qui vient se placer au bout de la jambe. L'œil droit attire l'œil qui vient se mettre à gauche*. A ces imaginations singulières l'auteur joint des questions qui

* Voici le passage de Manpertuis : « Pourquoi, si cette force (l'attraction) existe dans la nature, n'aurait-elle pas lieu dans la formation du corps des animaux ? Qu'il y ait dans chacune des semences des parties destinées à former le cœur, la tête, les entrailles, les bras, les jambes ; et que ces parties aient chacune un plus grand rapport d'union avec celle qui, pour la formation de l'animal, doit être sa voisine, qu'avec toute autre ; le fœtus se formera ; et, fût-il encore mille fois plus organisé qu'il n'est, il se formerait »

ne le sont pas moins. Il demande si ce n'est pas un certain instinct, une certaine harmonie préétablie, qui préside à l'union des parties du fœtus; si cet instinct n'appartient pas dans le fœtus à un seul atome à l'exclusion de tous les autres.

Cette brochure est d'ailleurs écrite dans un style qui tantôt imite celui de M. de Fontenelle, tantôt celui de l'auteur du *Temple de Gnide*. « J'aimerais
« mieux, dit-il en parlant des Nègres, m'occuper
« du réveil d'Iris, mille plaisirs précèdent le der-
« nier plaisir. Celle qui l'a charmé s'enflamme du
« même feu dont il brûle. L'amant heureux par-
« court avec rapidité les beautés dont il est ébloui.
« Il est déjà parvenu à l'endroit le plus délicieux.» Enfin c'est souvent ce qu'a dit Venette dans le *Tableau de l'amour considéré dans l'état du mariage*. Mais ce que personne n'avait jamais imaginé, c'est d'envier en amour le sort des crapauds et des colimaçons. On s'en était tenu jusqu'ici aux moineaux et aux tourterelles. L'auteur a voulu apparemment prévenir par ces images dégoûtantes les effets de ses idées licencieuses.

Il y a une remarque à faire sur ce petit écrit; c'est que l'auteur semble y douter du système qu'il a avancé dans sa *Cosmologie*. « Il ne sait pas,
« dit-il, lequel fait le plus d'honneur à la nature,
« d'une économie précise ou d'une profusion su-
« perflue.» Peut-être ces systèmes qui se contro-

disent, ce mélange du style de roman avec la physique, ces peintures plus grossières que voluptueuses, feraient peu d'honneur à la philosophie, si tout cela n'était pas regardé à juste raison comme un délassement de l'esprit plutôt que comme des ouvrages sérieux.

L'auteur fait succéder à cette *Vénus*, trop peu physique et trop indécente, des *Discours académiques*, qui sont des espèces de compliments, lesquels ne sont pas susceptibles d'extrait. Nous dirons seulement qu'on retrouve toujours un esprit philosophique dans ces discours.

Après cela vient une *Relation d'un voyage dans la Laponie*. Il rapporte une inscription indéchiffrable trouvée sur une pierre. Il dit que cette inscription a probablement l'avantage d'être la plus ancienne de l'univers. Nous ne voyons pas sur quel fondement. L'auteur soupçonne que la Laponie a pu être autrefois sous un autre climat, par les grands changements qui ont pu arriver à la terre. Quand cela serait, pourquoi cette inscription serait-elle la plus ancienne de toutes? Il n'y a d'ailleurs dans ce voyage rien qui pique la curiosité.

On lit ensuite une *Lettre sur les progrès des sciences*. Le projet est bien louable, les moyens sont un peu difficiles. Il veut qu'on envoie des vaisseaux précisément sous le pôle; le voyage est

hasardeux. Il propose qu'on fasse des cavités dans la terre plus profondes que les pyramides ne sont hautes; qu'on établisse une ville où tout le monde parle latin; qu'on tâche de former des espèces nouvelles: il révoque en doute l'existence des jumarts, quoiqu'on ait vu plusieurs de ces animaux. Il voudrait qu'on accouplât des taureaux et des ânesses; mais c'est un âne dont il s'agit, et qui produit le jumart avec la vache, comme il produit le mulet avec la jument.

Après avoir proposé ces expériences sur les corps, il en propose sur les esprits. Il a recours aux songes pour mieux connaître la nature de l'ame, et il pense qu'avec de l'opium on peut parvenir à mieux démêler la manière dont se forment les idées. Ce projet est rare. L'ame ressemblerait-elle à ces poissons qu'on endort pour les prendre? De là il veut qu'on examine les cerveaux des Patagons, qui ont, dit-il, douze pieds de haut. Il nous semble que d'habiles anatomistes-géomètres ont fait voir que des hommes de cette taille ne pourraient exécuter les mouvements de nos corps. Connaître l'ame avec de l'opium, et disséquer des têtes de géants, sont assurément des moyens nouveaux pour l'avancement des sciences. On pourrait mettre ces projets à côté de ceux de M. Caritidès, et ce serait encore à Caritidès qu'on ferait tort.

Ce projet est suivi de *Réflexions philosophiques sur l'origine des langues*. L'auteur aurait dû dire plutôt *sur l'origine des idées*; car il n'est point parlé dans cet écrit de la manière dont les divers temps des verbes, les conjugaisons, les déclinaisons, les substantifs, les adjectifs, qui font le fondement de toutes les langues, sont établis. L'ouvrage est obscur; et nous n'avons pu découvrir ni l'ordre, ni le but, ni l'utilité de cette dissertation.

L'auteur introduit des signes à la place des mots, et une espèce d'algèbre à la place des phrases. Il suppose, par exemple, qu'un homme qui verrait la mer pour la première fois, exprimerait cette idée par une R, et la vue d'un arbre par un A, et celle d'un cheval par un B; et qu'ensuite lorsqu'il se souviendrait d'avoir vu un cheval, un arbre, et la mer, il se servirait d'autres signes.

On ne voit pas ce qu'on gagnerait à cette étrange manière de s'exprimer; et il n'est ni dans la nature, ni dans la raison, de changer le signe de la chose qu'on a vue, pour dire qu'on se souvient de l'avoir vue. Ce serait un moyen sûr de n'être entendu de personne, et de ne s'entendre pas soi-même.

On peut dire hardiment que de telles hypothèses sont l'abus de la philosophie. C'est vouloir inutilement embrouiller les idées les plus simples et les plus communes.

Tout le monde sait assez ce que c'est que la mémoire et le ressouvenir. L'auteur les appelle des « perceptions, qui, au lieu de différer par « leurs parties, ne diffèrent que par une espèce « d'affaiblissement dans le tout. » Quel est l'homme qui reconnaîtrait la mémoire à une définition si bizarre? En vérité il est permis de dire que le précepteur du *Bourgeois gentilhomme*, qui lui enseigne qu'on fait la moue en prononçant un U, dit quelque chose de plus raisonnable et de plus intelligible.

La formation des langues tient sans doute à une logique et à une métaphysique naturelles dont les premiers principes sont dans tous les hommes. C'est par cette raison qu'ils ont tous distingué les temps, les cas, les choses générales, les particulières, les positives, les abstraites. Si on veut s'instruire sur cette matière, il faut lire ce que Locke en dit dans son *Essai sur l'entendement humain*.

L'auteur de la petite dissertation dont nous rendons compte, sur *l'origine des langues*, aurait dû s'exprimer dans la sienne avec plus d'exactitude et de clarté. Il se sert toujours du mot de *verdeur* pour exprimer le *vert*, mais la *verdeur* n'est jamais employée en ce sens; de même qu'on ne dit point *rougeur* pour exprimer la couleur *rouge*, ni *grisaille* pour exprimer la couleur *grise*. Il y a plu-

sieurs autres fautes de langage auxquelles nous ne nous arrêtons pas.

Le dernier des ouvrages que contient ce recueil est un *Essai de Philosophie morale*. Nous craignons qu'il n'y ait encore plus de bizarrerie que de morale et de philosophie.

Il s'agit du bonheur et du malheur. Le sujet est intéressant; mais il cesse de l'être, dès qu'on veut le traiter en lemmes et théorèmes. On courrait risque de faire mauvaise chère, si on recommandait à son cuisinier de faire rôtir une poularde en raison composée des tours de broche et de l'intensité du feu. La géométrie est faite pour mesurer des espaces, et non pour évaluer des sentiments. Il n'en est pas des affections de notre ame comme d'un compte d'arithmétique. L'auteur se trompe bien étrangement quand il dit : « Si la somme des biens et des maux sont égales, « on ne peut appeler celui auquel est tombé un « tel partage, heureux ni malheureux. Le néant « vaut son être. » Cette proposition est vraie en algèbre; et il est certain que le bien d'un homme qui doit autant qu'il a, est égal à zéro; mais il n'en est pas de même d'un homme qui a senti également le plaisir et la peine. Son ame n'en existe pas moins, au lieu que la fortune de l'autre n'existe pas. Ce n'est point à de pareils calculs que le cœur humain est soumis. Ce n'est pas assez de mettre

dans la balance des portions égales de plaisirs et de peines (s'il en est); il faut y joindre l'attachement naturel à la vie, et sur-tout l'espérance. Il faut songer qu'un plaisir présent l'emporte sur toutes les peines passées. Il faut songer que le bonheur et le malheur ne sont point une somme de sentiments qu'on a éprouvés, mais le sentiment que l'on éprouve dans le moment présent.

La vraie philosophie consiste à regarder l'homme comme une machine animée, que Dieu conduit à son but par l'attrait du plaisir, et par la crainte de la douleur. C'est être déclamateur, et non philosophe, que de regarder l'homme en général comme plus sujet à la douleur qu'au plaisir. Si on voulait être juste, on conviendrait que les sensations agréables font une partie de notre nature; qu'elles sont attachées à l'usage continuel de nos sens, et que la douleur n'est jamais qu'un accident. Il est vrai que ces accidents sont très communs, et c'est sur-tout notre faute. Par exemple, la nature a attaché un plaisir très réel à prendre la nourriture nécessaire pour le soutien de notre vie; et c'est presque toujours notre faute, quand ce plaisir nous cause des maladies. L'usage de nos yeux est un plaisir continuel: en un mot, toutes les fonctions de nos sens sont autant de bienfaits du Créateur. Il n'entre naturellement aucune sensation de douleur dans l'exercice

de nos facultés. Nous sommes donc universellement heureux par notre nature, et uniquement malheureux par accident.

Quelque grand, quelque innombrables que soient ces accidents, la nature leur fournit un contre-poids, qui est l'espérance; voilà pourquoi, sur cent mille personnes, il n'y en a pas deux qui desireront sérieusement sortir de la vie.

Il semble que l'auteur cherche à confondre les idées les plus connues. Il regarde l'ambition comme un plaisir du corps, et dans les plaisirs de l'ame il ne compte pas l'amitié.

Après avoir proposé de se tuer, pour éviter les accidents de cette vie, l'auteur propose aussi le christianisme. Il examine la vérité de la religion chrétienne; mais, après avoir prouvé Dieu par l'algèbre, il croit que la religion n'est pas rigoureusement démontrable. Il dit aussi que les dogmes de cette religion ne sont pas impossibles, et il finit par souhaiter le bonheur éternel.

DÉFENSE

DE MILORD BOLYNGBROCKE,

PAR LE DOCTEUR GOODNATUR'D WELLWISHER,

CHAPELAIN DU COMTE DE CHESTERFIELD.

1752*.

C'est un devoir de défendre la mémoire des morts illustres; on prendra donc ici en main la cause de feu milord Bolyngbrocke, insulté dans quelques journaux à l'occasion de ses excellentes lettres qu'on a publiées.

Il est dit dans ces journaux que son nom ne doit point avoir d'autorité en matière de religion et de morale. Quant à la morale, celui qui a fourni à l'admirable Pope tous les principes de son *Essai sur l'homme* est sans doute le plus grand maître de sagesse et de mœurs qui ait jamais été: quant

* Après la mort du lord Bolyngbrocke, arrivée en 1751, non seulement on réimprima ses *Lettres sur l'histoire*, où l'authenticité de la Bible est attaquée, mais il en parut une traduction française par Barbeau du Bourg, 1752, 2 vol. petit in-8°. J. Leland, P. Walley, et autres, écrivirent contre l'ouvrage du lord. Voltaire alors mit la plume à la main, et publia sa *Défense de milord Bolyngbrocke*, laquelle, comme on voit, n'a aucun rapport avec l'*Examen* important, qui est de 1767.

à la religion, il n'en a parlé qu'en homme consommé dans l'histoire et dans la philosophie. Il a eu la modestie de se renfermer dans la partie historique, soumise à l'examen de tous les savants; et l'on doit croire que si ceux qui ont écrit contre lui avec tant d'amertume avaient bien examiné ce que l'illustre Anglais a dit, ce qu'il pouvait dire, et ce qu'il n'a point dit, ils auraient plus ménagé sa mémoire.

Milord Bolyngbrocke n'entrait point dans des discussions théologiques à l'égard de Moïse; nous suivrons son exemple ici en prenant sa défense.

Nous nous contenterons de remarquer que la foi est le plus sûr appui des chrétiens, et que c'est par la foi seule que l'on doit croire les histoires rapportées dans le *Pentateuque*. S'il fallait citer ces livres au tribunal seul de la raison, comment pourrait-on jamais terminer les disputes qu'ils ont excitées? La raison n'est-elle pas impuissante à expliquer comment le serpent parlait autrefois; comment il séduisit la mère des hommes; comment l'ânesse de Balaam parlait à son maître; et tant d'autres choses sur lesquelles nos faibles connaissances n'ont aucune prise? La foule prodigieuse de miracles qui se succèdent rapidement les uns aux autres n'épouvante-t-elle pas la raison humaine? Pourra-t-elle comprendre, quand elle sera abandonnée à ses propres lumières, que les

prêtres des dieux d'Égypte aient opéré les mêmes prodiges que Moïse envoyé du vrai Dieu; qu'ils aient, par exemple, changé toutes les eaux d'Égypte en sang, après que Moïse eut fait ce changement prodigieux? Et quelle physique, quelle philosophie suffirait à expliquer comment ces prêtres égyptiens purent trouver encore des eaux à métamorphoser en sang, lorsque Moïse avait déjà fait cette métamorphose?

Certes, si nous n'avions pour guide que la lumière faible et tremblante de l'entendement humain, il y a peu de pages dans le *Pentateuque* que nous pussions admettre, suivant les règles établies par les hommes pour juger des choses humaines. D'ailleurs tout le monde avoue qu'il est impossible de concilier la chronologie confuse qui règne dans ce livre; tout le monde avoue que la géographie n'y est pas exacte en beaucoup d'endroits: les noms des villes qu'on y trouve, lesquelles ne furent pourtant appelées de ces noms que longtemps après, font encore beaucoup de peine, malgré la torture qu'on s'est donnée pour expliquer des passages si difficiles.

Quand milord Bolyngbroeke a appliqué les règles de sa critique au livre du *Pentateuque*, il n'a point prétendu ébranler les fondements de la religion; et c'est dans cette vue qu'il a séparé le dogmatique d'avec l'historique, avec une circonspec-

tion qui devrait lui tenir lieu d'un très grand mérite auprès de ceux qui l'ont voulu décrier. Ce puissaut génie a prévenu ses adversaires en séparant la foi de la raison, ce qui est la seule manière de terminer toutes ces disputes. Beaucoup de savants hommes avant lui, et sur-tout le P. Simon, ont été de son sentiment; ils ont dit qu'il importait peu que Moïse lui-même eût écrit la *Genèse* et l'*Exode*, ou que des prêtres eussent recueilli, dans des temps postérieurs, les traditions que Moïse avait laissées. Il suffit qu'on croie en ces livres avec une foi humble et soumise, sans qu'on sache précisément quel est l'auteur à qui Dieu seul les a visiblement inspirés pour confondre la raison.

Les adversaires du grand homme dont nous prenons ici la défense disent « qu'il est aussi bien « prouvé que Moïse est l'auteur du *Pentateuque*, « qu'il l'est qu'Homère a fait l'*Iliade*. » Ils permettront qu'on leur réponde que la comparaison n'est pas juste. Homère ne cite dans l'*Iliade* aucun fait qui se soit passé long-temps après lui. Homère ne donne point à des villes, à des provinces, des noms qu'elles n'avaient pas de son temps. Il est donc clair que, si on ne s'attachait qu'aux règles de la critique profane, on serait en droit de présumer qu'Homère est l'auteur de l'*Iliade*, et non pas que Moïse est l'auteur du *Pentateuque*. La soumission

seule à la religion tranche toutes ces difficultés ; et je ne vois pas pourquoi milord Bolyngbrocke , soumis à cette religion comme un autre , a été si vivement attaqué.

On affecte de le plaindre de n'avoir point lu Abbadie. A qui fait-on ce reproche ? A un homme qui avait presque tout lu ; à un homme qui le cite ¹. Il méprisait beaucoup Abbadie , j'en conviens ; et j'avouerai qu'Abbadie n'était pas un génie à mettre en parallèle avec le vicomte de Bolyngbrocke. Il défend quelquefois la vérité avec les armes du mensonge ; il a eu sur la Trinité des sentiments que nous avons jugés erronés , et enfin il est mort en démente à Dublin.

On reproche au lord Bolyngbrocke de n'avoir point lu le livre de l'abbé Houteville , intitulé *la Vérité de la Religion chrétienne prouvée par les faits*. Nous avons connu l'abbé Houteville. Il vécut longtemps chez un fermier-général qui avait un fort joli sérail ; il fut ensuite secrétaire de ce fameux cardinal Dubois , qui ne voulut jamais recevoir les sacrements à la mort , et dont la vie a été publique. Il dédia son livre au cardinal d'Auvergne , abbé de Cluni , *propter Clunes*. On rit beaucoup à Paris , où j'étais alors (en 1722) , et du livre , et de la dédicace ; et on sait que les objections qui sont dans

¹ Page 94 du tome 1^{er} de ses *Lettres* ; à Londres , chez Miller.

ce livre, contre la religion chrétienne, étant malheureusement beaucoup plus fortes que les réponses, ont fait une impression funeste, dont nous voyons tous les jours les effets avec douleur.

Milord Bolyngbrocke avance que depuis longtemps le christianisme tombe en décadence. Ses adversaires ne l'avouent-ils pas aussi? ne s'en plaignent-ils pas tous les jours? Nous prendrons ici la liberté de leur dire, pour le bien de la cause commune, et pour le leur propre, que ce ne sera jamais par des invectives, par des manières de parler méprisantes, jointes à de très mauvaises raisons, qu'on ramènera l'esprit de ceux qui ont le malheur d'être incrédules. Les injures révoltent tout le monde, et ne persuadent personne. On fait trop légèrement des reproches de débauche et de mauvaise conduite à des philosophes qu'on devrait seulement plaindre de s'être égarés dans leurs opinions.

Par exemple, les adversaires de milord Bolyngbrocke le traitent de débauché, parcequ'il communique à milord Cornsbury ses pensées sur l'histoire.

On ne voit pas quel rapport cette accusation peut avoir avec son livre. Un homme qui du fond d'un sérail écrirait en faveur du concubinage, un usurier qui ferait un livre en faveur de l'usure,

un Apicius qui écrivait sur la bonne chère, un tyran ou un rebelle qui écrivait contre les lois; de pareils hommes mériteraient sans doute qu'on accusât leurs mœurs d'avoir dicté leurs écrits. Mais un homme d'état tel que milord Bolyngbrocke, vivant dans une retraite philosophique, et fcsant servir son immense littérature à cultiver l'esprit d'un seigneur digne d'être instruit par lui, ne méritait certainement pas que des hommes qui doivent se piquer de décence imputassent à ses débauches passées des ouvrages qui n'étaient que le fruit d'une raison éclairée par des études profondes.

Dans quel cas est-il permis de reprocher à un homme les désordres de sa vie? C'est dans ce seul cas-ci peut-être, quand ses mœurs démentent ce qu'il enseigne. On aurait pu comparer les sermons d'un fameux prédicateur de notre temps avec les vols qu'il avait faits à milord Galloway, et avec ses intrigues galantes. On aurait pu comparer les sermons du célèbre curé des Invalides, et de Fantin, curé de Versailles, avec les procès qu'on leur fit pour avoir séduit et volé leurs pénitentes. On aurait pu comparer les mœurs de tant de papes et d'évêques avec la religion qu'ils soutenaient par le fer et par le feu; on aurait pu mettre d'un côté leurs rapines, leurs bâtarde, leurs assassinats, et de l'autre leurs bulles et leurs

mandemens. C'est dans de pareilles occasions qu'on est excusable de manquer à la charité, qui nous ordonne de cacher les fautes de nos frères. Mais qui a dit au détracteur de milord Bolyngbrocke qu'il aimait le vin et les filles? Et quand il les aurait aimées, quand il aurait eu autant de concubines que David, que Salomon, on le Grand-Turc, en connaîtrait-on davantage le véritable auteur du *Pentateuque*?

Nous convenons qu'il n'y a que trop de déistes. Nous gémissons de voir que l'Europe en est remplie. Ils sont dans la magistrature, dans les armées, dans l'Eglise, auprès du trône et sur le trône même. La littérature en est sur-tout inondée; les académies en sont pleines. Peut-on dire que ce soit l'esprit de débauche, de licence, d'abandonnement à leurs passions qui les réunit? Oserons-nous parler d'eux avec un mépris affecté? Si on les méprisait tant, on écrirait contre eux avec moins de fiel; mais nous craignons beaucoup que ce fiel qui est trop réel, et ces airs de mépris qui sont si faux, ne fassent un effet tout contraire à celui qu'un zèle doux et charitable, soutenu d'une doctrine saine et d'une vraie philosophie, pourrait produire.

Pourquoi traiterons-nous plus durement les déistes, qui ne sont point idolâtres, que les papistes, à qui nous avons tant reproché l'idolâtrie?

On sifflerait un jésuite qui dirait aujourd'hui que c'est le libertinage qui fait des protestants. On rirait d'un protestant qui dirait que c'est la dépravation des mœurs qui fait aller à la messe. De quel droit pouvons-nous donc dire à des philosophes adorateurs d'un dieu, qui ne vont ni à la messe ni au prêche, que ce sont des hommes perdus de vices?

Il arrive quelquefois que l'on ose attaquer avec des invectives indécentes des personnes qui, à la vérité, sont assez malheureuses pour se tromper, mais dont la vie pourrait servir d'exemple à ceux qui les attaquent. On a vu des journalistes qui ont même porté l'imprudence jusqu'à désigner injurieusement les personnes les plus respectables de l'Europe et les plus puissantes. Il n'y a pas long-temps que, dans un papier public, un homme, emporté par un zèle indiscret* ou par quelque autre motif, fit une étrange sortie sur ceux qui pensent « que de sages lois, la discipline militaire, un gouvernement équitable, et des exemples vertueux, peuvent suffire pour gouverner les hommes, en laissant à Dieu le soin de gouverner les consciences. »

Un très grand homme** était désigné dans cet écrit périodique en termes bien peu mesurés. Il

* Formei.

** Le grand Frédéric.

pouvait se venger comme homme; il pouvait punir comme prince; il répondit en philosophe : « Il faut que ces misérables soient bien persuadés de nos vertus, et sur-tout de notre indulgence, puisqu'ils nous outragent sans crainte avec tant de brutalité. »

Une telle réponse doit bien confondre l'auteur, quel qu'il soit, qui, en combattant pour la cause du christianisme, a employé des armes si odieuses. Nous conjurons nos frères de se faire aimer pour faire aimer notre religion.

Que peuvent penser en effet un prince appliqué, un magistrat chargé d'années, un philosophe qui aura passé ses jours dans son cabinet, en un mot tous ceux qui auront eu le malheur d'embrasser le déisme par les illusions d'une sagesse trompeuse, quand ils voient tant d'écrits où on les traite de cerveaux évaporés, de petits-maitres, de gens à bons mots et à mauvaises mœurs? Prenons garde que le mépris et l'indignation que de pareils écrits leur inspirent ne les affermissent dans leurs sentiments.

Ajoutons un nouveau motif à ces considérations, c'est que cette foule de déistes qui couvre l'Europe est bien plus près de recevoir nos vérités que d'adopter les dogmes de la communion romaine. Ils avouent tous que notre religion est plus

sensée que celle des papistes. Ne les éloignons donc pas, nous qui sommes les seuls capables de les ramener; ils adorent un dieu, et nous aussi; ils enseignent la vertu, et nous aussi. Ils veulent qu'on soit soumis aux puissances, qu'on traite tous les hommes comme des frères; nous pensons de même, nous partons des mêmes principes. Agissons donc avec eux comme des parents qui ont entre les mains les titres de la famille, et qui les montrent à ceux qui, descendus de la même origine, savent seulement qu'ils ont le même père, mais qui n'ont point les papiers de la maison.

Un déiste est un homme qui est de la religion d'Adam, de Sem, de Noé. Jusque-là il est d'accord avec nous. Disons-lui : Vous n'avez qu'un pas à faire de la religion de Noé aux préceptes donnés à Abraham. Après la religion d'Abraham, passez à celle de Moïse, à celle du Messie; et, quand vous aurez vu que la religion du Messie a été corrompue, vous choisirez entre Wiclef, Luther, Jean Huss, Calvin, Mélancthon, OEcAMPade, Zwingle, Storck, Parker, Servet, Socin, Fox, et d'autres réformateurs : ainsi vous aurez un fil qui vous conduira dans ce grand labyrinthe depuis la création de la terre jusqu'à l'année 1752. S'il nous répond qu'il a lu tous ces grands hommes, et qu'il aime mieux être de la religion de Socrate, de Pla-

ton, de Trajan, de Marc-Aurèle, de Cicéron, de Pline, etc., nous le plaindrons, nous prions Dieu qu'il l'illumine, et nous ne lui dirons point d'injures. Nous n'en disons point aux musulmans, aux disciples de Confucius. Nous n'en disons point aux Juifs mêmes, malgré leur crime envers le Messie; au contraire, nous commerçons avec eux, nous leur accordons les plus grands privilèges. Nous n'avons donc aucune raison pour crier avec tant de fureur contre ceux qui adorent un dieu avec les musulmans, les Chinois, les Juifs, et nous, et qui ne reçoivent pas plus notre théologie que toutes ces nations ne la reçoivent.

Nous concevons bien qu'on ait poussé des eris terribles dans le temps que d'un côté on vendait les indulgences et les bénéfices, et que de l'autre on dépossédait des évêques et qu'on forçait les portes des cloîtres. Le fiel coulait alors avec le sang; il s'agissait de conserver ou de détruire des usurpations : mais nous ne voyons pas que ni milord Bolyngbrocke, ni milord Shaftesbury, ni l'illustre Pope, qui a immortalisé les principes de l'un et de l'autre, aient voulu toucher à la pension d'aucun ministre du saint Évangile. Jurieu fit bien ôter une pension à Bayle; mais jamais l'illustre Bayle ne songea à faire diminuer les appointements de Jurieu. Demeurons donc en re-

pos. Prêchons une morale aussi pure que celle des philosophes, adorateurs d'un dieu, qui, d'accord avec nous dans ce grand principe, enseignent les mêmes vertus que nous, sur lesquelles personne ne dispute; mais qui n'enseignent pas les mêmes dogmes, sur lesquels on dispute depuis dix-sept cents ans, et sur lesquels on disputera encore.

RÉPONSE

D'UN ACADÉMICIEN DE BERLIN

A UN ACADÉMICIEN DE PARIS.

Tirée de la BIBLIOTHÈQUE RAISONNÉE; mois de juillet, août,
et septembre, page 227, article XII.

A Berlin, le 18 septembre 1752.

Voici l'exacte vérité qu'on demande. M. Moreau de Maupertuis, dans une brochure intitulée *Essai de cosmologie*, prétendit que la seule preuve de l'existence de Dieu est $AR + nRB$, qui doit être un *minimum**. Il affirme que, dans tous les cas possibles, l'action est toujours un *minimum*, ce qui est démontré faux; et il dit avoir découvert cette loi du *minimum*, ce qui n'est pas moins faux.

M. Kœnig, ainsi que d'autres mathématiciens, a écrit contre cette assertion étrange; et il a cité, entre autres choses, un fragment d'une lettre de Leibnitz, où ce grand homme disait avoir remarqué « que dans les modifications du mouvement l'action devient ordinairement un maximum ou un *minimum*. »

* Voyez page 52 de son recueil in-4°.

M. Moreau Maupertuis erut qu'en produisant ce fragment, on voulait lui enlever la gloire de sa prétendue découverte, quoique Leibnitz eût dit précisément le contraire de ce qu'il avance. Il força quelques membres pensionnaires de l'Académie de Berlin, qui dépendent de lui, de sommer M. Kœnig de produire l'original de la lettre de Leibnitz; et, l'original ne se trouvant plus, il fit rendre, par les mêmes membres, un jugement qui déclare M. Kœnig coupable d'avoir attenté à la gloire du sieur Moreau Maupertuis, en supposant une fausse lettre.

Depuis ce jugement, aussi incompetent qu'injuste, et qui déshonorait M. Kœnig, professeur en Hollande, et bibliothécaire de S. A. S. madame la princesse d'Orange, le sieur Moreau Maupertuis écrivit et fit écrire à cette princesse, pour l'engager à faire supprimer, par son autorité, les réponses que M. Kœnig pourrait faire. S. A. S. a été indignée d'une persécution si insolente; et M. Kœnig s'est justifié pleinement, non seulement en faisant voir que ce qui appartient à M. de Maupertuis dans sa théorie est faux, et qu'il n'y a que ce qui appartient à Leibnitz et à d'autres qui soit vrai; mais il a donné la lettre tout entière de Leibnitz, avec deux autres de ce philosophe. Toutes ces lettres sont du même style, il n'est pas possible de s'y méprendre; et il n'y a personne

qui ne convienne qu'elles sont de Leibnitz. Ainsi le sieur Moreau Maupertuis a été convaincu, à la face de l'Europe savante, non seulement de plagiat et d'erreur, mais d'avoir abusé de sa place pour ôter la liberté aux gens de lettres, et pour persécuter un honnête homme, qui n'avait d'autres crimes que de n'être pas de son avis. Plusieurs membres de l'Académie de Berlin ont protesté contre une conduite si criante, et quitteraient l'Académie que le sieur Maupertuis tyrannise et déshonore, s'ils ne craignaient de déplaire au roi qui en est le protecteur.

A. M. KOENIG,

BIBLIOTHÉCAIRE DE MADAME LA PRINCESSE D'ORANGE.

A Potsdam, le 17 novembre 1753.

MONSIEUR,

Le libraire qui a imprimé une nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV*, plus exacte, plus ample, et plus curieuse que les autres, doit vous en faire tenir de ma part deux exemplaires; un pour vous, l'autre pour la bibliothèque de S. A. R. à qui je vous prie de faire agréer cet hommage et mon profond respect.

Il est bien difficile que dans un tel ouvrage, où il y a tant de traits qui caractérisent l'héroïsme de la maison d'Orange, il ne s'en trouve pas quelques uns qui puissent déplaire; mais une princesse de son sang, et née en Angleterre, connaît trop les devoirs d'un historien et le prix de la vérité, pour ne pas aimer cette vérité, quand elle est exprimée avec le respect que l'on doit aux puissances.

J'aurai sans doute bien des querelles à soutenir sur cet ouvrage; je puis m'être trompé sur beaucoup de choses que le temps seul peut éclaircir. Il ne s'agit pas ici de moi, mais du public; il n'est

pas question de me défendre, mais de l'éclairer; et il faut sans difficulté que je corrige toutes les erreurs où je serai tombé, et que je remercie ceux qui m'en avertiront, quelque aigreur qu'ils puissent mettre dans leur zèle. Cette vérité à laquelle j'ai sacrifié toute ma vie, je l'aime dans les autres autant que dans moi.

J'ai lu, monsieur, votre *Appel au public*, que vous avez eu la bonté de m'envoyer, et je suis revenu sur-le-champ du préjugé que j'avais contre vous. Je n'avais point été du nombre de ceux qu'on avait constitués vos juges, ayant passé tout l'été à Potsdam; mais je vous avoue que, sur l'exposé de M. de Maupertuis, et sur le jugement prononcé en conséquence, j'étais entièrement contre votre procédé.

Il s'agissait, disait-on, d'une découverte importante dont on vous accusait d'avoir voulu ravir la gloire à son auteur par envie et par malignité. On vous imputait d'avoir forgé une lettre de Leibnitz, dans laquelle vous aviez vous-même inséré cette découverte. On prétendait que, pressé par l'Académie de représenter l'original de cette lettre, vous aviez eu recours à l'artifice grossier de supposer, après coup, que vous en teniez la copie de la main d'un homme qui est mort il y a quelques années.

Jugez vous-même, monsieur, si je ne devais pas

avoir les préjugés les plus violents, et si vous ne devez pas pardonner à tous ceux qui vous ont condamné, quand ils n'ont été instruits que par les allégations de votre adversaire, confirmées par votre silence.

Votre *Appel* m'a ouvert les yeux, ainsi qu'à tout le public. Quiconque a lu votre Mémoire a été convaincu de votre innocence. Vos pièces justificatives établissent tout le contraire de ce que votre ennemi vous imputait. On voit évidemment que vous commençâtes par montrer à Maupertuis l'ouvrage dans lequel vous combattiez ses sentiments; que cet ouvrage est écrit avec la plus grande politesse et les égards les plus circonspects; qu'en le réfutant, vous lui avez prodigué des éloges; que vous lui avez d'abord avoué, avec la bonne foi et la franchise de votre patrie, tout ce qui concernait la lettre de Leibnitz. Vous lui dites que vous la teniez, avec plusieurs autres, des mains de feu Henzi; que l'original ne pourrait probablement se trouver; enfin vous imprimâtes et votre réfutation et une partie de la lettre de Leibnitz avec le consentement de votre adversaire, consentement qu'il signa lui-même. Les *Actes de Leipzig* furent les dépositaires de votre ouvrage, et de cette même lettre sur laquelle on vous a fait le plus étrange procès criminel dont on ait jamais entendu parler dans la littérature.

Il est clair comme le jour que cette lettre de Leibnitz, que vous rapportez aujourd'hui tout entière avec deux autres, ont été écrites par ce grand homme, et n'ont pu être écrites que par lui. Il n'y a personne qui n'y reconnaisse sa manière de penser, son style profond, mais un peu diffus et embarrassé; sa coutume de jeter des idées, ou plutôt des semences d'idées qui exigent à les développer. Mais ce qu'il y a de plus étrange dans cette affaire, et ce qui me cause une surprise dont je ne reviens point, c'est que cette même lettre de Leibnitz dont on faisait tant de bruit, cette lettre pour laquelle on a intéressé tant de puissances, cette lettre qu'on vous accusait d'avoir indignement supposée et d'avoir fabriquée vous-même pour donner à Leibnitz la gloire d'un théorème revendiqué par votre adversaire, cette lettre dit précisément tout le contraire de ce qu'on croyait; elle combat le sentiment de votre adversaire, au lieu de le prévenir.

C'est donc ici uniquement une méprise de l'amour-propre. Votre ennemi n'avait pas assez examiné cette lettre, que vous lui aviez remise entre les mains. Il croyait qu'elle contenait sa pensée, et elle contient sa réfutation. Fallait-il donc qu'il employât tant d'artifice et de violence, qu'il fatiguât tant de puissances, et qu'il poursuivît enfin ceux qui condamnent aujourd'hui sa méprise et

son procédé, pour quatre lignes de Leibnitz mal entendues, pour une dispute qui n'est nullement éclaircie, et dont le fond me paraît la chose la plus frivole?

Pardonnez-moi cette liberté; vous savez, monsieur, que je suis un peu enthousiaste sur ce qui me paraît vrai. Vous avez été témoin que je ne sacrifie mon sentiment à personne. Vous vous souvenez des deux années que nous avons passées ensemble dans une retraite philosophique avec une dame* d'un génie étonnant et digne d'être instruite par vous dans les mathématiques. Quelque amitié qui m'attachât à elle et à vous, je me déclarai toujours contre votre sentiment et le sien sur la dispute des *forces vives*. Je soutins effrontément le parti de M. de Mairan contre vous deux; et ce qu'il y eut de plaisant, c'est que, lorsque cette dame écrivit ensuite contre M. de Mairan sur ce point de mathématique, je corrigeai son ouvrage, et j'écrivis contre elle. J'en usai de même sur les *monades* et sur l'*harmonie préétablie*, auxquelles je vous avoue que je ne crois point du tout. Enfin je soutins toutes mes hérésies sans altérer le moins du monde la charité. Je ne pus sacrifier ce qui me paraissait la vérité à une personne à qui j'aurais sacrifié ma vie. Vous ne serez

* Madame la marquise du Châtelet.

donc pas surpris que je vous dise , avec cette franchise intrépide qui vous est connue , que toutes ces disputes où un mélange de métaphysique vient égarer la géométrie me paraissent des jeux d'esprit qui l'exercent et qui ne l'éclairent point. La querelle des *forces vives* était absolument dans ce cas. On écrirait cent volumes pour et contre , sans rien changer jamais dans la mécanique. Il est clair qu'il faudra toujours le même nombre de chevaux pour tirer les mêmes fardeaux , et la même charge de poudre pour un boulet de canon , soit qu'on multiplie la masse par la vitesse , soit qu'on la multiplie par le carré de la vitesse. Souffrez que je vous dise que la dispute sur la *moindre action* est beaucoup plus frivole encore. Il ne me paraît de vrai dans tout cela que l'ancien axiome , que la nature agit toujours par les voies les plus simples ; encore cette maxime demande-t-elle beaucoup d'explications.

Si M. de Maupertuis a inventé depuis peu ce principe , à la bonne heure ; mais il me semble qu'il n'eût pas fallu déguiser sous des termes ambigus une chose si claire ; et que ce serait la travestir en erreur que de prétendre , avec le père Malebranche , que Dieu emploie toujours la *moindre quantité d'action*. Nos bras , par exemple , sont des leviers de la troisième espèce , qui exercent une force de plus de cinquante livres pour en lever

une; le cœur, par sa systole et par sa diastole, exerce une force prodigieuse pour exprimer une goutte de sang qui ne pèse pas une dragme. Toute la nature est pleine de pareils exemples; elle montre dans mille occasions plus de profusion que d'économie. Heureusement, monsieur, toutes nos disputes pointilleuses sur des principes sujets à tant d'exceptions, sur des assertions vraies en plusieurs cas et fausses dans d'autres, n'empêcheront pas la nature de suivre ses lois invisibles et éternelles. Malheur au genre humain, si le monde était comme la plupart des philosophes veulent le faire! Nous ressemblons assez à Matthieu Garo*, qui affirmait que les citrouilles devaient croître au haut des plus grands arbres, afin que les choses fussent en proportion. Vous savez comment Matthieu Garo fut détrompé, quand un gland de chêne lui tomba sur le nez, dans le temps qu'il raisonnait en profond métaphysicien.

Voyez donc, monsieur, ce que c'est que de ne vouloir trouver la preuve de l'existence de Dieu que dans une formule d'algèbre, sur le point le plus obscur de la dynamique, et assurément sur le point le plus inutile dans l'usage. « Vous allez « vous fâcher contre moi, mais je ne m'en soucie « guère, » disait feu M. l'abbé Conti au grand

* La Fontaine, liv. IX, fab. IV.

Newton ; et je pense avec l'abbé Conti qu'à l'exception d'une quarantaine de théorèmes principaux qui sont utiles , les recherches profondes de la géométrie ne sont que l'aliment d'une curiosité ingénieuse ; et j'ajoute que , toutes les fois que la métaphysique s'y joint , cette curiosité est bien trompée. La métaphysique est le nuage qui dérobe aux héros d'Homère l'ennemi qu'ils croyaient saisir.

Mais que , pour une dispute si frivole , pour une bagatelle difficile , pour une erreur de nulle conséquence , confondue avec une vérité triviale , on intente un procès criminel dans les formes ; qu'on fasse déclarer faussaire un honnête homme , un compagnon d'étude , un ancien ami , c'est ce qui est en vérité bien douloureux.

Vous nous avez appris , dans votre *Appel* , une violence bien plus singulière : on m'a écrit des lettres de Paris pour savoir si la chose était vraie. Vous dites , et il n'est que trop véritable , que Maupertuis , après avoir réussi , comme il lui était si aisé , à vous faire condamner , a écrit et fait écrire plusieurs fois à madame la princesse d'Orange , de qui vous dépendez , pour vous imposer silence , et pour vous faire consentir vous-même à votre déshonneur. Vous croyez bien que toute l'Europe littéraire trouve son procédé un peu dur et fort inouï. Maupertuis aura la gloire d'avoir fait

ce qu'aucun souverain n'a jamais osé. Aveuglé par une méprise où il était tombé, il a soutenu cette méprise par une persécution; il a fait condamner et flétrir un honnête homme sans l'entendre, et lui a ordonné ensuite de ne point se défendre et de se taire.

Quel homme de lettres n'est saisi d'une juste indignation contre une cruauté ménagée d'abord avec tant d'artifice, et soutenue enfin avec tant de dureté? Où en seraient les lettres et les études en tout genre, si on ne peut être d'un sentiment opposé à celui d'un homme qui a su se procurer du crédit? Quoi! monsieur, si je disais que tous les angles d'un triangle sont égaux à deux droits, et que le président de l'Académie de Pétersbourg eût dit le contraire, il serait donc en droit de me faire condamner, et de m'ordonner le silence?

Vos plaintes ont été accompagnées des plaintes de tous les gens de lettres de l'Europe. Leurs voix se sont jointes à la vôtre; et, pour unique réponse, Maupertuis imprime qu'on ne doit pas savoir ce qu'il a écrit à madame la princesse d'Orange, que ce sont des secrets entre lui et elle qu'il faut respecter. Cette réponse est le dernier coup de pinceau du tableau, et j'avoue qu'on devait s'y attendre.

J'étais plein de ma surprise et de mon indignation, ainsi que tous ceux qui ont lu votre *Appel*;

mais l'une et l'autre cessent dans ce moment-ci. On m'apporte un volume de lettres que Maupertuis a fait imprimer il y a un mois : je ne peux plus que le plaindre ; il n'y a plus à se fâcher. C'est un homme qui prétend que , pour mieux connaître la nature de l'ame , il faut aller aux terres australes disséquer des cerveaux de géants hauts de douze pieds , et des hommes velus portant une queue de singe.

Il veut qu'on enivre les gens avec de l'opium , pour épier dans leurs rêves les ressorts de l'entendement humain.

Il propose de faire un grand trou qui pénètre jusqu'au noyau de la terre.

Il veut qu'on enduise les malades de poix-résine , et qu'on leur perce la chair avec de longues aiguilles ; bien entendu qu'on ne paiera point le médecin , si le malade ne guérit pas.

Il prétend que les hommes pourraient vivre encore huit à neuf cents ans , si on les conservait par la même méthode qu'on empêche les œufs d'éclore. La maturité de l'homme , dit-il , n'est pas l'âge viril , c'est la mort ; il n'y a qu'à reculer ce point de maturité.

Enfin il assure qu'il est aussi aisé de voir l'avenir que le passé ; que les prédictions sont de même nature que la mémoire ; que tout le monde peut prophétiser ; que cela ne dépend que d'un degré

de plus d'activité dans l'esprit, et qu'il n'y a qu'à exalter son ame. Tout son livre est plein, d'un bout à l'autre, d'idées de cette force. Ne vous étonnez donc plus de rien. Il travaillait à ce livre lorsqu'il vous persécutait; et je puis dire, monsieur, lorsqu'il me tourmentait aussi d'une autre manière. Le même esprit a inspiré son ouvrage et sa conduite.

Tout cela n'est point connu de ceux qui, chargés de grandes affaires, occupés du gouvernement des états, et du devoir de rendre heureux les hommes, ne peuvent baisser leurs regards sur des querelles et sur de pareils ouvrages. Mais moi qui ne suis qu'un homme de lettres, moi qui ai toujours préféré ce titre à tout, moi dont le métier est, depuis plus de quarante ans, d'aimer la vérité et de la dire hardiment, je ne cacherai point ce que je pense. On dit que votre adversaire est actuellement très malade, je ne le suis pas moins; et, s'il porte dans son tombeau son injustice et son livre, je porterai dans le mien la justice que je vous rends. Je suis, avec autant de vérité que j'en ai mis dans ma lettre, monsieur, votre, etc.

LE TOMBEAU DE LA SORBONNE.

1752.

Lorsque la Sorbonne était occupée à censurer des livres de physique, de philosophie, et de jurisprudence, et qu'on croyait que ses disparates étaient au comble, un nouvel orage porta son vaisseau sans gouvernail d'un autre côté, et le fit donner dans un écueil qui l'a fracassé sans ressource.

Pour être reçu docteur en la faculté de théologie de Paris, il faut soutenir une thèse pendant dix heures de suite. Un jeune bachelier de beaucoup d'esprit, fort instruit, et qui fait grand usage des bons auteurs, se proposa de soutenir cette thèse à son tour; c'était l'abbé de Prades, homme de condition, neveu de M. de La Vallette, maréchal-de-camp, assez connu par les services qu'il a rendus dans la dernière guerre.

Ce jeune homme, qui n'avait d'autre intention que de percer dans le moule et de faire son chemin dans l'Église, comme les autres, porta d'abord, selon l'usage, sa thèse manuscrite à examiner au professeur Hock, qui devait être son président; au syndic Dugard, chanoine de Notre-Dame; au chanoine de Saint-Benoit, Langlé, grand-maitre des études, qui l'examinèrent scrupuleusement,

l'approuvèrent, la munirent de leur seing, selon les formalités d'usage; après quoi elle fut imprimée, et le candidat en distribua quatre cent cinquante exemplaires aux autres docteurs plusieurs jours avant l'action. Outre les examinateurs, il y a encore des censeurs au nombre de douze; le bachelier leur porta sa thèse imprimée; aucun d'eux n'y trouva le moindre objet de censure; il la soutint enfin, le 18 novembre 1751, avec l'approbation universelle; les censeurs signèrent avec éloge; les docteurs reçurent l'argent que les répondants donnent en pareil cas. M. l'abbé de Prades allait être reçu licencié, et même obtenir le premier lieu, comme celui de toute la licence qui s'était le plus distingué. Il n'avait qu'un seul reproche à se faire, c'était de s'être laissé emporter au zèle aveugle de la Sorbonne contre quelques opinions de MM. de Buffon et de Montesquieu, qu'il qualifia trop durement; il s'exposait par-là à déplaire aux plus honnêtes gens du royaume; mais il ne s'attendait pas que la Sorbonne dût le punir d'avoir pris sa défense avec trop de vigueur, ni qu'elle eût jamais l'audace et la bassesse de proscrire une thèse qu'elle avait adoptée avec solennité, dont elle seule devait répondre, et qui était devenue son propre ouvrage, selon ses statuts.

Pour connaître le principe de cette étonnante

contrariété, il est nécessaire d'expliquer ce qui se passait alors.

Une société de vrais savants entreprit, il y a quelques années, le *Dictionnaire de l'Encyclopédie*. Tout le public, et en particulier les libraires, étaient imbus de l'idée que cet ouvrage devait faire tomber le *Dictionnaire de Trévoux*, qu'on achetait faute d'autres, quoiqu'on en connût l'insuffisance et les fautes grossières.

Malheureusement ce sont les pères jésuites qui sont en grande partie les auteurs de ce *Dictionnaire de Trévoux*, qui ne laisse pas de leur rapporter quelque émolument : dès qu'ils entendirent parler de l'*Encyclopédie*, ils la décrièrent; mais sitôt qu'ils virent le crédit qu'elle prenait, ils voulurent y travailler; ils se proposèrent pour la théologie et pour la morale; ou ne voulut ni d'une théologie ni d'une morale de jésuites. Les libraires sentirent très bien que cela seul décréditerait leur livre, qui les constitue en des frais immenses. Quel est le libraire qui voudra sacrifier cent mille écus aux jésuites? Ceux-ci, étant éconduits, font jouer tous leurs ressorts pour supprimer l'*Encyclopédie*, et pour ruiner par-là les libraires qui en ont entrepris l'impression. Ils soulevèrent les puissances, en se servant de leur cri de guerre: *À l'impie!* Ce cri n'aurait fait qu'attirer contre eux celui du public, si on avait eu affaire à des supérieurs

instruits; mais on avait affaire à l'ancien évêque de Mirepoix : on est obligé d'avouer ici, avec toute la France, combien il est triste et honteux que cet homme si borné ait succédé aux Fénélon et aux Bossuet. Il a la scuille des bénéfices : c'est un ministre : le clergé de France est à ses ordres; il l'a avili et bouleversé; c'est lui qui est l'auteur de cette entreprise des *billets de confession*, qui a tant fait rire l'Europe; lui seul a empêché le bien que le roi voulait faire au royaume, en rendant l'ordre de Saint-Louis susceptible de bénéfices. Le roi ne pouvait faire un plus grand bien, ni l'évêque de Mirepoix un plus grand mal; il est continuellement entouré de délateurs.

Un prêtre de cette espèce, nommé Millet, connu pour tel dans Paris, homme qui nourrit la duplicité et l'infamie de l'espionnage sous les apparences de la douceur et de la dévotion, fut l'organe dont on se servit pour persuader à l'ancien évêque de Mirepoix que l'*Encyclopédie* était un livre contre la religion chrétienne. Le fanatisme fut poussé au point qu'on obtint un arrêt du Conseil pour supprimer l'ouvrage. Enfin, grace aux soins des plus dignes ministres et des plus éclairés magistrats, la France ne fut point privée de l'ouvrage utile qui lui fait déjà tant d'honneur dans toute l'Europe; il n'en coûta que quelques changements de peu de conséquence. Le livre continue à s'im-

primer avec succès, malgré toutes les chicanes qu'on n'a cessé de lui faire. Les jésuites furent confondus, et n'en furent, comme on le croira aisément, que plus implacables. Il s'agissait de leur intérêt, et de ce qu'ils imaginaient être leur gloire, quoiqu'il n'y ait en effet que de la honte à être les auteurs du *Dictionnaire de Trévoux*.

Il faut savoir que, parmi les principaux associés qui travaillaient à l'*Encyclopédie*, il y en a très peu qui soient théologiens : ils avaient prié l'abbé de Prades de leur fournir quelques articles qui regardent cette étude : il en donna en effet plusieurs, tels que celui de *Certitude*, dans lequel la philosophie la plus sage sert de base à la théologie la plus exacte. Que font alors les jésuites ? la thèse de cet abbé tombe entre leurs mains : il est aisé de trouver par-tout des hérésies ; on en trouverait dans l'Oraison dominicale ; et si quelqu'un disait aujourd'hui pour la première fois : *Ne nous induisez point en tentation*, il suffirait d'une cabale pour faire condamner au feu cette prière. Les jésuites répandent le bruit, par leurs fidèles émissaires, que la thèse de l'abbé de Prades est impie ; que c'est l'ouvrage de tous les auteurs de l'*Encyclopédie* ; que c'est un complot pour ruiner la religion chrétienne.

Les pères, exclus de la faculté, y entretiennent toujours des intelligences, comme on fait dans

une ville ennemie qu'on veut surprendre : ils s'adressent à un vieux docteur nommé Le Rouge , ancien syndic et approbateur de leur *Journal de Trévoux*, et leur créature. Le père Dupré lui dit : Il faut dénoncer à la Sorbonne la thèse qu'on y a soutenue. Le Rouge représente au père Dupré et aux autres quelle honte ce serait pour lui et quel affront à la Sorbonne d'accuser d'impiété une thèse devenue celle de tout le corps par ses statuts. Les jésuites insistent ; ils tronquent et torquent des propositions ; ils donnent par écrit à Le Rouge ce qui regarde les guérisons opérées par Jésus-Christ. Vous voyez, disent-ils, qu'on les compare à celles d'Esculape. Hélas ! mes pères, répond l'abbé Le Rouge, on ne dit là que ce que j'ai dit moi-même dans mon traité dogmatique sur les miracles, et ce qu'a soutenu le docteur dom Lataste, bénédictin, évêque de Bethléem, et cent autres docteurs : ils prétendent que tout ce qui distingue les guérisons opérées par Jésus-Christ, c'est qu'elles ont été prédites ; que c'est ce qui discerne seul les opérations de Dieu d'avec celles qu'on impute à d'autres puissances ; que toute l'antiquité et la Bible même attestent les miracles des enchanteurs et des démons ; qu'on a cru aux miracles d'Esculape, de Vespasien, d'Apollonius de Tyane, ainsi qu'aux oracles. Il n'y a donc point d'autre moyen d'assurer la mission de Jésus-

Christ et de distinguer ses miracles que de recourir aux prophéties; c'est la seule manière même dont la Sorbonne et vous avez réfuté les miracles de Saint-Médard.

Les jésuites ne se rendirent point à ces arguments *ad hominem*. Le père Dupré dit à Le Rouge : Vous devez savoir qu'on peut aisément condamner dans un homme ce qu'on a approuvé dans un autre. Ne songeons qu'aux mots, et point aux choses; voilà les mots d'Esculape et de Jésus-Christ. La thèse, dans un autre endroit, fait des difficultés sur la chronologie des Hébreux: vous m'allez encore dire que tous les savants de l'Europe font ces difficultés; il n'importe. Il est dit dans la thèse que la loi de Moïse n'admet que des récompenses et des peines temporelles; on sait que rien n'est plus vrai; mais on peut en inférer que Moïse ne connaissait pas l'immortalité de l'ame. Mais, mon père, remarquez qu'il dit un peu plus bas, dans sa thèse, que Moïse connaissait l'immortalité de l'ame, et même les plus idiots d'entre les Hébreux. Cela est embarrassant, répondit le père Dupré; mais vous ne mettrez pas cela dans l'extrait.

Il est dit sur-tout, continue le jésuite, que le droit d'inégalité est un droit barbare qui n'est que le droit du plus fort; voilà qui intéresse les puissances séculières: l'abbé de Prades doit être con-

damné en Parlement comme en Sorbonne, et passer sa vie entre quatre murailles. Ah ! c'est trop, mes pères ; vous portez trop loin l'emportement et la vengeance. Comment peut-on prendre pour le système de l'auteur ce qu'il ne cite que pour le réfuter ? Quoi ! vous n'avez pas lu la thèse ? ne la lira-t-on pas ? Le licencié ne dit-il pas en termes exprès que c'est le système damnable et horrible de Hobbes ? ne le réduit-il pas en poudre ? N'importe, encore une fois, dirent les jésuites ; personne ne lit une thèse, et tout le monde lira les propositions qui seront condamnées ; et on mettra l'abbé de Prades dans un lieu d'où il ne pourra nous répondre. L'abbé Le Rouge frémit d'horreur. Il voulut répliquer, mais on lui ferma la bouche en lui disant : Monseigneur l'ancien évêque de Mirepoix le veut : obéissez. Le Rouge s'en alla, incertain encore de ce qu'il devait faire ; mais en peu de temps les jésuites surent le déterminer.

Cependant les jésuites, dans leur collège, font soutenir une thèse dans laquelle ils traitent l'abbé de Prades, docteur de Sorbonne, d'impie et de perturbateur du repos public. Ils se répandent dans tout Paris, ils minent sous terre, et font une guerre offensive publiquement. Ils parviennent enfin à leur grand but, qui est que la Sorbonne se divise. Quelques jansénistes intéressés à soutenir les miracles de monsieur Paris, sachant bien

que ces miracles n'ont pas été prédits, se joignent aux jésuites mêmes. On parle aux magistrats, aux évêques, à l'archevêque de Paris^{*}; et tout cela, parceque le *Dictionnaire de l'Encyclopédie* vaut mieux que le *Dictionnaire de Trévoux*. Le délateur Millet assure l'évêque de Mirepoix que l'abbé de Prades n'est que l'organe des auteurs de ce *Dictionnaire*: c'est ainsi qu'une indigne jalousie d'auteurs détruits sans ressource la fortune d'un homme de qualité, et le couvre de flétrissures. L'évêque de Mirepoix fait dire à la Sorbonne qu'il faut absolument qu'elle condamne la thèse.

Depuis le 2 décembre 1751 jusqu'au 15, on s'assemble en Sorbonne. Les émissaires des jésuites, Le Rouge en chancelant encore, Gaillande en homme furieux, demandent vengeance, de quoi? d'une thèse que la Sorbonne doit avouer pour sienne. Ils demandent que ce corps se déshonore à jamais. Il faut que cette Sorbonne déclare qu'elle n'a pas entendu un seul mot de la thèse, laquelle elle a examinée pendant quatre jours, laquelle elle a fait soutenir, laquelle elle a approuvée, et qui est son propre ouvrage; ou qu'elle avoue qu'elle-même en corps a soutenu un système complet contre la religion chrétienne. Il n'y a pas de milieu, c'est dans ce cul-de-sac que la cabale des jésuites et un théatin ont poussé la Sor-

^{*} Christophe de Beaumont.

bonne, qui s'en aperçoit bien aujourd'hui, et qui en gémit, mais trop tard.

Un docteur des plus vertueux et des plus éclairés, l'abbé Legros, chanoine de la Sainte-Chapelle, excellent théologien, alla pendant ce temps représenter à l'ancien évêque de Mirepoix l'énormité et le scandale de cette conduite, qu'on allait couvrir la Sorbonne d'un opprobre éternel, qu'on perdait un jeune homme innocent, que sa thèse était très raisonnable, et qu'il se croyait, lui, obligé, en conscience et en honneur, de prendre le parti de l'abbé de Prades; que c'était en effet secourir la Sorbonne, qui s'allait perdre, en se condamnant elle-même. L'évêque de Mirepoix lui défend d'aller en Sorbonne, et le menace, s'il y va, d'une lettre de cachet. Voilà sur quel ton il parle, et comment il use de son crédit. M. Legros eut pourtant le courage d'aller à ces assemblées tumultueuses; il y parla avec sagesse, et fut secondé d'environ quarante docteurs qui savent le latin, qui avaient lu la thèse, et qui l'approuvèrent toujours. *Voilà la troupe des déistes*, s'écria l'insensé Gaillande. On l'obligea à demander pardon, en pleine assemblée, de ces paroles, qui auraient dû le faire exclure. Mais on avait eu soin de faire venir plus de cent moines qui n'avaient jamais lu la thèse, et qui opinaient contre elle de toutes leurs forces.

Pendant ces rumeurs, l'abbé de Prades demandait d'être admis et entendu. Cinquante docteurs furent d'avis de l'entendre en ses défenses, attendu que cela est de droit commun; mais la foule des moines envoyés par l'évêque de Mirepoix et par les jésuites fit passer l'avis contraire, ce qui n'est pas sans exemple. Il court alors chez l'évêque de Mirepoix; il lui offre de se rétracter s'il s'est servi d'expressions qui puissent souffrir un sens odieux. C'est assurément la démarche de l'innocence. L'évêque de Mirepoix lui promet sa grace, en cas qu'il dise que ce sont les auteurs de l'*Encyclopédie* qui ont fait sa thèse.

L'abbé de Prades répondit à l'évêque de Mirepoix : « Comment voulez-vous que je me rende « coupable d'une imposture si lâche? Il y a huit « ans que j'étudie la théologie. Ma thèse, vous « le savez, n'est que le précis d'un ouvrage que « j'ai fait en faveur de la religion chrétienne : les « auteurs de l'*Encyclopédie* ne savent point la théo- « logie; ils n'ont vu ni mon ouvrage ni ma thèse : « pouvez-vous vous livrer à la fureur de leurs en- « nemis, au point de me proposer, sans rougir, la « manœuvre indigne que vous exigez? » Que répond Mirepoix à ces paroles? Il répond par la menace d'une lettre de cachet. Il envoie ensuite des émissaires chez l'abbé de Prades pour lui conseiller de s'enfuir. Enfin il ose demander au roi une let-

tre de cachet contre lui : mais comment s'y prend-il pour l'obtenir ? par une calomnie horrible. Il fait entendre au roi que l'abbé de Prades a soutenu en Sorbonne une autre thèse que celle qui avait été approuvée. Les lettres que l'abbé de Prades avait écrites à l'ancien évêque de Mirepoix et à l'archevêque de Paris firent ouvrir les yeux à toute la cour ; on fut surpris, en les lisant, d'apprendre que la thèse qui faisait tant de bruit était la même que celle qui avait été approuvée en Sorbonne, et soutenue dix heures de suite en sa présence. On fut indigné en même temps qu'on eût osé porter la calomnie jusqu'à vouloir persuader au roi que l'abbé de Prades avait substitué une mauvaise thèse à celle qui avait été approuvée. Le roi, instruit de la vérité, fit perdre à l'ancien évêque de Mirepoix le pouvoir d'immoler ce jeune homme, en abusant de son autorité. Ainsi, par cet odieux artifice, si ces lettres n'avaient point été envoyées à la cour, un théatin calomniateur réduisait un roi aimé de son peuple à être le persécuteur d'un innocent.

Enfin la Sorbonne s'assemble pour la quatorzième fois : un nommé Grageon, vicaire de Saint-Roch, docteur de Navarre, s'entretenant avec le docteur Foucher dans la salle avant l'assemblée, Foucher dit à Grageon ces propres mots : « Je vous avoue que je suis bien embarrassé ; cette

« thèse est d'un latin extraordinaire que je n'entends pas ; elle roule sur des points historiques que je n'ai jamais étudiés. Comment puis-je la condamner ?—Je ne l'entends pas plus que vous, lui dit Grageon ; je ne l'ai lue ni ne la lirai ; il faut bien que je la condamne : je vous conseille d'en faire autant. »

Enfin la salle se garnit ; on opine ; le docteur Tamponnet élève sa voix , et commence par décider que la thèse est impie d'un bout à l'autre , et que la religion chrétienne est renversée.

M. Digotrets, le plus savant homme de la faculté et le meilleur logicien , dit : « Messieurs, permettez-moi de vous dire que, pour bien entendre cette thèse, il faut un peu de connaissances et de réflexion ; c'est le système de religion depuis la création du monde jusqu'à nos jours ; système où les raisonnements sont par-tout enchaînés aux faits. J'ai lu cinq fois cette savante thèse , et il s'en faut bien que j'y aie rien trouvé de répréhensible. Il faut revenir aux voix et motiver son avis, sans quoi nous allons nous déshonorer. » Grageon prit alors la parole, et dit : « Vous avez lu cinq fois la thèse , et vous n'y avez point trouvé d'erreurs ? Moi je ne l'ai lue qu'une fois, et j'y ai trouvé cent impiétés. »

Foucher, qui une heure auparavant avait entendu l'aveu contraire de Grageon , ne put s'ém-

pécher de dire avec indignation : « Monsieur, comment pouvez-vous affirmer devant la Sorbonne que vous avez lu la thèse, vous qui m'avez dit, il n'y a qu'une heure, que vous ne l'avez jamais lue? Eh! comment pouvez-vous, répliqua Grageon à Foucher, abuser publiquement de la confiance que je vous ai faite en particulier? vous êtes un traître. — Vous êtes un menteur, » dit Foucher. Grageon fend la presse, et prend Foucher par le collet; ils se donnent plusieurs coups de poing en plein Sorbonne; on se met entre deux. Le docteur Gervais, grand-maitre de la maison de Navarre, les sépare avec peine; cette scène ne peut se passer sans un grand bruit. Les clameurs de tant de gens qui couraient çà et là dans la salle firent venir les voisins; le concours de ceux-ci alarma le peuple; ils disent qu'on s'égorge; les autres, que le feu a pris dans la Sorbonne: plus de deux mille hommes assiègent la porte en moins d'un quart d'heure.

Les docteurs, honteux de cette scène, reprennent à la fin leurs esprits. On fait faire silence, on procède avec plus de règle; on va aux voix. Le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois arrive alors à travers la presse du peuple; il se fait ouvrir: Messieurs, dit-il, j'ai affaire; je viens seulement donner ma voix: je suis de l'avis de Tamponnet. Ayant dit ces mots, il se retire. L'assemblée, au-

paravant prête d'en venir aux coups, éclata de rire.

A peine le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois a-t-il fait rire la Sorbonne, qu'un autre docteur vient diversifier la scène par une absurdité que les savants de l'Europe ne croiront pas. Mais, s'il est permis d'attester Dieu dans une affaire aussi contemptible, on prend ici Dieu à témoin que, dans toute cette relation, on n'avance pas un fait qui ne soit dans la plus exacte vérité.

Duport d'Auville, supérieur de la communauté des philosophes de Saint-Sulpice, arrive avec une traduction de Locke dans sa poche; il montre ce livre : « Voilà l'athée, dit-il, dans lequel l'abbé de Prades a pris sa thèse impie. Le précis du chapitre de Locke sur les idées innées est dans la thèse; et on sait assez que s'il n'y a point d'idées innées, il n'y a point de religion chrétienne. »

Qu'est-ce que les idées innées? se disaient plusieurs docteurs les uns aux autres. Les plus instruits expliquèrent la chose. Ils firent souvenir que les idées innées étaient du système de Descartes; que ces idées innées avaient été condamnées par la Sorbonne entière, dès que ce système avait paru; et qu'alors elles passèrent en Sorbonne comme tendantes à détruire la religion chrétienne, dont on veut aujourd'hui qu'elles soient devenues la pierre angulaire. Ils ajoutèrent que Locke a

démontré l'absurdité de ce système des idées innées par les meilleures raisons, et qu'enfin Locke n'était point un athée. Malgré les raisonnements invincibles que firent ces docteurs, il fut décidé, à la pluralité des voix, qu'il était impie (ce qu'on avait autrefois déclaré orthodoxe) de dire que nos idées nous viennent des sens.

Au milieu de tous ces orages, l'abbé de Prades est conseillé de s'adresser à des membres du Parlement et d'implorer leur justice. Il demanda audience au procureur-général. Ce magistrat lui proposa de le faire entendre dans le parquet de la grand'chambre. M. Le Fèvre d'Ormesson, avocat-général, l'interrogeait et rendait ses réponses à la grand'chambre. On ne peut concevoir comment dès ce moment l'abbé de Prades eut un nouvel ennemi dans cet avocat-général. Il faillit à tomber de son haut quand ce magistrat lui soutint dans le parquet que c'est une impiété de combattre les idées innées. Il était auparavant son ami; mais cette fois-là il lui parla durement et en maître; soit qu'il fût prévenu par le bruit public que les jésuites avaient excité, soit par quelque autre raison qu'on ne peut pas pénétrer. Il fit long-temps le théologien avec l'abbé de Prades, et l'accusa toujours d'avoir fait un complot contre la religion chrétienne. Mais il ne put empêcher que la grand'chambre, convaincue que la thèse approuvée par

la Sorbonne est devenue l'affaire de ce corps, ne renvoyât l'abbé de Prades absous.

Ce jugement de la grand'chambre attira à l'abbé de Prades l'inimitié du sieur d'Ormesson. Celui-ci attendait, pour l'accabler, que la Sorbonne eût achevé l'ouvrage que les jésuites et l'ancien évêque de Mirepoix lui avaient prescrit.

La Sorbonne, le 15 décembre, consumma sa honte. Elle proscrivit sa thèse, son propre ouvrage, malgré l'avis de plus de quarante docteurs. Elle condamna dix propositions, qu'il fallut tronquer, et par conséquent falsifier. Elle attribua à l'auteur ce qu'il avait expressément réfuté. Le décret fut dressé comme on put.

Le docteur Tamponnet fit la préface de la censure; et comme elle était en latin, il y fit quelques solécismes. Il eut d'ailleurs la prudence d'appeler ouvrage de ténèbres la thèse qui avait été soutenue en pleine Sorbonne, en présence de près de mille personnes. Une chose embarrassa Tamponnet et ses confrères : ce fut de se disculper d'avoir approuvé auparavant, avec unanimité, une thèse qu'il fallait condamner. Pour cet effet, Millet imagina de dire que la thèse avait été imprimée en trop petits caractères, et que les docteurs n'avaient pu la lire. Cette belle évasion fut applaudie. On oubliait que la thèse avait été examinée en manuscrit par les députés. Mais lorsqu'il fut ques-

tion d'exprimer en latin que ladite thèse avait été imprimée trop menu, la faculté ne put se tirer de ce pas: ils dirent tous qu'ils ne pouvaient exprimer en latin *une thèse imprimée menu*; et ils députèrent vers le sieur Le Beau, professeur de rhétorique, pour lui demander comment cette phrase pouvait être rendue en latin. Celui-ci envoya par écrit: *Thesim fusilium litterarum tenuitate digestam*; alors il n'y eut plus d'empêchement.

On exigea bientôt que l'archevêque de Paris donnât un mandement conforme au décret de la Sorbonne. Ses théologiens dressèrent le mandement, et ils y furent si embarrassés, ils sentirent si bien la difficulté, qu'ils réformèrent onze fois les planches imprimées.

Ce mandement fut lu au prône par tous les curés. L'abbé de Prades fut traité d'impie dans toutes les chaires. On prêcha publiquement que la thèse était un complot tramé contre la religion par tous les auteurs de l'*Encyclopédie*. On le dit tant, que tout Paris le crut, quoiqu'il fût très certain qu'aucun de ces auteurs n'avait vu la thèse. Alors l'avocat-général d'Ormesson eut la cruauté de demander à la tournelle ce qu'il n'avait pu obtenir de la grand'chambre; il obtint un décret de prise de corps contre l'abbé de Prades, décret rendu sans aucune formalité contre un homme déjà convaincu par la Sorbonne.

Cet abbé entièrement innocent, dont la thèse était celle de la Sorbonne, qui ne pouvait être coupable, puisqu'il avait offert cent fois de se rétracter s'il était besoin; lui qui est d'une famille qui a si bien servi l'état; lui que la grand'chambre n'avait pu condamner, et contre qui le roi équitable n'avait point voulu sévir, fut obligé de s'enfuir avec un de ses amis que les jésuites voulaient perdre aussi. Ils étaient tous deux tombés malades, et se trouvaient sans aucun secours; ils ont souffert toutes les calamités attachées à une fuite précipitée.

Tout lecteur impartial sera assurément touché de commisération en lisant cette suite de procédés affreux.

Il n'est pas étonnant qu'un vrai philosophe tel que le roi de Prusse, instruit de tous les maux qu'ont faits au monde les querelles théologiques, et convaincu de l'innocence d'un gentilhomme si indignement persécuté par les cabales des jésuites, l'ait pris sous sa protection. L'univers sait combien ce grand homme est le protecteur de la raison et de l'innocence opprimée. Le public commence déjà à penser comme lui sur cette affaire; tôt ou tard les tyrans particuliers trouvent dans le public un écueil contre lequel ils se brisent.

Nous en avons vu plus d'un exemple. En vain le docteur Lange avait fait persécuter le respec-

table docteur Wolf en qualité d'athée; ce même roi de Prusse, écoutant le public et sa propre raison, l'a fait chancelier de l'université de Hall, avec une pension de trois mille écus. En vain un tyran de Strasbourg avait fait condamner un innocent; le public a parlé, et après plusieurs années ce tyran même a été puni.

En vain dans nos provinces libres a-t-on voulu ôter à M. Kœnig la liberté de se défendre, dans une affaire purement littéraire, contre un despote littéraire aussi orgueilleux que mauvais écrivain; nous avons vu M. Kœnig accabler son adversaire par le poids de ses raisons. C'est une mauvaise voie que celle de l'autorité quand il s'agit de science, et la vérité triomphe toujours avec le temps.

INTRODUCTION

DE L'ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE UNIVERSELLE,

ÉDITION DE JEAN NEAUME.

1753.

Plusieurs esprits infatigables ayant débrouillé autant qu'on le peut le chaos de l'antiquité, et quelques génies éloquents ayant écrit l'histoire universelle jusqu'à Charlemagne, j'ai regretté qu'ils n'aient pas fourni une carrière plus longue; j'ai voulu, pour m'instruire de ce qu'ils ne disent pas, mettre sous mes yeux un précis de l'histoire, laquelle nous intéresse à mesure qu'elle devient plus moderne.

Ma principale idée est de connaître, autant que je pourrai, les mœurs des peuples, et d'étudier l'esprit humain; je regarderai l'ordre des successions des rois et la chronologie comme mes guides, mais non comme le but de mon travail. Ce travail serait bien ingrat si je me bornais à vouloir apprendre seulement en quelle année un prince indigne d'être connu succéda à un prince barbare.

Il semble, en lisant l'histoire, que la terre n'ait été faite que pour quelques souverains, et pour ceux qui ont servi leurs passions; tout le reste est

négligé. *Les historiens, semblables en cela aux rois, sacrifient le genre humain à un seul homme*¹. N'y a-t-il donc eu sur la terre que des princes? et faut-il que presque tous les inventeurs des arts soient inconnus, tandis qu'on a des suites chronologiques de tant d'hommes qui n'ont fait aucun bien ou qui ont fait beaucoup de mal? Autant il faut connaître les grandes actions des souverains qui ont changé la face de la terre, et sur-tout de ceux qui ont rendu les peuples meilleurs et plus heureux; autant on doit ignorer le vulgaire des rois qui ne servirait qu'à charger la mémoire.

Je me propose de diviser mon étude par siècles; mais je sens qu'en ne présentant à mon esprit que ce qui se fait précisément dans le siècle que j'aurai sous les yeux, je serai obligé de trop partager mon attention, de séparer en trop de parties les idées suivies que je veux me faire, d'abandonner la recherche d'une nation, ou d'un art, ou d'une révolution, pour ne la reprendre que long-temps après. Je remonterai donc quelquefois à la source éloignée d'un art, d'une coutume importante, d'une loi, d'une révolution. J'anticiperai quelque-

¹ Voici comment Voltaire modifia, dans l'édition de 1754, ce passage qu'il prétendit avoir été altéré dans celle de 1753: « Les historiens imitent en cela quelques tyrans dont ils parlent; ils sacrifient le genre humain à un seul homme. » Voyez dans la *Correspondance*, années 1753 et 1754, les lettres 1864 et 1878.

(N. D.)

fois, mais le moins que je pourrai, et en évitant, autant que ma faiblesse me le permettra, la confusion et la dispersion des idées. Je tâcherai de présenter à mon esprit une peinture fidèle de ce qui mérite d'être connu dans l'univers.

Avant de considérer l'état où était l'Europe vers le temps de Charlemagne, et les débris de l'empire romain, j'examine d'abord s'il n'y a rien qui soit digne de mon attention dans le reste de notre hémisphère. Ce reste est douze fois plus étendu que la domination romaine, et m'apprend d'abord que ces monuments des empereurs de Rome, chargés des titres de maîtres et de restaurateurs de l'univers, sont des témoignages immortels de vanité et d'ignorance, non moins que de grandeur.

Frappés de l'éclat de cet empire, de ses accroissements et de sa chute, nous avons, dans la plupart de nos histoires universelles, traité les autres hommes comme s'ils n'existaient pas. La province de la Judée, la Grèce, les Romains se sont emparés de toute notre attention; et quand le célèbre Bossuet dit un mot des mahométans, il n'en parle que comme d'un déluge de barbares. Cependant beaucoup de ces nations possédaient des arts utiles que nous tenons d'elles; leurs pays nous fournissaient des commodités et des choses précieuses que la nature nous a refusées; et vêtus de leurs étoffes, nourris des productions de leurs terres,

instruits par leurs inventions, amusés même par les jeux qui sont le fruit de leur industrie, nous nous sommes fait avec trop d'injustice une loi de les ignorer.

ARTICLE

TIRÉ DU TOME V DE L'ENCYCLOPÉDIE *.

1757.

La générosité est un dévouement aux intérêts des autres, qui porte à leur sacrifier ses avantages personnels. En général, au moment où l'on relâche de ses droits en faveur de quelqu'un, et qu'on lui donne plus qu'il ne peut exiger, on devient généreux. La nature, en produisant l'homme au milieu de ses semblables, lui a prescrit des devoirs à remplir envers eux. C'est dans l'obéissance

* Voltaire avait composé pour l'*Encyclopédie* un article *Généreux*; cependant cet article ne porte pas dans l'*Encyclopédie* sa signature; mais il y est terminé par la note que voici: « Ce n'est « là qu'une partie des idées qui étaient renfermées dans un article « sur la générosité qu'on a communiqué à M. Diderot. Les bornes « de cet ouvrage n'ont pas permis de faire usage de cet article en « entier. »

Est-il croyable que les éditeurs de l'*Encyclopédie* aient rejeté un article de Voltaire pour en admettre un d'une plume anonyme? N'est-il pas probable au contraire que, ayant tronqué l'article de Voltaire, ils n'aient pas voulu le donner sous son nom?

Il est à remarquer que leur article sur l'article *Généreux* est sur un tout autre ton que celle qu'ils avaient mise en tête de l'article *Éloquence*. Cette circonstance, je ne me le dissimule pas, peut motiver des doutes. Malgré cela, j'ai cru pouvoir admettre cet article. (*Note de M. Beuchot.*)

à ces devoirs que consiste l'honnêteté, et c'est au-delà de ces devoirs que commence la générosité. L'ame généreuse s'élève donc au-dessus de l'intention que la nature semblait avoir en la formant. Quel bonheur pour l'homme de pouvoir ainsi devenir supérieur à son être! et quel prix ne doit point avoir à ses yeux la vertu qui lui procure cet avantage! On peut donc regarder la générosité comme le plus sublime de tous les sentiments, comme le mobile de toutes les belles actions, et peut-être comme le germe de toutes les vertus; car il y en a peu qui ne soient essentiellement le sacrifice d'un intérêt personnel à un intérêt étranger. Il ne faut pas confondre la grandeur d'ame, la générosité, la bienfaisance, et l'humanité: on peut n'avoir de la grandeur d'ame que pour soi, et l'on n'est jamais généreux qu'envers les autres; on peut être bienfaisant sans faire de sacrifices, et la générosité en suppose toujours; on n'exerce guère l'humanité qu'envers les malheureux et les inférieurs, et la générosité a lieu envers tout le monde. D'où il suit que la générosité est un sentiment aussi noble que la grandeur d'ame, aussi utile que la bienfaisance, et aussi tendre que l'humanité: elle est le résultat de la combinaison de ces trois vertus; et, plus parfaite qu'aucune d'elles, elle y peut suppléer. Le beau plan que celui d'un monde où tout le genre humain serait généreux!

Dans le monde tel qu'il est, la générosité est la vertu des héros; le reste des hommes se borne à l'admirer. La générosité est de tous les états; c'est la vertu dont la pratique satisfait le plus l'amour-propre. Il est un art d'être généreux : cet art n'est pas commun; il consiste à dérober le sacrifice que l'on fait. La générosité ne peut guère avoir de plus beau motif que l'amour de la patrie et le pardon des injures. La libéralité n'est autre chose que la générosité restreinte à un objet pécuniaire; c'est cependant une grande vertu lorsqu'elle se propose le soulagement des malheureux. Mais il y a une économie sage et raisonnée, qui devrait toujours régler les hommes dans la dispensation de leurs bienfaits. Voici un trait de cette économie. Un prince¹ donne une somme d'argent pour l'entretien des pauvres d'une ville; mais il fait en sorte que cette somme s'accroisse à mesure qu'elle est employée, et que bientôt elle puisse servir au soulagement de toute la province. De quel bonheur ne jouirait-on pas sur la terre, si la générosité des

¹ Le roi de Pologne, duc de Lorraine, a donné aux magistrats de la ville de Bar dix mille écus, qui doivent être employés à acheter du blé lorsqu'il est à bas prix, pour le revendre aux pauvres à un prix médiocre lorsqu'il est monté à un certain point de cherté. Par cet arrangement, la somme augmente toujours, et bientôt on pourra la répartir sur d'autres endroits de la province.

souverains avait toujours été dirigée par les mêmes vues!

On fait des générosités à ses amis, des libéralités à ses domestiques, des aumônes aux pauvres.

RÉFUTATION

D'UN ÉCRIT ANONYME,

CONTRE LA MÉMOIRE DE FEU M. JOSEPH SAURIN, DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, EXAMINATEUR DES LIVRES, ET PRÉPOSÉ AU JOURNAL DES SAVANTS *.

Si celui qui poursuit feu M. Saurin jusque dans le tombeau savait que cet académicien a laissé une famille nombreuse, il serait sans doute affligé d'avoir porté le poignard dans le cœur des enfants, en remuant les cendres du père.

S'il savait que le fils, aussi rempli de probité et de mérite que dénué de fortune, peut se voir arracher toutes ses espérances par les calomnies dont on noircit la mémoire de son père; s'il apprenait que ces calomnies peuvent priver d'établissement cinq filles vertueuses, il essuierait par ses larmes ce que sa coupable imprudence lui a fait écrire.

Jusqu'à quand verra-t-on non seulement les gens de lettres, qui doivent être humains, mais encore ceux dont la profession est d'être charitables, infecter les journaux et les dictionnaires, de

* Cet écrit anonyme fut inséré dans un journal suisse en 1758.

médisances, d'offenses personnelles, de scandales, que la religion réprouve et que le monde abhorre?

On imprima il y a quelques années, dans les *Suppléments de Moréri* et du célèbre Bayle, des anecdotes concernant feu M. Joseph Saurin. On l'accuse dans ces articles des actions les plus odieuses, parcequ'il avait quitté une secte pour une autre, ou plutôt parcequ'il avait mieux aimé vivre à Paris dans le sein des lettres, que de se consumer ailleurs dans le fatras des disputes théologiques. Je fus indigné de l'insolence du compilateur nommé Chauffepié, qui croyait avoir continué le dictionnaire de Bayle.

Les dictionnaires sont faits pour être les dépôts des sciences, et non les greffes d'une chambre criminelle. Cependant ce scandale imprimé fesait quelque effet dans les esprits faibles, et avides de la honte d'autrui.

J'avais passé trois années de ma jeunesse avec M. Joseph Saurin, dans l'étude de la géométrie et de la métaphysique; et ne l'ayant pu connaître dans le temps de ses malheurs et des faiblesses qu'on lui objectait (faiblesses dont je le crus très incapable), je fus intimement lié avec lui dans le temps de sa vie heureuse, c'est-à-dire ignorée, retirée, occupée, frugale, austère. Je le vis mourir avec une résignation courageuse, adorant Dieu en sage, se repentant de ses fautes, pardonnant

celles des autres, méprisant tant de faux systèmes que des hommes vains ont ajoutés à la parole de Dieu, et pénétré d'une religion pure, dont tout bon esprit sent la force et chérit les consolations.

C'est de quoi je rendis compte dans la liste* des écrivains du siècle de Louis XIV. Je n'ai cherché dans l'histoire de ce beau siècle, le modèle du siècle présent, qu'à rendre justice à tous les génies, à tous les savants, à tous les artistes qui le décorèrent. J'ai voulu, en louant les morts, exciter les vivants à leur ressembler. J'ai célébré les travaux des Fénelon, des Bossuet, des Pascal, des Bourdaloue, des Massillon, avec la même candeur que j'ai peint Louis XIV unissant les deux mers, foudrant la marine et le commerce, établissant la discipline militaire et la police, prévenant par ses bienfaits les hommes de génie et les savants dans toute l'Europe, méritant enfin, malgré ses défauts et ses fautes, le titre d'*homme prodigieux* que lui donne l'homme d'état don Ustariz, dans son excellent livre de l'Administration du royaume d'Espagne.

Les honnêtes gens de toutes les nations ont souscrit à ces vérités, excepté peut-être quelques ennemis invétérés, qui dans le fond de leur cœur admirent ce qu'ils haïssent. Il en a été de même de

* Articles *La Motte*, *Rousseau*, et *Saurin*.

tous les grands hommes du siècle de Louis XIV : l'équité du public leur a rendu justice, et l'esprit de parti a murmuré.

C'est ce qui arrive à l'occasion de Joseph Saurin, l'un des plus beaux génies du siècle des grandes choses. De très savants hommes éclairèrent alors le monde, et aujourd'hui on s'occupe à disséquer leurs cadavres.

Si ce philosophe était tombé dans des fautes graves, il faudrait les couvrir du manteau de la charité; c'est l'intérêt de la société, c'est celui de la religion. Que peut gagner un homme revêtu d'un ministère qu'il dit saint, quand il s'acharne à prouver que son confrère a mérité d'être repris de justice?

Il parle de prudence : y a-t-il de la prudence à déshonorer son état? Il parle de religion : y a-t-il de la religion à souiller la cendre d'un homme enseveli depuis plus de trente années, et à vouloir prouver qu'il a fini ses jours en criminel? Quelle religion de s'acharner contre les vivants et contre les morts! quel fruit en reviendra-t-il à la société, à la morale, à l'édification publique, quand on aura tristement combattu des témoignages respectables rendus en faveur d'une famille vertueuse?

Touché de l'affliction que l'impôsture préparait à cette famille, et pressé par les devoirs de l'hu-

manité, je vais trouver un gentilhomme, un ancien officier, seigneur de la terre dans laquelle Joseph Saurin avait été ce qu'on appelle ministre ou pasteur. Avez-vous jamais vu, lui dis-je, une lettre dans laquelle Saurin est supposé s'accuser lui-même des fautes dont on le charge, et qu'on a fait imprimer depuis peu? Non, répond cet officier plein de franchise et de bonté, je ne l'ai jamais vue; et je ne puis approuver l'usage qu'on en fait. Toute sa famille répond la même chose. Trois pasteurs respectables, animés des mêmes principes d'honneur, signent la même déclaration; et voilà qu'un homme qui n'ose pas signer son nom s'élève contre tous ces témoignages*. Je ne veux pas, dit-il, que vous rendiez la paix à des cœurs affligés: en vain tous vos témoignages sont authentiques; je veux, par un libelle sans nom, déchirer pieusement ceux que vous aurez généreusement consolés.

N'est-on pas en droit de dire à ce fanatique menteur: Par quelle cruauté inouïe venez-vous sans mission, sans titre, sans raison, persécuter la mémoire d'un sage que vous n'avez point connu, et du fond de votre petit pays, encore barbare, poursuivre ses enfants que vous ne connais-

* Ces pasteurs se sont attiré une affaire très grave pour avoir signé suivant leur conscience: tant le célèbre anatomiste Haller avait mis l'intolérance à la mode dans le canton de Berne!

sez pas? Montrez des preuves, ou faites amende honorable. Un accusateur doit avoir ses preuves en main; et quand il les a, il est odieux. S'il ne les a pas, il est calomniateur, et mérite d'être puni par la justice quand il y en a une.

Par quel excès incompréhensible avez-vous pu vous laisser emporter jusqu'à taxer de déisme et d'athéisme le service charitable rendu à la mémoire d'un mort, et à la réputation d'un fils qui donne déjà les plus grandes espérances d'être très supérieur à son père dans la littérature?

Misérable aboyeur de village, vous appelez déiste et athée celui qui défend l'innocence! et qui êtes-vous, vous qui l'outragez?

On sait que ce cloaque de turpitudes n'est que l'écoulement du bourbier dans lequel fut plongé le poète Jean-Baptiste Rousseau, après l'aventure de ses couplets, pour lesquels il fut condamné au bannissement perpétuel par le Châtelet et par le parlement de Paris. Il avait été assez fou pour avouer qu'il était l'auteur des cinq premiers couplets, et assez criminel pour oser accuser un vieux géomètre d'avoir fait les autres. Convaincu de calomnie et de subornation de témoins, il fut justement puni. Réfugié en Suisse parmi les domestiques du comte du Luc, ambassadeur de France, il y ourdit toutes ces impostures contre Joseph Saurin.

Il m'importe fort peu que Rousseau soit ou ne soit pas au nombre des artistes de paroles qui ont illustré la France, qu'il ait fait de passables ou de très ennuyeuses comédies, quelques odes harmonieuses et quelques unes de détestables, quelques épigrammes sur la sodomie et sur la bestialité; il m'importe encore très peu qu'un partisan intéressé de ces épigrammes l'appelle le grand Rousseau pour le distinguer des autres Rousseau. Je ne veux, dans ce petit écrit, que rendre gloire à la vérité sur des faits dont je suis parfaitement informé. Il y a deux monstres qui désolent la terre en pleine paix : l'un est la calomnie, et l'autre l'intolérance; je les combattrai jusqu'à ma mort.

AVERTISSEMENT

DU FACTUM DE M. SAINT-FOIX,

INSÉRÉ DANS LE RECUEIL DES FACÉTIES PARISIENNES
POUR LES SIX PREMIERS MOIS DE 1760.

Le sieur Saint-Foix est auteur des *Essais historiques sur Paris*, livre utile et agréable qui a beaucoup de succès, parcequ'on y trouve de la vérité, du sel, et de la sagesse. Dès qu'un auteur a produit quelque chose d'estimable, il est sûr d'avoir des critiques. Le public y gagne quelques instructions, et les auteurs des critiques quelque argent; c'est un petit objet de commerce établi depuis long-temps. Les auteurs des journaux et des feuilles vivent de cette marchandise; ils savent bien qu'ils ne travaillent pas pour la postérité; leurs feuilles se vendent comme les petites affiches, et plus elles sont satiriques, plus le débit est fort; c'est une affaire convenue.

La multitude des feseurs de feuilles étant augmentée depuis plusieurs années, le nombre a fait tort à la marchandise; le public s'est lassé des critiques littéraires, les folliculaires ont pris un autre tour; ils ont imaginé d'accuser d'athéisme les



auteurs dont ils font des extraits, et ont cru par-là réveiller l'attention de Paris. L'archidiacre Trublet, que l'on croyait n'être que dans les *moindres*, et les nommés Dinouart et Joannet se sont avisés de défendre la religion chrétienne à quinze sous par feuille, espérant que la modicité du prix al-lécherait les âmes dévotes; ils ont accusé le sieur Saint-Foix d'avoir mal parlé de la religion catho-lique, apostolique, romaine, et même de la ma-gistrature.

Le sieur Saint-Foix, qui n'entend pas raillerie, a résolu de leur donner sur les oreilles; mais ayant considéré qu'il était plus chrétien de leur faire un procès criminel, il les a assignés au Châtelet, pour être reconnu bon catholique, et serviteur du Par-lement.

•

LETTRE

ÉCRITE SOUS LE NOM DE M. CUBSTORF, PASTEUR DE HELMSTADT,
A M. KIRKEF, PASTEUR DE LAUVTORP.

Du 10 octobre 1760.

Je gémis, comme vous, mon cher confrère, des funestes progrès de la philosophie. Les magistrats, les princes pensent; nous sommes perdus. L'Angleterre sur-tout a corrompu l'Europe par ses malheureuses découvertes sur la lumière, sur la gravitation, sur l'aberration des étoiles fixes. Les hommes parviennent insensiblement à cet excès de témérité, de ne rien croire que ce qui est raisonnable; et ils répondent à plusieurs de nos inventions :

« Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi »
Hon., *de Art. poet.*

J'ai réfléchi, dans l'amertume de mon cœur, sur cette haine funeste que tant de personnes de tout rang, de tout âge, et de tout sexe, déploient si hautement contre nos semblables; peut-être nos divisions en sont-elles la source; peut-être aussi devons-nous l'attribuer au peu de circonspection de certaines personnes qui ont révolté les esprits au

lieu de les gagner. Nous avons insulté les sages, comme les luthériens outragent les calvinistes, comme les calvinistes disent des injures aux anglicans, les anglicans aux puritains, ceux-ci aux primitifs, nommés *quakers*, tous à l'Église romaine, et l'Église romaine à tous.

Si nous avions été plus modérés, je suis persuadé qu'on ne se serait pas tant révolté contre nous. Pardonnons, mon cher confrère, à ceux qui attaquent injustement les fondements d'un édifice que nous démolissons nous-mêmes, et dont nous prenons toutes les pierres pour nous les jeter à la tête.

Je pense que le seul moyen de ramener nos ennemis serait de ne leur montrer que de la charité et de la modestie; mais nous commençons par leur prodiguer les noms de *petits esprits*, de *libertins*, de *cœurs corrompus**, nous forçons leur amour-propre à se mettre contre nous sous les armes. Ne serait-il pas plus sage et plus utile d'employer la douceur, qui vient à bout de tout?

D'un côté, nous leur disons que nos opinions sont si claires qu'il faut être en démeuce pour les nier; de l'autre, nous leur erions qu'elles sont si obscures, « qu'il ne faut pas faire usage de sa raison avec elles. » Comment veut-on qu'ils ne soient

* Expressions du discours de Le Franc de Pompignan, qui a donné lieu aux pièces intitulées *les Si, les Quand*, etc. (FACÉTIES)

pas embarrassés par ces deux expositions contradictoires ?

Chacune de nos sectes prétend le titre d'*universelle* ; mais qu'avons-nous à répondre, quand nos adversaires prennent une mappemonde, et couvrent avec le doigt le petit coin de la terre où notre secte est confinée ?

Montrons-leur qu'elle mériterait d'être universelle, si nous étions sages ; ne les révoltons point en leur disant qu'il n'y a de probité que chez nous : voilà ce qui a le plus soulevé les savants. Ils ne conviendront jamais que Confucius, Pythagore, Zaleucus, Soerate, Platon, Caton, Scipion, Cicéron, Trajan, les Antonins, Épictète, et tant d'autres, n'eussent pas de vertu ; ils nous reprocheront de calomnier, par cette assertion odieuse, les hommes de tous les temps et de tous les lieux. Hélas ! l'anabaptiste, les mains teintes de sang, aurait-il été bien reçu à dire, pendant le siège de Munster, qu'il n'y avait de probité que chez lui ? le calviniste aurait-il pu le dire en assassinant le duc de Guise ? le papiste en sonnant les matines de la Saint-Barthélemi ? Poltrot, Clément, Châtel, Ravallae, le jésuite Le Tellier, étaient très dévots ; mais en bonne foi n'aimeriez-vous pas mieux la probité de La Mothe-le-Vayer, de Gassendi, de Locke, de Bayle, de Descartes, de Middleton, et de cent autres grands hommes que je vous nommerais ? Non,

mon frère, ne nous servons jamais de ces malheureux arguments qu'on rétorque si aisément contre nous-mêmes. Le père Canaye disait : *Point de raison*; et moi je dis : *Point de dispute, point d'insolence*.

On dit qu'autrefois nous nous sommes laissé emporter à l'ambition, à la haine, à l'avarice, à la vengeance; que nous avons disputé aux princes leur juridiction; que nous avons troublé les états, que nous avons répandu le sang: ne tombons plus dans ces horribles excès; convenons que l'Eglise est dans l'état, et non l'état dans l'Eglise. Obéissons aux princes comme tous les autres sujets. Ce sont nos scandales encore plus que nos dogmes qui nous ont fait tant d'ennemis. On ne s'élève contre les lois et contre les fonctions des magistrats dans aucun pays de la terre. Si on s'est élevé contre nous dans tous les temps et dans tous les lieux, à qui en est la faute? •

L'humilité, le silence, et la prière, doivent être nos seules armes.

Les savants ne croient pas certaines assertions (ni nous non plus). Eh bien! les croiront-ils davantage quand nous les outragerons? Les Chinois, les Japonais, les Siamois, les Indiens, les Tartares, les Turcs, les Persans, les Africains, ne croient pas en nous; irons-nous pour cela les traiter tous les jours de perturbateurs du repos

de l'état, de mauvais citoyens, d'ennemis de Dieu et des hommes? Pourquoi ne disons-nous point d'injures à toutes ces nations, et outrageons-nous un Allemand, un Anglais, qui ne pensent pas comme nous? Pourquoi tremblons-nous respectueusement devant un souverain qui nous méprise; et déclamons-nous si fièrement contre un particulier sans crédit, que nous soupçonnons de ne pas nous estimer assez?

Cette rage de vouloir dominer sur les esprits doit être bien confondue. Je vois que chaque effort que nous faisons pour nous relever sert à nous abattre. Laissons en repos les puissants du monde et les hommes instruits, afin qu'ils nous y laissent; vivons en paix avec ceux que nous ne subjuguons jamais, et qui peuvent nous décrier. Réprimons sur-tout la hauteur et l'emportement, qui conviennent si mal, et qui réussissent si peu.

Vous connaissez le pasteur Durnol; c'est un bon homme au fond, mais il est fort colérique. Il expliquait un jour le *Pentateuque* aux enfants, et il en était à l'article de l'âne de Balaam : un garçon se mit à rire, M. Durnol fut indigné; il cria, il menaça, il prouva que les ânes pouvaient parler très bien, sur-tout quand ils voyaient devant eux un ange armé d'une épée : le petit garçon se mit à rire davantage; M. Durnol s'emporta; il donna un grand coup de pied à l'enfant, qui

lui dit en pleurant : Ah ! je conviens que l'âne de Balaam parlait, mais il ne ruait pas.

Cette naïveté a fait sur moi une grande impression, et j'ai conseillé depuis à tous mes amis de cesser de ruer et de braire.

FRAGMENT D'UNE LETTRE

DE LORD BOLYNGBROCKE.

1760.

Un très grand prince me disait, il y a deux mois, aux eaux d'Aix-la-Chapelle, qu'il se ferait fort de gouverner très heureusement une nation considérable sans le secours de la superstition. Je le crois fermement, lui répondis-je; et une preuve évidente, c'est que moins notre Église anglicane a été superstitieuse, plus notre Angleterre est devenue florissante; encore quelques pas, et nous en vaudrions mieux. Mais il faut du temps pour guérir le fond de la maladie, quand on a détruit les principaux symptômes.

Les hommes, me dit ce prince, sont des espèces de singes qu'on peut dresser à la raison comme à la folie. On a pris long-temps ce dernier parti; on s'en est mal trouvé. Les chefs barbares qui conquièrent nos nations barbares crurent d'abord emmuseler les peuples par le moyen des évêques. Ceux-ci, après avoir bien sellé et fessé les sujets, en firent autant aux monarques. Ils détrônèrent Louis-le-Débonnaire ou le sot, car on ne détrône que les sots; il se forma un chaos d'absurdités,

de fanatisme, de discordes intestines, de tyrannie, et de sédition, qui s'est étendu sur cent royaumes. Fesons précisément le contraire, et nous aurons un effet contraire. J'ai remarqué, ajouta-t-il, qu'un très grand nombre de bons bourgeois, de prêtres, d'artisans même, ne croient pas plus aux superstitions que les confesseurs des princes, les ministres d'état, et les médecins. Mais qu'arrive-t-il? ils ont assez de bon sens pour voir l'absurdité de nos dogmes, et ils ne sont ni assez instruits ni assez sages pour pénétrer au-delà. Le Dieu qu'on nous annonce, disent-ils, est ridicule; donc il n'y a point de Dieu. Cette conclusion est aussi absurde que les dogmes qu'on leur prêche; et, sur cette conclusion précipitée, ils se jettent dans le crime, si un bon naturel ne les retient pas.

Proposons-leur un Dieu qui ne soit pas ridicule, qui ne soit pas déshonoré par des contes de vieilles, ils l'adoreront sans rire et sans murmurer; ils craindront de trahir la conscience que Dieu leur a donnée. Ils ont un fonds de raison, et cette raison ne se révoltera pas. Car enfin, s'il y a de la folie à reconnaître un autre que le souverain de la nature, il n'y en a pas moins à nier l'existence de ce souverain. S'il y a quelques raisonneurs dont la vanité trompe leur intelligence jusqu'à lui nier l'intelligence universelle, le très

grand nombre, en voyant les astres et les animaux organisés, reconnaitra toujours la puissance formatrice des astres et de l'homme. En un mot, l'honnête homme se plie plus aisément à fléchir devant l'Être des êtres que sous un natif de la Mecque ou de Bethléem. Il sera véritablement religieux en écrasant la superstition. Son exemple influera sur la populace, et ni les prêtres ni les gueux ne seront à craindre.

Alors je ne craindrai plus ni l'insolence d'un Grégoire VII, ni les poisons d'un Alexandre VI, ni le couteau des Clément, des Ravallac, des Balthazar Gérard, et de tant d'autres coquins armés par le fanatisme. Croit-on qu'il me sera plus difficile de faire entendre raison aux Allemands qu'il ne l'a été aux princes chinois de faire fleurir chez eux une religion pure, établie chez tous lettrés depuis plus de cinq mille ans?

Je lui répondis que rien n'était plus raisonnable et plus facile, mais qu'il ne le ferait pas, parce qu'il serait entraîné par d'autres soins dès qu'il serait sur le trône, et que, s'il tentait de rendre son peuple raisonnable, les princes voisins ne manqueraient pas d'armer l'ancienne folie de son peuple contre lui-même.

Les princes chinois, lui dis-je, n'avaient point de princes voisins à craindre quand ils instituèrent un culte digne de Dieu et de l'homme. Ils

étaient séparés des autres dominations par des montagnes inaccessibles et par des déserts. Vous ne pourrez effectuer ce grand projet que quand vous aurez cent mille guerriers victorieux sous vos drapeaux, et alors je doute que vous l'entrepreniez. Il faudrait, pour un tel projet, de l'enthousiasme dans la philosophie, et le philosophe est rarement enthousiaste. Il faudrait aimer le genre humain, et j'ai peur que vous ne pensiez qu'il ne mérite pas d'être aimé. Vous vous contenterez de fouler l'erreur à vos pieds, et vous laisserez les imbéciles tomber à genoux devant elle.

Ce que j'avais prédit est arrivé; le fruit n'est pas encore tout-à-fait assez mûr pour être cueilli.

LETTRES

SUR LA NOUVELLE HÉLOÏSE, OU ALOISIA,

DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU, CITOYEN DE GENÈVE.

1761.

PREMIÈRE LETTRE.

A qui pourrais-je adresser mes doutes qu'à vous, monsieur, qui avez encore illustré par votre génie une nation que les Corneille et les Racine avaient rendue la première de l'Europe?

Je ne sais plus de quels termes il faut se servir. Si je compare le langage des plus orgueilleux écrivains de notre siècle à celui des bons auteurs du siècle de Louis XIV ou au vôtre, je n'y trouve rien qui se ressemble. Je veux bien croire qu'on a aujourd'hui* plus de goût, plus de talent, plus

* VAR. A qui pourrions-nous adresser nos doutes qu'à vous, monsieur, qui avez rendu tant de services à notre langue et au bon goût? Nous ne savons plus de quels termes il faut se servir aujourd'hui. Nous comparons le langage des illustres écrivains de notre siècle à celui des bons auteurs du siècle de Louis XIV, que vous avez vu flétrir, et nous n'y trouvons rien qui se ressemble. Nous sentons bien qu'on a aujourd'hui, etc.

de lumières que du temps des Pascal , des Racine et des Boileau. Concevez donc ma juste affliction de ne pouvoir entendre les nouveaux génies qu'il faut admirer. Je viens de parcourir une brochure où les choses dont l'auteur rend compte sont *au parfait* : j'ai cru d'abord qu'il voulait parler de quelques *verbes* ; point du tout , c'est de peinture et de sculpture. Une princesse, dans un roman ¹, est *bien éduquée* : cela veut dire qu'elle a reçu une éducation digne d'elle, qu'elle est bien élevée ; on y voit une *piété tendre à tous les maux d'autrui* ; une *oisiveté qui engendre des jeux* ; des yeux qui deviennent *fixés en terre* ; une héroïne de roman *affectée de pitié*, et qui élève à son amant *ses timides supplications*. Cette héroïne *remplit des soins*, au lieu de remplir des devoirs, et de rendre des soins. Son *extrême amour est exposé à des tragédies*. Son teint fleuri *outrage son amant*. Cette pénitente avait une si affreuse idée du *premier pas*, qu'à peine voyait-elle au-delà nul intervalle, jusqu'au dernier ; mais son amant y voyait la *tendre sollicitude* de l'amour.

Aussitôt Julie couvre ses regards d'un voile, et met une entrave à son cœur. Une *faveur ! ah, c'est un tourment horrible !* lui dit son amant ; *garde tes baisers, ils sont trop âcres*.

Après l'âcreté de ces baisers, l'amant fait vingt lieues en trois jours ; mais *chaque pas séparait son*

¹ La Nouvelle Héloïse de J. J. Rousseau.

corps de son ame. Daignez-vous, monsieur, me dire en passant comment ce corps et cette ame, qui étaient séparés au premier pas, se séparèrent encore aux autres pas, et se retrouvèrent ensuite au dernier pas?

Quand le corps de l'amant a retrouvé son ame, il écrit à sa maltresse que *les lois les plus sévères ne peuvent leur imposer d'autre peine que le prix même de leur amour.* Il est à croire que sa maltresse n'entendit rien à ce galimatias. Mais pour le payer en même monnaie, elle lui mande qu'elle *cultive l'espérance* et qu'elle *la voit flétrir tous les jours*; l'autre lui répond, en renchérissant, que *leurs ames, épuisées d'amour et de peine, se fondent, et coulent comme l'eau.*

Il peut être fort plaisant de voir couler une ame; mais pour l'eau, c'est d'ordinaire quand elle est épuisée qu'elle ne coule plus: je m'en rapporte à vous. Cependant, monsieur, ces deux ames qui coulent ne peuvent suffire à leur *félicité infinie.* Nos deux amants, qui coulaient ainsi, se parlèrent à l'oreille; mais Julie trembla qu'on ne cherchât du mystère à cette *chucheterie.*

Julie, rentrée chez elle, écrivit une lettre tendre au chucheteur: *Baise cette lettre, et saute de joie,* lui dit-elle. *Ah! tyran, tu veux en vain m'asservir; pardonne, ô mon doux ami, ces mouvements involontaires!*

Cependant le doux ami était *affamé de transports*, et il attendait le moment *tardif* de voir sa maîtresse avec une douce impatience. Pour apaiser *cette faim*, l'*impatient ami* s'en alla loin d'elle, entendre de la musique, non pas de la musique française : *car*, dit-il, *la mélodie qui ne parle point chante toujours mal* ; et voici, continue-t-il, *l'erreur des Français sur les forces de la musique ; ils ne peuvent avoir une mélodie à eux, sur une poésie maniérée qui ne connut jamais la nature*.

Mon doux ami, grand philosophe, qui connaît la nature, et qui d'ailleurs est assez ivrogne, s'avisa, étant ivre, de dire beaucoup d'ordures à sa respectable maîtresse : celle-ci écouta patiemment cette mélodie française qui n'était point maniérée ; mais le lendemain elle lui en fit de doux reproches, en lui avouant qu'elle avait entendu souvent de *ces expressions-là, en passant son chemin, mais que l'amour est le plus chaste de tous les liens ; que pour une femme qui aime, il n'y a point d'homme que son amant, et qu'un amant est un être bien plus sublime qu'un homme* : sur quoi l'auteur met en marge cette belle réflexion morale : *O amour, si je regrette l'âge où l'on te goûte, ce n'est pas pour l'heure de la jouissance*.

Notre amant, ayant ensuite rencontré un pair d'Angleterre en Suisse, causa avec lui jusqu'à l'heure du dîner, et *fit apporter un poulet*. La maîtresse ne manqua pas de parler aussi à ce pair :

elle lui dit que *dans un moment où l'épreuve se prépare au-dehors, le sage, se portant par-tout avec lui, porte aussi par-tout son bonheur*. Cette légère ironie de la douce amie ne pouvait, dit-il, fâcher le pair; car, quoiqu'elle ne fit pas grand cas de la *philosophie parlère* (elle veut dire apparemment une philosophie qui n'est qu'en paroles), un honnête homme a toujours quelque honte de changer de maxime du soir au matin.

Vous savez, monsieur, que le pair d'Angleterre avait un ami, qui *n'était pas de son vol*; car il n'avait pas le *penser mâle des ames fortes*. La douce amie, qui avait le *penser plus mâle*, fit présent de quelques écus à son amant le philosophe, qui avait aussi le *penser fort mâle*, mais qui était un pauvre homme du pays. Elle dit que *son doux ami n'en a ni paru humilié, ni prétendu en faire une affaire*.

Le doux ami se trouva bientôt à son aise; il reçut une bonne pension du pair d'Angleterre à qui il avait donné un poulet. Il s'en va, dit-il, faire figure à Paris; ce noble philosophe va même dans un mauvais lieu, et il écrit à sa maîtresse: *Pour ici où nulle affaire ne m'attache, je continuerai à vivre à ma manière*. Comme il est extrêmement amoureux de sa Julie, il lui écrit de longues lettres, dans lesquelles il ne lui parle que de la bonne compagnie de Paris. *Il faut*, dit-il, *changer de principe*

comme d'assemblée, modifier son esprit à chaque pas, et mesurer ses maximes à la toise; quitter en entrant son ame, et en prendre une autre aux couleurs de la maison, comme un laquais.

Vous sentez, monsieur, qu'on ne peut mieux connaître, ni peindre plus parfaitement les sociétés de Paris, ni s'exprimer avec plus de délicatesse. Il voit tout, il observe tout dans Paris; il ne parle que de ses belles observations à sa maîtresse, tant il est affamé de transports. *J'assignerai, dit-il, les différences à mesure que je parcourrai les autres pays, comme on décrit l'olivier sur un saule, ou le palmier sur un sapin.*

Remarquez sur-tout, monsieur, que tout ce qu'il craint dans Paris, c'est d'avoir contribué pour sa part aux désordres qu'il y remarque. Il tremble de n'y être qu'un bourgeois, parcequ'il a l'honneur d'être citoyen de Genève; et il attend le moment où il pourra décrire en Angleterre l'olivier sur le saule, en soupirant de temps à autre pour les beaux yeux de sa Julie: car il est bien ennuyé de voir des Français qui sont autant de marionnettes clouées sur la même planche. La nécessité d'avoir un carrosse est sur-tout ce qui l'effraie; il prétend qu'un carrosse n'est pas tant pour se conduire que pour exister; il se conduit pourtant quelquefois en carrosse; mais il est très indigné de la manière intrépide et curieuse dont les femmes fixent les gens.

Il remarque sur-tout que *la gorge d'une femme n'est point à elle, qu'il a bien l'art de les observer, et que cet art n'est pas difficile vis-à-vis des femmes de Paris.*

Dans ses curieuses observations, il trouve que les airs de notre musique ressemblent tout-à-fait à *la course d'une oie grasse ou d'une vache qui galope.* Enfin il donne dans le *persiflage de ses amis.*

Voilà, monsieur, une partie des expressions sublimes qui m'ont frappé dans le premier et le second volume de *la Nouvelle Héloïse* de Jean-Jacques Rousseau, ouvrage dans lequel cet homme se met si noblement au-dessus des règles de la langue et des bienséances, et daigne y marquer un profond mépris pour notre nation. C'est un service qu'il nous rend, puisqu'il nous corrigera. Mais, en attendant que nous lui en fassions de très humbles remerciements, permettez-moi d'avoir l'honneur de vous dire dans ma première lettre ce que c'est que ce roman, et vous verrez si le fonds est digne du style.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec les sentiments de la plus tendre vénération, votre très humble et très obéissant serviteur,

Le marquis DE XIMÉNÈZ.

20 janvier 1761.

DEUXIÈME LETTRE.

MONSIEUR,

Qui ne connaît les aventures d'Héloïse et d'Abélard ? qui ne sait que cet homme illustre balança toujours la réputation de saint Bernard, et quelquefois son crédit ? Il eut un mérite très rare, des faiblesses communes, des malheurs singuliers. Les amours et les lettres d'Abélard et d'Héloïse vivront éternellement :

• Vivunt qui commissi calores

• Helosie calamis puella. •

La vérité sur-tout met le sceau de l'immortalité aux lettres touchantes que ces deux amants s'écrivirent. Elles ont été traduites en vers et en prose dans toutes les langues. Jean-Jacques s'est mis à inventer cette ancienne histoire sous d'autres noms ; mais, fâché qu'un homme aussi bien fait, et d'une figure aussi agréable qu'on nous peint Abélard, eût perdu dans le cours de ses amours le principal mérite de sa figure, il a retranché de son roman cette particularité de l'histoire : et comme il est aussi grand, aussi noble-

ment fait qu'Abélard; comme il est, ainsi que lui, l'objet des soupirs de toutes les dames de Paris, il s'est fait le héros de son roman. Ce sont les aventures et les opinions de Jean-Jacques qu'on lit dans *la Nouvelle Héloïse*, et que malheureusement vous n'avez pas lues.

Pour ennoblir les personnages, et le lieu de la scène, Jean-Jacques a choisi pour son théâtre un petit pays sujet d'un canton suisse. Le principal personnage est une espèce de valet suisse, qui a un peu étudié, et qui enseigne tout ce qu'il sait à une Julie, fille d'un baron du pays de Vaud. Vous savez qu'il n'y a rien de plus grand que ces barons. Le petit valet, philosophe suisse, débite à Julie son écolière la morale d'Épictète, et lui parle d'amour. Julie, en présence de sa cousine Claire, donne à son maître un baiser très long et très *dre* dont il se plaint beaucoup, et le lendemain le maître fait un enfant à l'écolière. Les dames pourraient croire que c'est là la conclusion du roman : mais voici, monsieur, par quelle intrigue délicate, par quels événements merveilleux ce roman philosophique dure encore cinq tomes entiers après la conclusion.

Il y avait en Suisse un pair d'Angleterre, qui vivait dans un village, pour se former et pour s'instruire. Milord Édouard, ayant entendu parler des charmes, *perfections*, et commodités qu'en sa voi-

sine on disait être, ne manqua pas de la demander en mariage à son père. Cet Anglais était fier, un peu dur, un peu ivrogne, et croyait aimer la musique italienne, le tout en digne pair de la Grande-Bretagne. Le valet philosophe était assez ivrogne aussi; milord but du punch avec le valet, ils parlèrent de leur maîtresse: milord s'aperçut bien, tout ivre qu'il était, que le philosophe suisse avait les bonnes grâces de l'héroïne destinée à être pairesse d'Angleterre. Il y eut un démenti de donné. Le valet amoureux sauta noblement à son épée; milord Édouard à la sienne: mais le bon génie de ces deux champions, ou plutôt le bon génie de l'auteur, les sauva d'une mort inévitable, par une des aventures les plus surprenantes qu'on ait jamais lues dans aucune histoire écrite en roman, ou dans aucun roman écrit en histoire.

Milord Édouard, en poussant sa première botte, se donna une entorse; cet incident fit qu'on ne se battit point. Jean-Jacques sortit de la chambre, alla cuver son punch, et envoya ensuite un cartel à milord, comme il se pratique entre gens de qualité, le priant civilement de se couper la gorge avec lui, quand il pourrait s'aider de son pied. La belle Julie effrayée, tremblante pour les jours du précepteur dont elle était grosse, sachant qu'il n'y a rien de si commun que de voir des précep-

teurs se battre contre des membres de la chambre haute en Suisse, étant informée, de plus, que milord Édouard avait déjà tué cinq ou six hommes en faisant ses études, écrivit aussitôt une lettre raisonnée à son tendre amant contre la mode des duels, et lui prouva que rien n'était plus lâche que de se battre contre un pair d'Angleterre. Elle fit plus : comme elle était extrêmement prudente, très réservée dans sa conduite et dans ses paroles, pleine de pudeur, n'osant s'avouer à elle-même son amour pour le précepteur, elle prit le parti d'écrire à milord la lettre du monde la plus circonspecte, par laquelle elle lui avoua qu'elle était folle du philosophe, et lui fit entendre qu'elle pourrait même dans quelques mois accoucher d'un enfant de sa façon. C'était, comme on voit, de quoi désarmer milord. Il demanda aussitôt pardon au précepteur devant témoins, et lui dit : « Jean-Jacques, puisque vous avez fait un enfant « à miladi, vous aurez à jamais l'amitié de tous « les pairs d'Angleterre, et particulièrement la « mienne. » Le parlement d'Angleterre ne fait pas l'amour autrement ; il devint sur-le-champ son confident, son ami intime ; ils causèrent quatre heures ensemble de leurs amours, et ce fut après cet entretien que le précepteur *fit apporter un poulet*, comme vous l'avez déjà pu voir dans

ma précédente lettre, où il n'était question que de la noblesse du style.

Milord, après avoir mangé le poulet, ne s'en tint pas là ; il courut sur-le-champ chez M. le baron du pays de Vaud, à qui il avait demandé sa fille en mariage, et la lui demanda pour le précepteur Jean-Jacques. Le baron fut assez malavisé et assez imprudent pour dire qu'on se moquait de lui, et que Jean-Jacques, quelque grand philosophe qu'il pût être, et quoiqu'il eût un père excellent garçon horloger, qui avait porté un mois le mousquet, n'était point pourtant fait pour épouser la fille d'un baron.

Milord trouva la réponse du père très ridicule, et lui soutint qu'il n'y avait point de baron en Suisse qui ne dût être très honoré de donner sa fille à un philosophe ; qu'il savait bien que Jean-Jacques n'était qu'un gueux, mais qu'il lui donnait la moitié de son bien en mariage, attendu qu'une fois, en passant par Genève, il avait entendu parler ce grand homme sur l'égalité des conditions, et prouver démonstrativement qu'un garçon horloger qui sait lire et écrire est parfaitement égal aux grands d'Espagne, aux maréchaux de France, aux ducs et pairs d'Angleterre, aux princes de l'Empire, et aux syndics de Genève.

Le baron du pays de Vaud s'échauffa furieusement à ce discours ; et, sans un tiers, ils allaient

se battre, car milord n'était pas si endurant avec les barons qu'avec les Jean-Jacques.

Dès que la belle Julie eut appris la manière gracieuse dont son père avait reçu les agréables propositions de milord, elle ne manqua pas d'aller remonter à M. son père tout le mérite du philosophe; elle lui fit voir combien ces gens-là étaient au-dessus des autres hommes, et à quel point ils étaient nécessaires dans les familles, et sur-tout auprès des demoiselles qui veulent lire Plutarque et apprendre l'orthographe. Le père, ennuyé de toute cette philosophie, donna un énorme soufflet à la belle Julie, laquelle du coup tomba sur une chaise de paille, meuble fort ordinaire dans le pays de Vaud; elle se blessa en tombant, et fit quelque temps après un faux germe, ce qui malheureusement priva la Suisse d'un petit Jean-Jacques, qui en eût fait les délices et l'admiration.

Cependant il faut avouer que le baron, quoiqu'il donnât des soufflets, était, dans le fond, un assez bon homme. *Il fit danser sa fille sur ses genoux après l'avoir souffletée*, et il ne fut plus question de M. le précepteur.

Voilà encore le roman fini, à moins que Jean-Jacques ne répare la perte du faux germe, et ne fasse un second enfant à sa Suissesse. Mais un nouvel ordre de choses se présenta pour exercer toutes

les vertus de ce tendre amant, et pour le rendre l'homme le plus accompli que nous ayons en Europe.

Il avait, comme nous l'avons dit, le cœur extrêmement haut, et n'était pas homme à recevoir des *gages*, parceque ce mot de *gages* pourrait détruire, dans l'esprit de ceux qui ne pensent point, l'idée de cette égalité parfaite que Dieu a mise entre toutes les conditions. Jean-Jacques ne reçut donc point de *gages*, mais une douzaine d'écus que lui donna sa belle maîtresse; il daigna aussi accepter quelques guinées de milord avec une petite pension, moyennant quoi il alla briller à Paris dans le beau monde, de peur que M. le baron ne le fit jeter, en Suisse, par les fenêtres de sa chaumière, qu'il appelait château.

Dès qu'il fut à Paris, où il porta toujours dans son cœur l'image de sa chère Julie, il vit que la philosophie bien entendue admettait des consolations, et aussitôt il en alla chercher chez les filles de joie avec la meilleure compagnie de Paris, semblable à don Quichotte, qui adorait Dulcinée du Toboso dans les bras de Maritorne. Il instruisit aussitôt sa belle Suissesse de cette petite infidélité, qui n'était au fond qu'un sacrifice fait sur un autel étranger à la vraie divinité qui régnait sur son âme.

Quelque temps après cet événement, Jean-Jac-

ques eut la petite-vérole; mais il ne nous dit pas tout :

« Supprimit orator, quod rusticus edit inepte. »

Sa maîtresse ne prit pas tout-à-fait les mêmes remèdes contre l'amour; mais elle épousa pour se dépiquer un gros Russe naturalisé dans le pays de Vaud, assez semblable au bon Suisse que madame la duchesse du Maine donna à mademoiselle de Launay*. Quand ce bon homme fut en possession des charmes de la belle Julie, c'était bien là le cas pour Jean-Jacques de chercher ses consolations ordinaires; mais il aima mieux faire le tour du monde avec l'amiral Anson. Il assista à la prise du fameux vaisseau de Manille, et eut pour son droit de présence une part très considérable du butin : nous ne savons pas ce que cet argent est devenu; mais il est à croire que Jean-Jacques est aujourd'hui un des plus riches marins du canton de Berne que nous ayons à Paris. C'est apparemment avec cet argent qu'il se fit faire un bon habit à son retour, acheta une chaise de poste pour aller rendre ses respects, dans le pays de

* Les lettres imprimées, au lieu de ce num, ne contiennent que cinq étoiles; mais le num est tout au long dans le manuscrit que je possède. Mademoiselle de Launay, née en 1693, épousa le baron de Staal, et mourut en 1750, laissant sur elle-même des *Mémoires* piquants, quoiqu'elle ne se soit peinte qu'en buste, comme elle le disait. (*Note de M. Beuchot.*)

Vaud , à madame Julie et à M. le Russe son mari. Il s'appelait Volmar : c'était un homme de près de cinquante ans, encore assez frais, qui ne riait jamais, mais qui trouvait bon qu'on rit quelquefois, pourvu que ce ne fût pas de lui.

M. de Volmar le reçut à bras ouverts : Monsieur, lui dit-il, comme vous avez été l'amant de ma femme, je me flatte que vous serez toujours son bon ami, et que vous voudrez bien être le mien : nous vivrons tous trois familièrement en bons Suisses avec nos parents comme si de rien n'était, et vous pouvez compter que cette petite vie sera le modèle de la philosophie et du bonheur.

Le voyageur fut tout étonné de trouver M. de Volmar si savant ; mais Julie, en personne discrète, avait avoué, dans une soirée d'hiver, à son mari, ne sachant que faire, qu'elle avait autrefois couché avec le philosophe ; et elle toucha même quelque chose du faux germe. Son gros *Russe-Suisse* ne s'en embarrassa pas, *ayant peut-être en sa personne de quoi négliger ce point-là*. Il aimait aussi à boire, comme milord et Jean-Jacques, et disait, dans ses goguettes, qu'il *était très content du tonneau, quoiqu'un autre l'eût percé* ; propos, à la vérité, qui ne sent pas l'homme élevé à la cour, mais très convenable à la noble nécessité du pays, dont il avait (dit-il) *adopté les maximes*.

Jean-Jacques vécut depuis fort uniment entre

son ancien cocu et son ancienne maltresse. Il entra dans tous les détails des soins domestiques. Il avoue qu'à la vérité madame était un peu gourmande : mais aussi elle ne prenait jamais *du café ou le café* que dans son entre-sol. Enfin la belle Julie devint dévote, et mourut ensuite calviniste, trouvant notre religion très ridicule et sur-tout très vénale.

Toutes ces grandes aventures sont ornées de magnifiques lieux communs sur la vertu. Jamais catin ne prêcha plus, et jamais valet suborneur de filles ne fut plus philosophe. Jean-Jacques a trouvé l'heureux secret de mettre, dans ce beau roman de six tomes, trois à quatre pages de faits, et environ mille de discours moraux. Ce n'est ni *Télémaque*, ni *la Princesse de Clèves*, ni *Zaïde* : c'est JEAN-JACQUES tout pur.

TROISIÈME LETTRE.

MONSIEUR,

En parcourant le roman de Jean-Jacques, nous avons bien vu qu'il n'avait nulle intention de faire un roman. Ce genre d'ouvrage, quelque frivole qu'il soit, demande du génie, et sur-tout l'art de

préparer les événements, de les enchaîner les uns aux autres, de nouer une intrigue, et de la dénouer. Jean-Jacques a voulu seulement, sous le titre de *la Nouvelle Héloïse*, instruire notre nation, et la célébrer pour le prix des bontés qu'il a toujours reçues d'elle.

Ses instructions sont admirables. Il nous propose d'abord de nous tuer; et il prétend que saint Augustin est le premier qui ait jamais imaginé qu'il n'était pas bien de se donner la mort. Dès qu'on s'ennuie, selon lui, il faut mourir. Mais, maître Jean-Jacques, c'est bien pis quand on s'enivre! que faut-il faire alors? Réponds-moi.

Si on t'en croyait, tout le petit peuple de Paris prendrait vite congé de ce monde; ce n'est que dans le pays de Vaud qu'on a bien envie de vivre et de rire; mais à Paris, le riche, dit-il, « arrache « un reste de pain noir à l'opprimé qu'il feint de « plaindre en public. »

Il est étrange, monsieur, que Jean-Jacques ne sache pas que personne ne mange de pain bis à Paris, qu'il y est inconnu, et qu'il s'en faut beaucoup que M. Volmar, et son baron, et sa Julie, aient mangé du pain aussi blanc qu'en mange le dernier des pauvres de Paris. C'est une des choses qui étonne le plus les étrangers dans notre vaste et opulente ville. Le bon petit homme nous parle des cinquièmes étages : il y a été souvent; il dit que

c'est là qu'on apprend à connaître les véritables mœurs de la ville; qu'il y retourne donc, et il verra si l'on y mange du pain noir, comme il nous le reproche.

Il n'est pas plus content de nos hôtels, et de ce qui s'y passe, que des réduits des artisans. « De quelque sens, dit-il, qu'on envisage les choses, tout n'est ici que jargon; l'honnête homme d'ici n'est pas celui qui fait de bonnes actions, mais celui qui dit de belles choses. » Ah! mon doux ami, crois au moins que ceux qui ont donné le couvert, le vêtement, la nourriture à un seigneur étranger venu de Genève, pensaient au moins faire une bonne action.

Si tu méprises si fort les grands et les petits, un seigneur d'une figure aussi distinguée que la tienne, un homme couru de toutes les belles, devrait au moins épargner nos dames. Non; elles ne sont pas si maigres, si tannées que tu le dis. Les dames du pays de Vaud leur sont infiniment supérieures; nous le savons; mais il reste encore quelques grâces à nos Parisiennes. Tes beaux yeux n'ont pas tourné sur elles de favorables regards. Quoi! illustre amant de Julie, tu leur trouves le maintien soldatesque et le ton grenadier, depuis le faubourg Saint-Germain jusqu'aux halles! O vous, charmantes et respectables beautés! qui peut-être por-

tez dans vos cœurs les sentiments les plus tendres , mais qui portez sur vos visages enchanteurs les traits de la modestie ; vous dont la voix est aussi douce que les regards de vos yeux , vous seriez-vous attendues que le plus brillant seigneur que nous ayons jamais eu à Paris ne trouverait , dans vos *maigres visages*, *que des faces de grenadiers* ? Ah ! si quelque véritable grenadier apprenait !... mais non , il ne faut pas se fâcher contre Jean-Jacques.

Que dis-je ? hélas ! on ne va se fâcher que trop : cachez-vous vite , ou partez : pauvre malheureux ! comment vous est-il échappé de dire qu'il y a vingt à parier contre un *qu'un gentilhomme descend d'un fripon* ? Ne savez-vous pas qu'un Montmorenci *, qui a l'honneur de vous loger , est un assez bon gentilhomme ?

Nous avouons que votre père , *qui porta un mois le mousquet* , comme vous le dites , sous le général Sacconay , allait de pair avec les Montmorenci , les Soubise , les Bouillon , les Châtillon , les Choiseul , les Tounerre , les Beauvau , etc. Mais plus on est grand , mon ami , et plus il faut être modeste : ayant sur-tout quitté votre patrie où vous avez joué un si grand rôle , étant devenu si à la mode parmi nous , et nous faisant l'honneur d'être de-

* Charles-François-Frédéric de Montmorenci-Luxembourg , chez qui Rousseau demeura quelque temps à Montmorenci. Né en 1702 , mort en 1764.

puis si long-temps notre compatriote, vous auriez dû ne pas dire que *la noblesse de l'Angleterre est la plus brave de l'Europe*; un gentilhomme tel que vous doit sentir que c'est là un point bien délicat.

Jean-Jacques trouve mauvais qu'on ait cassé un mariage qui n'était point fait selon les lois. « Ce chaste nœud de la nature (dit-il) n'est soumis ni au pouvoir souverain, ni à l'autorité paternelle; mais à la seule autorité du Père commun, qui sait commander aux cœurs, et, leur ordonnant de s'unir, peut les contraindre à s'aimer. »

La fille d'un duc et pair pourra, quand elle voudra, épouser, à l'âge de quinze ans, le fils du relieur de livres de Jean-Jacques, pour peu qu'il soit joli, et qu'il ait quelque teinture de philosophie, attendu l'égalité parfaite que mon doux ami admet entre les relieurs de livres et les pairs de France. Et lui-même qui est orné des dons les plus séduisants de la nature, et dont le premier abord enchante, tournera la tête de quelque princesse, et fera un mariage tel que M. de Lauzun, sans que le roi puisse y trouver à redire. Car remarquez que M. de Lauzun était un homme de qualité; qu'un simple gentilhomme approche de ce rang; qu'un citoyen de Genève se croit égal à un officier municipal, et que par conséquent il n'y

a nulle différence entre Jean-Jacques et le comte de Lauzun qui épousa Mademoiselle; qu'ainsi il est clair que mon doux ami épousera une princesse du sang, et qu'il aura encore le plaisir de faire les vers et la musique de l'épithalame.

QUATRIÈME LETTRE.

MONSIEUR,

Je frémis pour notre ami Jean-Jacques, je tremble pour ses jours. Il est vrai que le clergé, la noblesse, le Parlement, et les dames mêmes, n'ont fait que rire de ses injures et de ses systèmes: heureusement même pour lui, l'ennui que causent ses six volumes est si prodigieux, que bien des gens, qui auraient remarqué ses petites témérités, ont mieux aimé laisser là le livre que de rechercher l'auteur. Mais hier il arriva du scandale.

Jean-Jacques, passant dans la rue près de l'Opéra, fut arrêté par cinq ou six virtuoses de l'orchestre, qui le traitèrent un peu rudement; il se sauva dans une maison dont la porte était ouverte, et grimpa à un de ces cinquièmes étages où il dit qu'on connaît les mœurs de la ville. Les

violons montèrent après lui ; Jean-Jacques se réfugia dans une chambre assez dérangée, où il trouva une dame négligemment couchée sur un canapé tout déchiré.

Ah ! coquin , dit le premier violon , nous t'apprendrons si l'*ennuyeux chant français* ressemble aux *cris de la colique*, comme tu le dis. Viens-ça , viens-ça , dit l'autre ; celui que tu appelles *le Bûcheron* va frapper sur toi la mesure. Va , va , *la vache qui galope* t'attrapera , disait un troisième. Un quatrième s'écriait : Tu ne mangeras pas de *foie grasse*.

Pardon , messieurs , dit mon doux ami , se jetant à genoux , je n'y retournerai plus ; je fais moi-même de la musique française , j'en ai copié toute ma vie. — *Tu en es plus coupable*, répliqua un des violons en lui donnant un coup d'archet des plus forts sur le nez. La dame jetait les hauts cris. — *Vous vous méprenez , messieurs , c'est un citoyen de Genève , vous dis-je*. Les violons n'entendaient point raison , les coups d'archet pleuvaient ; Jean-Jacques fuyait dans tous les coins de la chambre ; il se penchait à la fenêtre , pour ne recevoir les coups que sur le derrière. En se penchant , il aperçut un homme vêtu de noir , sec , décharné , la face allongée , le nez pointu , le corps plié en deux , monté sur deux bâtons de cir noir qu'on appelait ses jambes , une main dans sa poche , et l'autre en l'air battant la mesure.

A cette figure, Jean-Jacques reconnut Rameau. A mon secours, mon bon monsieur Rameau, l'orchestre me tue ! A l'aide ! au guet ! au meurtre ! Fant-il avoir eu toute ma vie les oreilles écorchées par les filles de l'Opéra, pour expirer aujourd'hui sous les violons !

Rameau monta paisiblement, en fredonnant un air, et vint voir sur quel ton étaient les choses. Il trouva les archets brisés, une grosse dame en jupon sale, et le nez du doux ami tout sanglant.

Rameau, en maître souverain de l'orchestre, fit ralentir la mesure, et après avoir écouté patiemment, pour la première fois de sa vie, les violons de l'Opéra : « *Ne vous fâchez pas*, leur dit-il, « *messieurs ; c'est un pauvre fou, qui n'est pas* « *si méchant qu'on le croit. Il a fait une mauvaise* « *comédie, et il a écrit contre la comédie, et il* « *vient de donner au public un roman d'Héloïse* « *ou d'Aloïse, dont plusieurs endroits feraient rou-* « *gir madame que voilà, si elle savait lire. Il a* « *imprimé, dans le Dictionnaire encyclopédique,* « *quelques âneries sur l'harmonie, qu'il m'a fallu* « *corriger ; et, pour récompense, il écrit contre* « *moi. Il s'est mis dans un tonneau, qu'il a cru* « *être celui de Diogène, et pense de là être en droit* « *de faire le cynique. Il erie de son tonneau aux* « *passants : Admirez mes haillons. La seule ma-*

« nière de le punir est de ne regarder ni son ton-
« neau, ni sa personne; il vaut mieux l'ignorer
« que de le battre. »

Ce discours sensé apaisa l'orchestre, mais il ne
corrigea pas Jean-Jacques.

J'ai l'honneur d'être, etc., etc.

PARALLÈLE

D'HORACE, DE BOILEAU, ET DE POPE¹.

1761.

Le Journal encyclopédique, l'un des plus curieux et des plus instructifs de l'Europe, nous instruit d'un parallèle entre Horace, Boileau, et Pope, fait en Angleterre. Il nous rappelle des vers adressés au roi de Prusse, dans lesquels Pope a la préférence sur le Français et sur le Romain.

Quelques traits échappés d'une utile morale,
Dans leurs piquants écrits brillent par intervalle;
Mais Pope approfondit ce qu'ils ont effleuré :
D'un esprit plus hardi, d'un pas plus assuré,
Il porta le flambeau dans l'abyme de l'être ;
Et l'homme, avec lui sent, apprit à se connaître.

Ces vers se trouvent à la tête du poème sur la *Loi naturelle*, ouvrage philosophique et moral, dans lequel la poésie reprend son premier droit, celui d'enseigner la vertu, l'amour du prochain,

¹ Ce morceau parut en mars 1761, à la suite de *l'Appel aux nations*, opuscule divisé depuis 1764 en deux parties qui ont pour titre : 1° *du Théâtre anglais par Jérôme Carrié* ; 2° *Des divers changements arrivés à l'art tragique*, et que nous avons placées en tête des Commentaires sur l'art dramatique. (N. D.)

l'indulgence, et où l'auteur développe les principes de la loi universelle que Dieu a mis dans tous les cœurs. Nous convenons avec l'auteur que l'*Essai sur l'Homme* de l'illustre Pope est un très bon ouvrage, et que ni Horace, ni Boileau, ni aucun poète, n'ont rien fait dans ce genre. Rousseau est le seul qui ait tenté quelque chose d'approchant dans une pièce de vers intitulée, on ne sait pourquoi, *Allégorie* : il fait ses efforts pour expliquer le système de Platon ; mais que cet ouvrage est faible, languissant ! ce n'est ni de la poésie ni de la philosophie ; il ne prouve ni ne peint.

L'homme et les dieux de ton souffle animés,
 Du même esprit diversement formés,
 Furent doués, par ta bonté fertile,
 D'une chaleur plus vive ou moins subtile,
 Selon les corps ou plus vifs ou plus lents,
 Qui de leur feu retardent les élans.
 Par ces degrés de lumière inégale,
 Tu sus remplir le vide et l'intervalle
 Qui se trouvait, ô magnifique roi !
 De l'homme aux dieux, et des dieux jusqu'à toi ;
 Et dans cette œuvre éclatante, immortelle,
 Ayant comblé ton idée éternelle,
 Tu fis du ciel la demeure des dieux,
 Et tu mis l'homme en ces terrestres lieux,
 Comme le terme et l'équateur sensible
 De l'univers invisible et visible.

Sophronime.

Il n'est pas étonnant que cette pièce soit demeurée dans l'oubli ; c'est, comme on voit, un galima-

tias de termes impropres, un tissu d'épithètes oiseuses en prose dure et sèche que l'auteur a rimée.

Il n'en est pas ainsi de l'*Essai* de Pope; jamais vers ne rendirent tant de grandes idées en si peu de paroles.

C'est le plan des lords Shaftesbury et Bolyngbrocke, exécuté par le plus habile ouvrier; aussi est-il traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. Nous n'examinons pas si cet ouvrage, si fort et si plein, est orthodoxe; si même sa hardiesse n'a pas contribué à son prodigieux débit; s'il ne sape pas les fondements de la religion chrétienne, en tâchant de prouver que les choses sont dans l'état où elles devaient être originairement; et si ce système ne renverse pas le dogme de la chute de l'homme, et les divines Écritures. Nous ne sommes pas théologiens : nous leur laissons le soin de confondre Pope, Shaftesbury, Bolyngbrocke, Leibnitz, et d'autres grands hommes; nous nous en tenons uniquement à la philosophie et à la poésie. Nous osons, en cherchant à nous éclairer, demander comment il faut expliquer ce vers qui est le précis de tout l'ouvrage :

• All partial evil is a general good. •

Tout mal particulier est le bien général.

Voilà un étrange bien général que celui qui

serait composé des souffrances de chaque individu ! Entendra cela qui pourra. Bolyngbrocke s'entendait-il bien lui-même quand il digérait ce système ? Que veut dire, *Tout est bien* ? est-ce pour nous ? non, sans doute ; est-ce pour Dieu ? il est clair que Dieu ne souffre pas de nos maux. Quelle est donc au fond cette idée platonicienne ? un chaos, comme tous les autres systèmes ; mais on l'a orné de diamants.

Quant aux autres épîtres de Pope qui pourraient être comparées à celles d'Horace et de Boileau, je demanderai si ces deux auteurs, dans leurs satires, se sont jamais servis des armes dont Pope se sert. Les gentilleses dont il régale milord Harvey, l'un des plus aimables hommes d'Angleterre, sont un peu singulières ; les voici mot pour mot :

Que Harvey tremble ! Qui ? cette chose de soie ?
Harvey, ce fromage mou fait de lait d'ânesse ?
Hélas ! il ne peut sentir ni satire ni raison.
Qui voudrait faire mourir un papillon sur la roue ?
Pourtant je veux frapper cette pinnaise volante à ailes dorées,
Cet enfant de la boue qui se peint et qui pue,
Dont le bourdonnement fatigue les beaux esprits et les belles,
Qui ne peut tâter ni de l'esprit ni de la beauté :
Ainsi l'épagnen ! bien élevé se plaît civilement
A mordiller le gibier qu'il n'ose entamer.
Son sourire éternel trahit son vide,
Comme les petits ruisseaux se rident dans leurs cours ;
Soit qu'il parle avec son impuissance fleurie ;
Soit que cette marionnette barbouille les mots que le compère lui souffle ;

Soit que, crapaud familier à l'oreille d'Ève,
Moitié écume, moitié venin, il se crache lui-même en compagnie,
En quolibets, en politique, en contes, en mensonges.
Son esprit ronle sur des oui-dire, entre ceci et cela;
Tantôt haut, tantôt bas, petit-maitre ou petite-maitresse :
Et lui-même n'est qu'une vile antithèse;
Être amphibie, qui, en jouant les deux rôles,
La tête frivole et le cœur gâté,
Fat à la toilette, flatteur chez le roi,
Tantôt trotte en ladi, tantôt marche en milord.
Ainsi les rabbins ont peint le tentateur,
Avec face de chérubin et queue de serpent.
Sa beauté vous ehoque, vous vous défiez de son esprit;
Son esprit rampe, et sa vanité lèche la poussière.

Il est vrai que Pope a la discrétion de ne pas nommer le lord qu'il désigne; il l'appelle honnêtement *Sporus*, du nom d'un infame prostitué de Néron. Vous observerez encore que la plupart de ces invectives tombent sur la figure de milord Harvey, et que Pope lui reproche jusqu'à ses grâces. Quand on songe que c'était un petit homme contrefait, bossu par-devant et par-derrière, qui parlait ainsi, on voit à quel point l'amour-propre et la colère sont aveugles.

Les lecteurs pourront demander si c'est Pope ou un de ses porteurs de chaises qui a fait ces vers. Ce n'est pas là absolument le style de Despréaux. Ne sera-t-on pas en droit de conclure que la politesse et la décence ne sont pas les mêmes en tout pays ?

Pour mieux faire sentir encore, s'il se peut, cette différence que la nature et l'art mettent souvent entre des nations voisines, jetons les yeux sur une traduction fidèle d'un des plus délicats passages de *la Dunciade* de Pope; c'est au chant second. La Bêtise a proposé des prix pour celui de ses favoris qui sera vainqueur à la course. Deux libraires de Londres disputent le prix : l'un est Liutot, personnage un peu pesant; l'autre est Curl, homme plus délié : ils courent, et voici ce qui arrive :

Au milieu du chemin on trouve un boubier
Que madame Curl avait produit le matin :
C'était sa coutume de se défaire au lever de l'aurore
Du marc de son souper devant la porte de sa voisine,
Le malheureux Curl glisse; la troupe pousse un grand cri;
Le nom de Liutot résonne dans toute la rue;
Le mécréant Curl est couché dans la vilenie,
Couvert de l'ordure qu'il a lui-même fournie, etc.

Le portrait de la Mollesse, dans *le Lutrin*, est d'un autre genre; mais on dit qu'il ne faut pas disputer des goûts.

Une autre conclusion que nous oserons tirer encore de la comparaison des petits poèmes détachés, avec les grands poèmes, tels que l'épopée et la tragédie, c'est qu'il faut les mettre à leur place. Je ne vois pas comment on peut égaler une épître, une ode, à une bonne pièce de théâtre. Qu'une épître, ou ce qui est plus aisé à faire, une

satire, ou ce qui est souvent assez insipide, une ode, soit aussi bien écrite qu'une tragédie, il y a cent fois plus de mérite à faire celle-ci, et plus de plaisir à la voir, que non pas à transcrire ou à lire des lieux communs de morale. Je dis lieux communs, car tout a été dit. Une bonne épître morale ne nous apprend rien; une bonne ode encore moins; elle peut tout au plus amuser un quart d'heure les gens du métier: mais créer un sujet, inventer un nœud et un dénouement, donner à chaque personnage son caractère, le soutenir, le rendre intéressant, et augmenter cet intérêt de scène en scène; faire en sorte qu'aucun d'eux ne paraisse et ne sorte sans une raison sentie de tous les spectateurs, ne laisser jamais le théâtre vide; faire dire à chacun ce qu'il doit dire, avec noblesse sans enflure, avec simplicité sans bassesse; faire de beaux vers qui ne sentent point le poète, et tels que le personnage aurait dû en faire s'il parlait en vers: c'est là une partie des devoirs que tout auteur d'une tragédie doit remplir, sous peine de ne point réussir parmi nous; et quand il s'est acquitté de tous ces devoirs, il n'a encore rien fait. *Esther* est une pièce qui remplit toutes ces conditions; mais quand on l'a voulu jouer en public, on n'a pu en soutenir la représentation. Il faut tenir le cœur des hommes dans sa main, il faut arracher des larmes aux spectateurs les plus insensibles, il

faut déchirer les ames les plus dures. Sans la terreur et sans la pitié, point de tragédie; et quand vous auriez excité cette pitié et cette terreur, si avec ces avantages vous avez manqué aux autres lois, si vos vers ne sont pas excellents, vous n'êtes qu'un médiocre écrivain qui avez traité selon les règles un sujet heureux.

Qu'une tragédie est difficile! et qu'une épître, une satire, sont aisées! Comment donc oser mettre dans le même rang un Racine et un Despréaux? Quoi! on estimerait autant un peintre de portrait qu'un Raphaël? Quoi! une tête de Rembrandt sera égale au tableau de la Transfiguration, ou à celui des Noces de Cana?

Nous savons que la plupart des épîtres de Despréaux sont belles, qu'elles posent sur le fondement de la vérité sans laquelle rien n'est supportable; mais pour les épîtres de Rousseau, quel faux dans les sujets et quelles contorsions dans le style! qu'elles excitent souvent le dégoût et l'indignation! Que veut dire une épître à Marot, dans laquelle il prétend prouver qu'il n'y a que les sots qui soient méchants? Que ce paradoxe est ridicule!

Sylla, Catilina, César, Tibère, Néron même, étaient-ils des sots? Le fameux duc de Borgia était-il un sot? Et avons-nous besoin d'aller chercher des exemples dans l'histoire ancienne? Peut-on

d'ailleurs souffrir la manière dure et contrainte dont cette idée fausse est exprimée?

Et si parfois on vous dit qu'un vanrien
A de l'esprit, examinez-le bien;
Vous trouverez qu'il n'en a que le casque,
Et qu'en effet c'est un sot sous le masque.

Le casque de l'esprit. Bon Dieu! est-ce ainsi que Despréaux écrivait? Comment souffrir le langage de l'*Épître à M. le duc de Noailles*, qu'il baptisa, dans ses dernières éditions, d'*Épître à M. le comte de C....*

Jaçoit qu'en vous gloire et haute naissance
Soit alliée à titres et puissance,
Que de splendeur et d'honneurs mérités
Votre maison luise de tons côtés,
Si toutefois ne sont-ce ces bluettes
Qui vous ont mis en l'estime où vous êtes.

Épît. iv, liv. 1.

Ce malheureux burlesque, ce mélange impertinent du jargon du seizième siècle et de notre langue, si méprisé par les gens de goût, ne peut donner de prix à un sujet qui par lui-même n'apprend rien, ne dit rien, n'est ni utile ni agréable.

Un des grands défauts de tous les ouvrages de cet auteur, c'est qu'on ne se retrouve jamais dans ses peintures; on ne voit rien qui rende l'homme cher à lui-même, comme dit Horace: point d'aménité, point de douceur. Jamais cet écrivain mé-

lancolique n'a parlé au cœur. Presque toutes ses épîtres roulent sur lui-même, sur ses querelles avec ses ennemis; le public ne prend aucune part à ces pauvretés : on ne se soucie pas plus de ses vers contre La Motte, que de ses roches de Salisbury; qu'importe

.... Qu'entre ces roches nues,
Qui par magie en ces lieux sont venues,
S'en trouve sept, trois de chacune part,
Une au-dessus; le tout fait par tel art,
Qu'il représente une porte effective,
Porte vraiment bien faite et bien naïve;
Mais c'est le tout : car qui voudrait y voir
Tours et châtel, doit ailleurs se pourvoir.

Ces détestables vers, et ce malheureux sujet, peuvent-ils être comparés à la plus mauvaise tragédie que nous ayons ? Nous sommes rassasiés de vers : une denrée trop commune est avilie. Voilà le cas du *ne quid nimis*. Le théâtre, où la nation se rassemble, est presque le seul genre de poésie qui nous intéresse aujourd'hui; encore ne faudrait-il pas avoir des poèmes dramatiques tous les jours.

• Namque voluptates commendat rarior usus. •

A M. LE DUC DE LA VALLIÈRE,

GRAND-FAUCONNIER DE FRANCE,

SUR URCEUS CODRUS¹.

Avril ou mai 1761.

Votre procédé, monsieur le duc, est de l'ancienne chevalerie : vous vous exposez pour sauver un homme qui s'est mis en péril à votre suite; mais la petite erreur dans laquelle vous m'avez induit sert à déployer votre profonde érudition; peu de grands-fauconniers auraient déterré les *Sermones festivi*, imprimés en 1502. Raillerie à

¹ Nous croyons utile de reproduire ici l'une des suppressions faites par Voltaire à l'*Appel à toutes les nations de l'Europe* (qui avait paru dès 1761), lorsqu'il réimprima cet écrit à la suite des *Contes de Guillaume Vadé* (1764), en en changeant ainsi le titre : *Du Théâtre anglais par Jérôme Carré*. C'est un passage des *Sermones festivi* d'Urceus Codrus, indispensable pour l'intelligence de la lettre qu'on va lire. Le duc de La Vallière prenant ces *Discours* pour des *Sermons*, envoya ce passage à Voltaire qui le cita comme une preuve de l'obscurité des prédicateurs; pour comble de fatalité on imprima *Codret* au lieu de *Codrus*, ce qui fut une bonne fortune pour la critique :

« ... Si on veut s'en convaincre, ou n'a qu'à lire les *Sermons* du révérend P. Codret (*lisez Codrus*), et sur-tout aux pages 60 et 61, édition in-4° de Paris, 1515 :

« Certaine uxor rustici, voulant amandare son mari, pour intro-

part, vous faites une action digne de votre belle ame, en vous mettant pour moi à la brèche.

Vous me disiez dans votre première lettre qu'Urceus Codrus était un grand prédicateur, vous m'apprenez dans votre seconde que c'était un grand libertin; mais cependant qu'il n'était pas cordelier. Vous demandez pardon à saint François d'Assise, et à tout l'ordre séraphique, de la méprise où vous m'avez fait tomber. Je prends sur moi la pénitence; mais il reste toujours pour véritable que les mystères représentés à l'hôtel de Bourgogne étaient beaucoup plus décents que la plupart des sermons du seizième siècle. C'est sur ce point que roule la question.

Mettons qui nous voudrons à la place d'Urceus Codrus, et nous aurons raison. Il n'y a pas un mot

« duire un prêtre quem amabat, après vêpres détourne un veau de
 « stabulo, et in pascua relegavit, et incitat maritum, ut quæreretur;
 « et quand le bon homme allait chercher le veau, bonus adulter
 « bis aut ter rustici uxorem subegit, et re patrata discessit. Le bon-
 « vier revenu avec son bœuf, adhæsit uxori, et toucha inter femi-
 « neum, et reperit irroratum; admiratur. Rogat uxorem cur eunus
 « rorat, et illa respondit: Amisso de bove plorat. Rusticus credidit;
 « et subiude, cùm coïret, viam sensit latiore, et dixit: Largior est
 « solito; et illa respondit: Ridet de bove reperto. »

« Les mystères ne sont point du tout dans ce goût; quoiqu'ils en
 « aient la naïveté, on n'y trouve aucune obscénité. Cependant, en
 « 1541, etc. »

Voyez *Commentaires dramatiques*, tome I, les deux pièces intitulées: *Des divers changements arrivés à l'art tragique, et du Théâtre anglais par Jérôme Carré*. (N. D.)

dans les mystères qui alarme la pudeur et la piété. Quarante associés, qui font et qui jouent des pièces saintes en français, ne peuvent s'accorder à déshonorer leurs pièces par des indécences qui révolteraient le public et qui feraient fermer le théâtre. Mais un prédicateur ignorant, *qui travaille seul, qui ne rend compte à personne de son ouvrage*¹, qui n'a nul usage des bienséances, peut mêler dans son sermon quelques sottises, sur-tout quand il les prononce en latin.

Tels étaient, par exemple, les Sermons du cordelier Maillard, que vous avez sans doute dans votre riche et immense bibliothèque; vous verrez, dans son sermon du jeudi de la seconde semaine du carême, qu'il apostrophe ainsi les femmes des avocats qui portent des habits garnis d'or : « Vous
« dites que vous êtes vêtues suivant votre état : à
« tous les diables votre état et vous-mêmes, mes-
« demoiselles ! Vous me direz peut-être : Nos ma-
« ris ne nous donnent point de si belles robes ;
« nous les gagnons de la peine de notre corps : à
« trente mille diables la peine de votre corps, mes-
« demoiselles ! »

Je ne vous répète que ce trait de frère Maillard, pour ménager votre pudcur; mais si vous voulez vous donner le soin d'en chercher de plus forts

¹ Ce que nous imprimons en italique est une variante tirée du Recueil Robinet. (N. D.)

dans le même auteur, vous en trouverez de dignes d'Urceus Codrus. Frère André et Menot étaient fort fameux pour les turpitudes : la chaire, à la vérité, ne fut pas toujours souillée par des obscénités ; mais long-temps les sermons ne valurent pas mieux que les mystères de l'hôtel de Bourgogne.

Il faut avouer que les prétendus réformés de France furent les premiers qui mirent quelque raison dans leurs discours, parcequ'on est obligé de raisonner quand on veut changer les idées des hommes. Cette raison était encore bien loin de l'éloquence. La chaire, le barreau, le théâtre, la philosophie, la littérature, la théologie, tout chez nous fut, à quelques exceptions près, fort au-dessous des pièces qu'on joue aujourd'hui à la Foire.

Le bon goût en tout genre n'établit son empire que dans le siècle de Louis XIV ; c'est là ce qui me détermina, il y a long-temps, à donner une légère esquisse de ce temps glorieux ; et vous avez remarqué que dans cette histoire, c'est le siècle qui est mon héros encore plus que Louis XIV lui-même, quelque respect et quelque reconnaissance que nous devions à sa mémoire.

Il est vrai qu'en général nos voisins ne valaient guère mieux que nous. Comment s'est-il pu faire que l'on prêchât toujours, et que l'on prêchât si mal ? Comment les Italiens, qui s'étaient tirés depuis si long-temps de la barbarie en tant de genres,

n'étaient-ils, pour la plupart, dans la chaire, que des Arlequins en surplis; tandis que *la Jérusalem* du Tasse égalait l'*Iliade*, que l'*Orlando furioso* surpassait l'*Odyssée*, que le *Pastor fido* n'avait point de modèle dans l'antiquité, et que les Raphael et les Paul Véronèse exécutaient réellement ce qu'on imagine des Zeuxis et des Apelle?

Il n'est pas douteux, monsieur le duc, que vous n'ayez lu le concile de Trente; il n'y a point de duc et pair, à ce que je pense, qui n'en lise quelques sessions tous les matins. Avez-vous remarqué le sermon de l'ouverture de ce concile par l'évêque de Bitonto?

Il prouve, premièrement, que le concile est nécessaire, parceque plusieurs conciles ont déposé des rois et des empereurs; secondement, parceque, dans l'*Énéide*, Jupiter assemble le concile des dieux; troisièmement, parcequ'à la création de l'homme et à l'aventure de la tour de Babel, Dieu s'y prit en forme de concile. Il assure ensuite que tous les prélats doivent se rendre à Trente, comme dans le cheval de Troie; enfin, que la porte du paradis et du concile est la même; que l'eau vive en découle, et que les Pères doivent en arroser leur cœur comme des terres sèches; faute de quoi, le Saint-Esprit leur ouvrira la bouche comme à Balaam et à Caïphe.

Voilà ce qui fut prêché devant les états-géné-

raux de la chrétienté. Quel préjugé divin en faveur d'un concile ! Le sermon de saint Antoine de Padoue aux poissons est encore plus fameux en Italie que celui de M. de Bitonto. On pourrait donc excuser notre frère André et notre frère Garasse, et tous nos Gilles de la chaire des seizième et dix-septième siècles, s'ils n'ont pas mieux valu que nos maîtres les Italiens.

Mais quelle était la source de cette grossièreté absurde, si universellement répandue en Italie du temps du Tasse; en France, du temps de Montaigne, de Charron, et du chancelier de L'Hôpital; en Angleterre, dans le siècle de Bacon ? Comment ces hommes de génie ne réformaient-ils pas leurs siècles ? Prenez-vous-en aux collèges qui élevaient la jeunesse, et à l'esprit monacal et théologal qui mettait la dernière main à notre barbarie, que les collèges avaient ébauchée. Un génie tel que le Tasse lisait Virgile, et produisait *la Jérusalem*; un Machiavel lisait Térence, et faisait *la Mandragore* : mais quel moine, quel docteur lisait Cicéron et Démosthène ? Un malheureux écolier, devenu imbécile pour avoir été forcé pendant quatre ans d'apprendre par cœur Jean Despautère, et ensuite devenu fou pour avoir soutenu une thèse sur *l'université de la part de la chose et de la pensée*, et sur les catégories, recevait en public son bonnet et ses lettres de démence, et s'en allait prêcher devant

un auditoire dont les trois quarts étaient plus imbeciles que lui, et plus mal élevés.

Le peuple écoutait ces farces théologiques, le cou tendu, les yeux fixes, la bouche ouverte, comme les enfants écoutent des contes de sorciers, et s'en retournait tout contrit. Le même esprit qui le conduisait aux facéties de *la Mère sotte* le conduisait à ces sermons; et on y était d'autant plus assidu qu'il n'en coûtait rien. Car mettez un impôt sur les messes, comme on le proposa dans la minorité de Louis XIV, personne n'entendra la messe.

Ce ne fut guère que du temps de Coeffeteau et de Balzac que quelques prédicateurs osèrent parler raisonnablement, mais ennuyeusement; et enfin Bourdaloue fut le premier en Europe qui eut de l'éloquence en chaire. Je rapporterai encore ici le témoignage de Burnet, évêque de Salisburi, qui dit dans ses Mémoires qu'en voyageant en France il fut étonné de ces sermons, et que Bourdaloue réforma les prédicateurs d'Angleterre comme ceux de France.

Bourdalouc fut presque le Corneille de la chaire, comme Massillon en a été depuis le Racine, non que j'égalé un art à moitié profane à un ministère presque saint; non que j'égalé non plus la difficulté médiocre de faire un bon sermon à la difficulté prodigieuse et inexprimable de faire une

bonne tragédie : mais je dis que Bourdaloue porta la force du raisonnement dans l'art de prêcher, comme Corneille l'avait portée dans l'art dramatique¹, et que Massillon s'étudia à être aussi élégant en prose que Racine l'était en vers.

Il est vrai qu'on reprocha souvent à Bourdaloue, comme à Corneille, d'être un peu trop avocat, de vouloir trop prouver au lieu de toucher, et de donner quelquefois de mauvaises preuves. Massillon, au contraire, crut qu'il valait mieux peindre et émouvoir : il imita Racine, autant qu'on peut l'imiter en prose, en prêchant cependant que les auteurs dramatiques sont damnés : car il faut bien que chaque apothicaire vante son onguent, et damne celui de son voisin. Son style est pur, ses peintures sont attendrissantes.

Relisez ce morceau sur l'humanité des grands.

« Hélas ! s'il pouvait être quelquefois permis
« d'être sombre, bizarre, chagrin, à charge aux au-
« tres et à soi-même, ce devrait être à ces infortu-
« nés que la faim, la misère, les calamités, les né-
« cessités domestiques, et tous les plus noirs soucis
« environnent. Ils seraient bien plus dignes d'ex-
« cuse, si, portant déjà le deuil, l'amertume, le
« désespoir souvent dans le cœur, ils en laissaient

¹ Ce qui est ici en italique est tiré du *Recueil Robinet*; dans toutes les éditions on lit : « voulut raisonner comme Corneille. »

(N. D.)

« échapper quelques traits au-dehors. Mais faut-il
 « que les grands, que les heureux du monde, à
 « qui tout rit, et que les joies et les plaisirs accom-
 « pagnent par-tout, prétendent tirer de leur féli-
 « cité même un privilège qui excuse leurs chagrins
 « bizarres et leurs caprices ; qu'il leur soit plus
 « permis d'être fâcheux, inquiets, inabordables,
 « parcequ'ils sont plus heureux ; qu'ils regardent
 « comme un droit acquis à la prospérité, d'acca-
 « bler encore du poids de leur humeur des mal-
 « heureux qui gémissent déjà sous le joug de leur
 « autorité et de leur puissance ? Grand Dieu ! se-
 « rait-ce donc là le privilège des grands ? »

Souvenez-vous ensuite de ce morceau de *Britan-
 nicus* :

Tout ce que vous voyez conspire à vos desirs ;
 Vos jours, toujours sercins, coulent dans les plaisirs :
 L'empire en est pour vous l'inépuisable source ;
 Ou si quelque chagrin en interrompt la course,
 Tout l'univers, soigneux de les entretenir,
 S'empresse à l'effacer de votre souvenir.
 Britannicus est seul : quelque ennui qui le presse,
 Il ne voit dans son sort que moi qui s'intéresse,
 Et n'a pour tout plaisir, seigneur, que quelques pleurs
 Qui lui font quelquefois oublier ses malheurs.

Act. II, sc. III.

Je crois voir dans la comparaison de ces deux
 morceaux le disciple qui tâche de lutter contre le
 maître. Je vous en montrerais vingt exemples, si
 je ne craignais d'être long.

Massillon et Cheminai savaient Racine par cœur, et déguisaient les vers de ce divin poète dans leur prose pieuse. C'est ainsi que plusieurs prédicateurs venaient apprendre chez Baron l'art de la déclamation, et rectifiaient ensuite le geste du comédien par le geste de l'orateur sacré. Rien ne prouve mieux que tous les arts sont frères, quoique les artistes soient bien loin de l'être.

Le malheur des sermons, c'est que ce sont des déclamations dans lesquelles on dit trop souvent le pour et le contre. Le même homme qui, dimanche dernier, assurait qu'il n'y a point de félicité dans la grandeur; que les couronnes sont d'épines; que les cours ne renferment que d'illustres malheureux; que la joie n'est répandue que sur le front du pauvre, prêche le dimanche suivant que le peuple est condamné à l'affliction et aux larmes, et que les grands de la terre sont plongés dans des délices dangereuses.

Ils disent, dans l'avent, que Dieu est sans cesse occupé du soin de fournir à tous nos besoins; et, en carême, que la terre est maudite. Ces lieux communs les mènent jusqu'au bout de l'année par des phrases fleuries et ennuyeuses.

Les prédicateurs, en Angleterre, ont pris un autre tour qui ne nous conviendrait guère. Le livre de la métaphysique la plus profonde est le recueil des sermons de Clarke. On dirait qu'il n'a

prêché que pour les philosophes. Encore ces philosophes auraient pu lui demander à chaque période un long éclaircissement ; et le *Français à Londres, à qui on ne prouve rien*, aurait bientôt laissé là le prédicateur. Son recueil fait un excellent livre, que très peu de gens sont capables d'entendre. Quelle différence entre les temps et entre les nations ! et qu'il y a loin de frère Garasse et de frère André aux Clarke et aux Massillon !

Dans l'étude que j'ai faite de l'histoire, j'en ai toujours tiré ce fruit, que le temps où nous vivons est de tous les temps le plus éclairé, malgré nos très mauvais livres, et malgré la foule de tant d'insipides journaux ; comme il est le plus heureux, malgré nos calamités passagères. Car quel est l'homme de lettres qui ne sache que le bon goût n'a été le partage de la France qu'à commencer au temps de *Cinna* et des *Provinciales* ? Et quel est l'homme un peu versé dans notre histoire, qui puisse assigner un temps plus heureux depuis Clovis, que le temps qui s'est écoulé depuis que Louis XIV commença à régner par lui-même, jusqu'au moment où j'ai l'honneur de vous parler ? Je défie l'homme de la plus mauvaise humeur de me dire quel siècle il voudrait préférer au nôtre.

Il faut être juste : il faut convenir, par exemple, qu'un géomètre de vingt-quatre ans en sait beau-

coup plus que Descartes, qu'un vicaire de paroisse prêche plus raisonnablement que le grand-aumônier de Louis XII. La nation est plus instruite, le style en général est meilleur; par conséquent les esprits sont mieux faits aujourd'hui qu'ils ne l'étaient autrefois.

Vous me direz, monsieur, que nous sommes à présent dans la décadence du siècle, et qu'il y a beaucoup moins de génie et de talents que dans les beaux jours de Louis XIV : oui, le génie baisse et baissera nécessairement; mais les lumières sont multipliées : mille peintres du temps de Salvator-Rosa ne valaient pas Raphael et Michel-Ange; mais ces mille peintres médiocres que Raphael et Michel-Ange avaient formés composaient une école infiniment supérieure à celle que ces deux grands hommes trouvèrent établie de leur temps. Nous n'avons à présent, sur la fin de notre beau siècle, ni de Massillon, ni de Bourdaloue, ni de Bossuet, ni de Fénelon; mais le plus ennuyeux de nos prédicateurs d'aujourd'hui est un Démos-thène en comparaison de tous ceux qui ont prêché depuis saint Remi jusqu'au frère Garasse.

Il y a plus de distance de la moindre de nos tragédies aux pièces de Jodelle, que de l'*Athalie* de Racine aux *Machabées* de La Motte et au *Moïse* de l'abbé Nadal. En un mot, dans tous les arts de l'esprit, nos artistes valent bien moins qu'au com-

mencement du grand siècle et dans ses beaux jours ; mais la nation vaut mieux. Nous sommes inondés, à la vérité, de pitoyables brochures, et les miennes se mêlent à la foule : c'est une multitude prodigieuse de mouchérons et de chenilles qui prouvent l'abondance des fruits et des fleurs : vous ne voyez pas de ces insectes dans une terre stérile ; et remarquez que, dans cette foule immense de ces petits écrits, tous effacés les uns par les autres, et tous précipités au bout de quelques jours dans un oubli éternel, il y a quelquefois plus de goût et de finesse que vous n'en trouveriez dans tous les livres écrits avant les *Lettres provinciales*.

Voilà l'état de nos richesses de l'esprit comparées à une indigence de plus de douze cents années.

Si vous examinez à présent nos mœurs, nos lois, notre gouvernement, notre société, vous trouverez que mon compte est juste. Je date depuis le moment où Louis XIV prit en main les rênes ; et je demande au plus acharné frondeur, au plus triste panégyriste des temps passés, s'il osera comparer les temps où nous vivons à celui où l'archevêque de Paris* portait au Parlement un poignard dans sa poche. Aimera-t-il mieux le siècle précédent, où l'on tuait le premier ministre**

* Le cardinal de Retz.

** Concini.

à coups de pistolet dans la cour du Louvre, et où l'on condamnait sa femme à être brûlée comme sorcière ? Dix ou douze années du grand Henri IV paraissent heureuses, après quarante ans d'abominations et d'horreurs qui font dresser les cheveux ; mais, pendant ce peu d'années que le meilleur des princes employait à guérir nos blessures, elles saignaient encore de tous côtés : le poison de la Ligue infectait encore les esprits ; les familles étaient divisées ; les mœurs étaient dures ; le fanatisme régnait par-tout, hormis à la cour. Le commerce commençait à naître, mais on n'en goûtait pas encore les avantages ; la société était sans agréments, les villes sans police ; toutes les consolations de la vie manquaient en général aux hommes. Et, pour comble de malheur, Henri IV était haï. Ce grand homme disait au duc de Sulli : « Ils ne me connaissent pas ; ils me regretteront. »

Remontez, à travers cent mille assassinats commis au nom de Dieu sur les débris de nos villes en cendres, jusqu'au temps de François I^{er}, vous voyez l'Italie teinte de notre sang, un roi prisonnier dans Madrid, les ennemis au milieu de nos provinces.

Le nom de *Père du peuple* est resté à Louis XII ; mais ce père eut des enfants bien malheureux, et le fut lui-même : chassé de l'Italie, dupé par le pape, vaincu par Henri VIII, obligé de donner de

l'argent à son vainqueur pour épouser sa sœur, il fut bon roi d'un peuple grossier, pauvre, et privé d'arts et de manufactures. Sa capitale n'était qu'un amas de maisons de bois, de paille, et de plâtre, presque toutes couvertes de chaume. Il vaut mieux, sans doute, vivre sous un bon roi d'un peuple éclairé et opulent, quoique malin et raisonneur.

Plus vous vous enfoncez dans les siècles précédents, plus vous trouvez tout sauvage; et c'est ce qui rend notre histoire de France si dégoûtante, qu'on a été obligé d'en faire des abrégés chronologiques à colonnes, où tout le nécessaire se trouve, et où l'inutile seul est omis, pour sauver l'ennui d'une lecture insupportable à ceux de nos compatriotes qui veulent savoir en quelle année la Sorbonne fut fondée; et aux curieux qui doutent si la statue équestre qui est dans la cathédrale gothique de Paris est de Philippe de Valois ou de Philippe-le-Bel.

Ne dissimulons point; nous n'existons que depuis environ six-vingts ans: lois, police, discipline militaire, commerce, marine, beaux-arts, magnificence, esprit, goût, tout commence à Louis XIV, et plusieurs avantages se perfectionnent aujourd'hui. C'est là ce que j'ai voulu insinuer, en disant que tout était barbare chez nous auparavant, et que la chaire l'était comme tout le reste. Urceus Codrus ne valait pas trop la peine que je vous

parlasse long-temps de lui ; mais il m'a fourni des réflexions qui pourront être utiles si vous avez la bonté de les redresser.

P. S. ' Dans l'éloge que je viens de faire de ce siècle, dont je vois la fin, je ne prétends point du tout comprendre le libraire qui a imprimé l'*Appel aux nations*, en faveur de Corneille et de Racine, contre Shakspeare et Otway ; et j'avouerai sans peine que Robert Estienne imprimait plus correctement que lui. Il a mis des *certitudes* pour des *attitudes* ; *profanes*, pour *anciennes* ; *votre* *sœur*, pour *ma sœur*, et quelques autres contre-sens qui défigurent un peu cette importante brochure. Comme c'est un procès qui doit être jugé à Pétersbourg, à Berlin, à Vienne, à Paris, et à Rome, par les gens qui n'ont rien à faire, il est bon que les pièces ne soient point altérées.

* Ce *P. S.* n'est pas dans le *Recueil* de Robinet. (N. D.)

REQUÊTE AU ROI

EN SON CONSEIL.

Châtelaine, 7 juillet 1762.

Donat Calas, fils de Jean Calas, négociant de Toulouse, et d'Anne-Rose Cabibel, représente humblement ;

Que le 13 octobre 1761, son frère aîné Marc-Antoine Calas se trouva mort dans la maison de son père, vers les dix heures du soir, après souper ;

Que la populace, animée par quelques ennemis de la famille, cria que le mort avait été étranglé par sa famille même, en haine de la religion catholique ;

Que le père, la mère, et un des frères de l'exposant, le fils d'un avocat nommé Gobert Lavaisse, âgé de vingt ans, furent mis aux fers ;

Qu'il fut prouvé que tous les accusés ne s'étaient pas quittés un seul instant pendant que l'on supposait qu'ils avaient commis ce meurtre ;

Que Jean Calas, père du plaignant, a été condamné à expirer sur la roue, et qu'il a protesté, en mourant, de son innocence ;

Que tous les autres accusés ont été élargis ;

Qu'il est physiquement impossible que Jean

Calas le père, âgé de soixante-huit ans, ait pu seul pendre Marc-Antoine Calas, son fils, âgé de vingt-huit ans, qui était l'homme le plus robuste de la province;

Qu'aucun des indices trompeurs sur lesquels il a été jugé ne peut balancer cette impossibilité physique;

Que Pierre Calas, frère de l'exposant, accusé de cet assassinat, aussi bien que son père, a été condamné au bannissement; ce qui est évidemment trop s'il est innocent, et trop peu s'il est coupable;

Qu'on l'a fait sortir de la ville par une porte, et rentrer par une autre;

Qu'on l'a mis dans un couvent de jacobins;

Que tous les biens de la famille ont été dissipés;

Que l'exposant, qui pour lors était absent, est réduit à la dernière misère;

Que cette horrible aventure est, de part ou d'autre, l'effet du plus horrible fanatisme;

Qu'il importe à sa majesté de s'en faire rendre compte;

Que ledit exposant ne demande autre chose, sinon que sa majesté se fasse représenter la procédure sur laquelle tous les accusés étant ou également innocents, ou également coupables, on a roué le père, banni et rappelé le fils, ruiné la

mère, mis Lavoisier hors de cour; et comment on a pu rendre des jugemens si contradictoires.

Donat Calas se borne à demander que la vérité soit connue; et quand elle le sera, il ne demande que justice.

COMPLIMENT

QUI DEVAIT ÊTRE PROPOSÉ

A L'OUVERTURE DU THÉÂTRE-FRANÇAIS,
LE 11 AVRIL 1763.

MESSIEURS,

Jusqu'à ce jour l'usage n'a pas été que les actrices eussent l'honneur de vous adresser la parole. J'ai réclamé cet avantage.

Les juges les plus sévères n'ont point coutume d'interdire à mon sexe le privilège de les solliciter. La balance de Thémis n'altère pas en eux le caractère français; ils nous reçoivent avec plus d'égards, nous écoutent avec plus d'attention, et (sans être moins intègres) ils sont souvent plus favorables. Je me flatte, messieurs, que vous daignerez les imiter. Nous ne pouvons vous annoncer avec trop de ménagements les choses affligeantes, et c'est au sexe le plus sensible que semble appartenir le droit de vous y préparer.

Vous pressentez, sans doute, messieurs, que je vais parler de mademoiselle Gaussin et de mademoiselle Dangeville. L'éloge de ces deux femmes vous paraîtra peut-être, messieurs, moins suspect,

plus touchant et plus rare dans la bouche d'une autre femme.

On a l'obligation, à mademoiselle Gaussin, d'un genre nouveau de comédie : sa figure charmante, les graces ingénues de son jeu, le son intéressant de sa voix, ont fait imaginer de mettre en action des tableaux anacréontiques. Ses yeux parlaient à l'ame, et l'amour semblait l'avoir fait naître pour prouver que la volupté n'a pas de parure plus piquante que la naïveté.

Cette perte est assez grande : celle de mademoiselle Dangeville achève de nous accabler. Cette actrice, si pleine de finesse et de vérité, qui renferme en elle seule de quoi faire la réputation de cinq ou six actrices ; cette favorite des Graces, à laquelle personne ne peut ressembler, puisque dans tous les rôles elle ne se ressemblait pas elle-même ; mademoiselle Dangeville se dérobe à sa propre gloire, et fait succéder vos regrets à des acclamations.

Vous n'avez rien épargné, messieurs, pour la retenir. Vos applaudissements réitérés exprimaient ce que vous paraissiez en droit d'exiger, et semblaient lui dire : Vous faites nos plaisirs ; Thalie vous a ouvert toutes ses richesses, elle vous a dispensé de celles de tous les âges ; vos perfections, toujours nouvelles, triompheront toujours du temps : pourquoi nous quittez-vous ?

Les auteurs lui répétaient sans cesse : Nous trouvons si rarement un acteur pour chaque caractère; vous les saisissez tous : nous avons tant de peine à vaincre les cabales; votre présence les enchaîne: notre art est si difficile; vous aplanissez nos obstacles; vous n'en rencontrez point pour atteindre l'excellence du vôtre, et vous savez si bien le mélanger, qu'il semble que ce soit la nature même qui vous en épargne les frais : pourquoi nous quittez-vous ?

Enfin, messieurs, vous regrettez une actrice qui vous enchantait, et nous ne nous consolons pas de nous voir privés d'une camarade qui nous était aussi chère que précieuse.

Au lieu d'avoir le faste trop ordinaire au grand talent, elle ignorait sa supériorité et doutait d'elle-même quand nous la prenions pour modèle. Elle savait, par le liant de son caractère, se concilier tous les esprits. Nous l'admirions et nous l'aimions. Quoique parmi nous, messieurs, il y ait plusieurs sujets assez heureux pour ranimer votre gaieté, pour exciter vos ris; cependant la retraite de mademoiselle Dangeville aurait dû naturellement servir d'époque à la naissance du comique larmoyant : ce n'est qu'en la perdant qu'on aurait dû l'imaginer.

Que mon sort serait digne d'envie, si par mon zèle et mon application je parvenais, messieurs,

à pouvoir vous étourdir , pendant quelques moments , sur des regrets si légitimes , et si ce théâtre daignait me compter parmi ses dernières ressources !

ARTICLES EXTRAITS
DE LA
GAZETTE LITTÉRAIRE
DE L'EUROPE.

Mars — octobre 1764.

ARTICLES EXTRAITS
DE LA
GAZETTE LITTÉRAIRE
DE L'EUROPE.

I.

DISCOURSES CONCERNING GOVERNMENT,
BY ALGERNON SIDNEY, etc.

Discours sur le gouvernement, par Algernon Sidney.
A Londres, chez Millar, 1763, in-4° 1.

14 mars 1764.

Nous ne ferons qu'annoncer ces *Discours*; ils sont connus et traduits depuis long-temps en français; c'est de tous les ouvrages politiques celui où les principes des gouvernements libres sont développés et soutenus avec le plus de chaleur et de

* On ne trouve dans la *Correspondance* de Voltaire aucun passage où il fasse allusion à ce morceau; mais il paraît cependant être incontestablement son ouvrage. C'est son patriotisme, sa manière de juger Charles I^{er}, Cromwell, et Louis XIV. Ailleurs il dément, comme ici, des anecdotes relatives au roi de France; et, pour démontrer leur fausseté, il s'est quelquefois servi de ces mêmes expressions, ou à-peu-près. (CLOO)

force. Sidney écrivait d'après son cœur, et il scella ses sentiments de son sang. Ces mêmes *Discours sur le gouvernement* lui coûtèrent la vie; mais ils rendront sa mémoire immortelle. Ni Athènes, ni Rome, n'ont eu de républicain plus ardent et plus fier qu'Algernon Sidney : il fit la guerre à Charles I^{er}; il se liguait, sans être d'aucune secte ni même d'aucune religion, avec les enthousiastes féroces qui détrônèrent et égorgèrent juridiquement ce prince infortuné; mais dès que Cromwell se fut emparé du gouvernement, Sidney se retira, et ne voulut point servir sous cet usurpateur. La haine ardente et inflexible qu'il avait vouée à la monarchie le rendit suspect et redoutable à Charles II. On voulut le perdre, et on l'accusa d'avoir trempé dans une conspiration tramée contre la personne du roi. Mais comme on manquait de preuves contre lui, on se saisit de ses *Discours* qui n'avaient jamais été publiés, et on les dénonça comme séditieux. Des jurés corrompus le déclarèrent coupable de haute trahison, et il fut condamné à être pendu et écartelé. Jeffreys, son juge et son ennemi personnel, en lui annonçant cette horrible sentence, l'exhortait d'un ton de mépris à subir son sort avec résignation; Sidney lui dit : « Tâte mon poulx, et vois si mon sang est agité. » Le supplice fut cependant adouci, et l'on se contenta de trancher la tête à Sidney : il

avait défendu sa cause avec noblesse, et vit la mort avec la tranquillité de Brutus, qu'il avait choisi pour modèle.

On a joint à la nouvelle édition que nous annonçons une Vie de Sidney, dans laquelle on trouve des particularités curieuses et quelques unes très absurdes. On prétend que cet homme célèbre étant en France, et suivant un jour Louis XIV à la chasse, le roi, qui le vit monté sur un très beau cheval, lui fit proposer de le lui vendre et d'y mettre le prix; on ajoute que Sidney ne voulant point vendre son cheval, Louis XIV donna ordre qu'on s'en emparât, et qu'on remit au maître l'argent qu'il demanderait; mais que Sidney, indigné de cette violence, tua son cheval d'un coup de pistolet, en disant : « Mon cheval « est né libre; il a été monté par un homme li-
« bre, et ne portera jamais un roi d'esclaves. » Comment peut-on adopter un conte si extravagant? C'est là bien mal connaître les mœurs de la France, celles de la cour, et l'extrême politesse de Louis XIV; il n'en aurait pas usé ainsi avec le dernier de ses sujets : peut-on lui supposer une grossièreté si tyrannique envers un étranger de distinction dont le père avait été ambassadeur à sa cour? Il n'y a que trop de mémoires remplis d'anecdotes aussi ridicules.

II.

4 avril 1764.

On mande de Leipsick qu'on se prépare à donner bientôt une traduction allemande des *Considérations sur les Corps organisés*, par M. Bonnet, citoyen de Genève.

Cet auteur s'est proposé d'examiner dans son ouvrage comment se fait la reproduction des êtres végétants et animés; nous ne croyons pas que ses *Considérations* puissent répandre beaucoup de jour sur cette grande et ténébreuse question, le désespoir des philosophes anciens et modernes¹; mais elles décèlent du moins un esprit très sage et très éclairé.

Les anciens avaient voulu deviner comme nous les secrets de la nature, mais ils n'avaient point de fil pour se guider dans les détours de ce labyrinthe immense. Le secours des microscopes, l'anatomie comparée, deux siècles d'observations continues, ont été nos moyens; nous avons ou-

¹ Il est impossible de ne pas reconnaître Voltaire à la manière dont il parle ici de la préexistence des germes, en la comparant avec d'autres passages où il se moque de l'auteur de la *Palingénésie philosophique*. (CLOC.)

vert quelques portes de l'édifice, mais il nous est toujours arrivé la même chose qu'à ce curieux qui, dit-on, entra dans un tombeau où brûlait une lampe sépulcrale depuis deux mille ans; il marcha sur des ressorts qui renversèrent la lampe et l'éteignirent.

La nature s'y prend de plus d'une manière pour la génération des êtres qui végètent ou qui ont la vie; elle produit sans racines presque tous les arbres aquatiques; elle se sert de l'union des deux sexes dans tous les quadrupèdes et les bipèdes.

Il en est d'autres qui perpétuent leur race sans aucun accouplement. C'est assez, parmi plusieurs espèces de poissons, qu'un mâle passe par-dessus les œufs d'une femelle, jetés au hasard sur le rivage, pour que ces œufs soient fécondés. On voit des reptiles vivipares, d'autres ovipares.

Il y a des vermisseaux qui se multiplient par bouture; il y en a, comme plusieurs plantes, qu'on peut couper en plusieurs parties, et chaque partie reproduit une tête, et quelquefois une queue.

Ce que nous appelons des singularités est innombrable; tout doit paraître prodige, parceque tout est inexplicable.

M'apprendrez-vous jamais par quels subtils ressorts
L'éternel artisan fait végéter les corps?
Pourquoi l'aspic affreux, le tigre, la panthère,
N'ont jamais adouci leur cruel caractère;

Et que, reconnaissant la main qui le nourrit,
 Le chien meurt en léchant le maître qu'il hérit?
 D'où vient qu'avec cent pieds, qui semblent inutiles,
 Cet insecte tremblant traîne ses pas débiles?
 Pourquoi ce ver changeant se bâtit un tombeau,
 S'enterre, et ressuscite avec un corps nouveau;
 Et, le front couronné, tout brillant d'étincelles,
 S'élance dans les airs en déployant ses ailes*?

Platon tâcha d'expliquer le mystère de la génération par des simulacres réfléchis de la Divinité, par le nombre de trois et par le triangle. La saine physique ne s'accommode guère de ces triangles ni de ces simulacres. Hippocrate, abandonnant cette vaine métaphysique, regarda l'union des deux sexes et le mélange des principes de la vie de ces deux sexes comme la seule cause de la génération. Mais souvent un de ces deux sexes ne fournit point de ses principes; et combien d'animaux naissent sans cette union!

Descartes, dans son *Traité de la formation du fœtus*, n'examine pas seulement la question de la génération.

Harvey, le plus grand anatomiste de son temps, n'admit que le système des œufs, et prit pour devise: *Omnia ex ovo***.

* *Discours sur la modération*. POÉSIES, tome I. — Voltaire, qui aimait à se citer, et sur-tout dans ses écrits anonymes, pour mieux y donner le change à ses lecteurs, a plusieurs fois reproduit des passages de ce quatrième discours. (CLOC.)

** *L'homme aux quarante écus*, article VII. ROMANS, tome I.

parcs du roi d'Angleterre, disséqua les unes immédiatement après leur copulation, les autres après quelques heures, les autres après quelques jours; il crut voir l'origine de la formation, mais il ne la vit pas. Il prétendit de plus que le principe émané du mâle ne produisait aucune altération dans les œufs des oiseaux, et Malpighi s'assura du contraire par l'expérience; mais Malpighi fut d'accord avec Harvey sur le système des ovaires : c'est-à-dire que toutes les femelles ont des œufs plus ou moins visibles, dans lesquels le fœtus est contenu. Cette opinion si vraisemblable de Harvey et de Malpighi fut universelle, jusqu'au temps où Leuwenhoeck, Valisnieri, et plusieurs autres observateurs, crurent trouver, à l'aide du microscope, dans les principes émanés du mâle, de petits animaux innombrables, s'agitant dans la liqueur avec une extrême vitesse.

On crut alors que ces petits animaux, entrant dans le sein de la femelle, y trouvaient des œufs disposés à les recevoir, et que la femelle, en ce cas, n'était que la nourrice. Mais comment de tant d'animaux fournis par le mâle un seul se logeait-il dans un œuf? Comment le coq, animal si multipliant, ne fournissait-il pas ces animalcules qu'on croyait avoir découverts dans d'autres espèces?

On a fini par rester dans le doute ; ce qui arrive toujours quand on veut remonter aux premières causes.

L'auteur ¹ de la *Vénus physique* a eu recours à l'attraction ; il a prétendu que , dans les principes féconds de l'homme et de la femme mêlés ensemble, la jambe gauche du fœtus attire la jambe droite sans se méprendre ; qu'un œil attire un œil en laissant le nez entre deux ; qu'un lobe du poumon est attiré par l'autre lobe, etc.

Si on avait dit au grand Newton qu'un jour on ferait un tel usage de son *Principe mathématique de la gravitation*, il aurait été bien étonné.

Un philosophe éloquent et très éclairé a prétendu voir l'origine de tous les corps végétants et animés dans des particules qu'il appelle organiques, et qui prennent la forme de chaque partie du corps organisé par le moyen de certains moules intérieurs, et se réunissent ensuite dans un réservoir commun pour former l'animal ou la plante. Mais qu'est-ce que c'est que des moules intérieurs ? Comment modifient-ils la forme intérieure d'une molécule ? comment une molécule modifiée dans un moule intérieur du cerveau , par exemple, ne perd-elle pas sa première forme en passant dans

¹ * Voltaire ne tourne pas ici Maupertuis en ridicule, comme il en avait coutume ; on eût trop facilement reconnu l'auteur de la *Diatribe du docteur Akakia*. (CLOC.)

une foule d'autres moules intérieurs qui se trouvent dans sa route depuis la tête jusqu'au réservoir de la semence? L'auteur a bien senti que tout cela ne pouvait s'expliquer par les principes mécaniques connus; il a eu recours à certaines forces inconnues, dont on ne peut, dit-il, se former une idée: n'est-ce pas là multiplier les obscurités?

Il semble qu'il en faille revenir à l'ancienne opinion que tous les germes furent formés à-la-fois par la main qui arrangea l'univers; que chaque germe contient en lui tous ceux qui doivent naître de lui, que toute génération n'est qu'un développement; et, soit que les germes des animaux soient contenus dans les mâles ou dans les femelles, il est vraisemblable qu'ils existent dès le commencement des choses, ainsi que la terre, les mers, les éléments, les astres.

Cette idée est peut-être digne de l'éternel Artisan du monde, si quelque'une de nos conceptions peut en être digne.

L'extrême et inconcevable petitesse des derniers germes, contenus dans celui qui leur sert comme de père, ne doit point effrayer la raison. La divisibilité de la matière à l'infini n'est pas une vérité physique, ce n'est qu'une subtilité métaphysique portée dans la géométrie; mais il est vrai qu'un monde entier peut être contenu dans un grain de sable, dans la même proportion qu'existe

l'univers que nous voyons. Il faudra probablement bien des siècles pour épuiser les semences enfermées les unes dans les autres, et c'est peut-être alors que la nature étant parvenue à son dernier période, le monde où nous sommes aura une fin comme il a eu un commencement.

L'auteur des *Considérations sur les corps organisés* embrasse cette belle hypothèse, que tout se fait par développement, et que chaque germe contient tous ceux qui naîtront un jour. Il admet les œufs dans les femelles vivipares, et il reconnaît les œufs pour le séjour des germes, ce qui est pourtant encore douteux.

Peut-être cet auteur ingénieux et profond ne donnerait-il pas dans ce système des raisons assez convaincantes de la formation des monstres, de la ressemblance des enfants, tantôt au père, tantôt à la mère : mais dans quel système a-t-on jamais bien expliqué ces secrets de la nature ?

Son livre d'ailleurs est un recueil d'expériences curieuses, de bonnes raisons, et de doutes aussi estimables que des raisons.

Remarquons que non seulement les germes des corps animés et des végétaux sont préexistants, mais qu'il faut encore que dans chacun d'eux il y ait d'autres germes organisés de leurs membres, qui doivent se reproduire quand l'animal les a perdus. Ainsi une écrevisse doit avoir dans ses

pattes des germes de nouvelles pattes qui éclosent dans le besoin. Ainsi un ver qui a perdu sa tête a le germe d'une autre tête qui vient se mettre à la place de celle qu'on a coupée.

C'est encore une question très curieuse que la formation d'un nombre prodigieux d'animaux nés dans d'autres animaux. Le repli de l'anus d'un cheval ou d'un bœuf, le nez d'un mouton, le gosier d'un cerf, les entrailles de l'homme, la peau de presque tout ce qui respire, devient le nid d'une infinité d'insectes. Ainsi tous les animaux se nourrissent les uns les autres, comme ils se détruisent.

Le ténia, ce reptile si extraordinaire, mince et large comme un ruban, qui s'empare des intestins de l'homme et de quelques bêtes, qui s'y accroit jusqu'à la longueur de neuf ou dix aunes, a son germe imperceptible dans un petit insecte imperceptible qui croît, dit-on, sur la surface de l'eau ; sa naissance et sa croissance sont également extraordinaires, mais il faut que son individu ait préexisté comme tous les autres.

Il n'y a point de génération proprement dite ; tout n'est que développement, et les bras de l'homme sont déjà dans le fœtus, comme on voit à l'œil les ailes du papillon dans la chenille.

Ces germes de toutes choses sont-ils renfermés dans leurs espèces particulières, ou sont-ils ré-

pandus dans tout l'espace? L'auteur paraît croire à la dissémination des germes; cependant n'est-il pas beaucoup plus naturel que chaque espèce animée soit renfermée dans le lieu qui lui convient? Il n'en est pas, ce semble, du germe d'un éléphant et d'un chameau comme des poussières des fleurs et des herbes que les vents poussent hors du lieu de leur naissance.

Presque tout ce qui regarde les premiers ressorts de la vie et de la végétation est traité ou indiqué dans ce livre. On connaît les polypes, ces zoophytes ou animaux-plantes. Si quelque chose paraît confirmer le système de la continuité de la chaîne des êtres, ce sont ces formes intermédiaires qui paraissent remplir l'intervalle des végétaux et des animaux, et qui semblent être des animaux mi-partis de la chaîne immense de la nature. Cette idée, renouvelée des Grecs, est-elle aussi vraie qu'imposante? De la végétation au simple sable, à l'argile, n'y a-t-il pas une distance infinie? Les polypes, les orties de mer, sont-ils bien réellement des animaux? ont-ils du sentiment, et n'est-ce pas le don inexplicable du sentiment qui constitue l'animal? Aperçoit-on réellement une gradation continue et sans interruption entre les êtres? Nous voyons des animaux à quatre pieds et à deux, mais il n'y en a point à trois, malgré les admirables propriétés attribuées au nombre de trois par toute

l'antiquité. On trouve des reptiles qui ont un nombre de pieds indéterminé. Combien d'espèces ne peut-on pas imaginer entre l'homme et le singe, entre le singe et d'autres genres !

Et si nous levions les yeux vers l'espace, quelle gradation proportionnelle y a-t-il entre les distances, les grosseurs, et les révolutions des planètes ? Cette chaîne prétendue se trouve rompue de Saturne jusqu'aux entrailles de notre petit globe.

Les bornes d'un extrait ne nous permettent pas un plus long examen. Nous finissons par remarquer que, dans quelque système qu'on embrasse, il faut admettre une force motrice qui, d'un embryon plus petit que la cent-millième partie d'un eiron, forme un éléphant, un chêne. C'est cette force motrice, le principe de tout, dont nous demandons raison. Elle agit d'un bout de l'univers à l'autre. Mais quelle est-elle ? L'éternel Géomètre¹ nous a permis de calculer, de mesurer, de diviser, de composer ; mais, pour les premiers principes des choses, il est à croire qu'il se les est réservés.

¹ Expression dont Voltaire s'est souvent servi. (CLOD.)

III.

§ avril 1764.

Je ne sais pas, messieurs, s'il vous est tombé entre les mains un ouvrage anglais intitulé *Éléments de critique*, publié l'année dernière en Angleterre par M. Henri Home, lord Kames. Permettez-moi de vous soumettre quelques singularités curieuses sur cet ouvrage.

On ne peut avoir une plus profonde connaissance de la nature et des arts que ce philosophe, et il fait tous ses efforts pour que le monde soit aussi savant que lui. Il nous prouve d'abord que nous avons cinq sens, et que nous sentons moins l'impression douce faite sur nos yeux et sur nos oreilles par les couleurs et par les sons, que nous ne sentons un grand coup sur la jambe ou sur la tête.

Il nous instruit de la différence que tout homme éprouve entre une simple émotion et une passion de l'ame; il nous apprend que les femmes passent quelquefois de la pitié à l'amour. Il pouvait citer l'exemple d'Angélique dans l'Arioste, si bien imité par Quinault :

La pitié pour Médor a trop su m'attendrir;

Ma funeste langueur s'augmentait à mesure
Qu'il guérissait de sa blessure :
Et je suis en danger de n'en jamais guérir.

Mais tout Écossais qu'est M. Home, il aime mieux citer une tragédie anglaise : c'est Othello, ce Maure de Venise si fameux à Londres. Il fallait que la maîtresse d'Othello fût bien pitoyable pour devenir amoureuse d'un nègre qui parlait de *cavernes, de déserts, de cannibales, d'anthropophages*, et qui lui disait qu'il avait été sur le point de la noyer.

De là, passant à la mesure du temps et de l'espace, M. Home conclut mathématiquement que le temps est long pour une fille qu'on va marier, et court pour un homme qu'on va pendre; puis il donne des définitions de la beauté et du sublime. Il connaît si bien la nature de l'un et de l'autre, qu'il réprouve totalement ces beaux vers d'*Athalie* :

La douceur de sa voix, son enfance, sa grace,
Font insensiblement à mon inimitié
Succéder.... Je serais sensible à la pitié!

Act. II, sc. VII.

Il condamne ce monologue de Mithridate :

Quoi! des plus chères mains craignant les trahisons,
J'ai pris soin de m'armer contre tous les poisons ;
J'ai su, par une longue et pénible industrie,
Des plus mortels venius prévenir la furie :

Ah ! qu'il eût mieux valu , plus sage et plus heureux ,
 Et repoussant les traits d'un amour dangereux ,
 Ne pas laisser remplir d'ardeurs empoisonnées
 Un cœur déjà glacé par le froid des années !

Act. IV, sc. v.

Il trouve que le monologue de don Diègue, dans
le Cid :

O rage ! ô désespoir ! ô vieillesse ennemie ! etc.

Act. I, sc. vii.

est un morceau déplacé et hors d'œuvre , dans lequel don Diègue ne dit rien de ce qu'il doit dire.

Mais, en récompense, le critique nous avertit que les monologues de Shakspeare « sont les seuls « modèles à suivre, et qu'il ne connaît rien de si « parfait. » Il en donne un bel exemple, tiré de la tragédie d'*Hamlet* : en voici quelques traits, traduits à-peu-près vers pour vers, et très exactement :

HAMLET.

Oh ! si ma chair trop ferme ici pouvait se fondre,
 Se dégeler, couler, se résoudre en rosée !
 Oh ! si l'Être éternel n'avait pas du canon
 Contre le suicide !... ô ciel ! ô ciel ! ô ciel !
 Que tout ce que je vois aujourd'hui dans le monde
 Est triste, plat, pourri, sans nulle utilité !
 Fi ! fi ! c'est un jardin plein de plantes sauvages !
 Après un mois ma mère épouser mon propre oncle !
 Mon père, un si bon roi !... L'autre, en comparaison,
 N'était rien qu'un satyre, et mon père un soleil.
 Mon père, il m'en souvient, aimait si fort ma mère,

Qu'il ne souffrait jamais qu'un vent sur son visage
Soufflât trop rudement. O terre! ô juste ciel!
Faut-il me souvenir qu'elle le caressait
Comme si l'appétit s'augmentait en mangeant!
Un mois! *fragilité!* ton nom propre est *la femme*.
Un mois, un petit mois! avant d'avoir usé
Les souliers qu'elle avait à son enterrement!

Acte I, sc. II.

Quelques lecteurs seront surpris peut-être des jugemens de M. Home, lord Kames; et quelques Français pourront dire que Gilles, dans une foire de province, s'exprimerait avec plus de décence et de noblesse que le prince Hamlet; mais il faut considérer que cette pièce est écrite il y a deux cents ans; que les Anglais n'ont rien de mieux; que le temps a consacré cet ouvrage; et qu'enfin il est bon d'avoir une preuve aussi publique du pouvoir de l'habitude et du respect pour l'antiquité.

Le fond du discours d'Hamlet est dans la nature; cela suffit aux Anglais. Le style n'est pas celui de Sophocle et d'Euripide; mais la décence, la noblesse, la justesse des idées, la beauté des vers, l'harmonie, sont peu de chose, et M. Home, qui est juge en Écosse, peut dire que le fond l'emporte ici sur la forme.

C'est avec le même goût et la même justesse qu'il trouve ce vers de Racine ridiculement ampoulé :

Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune.

Ce sublime simple, qui exprime si bien le calme funeste par lequel la flotte des Grecs est arrêtée, ne plait pas au critique; *un officier*, dit-il, *ne doit pas s'exprimer ainsi.*

Il faut s'en tenir au beau naturel de Shakspeare.

On commence dans *Hamlet* par relever une sentinelle : le soldat Bernardo demande au soldat Francisco si tout a été tranquille. *Je n'ai pas vu trotter une souris* (act. I, sc. 1), répond Francisco. Convenons qu'une tragédie ne peut commencer avec une simplicité plus noble et plus majestueuse. C'est Sophocle tout pur.

M. Home porte ainsi sur tous les arts des jugements qui pourraient nous paraître extraordinaires.

C'est un effet admirable des progrès de l'esprit humain, qu'aujourd'hui il nous vienne d'Écosse des règles de goût dans tous les arts, depuis le poëme épique jusqu'au jardinage. L'esprit humain s'étend tous les jours, et nous ne devons pas désespérer de recevoir bientôt des poétiques et des rhétoriques des îles Orcades. Il est vrai qu'on aimerait mieux encore voir de grands artistes dans ces pays-là que de grands raisonneurs sur les arts : on trouvera toujours plus d'écrivains en état de faire des éléments de critique, comme milord Ka-

mes, qu'une bonne histoire, comme ses compatriotes, M. Hume et M. Robertson.

Il est aisé de dire son avis sur le Tasse et l'Arioste, sur Michel-Ange et Raphael; il n'est pas si aisé de les imiter; et il faut avouer qu'aujourd'hui nous avons plus besoin d'exemples que de préceptes, aussi bien en France qu'en Écosse.

Au reste, si M. Home est si sévère envers tous nos meilleurs auteurs, et si indulgent envers Shakspeare, il faut avouer qu'il ne traite pas mieux Virgile et Horace.

S'il veut donner l'exemple de quelque balourdise, c'est dans Virgile qu'il va la chercher. Il se moque de la contradiction manifeste qu'il suppose dans ces vers du premier livre de l'*Énéide* :

« Graviter commotus; et alto

« Prospiciens, summâ placidum caput extulit undâ. »

Il croit que le *placidum* contredit le *commotus*; il ne voit pas que *placidum caput* veut dire ce front qui apaise les tempêtes; il ne voit pas qu'un maître irrité peut, en montrant un front serein, apaiser les querelles de ses esclaves.

Il trouve indécent qu'Horace, dans une épître familière à Mécène, dise :

« Quid causæ est meritò quin illis Jupiter ambas

« Iratus buccas inflat? »

Il oublie que cette expression *inflare buccas*,

pour dire *menacer*, était tirée du grec, familière aux Romains, et du ton le plus convenable à la satire.

M. Home donne toujours son opinion pour une loi, et il étend son despotisme sur tous les objets. C'est un juge à qui toutes les causes ressortissent.

Ses arrêts sur l'architecture et sur les jardins ne nous permettent pas de douter qu'il ne soit de tous les magistrats d'Écosse le mieux logé, et qu'il n'ait le plus beau pare. Il trouve les bosquets de Versailles ridicules; mais, s'il fait jamais un voyage en France, on lui fera les honneurs de Versailles; on le promènera dans ses bosquets; on fera jouer les eaux pour lui, et peut-être alors ne sera-t-il pas si dégoûté.

Après cela, s'il se moque de nos bosquets de Versailles, et des tragédies de Racine, nous le souffrirons volontiers: nous savons que chacun a son goût; nous regardons tous les gens de lettres de l'Europe comme des convives qui mangent à la même table; chacun a son plat, et nous ne prétendons déguster personne.

IV.

LETTERS OF THE RIGHT-HONOURABLE LADY M-Y W-Y M-E, ETC.

Lettres de milady Marie Wortley Montague, écrites pendant ses voyages en Europe, en Asie, en Afrique, etc. Londres, chez T. Becket, 3 vol. in-12, 1763¹.

14 avril 1764.

C'est ici la troisième édition de ces lettres. Ceux qui ne les connaissent que par les traductions françaises qui en ont paru jusqu'à présent ne sauraient s'en former une juste idée. Elles ont été lues avec avidité par tous ceux qui entendent la langue anglaise. On a appelé milady Montague la Sévigné d'Angleterre; mais elle n'a ni la rapidité du style de madame de Sévigné, ni son imagination vive et sensible; c'est une élégance charmante, nourrie d'une érudition qui ferait honneur à un savant, et qui est tempérée par les graces. Il régne

¹ Voyez la lettre M M M C C C L I I I I. *Correspondance*, année 1762. Voltaire, croyant que l'on commençait à publier la *Gazette littéraire*, regretta qu'on n'y eût pas inséré un article sur lady Montague; plus tard, en 1764, il ne laissa pas échapper l'occasion d'une édition nouvelle de ces lettres, et donna ce morceau, dans lequel on trouve des phrases presque semblables à celles de la lettre de 1762. (CLOO.)

sur-tout dans l'ouvrage de milady Montague un esprit de philosophie et de liberté qui caractérise sa nation. Madame de Sévigné, dans ses lettres, sent beaucoup plus qu'elle ne pense. Madame de Maintenon écrivait quelquefois ce qu'elle ne pensait pas; madame de Montague écrit tout ce qu'elle pense. Les lettres de ces deux Françaises n'intéressent que leur nation; les lettres de milady Montague semblent faites pour toutes les nations qui veulent s'instruire.

Lorsqu'en 1716 son mari fut nommé ambassadeur en Turquie, elle l'accompagna et fit le voyage par terre; elle traversa des pays qu'aucune personne de considération n'avait visités avant elle depuis plus de six cents ans. Elle passa par Peter-Waradin, par les déserts de la Servie, par Philippopolis, par le mont Rhodope, par Sophia. Ensuite, lorsqu'elle revint par mer, elle vit avec attention les lieux que l'*Iliade* a célébrés. Ainsi, après avoir parcouru la patrie d'Orphée, elle observa le théâtre de la guerre chantée par Homère. Elle voyageait l'*Iliade* à la main, et quelquefois elle paraît animée de son esprit.

Son rang, sa curiosité, et une légère connaissance de la langue turque, lui ouvrirent l'entrée de tout ce qui est fermé et inconnu pour jamais aux étrangers. Elle fut accueillie et très fêtée par l'épouse du grand-visir, et par la sultane, veuve de

l'empereur Mustapha. La magnificence voluptueuse de quelques maisons où l'on s'empresse de la recevoir surpasse tout ce que nous connaissons d'agréable dans nos climats froids. Elle fut reçue chez la femme du lieutenant du grand-visir par deux eunuques noirs, qui la conduisirent au milieu de deux rangs de jeunes filles, toutes faites comme on peint les divinités, mais moins belles encore que leur maîtresse. Elle fut charmée de leurs danses, et de leur musique qu'elle compare et paraît préférer à la musique d'Italie; elle ajoute que leurs voix sont plus touchantes que celles des Italiennes. On croit lire un roman grec en lisant quelques unes de ces lettres; mais, ce qui est le contraire du roman, elle rectifie la plupart de nos idées sur les mœurs turques; elle nous apprend, par exemple, que les femmes de ce pays ont encore plus de liberté que les nôtres. Elles peuvent aller par-tout, couvertes d'un double voile. Il n'est permis à aucun homme d'oser arrêter une femme voilée, et le mari le plus justement jaloux n'oserait saisir sa femme dans la rue : ainsi elles peuvent aller en rendez-vous avec la plus entière sécurité.

Les Turcs connaissent la délicatesse de l'amour; ils font des vers comme nous pour leurs maîtresses. En voici du grand-visir Ibrahim, gendre de l'empereur Achmet III. Ibrahim se plaint que le sul-

tan diffère trop le jour des noces , et que la sultane
obéit trop à son père.

STANCES.

I.

« Le rossignol voltige dans les vignes pour y
« chercher des roses qu'il aime. Je suis venu ad-
« mirer aussi la beauté des vignes , et la douceur
« de vos charmes a ravi mon cœur. Vos yeux sont
« noirs et attrayants comme ceux de la biche ; vos
« yeux , comme ceux de la biche , sont sauvages et
« dédaigneux. »

II.

« Le moment de mon bonheur se diffère de
« jour en jour. Le cruel sultan ne me permet pas
« de voir ces joues plus vermeilles que les roses ;
« je n'ose encore y cueillir un baiser. La douceur
« de vos charmes a ravi mon cœur. Vos yeux sont
« noirs et attrayants comme ceux de la biche ; vos
« yeux , comme ceux de la biche , sont sauvages et
« dédaigneux. »

III.

« Le malheureux Ibrahim soupire dans ces
« vers. Un trait parti de vos yeux a percé mon
« sein. Ah ! quand viendra le moment de la jouis-
« sance ? Attendrai-je long-temps encore ? Ah ! sul-

« tane aux yeux de biche ! ange au milieu des an-
« ges ! je desire , et c'est en vain. Pouvez-vous
« prendre plaisir à tourmenter mon cœur ? »

IV.

« Mes cris perçants s'élèvent jusqu'au ciel : le
« sommeil fuit ma paupière. Tourne du moins
« les yeux vers moi , sultane ; que je contemple ta
« beauté. Adieu... je descends au tombeau... mais
« rappelle-moi ; ta voix retiendra mon ame fugi-
« tive... mon cœur est brûlant comme le soufre ;
« laisse échapper un soupir et ce cœur s'embra-
« sera. Gloire de ma vie ! belle lumière de mes
« yeux ! ô ma sultane ! mon front est prosterné
« contre la terre. Des larmes brûlantes inondent
« mes joues... je sens le délire de l'amour. Ouvre
« ton ame à la pitié ; laisse du moins tomber un
« regard sur moi. »

Ce morceau , fidèlement traduit d'après la tra-
duction littérale qu'en donne milady Montague ,
respire le goût de la poésie orientale ; on y re-
trouve ce désordre de sentiments et d'idées qui
peut nous paraître exagéré , mais qui vraisembla-
blement est naturel à des peuples plus sensi-
bles et moins cultivés. Un Arabe s'énonce dans le
langage ordinaire d'une manière plus figurée et
plus hardie que nous n'oserions le faire en vers.

Un amant écrivait à sa maîtresse qui avait le teint blanc et les cheveux noirs : « Le jour est sur ton « visage, et la nuit dans tes cheveux. »

Milady parle des bains chauds de Sophia, renommés dans ces contrées comme ceux de Bourbonne, de Plombières, d'Aix-la-Chapelle, le sont parmi nous ; mais quelle différence entre la grossièreté rustique de nos bains et la magnificence de ceux des Turcs ! ce sont des dômes de marbre qui reçoivent le jour par la coupole. Le pavé, les sofas qui règnent autour en gradins, tout est de marbre. Le milieu de chaque appartement est un bassin de fontaines jaillissantes. Elle assure qu'elle trouva sur ces sofas, ornés de coussins et de tapis superbes, un nombre considérable de femmes qui l'invitèrent à se baigner. Elles n'avaient d'autre habillement que celui qu'on donne aux Græces. De jeunes esclaves, parées comme elles de leur beauté seule, tressaient les cheveux de leurs maîtresses et les parfumaient d'essences odorantes. Ce qui surprit le plus milady Montague dans ce singulier spectacle, c'est l'extrême modestie de toutes ces dames nues, et la simplicité polie avec laquelle elles voulurent l'engager à se baigner avec elles. Si cette aventure n'était pas vraie, on ne voit pas ce qui aurait pu engager milady Montague à l'écrire à une de ses amies.

Elle revint par Marseille. Elle resta peu de

temps à Paris, et retourna dans sa patrie par Calais. On s'aperçoit aisément, au mépris qu'elle témoigne pour nos dogmes et pour nos cérémonies, que c'est une Anglaise qui écrit.

V.

Dictionnaire universel des Fossiles, etc., par M. Elie Bertrand, premier pasteur de l'Eglise française de Berne, 1763, 2 vol. in-8^o.

18 avril 1764.

Cet ouvrage, très ample, dans lequel il n'y a rien que d'utile, paraît nécessaire à tous les amateurs d'histoire naturelle. On y trouve plusieurs observations qu'on chercherait vainement ailleurs. L'auteur ne perd point son temps à faire des systèmes; il rend compte de ce que la nature produit, sans vouloir inutilement deviner comment elle opère. Il n'assure point que les glossopètres soient des langues de chiens marins qui sont tous venus sur le même rivage déposer leurs langues pour qu'elles y fussent pétrifiées. Il n'affirme

** Voltaire s'était chargé de donner des matériaux sur la Suisse, et il était bien placé pour cela. Voyez lettres M^{me} de M^{lle} à Bertrand et M^{me} de M^{lle} à La Sauvagère sur les langues de chiens marins.

(Cloc.)

pas que les pierres appelées pommes cristallines, ou melons du Mont-Carmel, aient été originairement des melons, etc. : il rend compte de ce que la nature nous offre, et non de ce qu'elle nous cache.

L'auteur explique nettement, sans affecter ni trop de brièveté, ni trop d'étendue, tout ce qui regarde la pyrotechnie, la métallurgie, et les pierres précieuses. Il ne parle pas seulement de ce qu'il a lu, mais de ce qu'il a vu, et l'on peut dire qu'il a vu avec des yeux éclairés. Il possède un cabinet d'histoire naturelle très curieux. Ce cabinet serait une acquisition fort utile à qui voudrait se donner sans peine des connaissances sûres dans cette partie de la physique.

VI.

POEMS, BY C. CHURCHILL.

Poèmes par Ch. Churchill. A Londres, chez Dryden Leach, 1763, in-4°.

18 avril 1764.

Ces poèmes sont des satires pleines d'amertume,

** Cet article est encore indubitablement de Voltaire; c'est sa manière de s'exprimer sur Sterne, sur Pope, etc. On sait d'ailleurs qu'il

de chaleur, et de force : elles avaient été publiées séparément ; l'auteur, en les rassemblant dans un volume, y a fait quelques changements et ajouté plusieurs vers heureux. Le premier poëme par lequel M. Churchill se soit fait connaître au public est intitulé *la Rosciade* ; il y fait la satire de différents acteurs des deux théâtres de Londres. Voilà un sujet assez bizarre pour le début d'un théologien de l'Eglise anglicane. Le révérend M. Sterne, chanoine d'York, débuta ainsi par le roman plus gai que décent de *Tristram Shandy*. *La Rosciade* réussit, et mérita à son auteur les applaudissements des beaux esprits et la censure du clergé, sur-tout de l'évêque de Rochester, dans le diocèse duquel il officiait.

On jugerait, par l'objet principal de ces satires, que M. Churchill n'a écrit ni pour les étrangers, ni pour la postérité. Les portraits de quelques comédiens, une querelle avec des journalistes, une aventure de revenant, un démêlé particulier avec M. Hogarth, etc., tout cela ne peut guère intéresser hors de Londres et des circonstances ; mais M. Churchill a répandu dans ces morceaux des

fut le premier à qui la France dut la connaissance des principaux auteurs anglais. Je serais encore porté à le croire l'auteur d'un article sur *Tristram Shandy*, qui est au tome V, page 39 de la *Gazette littéraire*, article que j'exclus cependant, ainsi que plusieurs autres, dans la crainte de me tromper, et pour ne pas augmenter mal-à-propos cette sorte de supplément. (Clon.)

beautés qui sont de tous les temps ; sa poésie est pleine de verve , de chaleur , et d'énergie ; il ne se contente pas de poursuivre les vices et les ridicules des particuliers , il attaque avec la même hardiesse et la même force les vices de son siècle et de sa nation. M. Churchill passe pour un des plus grands poètes et peut-être pour le premier des poètes satiriques que l'Angleterre ait produits. Il ressemble moins à Pope qu'à Dryden , qu'il paraît aussi avoir plus étudié. Il n'est pas aussi pur , aussi correct que Pope , mais il a plus d'originalité dans sa manière ; et son style , quoique avec une élégance moins continue , a une harmonie plus abondante et plus variée. On a reproché à Pope que ses vers tombent presque toujours deux à deux et que le sens finit à chaque couplet. M. Churchill a une marche plus libre ; mais il est souvent lâche et négligé , et son style est embarrassé de parenthèses , qui , s'enchaînant les unes dans les autres , occupent quelquefois jusqu'à vingt et trente vers. Ce défaut est assez commun aux écrivains anglais et dans la prose et dans les vers.

Mais ce qui nous paraît bien plus condamnable encore dans les poésies de M. Churchill , c'est l'immertume et quelquefois l'atrocité qu'il porte dans la satire : nous savons que ce genre de poésie a des bornes plus ou moins étroites , suivant la différente nature des gouvernements. La liberté d'écrire doit

être plus grande par-tout où le peuple a quelque part à la législation. C'est une espèce de censure publique qui s'accorde très bien avec les principes de la démocratie. Voilà pourquoi, dans les premiers temps de la Grèce, la satire, qui n'était alors employée qu'au théâtre, était violente; on l'adoucissait lorsque les principes de l'aristocratie commencent à l'emporter sur ceux de la démocratie. En Angleterre il semble que la loi donne à chaque particulier le droit d'attaquer tout homme en place dans son caractère public; mais par-tout la loi doit protéger la réputation et les mœurs privées d'un citoyen; lorsque la loi se tait, c'est au public même à venger les droits de la société outragés. M. Churchill nous paraît avoir violé toutes les lois de la bienséance et de l'honnêteté sociale. Livré à l'esprit de parti, il prodigue la louange ou le blâme, suivant les préjugés qu'il a adoptés. Juvenal et Horace déguisaient le plus souvent les noms de ceux qu'ils perçaient de leurs traits; M. Churchill accuse un homme *de vendre son ame de boue à qui veut la payer*, et le nomme. Pope, Dryden et d'autres satiriques anglais se contentaient de désigner leurs victimes par les lettres initiales de leurs noms; M. Churchill dédaigne même d'employer le voile le plus léger. Despréaux, qui quelquefois a outre-passé lui-même les bornes légitimes de la satire, est, auprès du satirique an-

glais, le plus doux et le plus poli des hommes. En rendant justice aux grands talents de M. Churchill, nous desirons qu'il en fasse à l'avenir un usage plus conforme aux droits de l'honnêteté et aux intérêts de sa propre gloire, en choisissant des sujets qui soient d'un intérêt plus général, et en modérant la violence effrénée de sa muse.

VII.

THE COMPLETE HISTORY OF ENGLAND, etc.

L'Histoire complète de l'Angleterre depuis Jules César jusqu'à sa révolution, par M. David Hume; nouvelle édition corrigée et augmentée. A Londres, chez A. Millar, 1764, 8 vol. in-8^o.

2 mai 1764.

On ne peut rien ajouter à la célébrité de cette Histoire, la meilleure peut-être qui soit écrite en aucune langue. La nouvelle édition qu'on annonce renferme quelques changements, mais peu con-

** Il y a, dans ce morceau curieux, vingt phrases où je retrouve Voltaire. Il énonce ici ses opinions accoutumées sur Tacite, amateur de satires; sur Tite Live, historien crédule: il était plein d'estime pour Hume et ses ouvrages. Il lui écrivit même une longue lettre quelque temps après, le 24 octobre 1766, n^o M M M M C C C C X C V I I I. On peut voir, chap. XII du *Pyrrhonisme de l'Histoire*, MÉLANGES HISTORIQUES, tome II, comment il traite l'anecdotier Suétone; Tacite y est aussi critiqué. (CLOC.)

sidérables. Nous ne nous proposons pas de donner l'extrait de cet ouvrage ; la plus grande partie en est déjà traduite en français, et la traduction de ce qui reste ne tardera pas à paraître¹. Nous nous contenterons de présenter ici quelques réflexions générales sur l'histoire même d'Angleterre, et sur le caractère du nouvel historien.

Jamais le public n'a mieux senti qu'il n'appartient qu'aux philosophes d'écrire l'histoire. Le philosophe ne doit point, comme Tite Live, entretenir son lecteur de prodiges ; il ne doit point, comme Tacite, imputer toujours aux princes des crimes secrets.

Il y a de la différence entre un historien fidèle et un bel esprit malin qui empoisonne tout dans un style concis et énergique. Le philosophe ne recueillera point les bruits populaires comme Suétone : il ne dira point que Tibère voyait clair la nuit comme le jour ; il doutera qu'un prince infirme, âgé de soixante-douze ans, se retira dans Caprée uniquement pour s'y abandonner à des débauches monstrueuses, inconnues même à la jeunesse dissolue de ce temps-là, et pour lesquelles il fallut des expressions nouvelles.

Le philosophe n'est d'aucune patrie, d'aucune faction. On aimerait à voir l'histoire des guerres

¹ Elle est de madame Belot, à qui nous devons déjà une très bonne traduction du *Règne des Tudors*.

de Rome et de Carthage écrite par un homme* qui n'aurait été ni Carthaginois ni Romain.

Mézerau dégoûte les Français mêmes quand il dit : « Taisez-vous, écrivains allemands ; vos his-toires sentent plus le vin que l'huile. » Daniel laisse toujours trop voir de quel pays et de quelle profession il est. M. Hume, dans son Histoire, ne paraît ni parlementaire, ni royaliste, ni anglican, ni presbytérien ; on ne découvre en lui que l'homme équitable.

On voit avec un plaisir mêlé d'horreur, dans l'Histoire de Henri VIII, ces commencements du développement de l'esprit humain qui doit un jour adoucir les mœurs, et cette ancienne férocité qui les rendait alors si atroces. L'Angleterre change de religion quatre fois sous Henri VIII, Édouard, Marie, et Élisabeth. Les parlements, qui depuis sont si jaloux de la liberté naturelle aux hommes, et qui la maintiennent avec tant de courage et même avec tant d'excès, sont, sous Henri VIII et Marie sa fille, les lâches instruments de la barbarie. On ne voit que des gibets, des échafauds, et des bûchers. Faut-il donc qu'on ait passé par de tels degrés pour arriver au temps où les Locke ont approfondi l'entendement humain, où les Newton ont développé les lois de la nature, et où les Anglais ont embrassé le commerce des quatre parties du monde ?

Quelles scènes présentent les temps de Henri VIII, du jeune Édouard, et de Marie! Henri VIII, ainsi que ses prédécesseurs, s'est soumis longtemps au pouvoir de la cour de Rome : il ne se sépare d'elle que parcequ'il est amoureux¹, et parceque le pape Clément VII, intimidé par Charles-Quint, ne veut pas favoriser son amour. Ce même prince fait brûler d'un côté tous ceux qui croient encore à la suprématie du pape, et tous ceux qui ne croient pas à la transsubstantiation. Il a rompu avec Rome pour une femme, et il fait mourir cette même femme sur un échafaud ; il envoie ensuite une autre épouse au même supplice. La dernière princesse de la maison de Plantagenet, la mère du cardinal Lapole², est trainée sur l'échafaud à l'âge de quatre-vingts ans : prêtres, évêques, pairs, chanceliers, tout est sacrifié de même aux barbares caprices de ce fou sanguinaire. S'il eût été particulier, on l'eût enfermé et enchaîné comme un furieux ; mais parcequ'il est fils d'un Tudor usurpateur qui fut vainqueur du tyran, il ne trouve pas un seul juge qui ne s'empresse d'être l'organe de ses cruautés et le ministre de ses assassinats judiciaires.

¹ Cet événement fameux est développé avec beaucoup de finesse et de sagacité dans l'*Histoire du divorce de Henri VIII*, par M. l'abbé Raynal.

² Le cardinal Polo ou Pool, que les Français nomment tantôt Pole, tantôt Lapole ou La Pole.

Après la mort de ce monstre, les Anglais, qui étaient encore catholiques séparés du pape, deviennent protestants ; mais l'esprit de persécution qui abrutissait les hommes depuis si long-temps subsiste toujours, et la coutume de venger ses querelles particulières par des meurtres juridiques prend encore une nouvelle force. Le duc de Somerset, protecteur d'Angleterre, fait trancher la tête au grand-amiral Seymour son propre frère ; lui-même perd bientôt la vie sur un échafaud par le jugement du duc de Northumberland, qui périt ensuite par le même supplice. L'archevêque de Cantorbéry brûle des sectaires et est brûlé à son tour. La reine Marie fait exécuter la reine Jeanne Gray et toute sa famille. La reine Marie Stuart, accusée d'être complice du meurtre de son mari, est condamnée, après dix-huit ans de captivité, à perdre la tête, par les ordres de la reine Élisabeth. Le petit-fils de la reine Marie Stuart est enfin condamné au même supplice par son peuple.

Qu'on songe au nombre prodigieux de citoyens périssant par la même mort que leurs chefs et leurs maîtres, et on verra que cette partie de l'histoire était, si on ose le dire, digne d'être écrite par le bourreau, puisqu'il avait recueilli les dernières paroles de tant d'hommes d'état qui lui furent tous abandonnés.

Si on s'arrêtait à ces objets d'horreur, si on ne

connaissait de l'histoire anglaise que ces guerres civiles, cette longue et sanglante anarchie, cette privation de bonnes lois, et ces horribles abus du peu de lois sages qu'on pouvait avoir alors, quel homme ne présagerait pas une décadence et une ruine certaine de ce royaume? Mais c'est précisément tout le contraire : c'est de l'anarchie que l'ordre est sorti ; c'est du sein de la discorde et de la cruauté que sont nées la paix intérieure et la liberté publique.

Voilà ce qui distingue le peuple anglais de tous les autres peuples, et ce qui rend son histoire si intéressante et si instructive. Ce peuple rentre de lui-même dans l'ordre, et quelques années après la catastrophe de Charles I^{er}, on voit les fanatiques absurdes et féroces qui ont trempé leurs mains dans son sang, changés en philosophes. La raison humaine se perfectionne dans la même ville où il n'y avait peut-être pas, du temps de Charles I^{er}, un seul homme qui eût des notions raisonnables.

Un des plus étonnans contrastes de l'esprit humain, c'est celui de l'autorité que Cromwell avait dans les parlements, ainsi que dans les armées, avec ce galimatias absurde et dégoûtant qui régnait dans tous ses discours. Toutes les paroles qu'on a recueillies de lui sont au-dessous de ce que les prophètes des Cévennes ont jamais pro-

noncé de plus bas et de plus extravagant; ce sont des expressions qui n'ont aucun sens, et des termes de la plus vile populace. C'est ainsi qu'il parlait dans le parlement ainsi que dans la chaire; et peut-être, à la honte des hommes, c'est ainsi qu'il fallait parler alors; car le jargon presbytérien et la folie prophétique étant à la mode, un discours raisonnable n'aurait point ému des hommes dont l'enthousiasme avait éteint la raison. Quelle prodigieuse différence entre le style des bons écrivains de la nation et celui de Cromwell, c'est-à-dire entre leurs idées! Cependant c'est ce style qui le met sur le trône, car la valeur n'en eût fait qu'un colonel ou un major: c'est avec le galimatias prophétique qu'il a régné.

Après cette épouvantable confusion dans l'état, dans l'Église, dans la société, dans la manière de penser, la raison a enfin repris son empire, et l'a étendu même au-delà des bornes ordinaires. C'est aujourd'hui sur-tout qu'on peut dire de cette nation * :

Trois pouvoirs, étonnés du nœud qui les rassemble,
Les députés du peuple, et les grands, et le roi,
Divisés d'intérêts, réunis par la loi, etc.

Henriade, ch. 1.

La fureur des partis a long-temps privé l'Angle-

* Encore Voltaire qui cite Voltaire.

terre d'une bonne histoire comme d'un bon gouvernement. Ce qu'un tory écrivait était nié par les wighs, démentis à leur tour par les torys. Rapin Thoyras, étranger, semblait seul avoir écrit une histoire impartiale; mais on voit encore la souillure du préjugé jusque dans les vérités que Thoyras raconte; au lieu que dans le nouvel historien on découvre un esprit supérieur à sa matière, qui parle des faiblesses, des erreurs, et des barbaries, comme un médecin parle des maladies épidémiques.

VIII.

2 mai 1764.

On a imprimé à Pise plusieurs tragédies de notre théâtre, fidèlement traduites en vers blancs, c'est-à-dire en vers non rimés, par le cavalier *Lorenzo Guazzesi*.

L'*Iphigénie* de Racine parait aussi bien rendu qu'elle puisse l'être; mais jamais une traduction, quelque belle qu'elle soit, ne peut faire l'effet de l'original. Il est impossible que la contrainte ne s'aperçoive pas dans un ouvrage de longue haleine. Une épigramme, un madrigal, peuvent gagner dans une traduction; une tragédie ne peut

jamais que perdre. C'est que l'auteur en composant a toujours été animé par le génie et par le sujet dont il était rempli; et le traducteur, en s'étudiant à copier les idées et les expressions d'un autre, perd nécessairement de vue tout l'ensemble; cet asservissement éteint l'enthousiasme.

Comment se peut-il faire que la gêne de la rime, la plus grande de toutes les gênes, laisse à Racine toute la liberté et toute la chaleur de son esprit, et que le traducteur, dégagé de ces entraves pénibles, paraisse cependant bien moins libre que Racine?

A peine un faible jour nous éclaire et nous guide,
Vos yeux seuls et les miens sont ouverts en Aulide.
Avez-vous dans les airs entendu quelque bruit?
Les vents nous auraient-ils exaucé cette nuit?
Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune.

• Un debil lume

• Fa eh' io ti seorga e dubbio a te mi guida;
• In Aulida tu solo ed io siam desti;
• S' udi rumor per l' aere, o forse i venti
• Si svegliar questa notte a nostri voti?
• Ma qui ognun dorme, e in placido riposo
• Giace l' armata, la marina, e il vento. •

Il est peut-être difficile de mieux traduire, et cependant vous ne voyez dans ces vers ni la pompe, ni l'élégance, ni la facilité, ni la force de ceux de Racine.

In placido riposo énerve entièrement ce beau vers :

Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune.

Cette césure si expressive, *mais tout dort*, n'est point rendue : *il vento, le vent*, ne fait pas le même effet que *les vents*. *La marina* est bien loin de signifier *Neptune*, que le poëte représente ici comme endormi, sans affecter pourtant une figure poétique. *Neptune* à la fin d'un vers est une image et une expression bien supérieure au terme *vent*. Que de beautés pour ceux qui sont un peu initiés aux mystères de l'art ! elles sont toutes perdues dans la traduction.

C'est ainsi que nous n'avons jamais pu bien traduire les belles scènes du *Pastor fido*. La difficulté qui nait de la rime peut en partie en avoir été cause ; mais que dans une langue aussi abondante que l'italienne on ne puisse parfaitement traduire en vers blancs nos vers rimés, qu'on ne puisse, avec la plus grande liberté, imiter la facilité d'un auteur enchaîné par le retour des mêmes sons, c'est là ce qui paraît étonnant ; et l'on ne peut, ce semble, en rendre raison qu'en avouant que celui qui invente, quelque gêné qu'il soit, paraît toujours plus à son aise que celui qui imite. En un mot, on ne traduit point le génie.

Le cavalier Guazzezi rend très fidèlement ce vers d'*Alzire*:

Votre hymen est le nœud qui joindra les deux mondes.

« Le tue nozze, o figlio,

« Tosto uniranno il gemino emispero. »

Mais vos noces, *ô mon fils*, uniront bientôt les deux hémisphères, n'exprime point ce nœud qui joint les deux mondes : car ce nœud qui les joint fait une image qui ne se trouve pas dans la traduction, et le mot *tosto*, *bientôt*, affaiblit l'idée.

Il arrive donc qu'avec la chaîne de la rime on marche quelquefois d'un pas plus sûr qu'en se délivrant de cette servitude, et c'est de là qu'on peut conclure que la rime, qui présente à chaque moment le mérite d'une grande difficulté surmontée, est absolument nécessaire à la poésie française.

Il est vrai que la rime ajoute beaucoup à l'ennui que nous causent tous les poèmes qui ne s'élèvent pas au-dessus du médiocre ; mais c'est qu'alors l'auteur n'a pas eu l'adresse de dérober aux lecteurs la peine qu'il a ressentie en rimant ; ils éprouvent la même fatigue sous laquelle il a succombé. C'est un mécanicien qui laisse voir ses poulies et ses cordes ; il en fait entendre le bruit choquant : il dégoûte, il révolte. De vingt poètes il y en a très rarement un seul qui sache subjuguier la

rime ; elle subjugue tous les autres : alors ce n'est plus qu'un vain tintement de consonnances fastidieuses.

Il faut que le poète choisisse, dans la foule des idées qui s'offrent à lui, celle qui paraîtra la plus naturelle, la plus juste, et qui en même temps s'accordera le mieux avec la rime qu'il cherche, sans qu'il en coûte rien ni à la force du sens, ni à l'élégance de l'expression. Ce travail est prodigieux ; mais quand il est heureux il produit un très grand plaisir chez toutes les nations, puisque toutes les nations, depuis les Romains, ont adopté la rime.

Si en lisant les beaux endroits de l'Arioste, du Tasse, de Dryden, et de Pope, on s'aperçoit qu'ils ont rimé, on ne s'en aperçoit que par la satisfaction secrète que donne une difficulté toujours heureusement vaincue. Milton n'a pas rimé, et la raison qu'en donna M. Pope à M. de Voltaire, c'est que Milton ne le pouvait pas¹.

M. de La Motte, en voulant introduire les tragédies en prose, ôtait le mérite en ôtant la difficulté.

Le plaisir qui résulte des vers de Racine vient de ce que la prose la plus exacte ne peut dire mieux. C'est le comble de l'art, on l'a déjà dit,

¹ Cet alinéa suffirait pour prouver que l'article ne peut être d'un autre que de Voltaire. (GUG.)

quand la prose la plus scrupuleuse ne peut rien ajouter au sens que les vers renferment.

C'est une chose très remarquable que de tous les étraugers qui ont du goût et qui se sont rendu notre langue familière, il n'en est aucun qui ne sente dans Racine le mérite de cette facilité, de cette harmonie, de cette élégance continue, qui caractérisent toutes ses tragédies. Quand ils ont commencé la lecture d'une de ses pièces, ils ne peuvent plus la quitter, ils cèdent à un charme invincible. Il y a donc une beauté réelle dans l'art avec lequel Racine a surmonté la difficulté de la rime.

Le défaut ordinaire des vers vient de ce qu'on se croit en droit de parler en vers moins correctement qu'en prose. On est dur et lâche, le style est hérissé de solécismes, et les pièces qui réussissent le plus sur la scène ne peuvent soutenir l'œil du lecteur attentif.

N'en accusons point la rime, mais la négligence de ceux qui ne savent pas la manier. Elle ne doit fournir que des beautés par ses difficultés mêmes.

Ce n'est pas sans raison qu'on a imaginé le Parnasse comme un mont escarpé sur lequel il est presque impossible de monter sans tomber. On n'a donné des ailes à Pégase que comme un emblème de la difficulté de régler tantôt son vol et

tantôt sa marche. La gloire en tout genre n'est attachée qu'au difficile, et il faut que ce difficile ait toujours l'air aisé; c'est à quoi Racine est parvenu, et il est presque aussi impossible qu'indispensable de l'imiter.

IX.

9 mai 1764¹.

On nous mande qu'on prépare à Cambridge une magnifique édition in-4° de tous les ouvrages du docteur Middleton. C'est un des plus savants hommes et des meilleurs écrivains de l'Angleterre; il a été mis par beaucoup de gens au nombre des incrédules; nous sommes bien éloignés d'adopter aveuglément ces accusations d'impiété, intentées si aisément aujourd'hui, et avec autant de maladresse que d'atrocité, contre tous ceux qui écrivent avec quelque liberté; mais nous ne pouvons dissimuler que ce théologien n'ait eu des opinions très difficiles à concilier avec les vrais principes du christianisme.

¹ * Toujours Voltaire dans ce qui est dit ici sur le voyage de saint Pierre à Rome, sur César, Cicéron, Auguste, Suétone. C'était peut-être pour avoir occasion de parler de Middleton qu'il fit cette annonce d'une édition de Cambridge, in-4°, qui n'a jamais été imprimée. (CLOC.)

Il a fait une dissertation pour prouver que plusieurs des cérémonies augustes de l'Église romaine avaient été pratiquées par les païens. Jurieu et plusieurs autres protestants s'étaient déjà exercés sur cet objet; mais que prouve-t-elle, sinon que l'Église a sanctifié des pratiques communes à beaucoup de religions? Toutes les cérémonies sont indifférentes par elles-mêmes; c'est l'objet et le motif qui les rendent saintes ou impies: on se prosterne dans tous les temples du monde; il ne s'agit que de savoir devant quel être on doit se prosterner. Que la plupart des cérémonies et des lois des Hébreux aient été prises des Égyptiens, comme le prétend le savant Marsham, l'économie mosaïque n'en sera pas moins d'institution divine.

Dans un traité célèbre sur *les Miracles*, Middleton prétend que le don des miracles a commencé à s'affaiblir dès le second siècle, et qu'ils sont devenus moins fréquents parcequ'ils devenaient moins nécessaires. Il embrasse et fortifie autant qu'il peut l'opinion de Scaliger, que saint Pierre n'est jamais venu à Rome. Il avance ailleurs que le premier chapitre de la Genèse est purement allégorique. Nous n'avons garde d'adopter ou de justifier ces paradoxes, et il ne nous appartient pas de les discuter; mais nous rendrons justice à l'érudition, à la candeur, et sur-tout à la modé-

ration du théologien anglais. Quoique par sa naissance, par sa profession, et par les serments qu'il avait prêtés à l'état et à l'université de Cambridge dont il était membre, il fût ennemi de l'Église romaine, il n'en parle jamais ni avec dérision ni avec aigreur. Il examine les monuments de Rome ancienne et moderne, non seulement en antiquaire, mais encore en philosophe qui sait combien les usages tiennent aux opinions et aux mœurs.

Sa *Vie de Cicéron* est très connue parmi nous par la traduction qu'en a donnée l'abbé Prévost. Les éloges continuels qu'il y fait de Cicéron ont trouvé bien des contradicteurs. Ceux qui ont voulu flétrir la mémoire de ce grand homme se sont fondés sur l'autorité de Dion Cassius, écrivain très postérieur. Les panégyristes s'appuient sur le témoignage de Plutarque et des contemporains mêmes de Cicéron. Il faut avouer que la plupart des principaux personnages dont l'histoire romaine fait mention sont peints, pour ainsi dire, comme Janus, avec deux visages dont l'un ne ressemble point à l'autre. Quelques écrivains ne donnent à Jules César que des vertus, les autres que des vices. Ici, Auguste est regardé comme un bon prince; là, comme un tyran aussi heureux que méchant, débauché, lâche, et cruel dans sa jeunesse, habile dans un âge avancé, et

ne cessant de faire des crimes que quand les crimes cessaient de lui être nécessaires. Philon, qui avait vu Tibère, nous dit que c'était un bon et sage prince : Suétone, qui ne vivait pas du temps de cet empereur, en fait un monstre. Peut-être ces opinions contraires sont-elles également fondées sur les faits, parceque les hommes ont souvent des qualités contraires, et que la vie de la plupart des hommes d'état a été un mélange continuél de bonnes et de mauvaises actions, de vices et de vertus, de grandeur et de faiblesse. Il semble que, pour bien juger les hommes publics, on pourrait s'en rapporter aux monuments secrets et non suspects qui restent d'eux, comme les lettres dans lesquelles ils ouvrent leur cœur à leurs amis ; mais c'est dans les lettres mêmes de Cicéron que ses admirateurs et ses détracteurs trouvent également les preuves de leurs éloges et de leurs censures. Tout cela prouve combien il est difficile, et peut-être même inutile, de chercher la vérité dans les détails de l'histoire. Quoi qu'il en soit des vertus patriotiques de Cicéron, la postérité admirera toujours en lui l'orateur, l'homme d'état, et le philosophe.

X.

La Défense du Paganisme, par l'empereur Julien, en grec et en français, etc. Berlin, 1764, in-8°.

23 mai 1764.

Ce traité, dont le savant P. Pétau croyait que la religion pouvait tirer les plus grands avantages, n'était encore connu que par la réfutation qu'en a faite saint Cyrille, qui l'a inséré par lambeaux dans un grand ouvrage destiné à défendre le christianisme. M. le marquis d'Argens en a rapproché les différentes parties, et après avoir donné ses soins à ce que le texte parût dans toute sa pureté, il l'a accompagné d'une bonne traduction et d'une quantité considérable de remarques presque uniquement employées à combattre Julien et à défendre la religion chrétienne. L'objet de M. d'Argens, en publiant cet ouvrage vraiment intéressant pour tous ceux qui cherchent à connaître l'histoire de l'esprit humain, a été de prouver la nécessité de la tolérance. Nous observerons à ce sujet que Julien était livré à tout le fanatisme de la philosophie éclectique; qu'il donna dans tous les excès de la superstition; que s'il fût revenu vainqueur de son expédition contre les Parthes, les victimes,

disait-on, lui auraient manqué, tant il en avait égorgé, soit pour lire dans leurs entrailles quel serait le sort de ses armes, soit pour se rendre les divinités propices; que, comme Plotin, Porphyre, et Jamblique, il se vantait d'avoir un commerce immédiat avec les natures célestes, et que cependant ce prince, tout superstitieux, tout fanatique qu'il était, n'employa jamais la violence, encore moins les tourments, pour obliger les chrétiens à changer de religion. Il avait appris du vertueux Libanius que les remèdes violents pouvaient bien emporter certaines maladies; mais que les préjugés sur la religion ne pouvaient être détruits ni par le fer ni par le feu.

XI.

CALLIMACHI CYRENEI HYMNI CUM LATINA
INTERPRETATIONE, etc.

Hymnes de Callimaque de Cyrène, traduits en vers italiens,
et imprimés pour la première fois à Florence, 1763.

23 mai 1764.

L'histoire des lettres prouve bien qu'elles ont, ainsi que toutes les choses humaines, leurs périodes et leurs révolutions. Les mêmes études qui dans un siècle ont été généralement cultivées, on

les abandonne dans le siècle suivant, soit pour s'attacher à des objets plus utiles, soit parceque telle est l'inconstance de l'homme, qu'il se laisse nécessairement entraîner au charme de la nouveauté. Mais bientôt ce même fond d'inconstance ou d'inquiétude nous ramène sur les occupations qu'on a long-temps négligées, et des goûts qui paraissaient entièrement éteints renaissent et se montrent avec la chaleur des passions.

Quand les lettres et les arts se ranimèrent en Italie, on ne vit presque paraître que des traductions; Homère, Hésiode, Euripide, Sophocle, Aristophane, Musée, Coluthus, Lycophron, etc., eurent leurs traducteurs. Plus d'un siècle entier s'écoula ensuite sans qu'aucun homme de lettres s'avisât d'inquiéter les mânes des poètes anciens : mais aujourd'hui on les tourmente plus que jamais ; l'Italie est inondée de versions et d'interprétations de toute espèce. Peut-être, dit un Italien lui-même, sa persuade-t-on que jusqu'à présent on n'a point su traduire; peut-être aussi ne sait-on plus à quoi s'occuper pour se faire un nom dans la république des lettres.

La traduction dont il s'agit ici est très fidèle et très pure; aux hymnes de Callimaque, l'éditeur, M. Bandini, a ajouté les *Épigrammes* de ce poëte-grammairien, ainsi que le petit poëme sur la *Chevelure de Bérénice*. L'ouvrage renferme différentes

versions latines, un grand nombre de leçons ou *variantes*, et des notes très bien choisies.

On ne trouve dans Callimaque ni les élans sublimes, ni les figures hardies, ni les expressions étincelantes de Pindare; ses hymnes ressemblent plutôt à ceux qu'on attribue à Homère; c'est à-peu-près la même marche et le même ton. Quant à sa versification, elle est douce, élégante, et très soignée. M. l'abbé Terrasson prétendait même qu'elle est supérieure à celle d'Homère. Cet académicien était au nombre des gens de lettres du siècle dernier, qui confondaient les progrès des arts avec les progrès de la philosophie. Parceque les modernes sont plus grands géomètres que ne l'étaient les anciens, M. l'abbé Terrasson affirmait qu'ils sont aussi plus grands poètes et plus grands orateurs. Il ne faisait pas attention que la poésie est fille de l'imagination, comme l'éloquence l'est de la liberté; que plus les facultés critiques se perfectionnent, plus l'imagination s'émousse; et qu'autant les mœurs des anciens étaient poétiques, autant les mœurs présentes résistent à la poésie.

Comme de tous les ouvrages de Callimaque les moins connus sont ses épigrammes, nous en rapporterons deux.

« C'est dans ces lieux, fait-il dire à Timon le
« Misanthrope, que pour me dérober au com-

« merce des humains j'ai choisi mon habitation :
 « qui que tu sois , passe ; accable-moi , si tu veux ,
 « d'invectives et d'imprécations , mais passe. »

« Acanthius , fils de Dicon , dort ici d'un som-
 « meil sacré. Car ne dites jamais que les bons
 « meurent. »

Avant de finir cette notice , nous ferons obser-
 ver que les anciens n'attachaient point à l'épi-
 gramme l'idée que nous en avons aujourd'hui ; ils
 ne cherchaient pas toujours à terminer ce genre
 de poëme par quelque chose de piquant et d'inat-
 tendu ; toutes les conditions en étaient remplies
 lorsque l'objet y était énoncé avec élégance et
 avec précision. Ce n'est pas que dans le recueil
 des épigrammes anciennes on n'en trouve de très
 délicates et de très ingénieuses ; nous aurons occa-
 sion d'en faire connaître un grand nombre dont
 rien n'égale la finesse. Qu'il nous soit permis , en
 attendant , de citer celle-ci sur la statue de Vénus
 qu'on adorait à Cnide , et qu'avait faite Praxitèle :

Cypris passait à Cnide ; elle y trouva Cypris *.

O ciel ! dit la déesse émue ,

Quel objet se présente à mes regards surpris ?

Aux yeux de trois mortels j'ai paru toute nue ,

Adonis , Anchise , et Pâris ;

Mais , Praxitèle , où m'a-t-il vue ?

* Κύπρις εἶδε Κύπρον.

** Ce vers est le dernier de la traduction , plus concise et meil-
 leure , que Voltaire donne de cette même épigramme , dans le Dic-

XII.

THE HISTORY OF LADY JULIA MANDEVILLE, etc.

L'Histoire de lady Julie Mandeville. A Londres, chez
R. et J. Dodsley, 2 vol. in-12, 3^e édition¹.

30 mai 1764.

Ce roman est, comme ceux de Richardson, un recueil de lettres que s'écrivent tous les personnages qui ont part à l'action. Ces acteurs ayant tous un différent caractère, et chacun d'eux voyant les choses d'un œil différent, il en résulte une espèce de drame dans lequel les héros et les héroïnes de la pièce, les confidents et les confidentes, annoncent ce qui s'est passé, et forment l'exposition, l'intrigue, et le dénouement.

L'Histoire de Julie Mandeville est peut-être le meilleur roman de ce genre qui ait paru en An-

tionnaire philosophique, article ÉPIGRAMME. Il a pu se copier lui-même; mais il n'aurait certainement pas pris le vers d'un autre; il était assez riche de ses propres trésors pour ne pas recourir au plagiat, et assez fin pour ne pas dérober si maladroitement. (CLOC.)

¹ Voltaire connaissait non seulement la langue anglaise, mais encore l'Angleterre: aussi parle-t-il ici des mœurs de ce pays comme un homme qui y avait vécu. Que l'on fasse attention à ce qui est dit ici des romans et de l'oisiveté des lecteurs de romans. On y retrouve aussi son admiration pour Cervantes et l'Arioste. (CLOC.)

gleterre depuis *Clarisse* et *Grandison*. On y trouve de la vérité et de l'intérêt; et c'est l'art d'intéresser qui fait le succès des ouvrages dans tous les genres, même dans l'histoire; à plus forte raison dans les romans, qui sont des histoires supposées.

Plusieurs philosophes s'étonnent que les hommes, ayant tant de choses à savoir et si peu de temps à vivre, aient le temps de lire des romans. On a déjà remarqué qu'excepté les *Métamorphoses* d'Ovide, qui sont la théologie des anciens; les *Contes arabes*, qui tiennent tous du merveilleux; et l'inimitable Arioste, plus admirable encore par le style que par l'invention, tous les autres romans ne présentent que des aventures bien moins héroïques, moins singulières, moins tragiques que celles dont nos histoires sont remplies. Il n'y a rien de si attachant dans les *Cassandre*, les *Cléopâtre*, les *Cyrus*, les *Clélie*, que les événements de nos derniers siècles.

La découverte et la conquête du Nouveau-Monde, les malheurs et la mort épouvantable de *Marie Stuart*, et de *Charles I^{er}*, son petit-fils; les infortunes de tant d'autres princes, les aventures et le caractère de *Charles XII*, un nombre prodigieux de calamités horribles qu'un fescur de fables n'aurait osé feindre; tous ces grands tableaux qui intéressent le genre humain, étant peints depuis quelques années par des génies qui ont su

plaire, ont fait tomber les grands romans écrits dans un temps où l'on n'avait aucune bonne histoire ni en français ni en anglais.

Les romans tragiques ont donc disparu, et on a été inondé d'historiettes, du genre de la comédie, dans lesquelles on trouve mille petits portraits amusants de la vie commune.

On ne lisait guère dans l'Europe les romans anglais avant *Paméla*. Ce genre parut très piquant; *Clarisse* eut moins de succès et en méritait cependant davantage. Les romans de Fielding présentèrent ensuite d'autres scènes, d'autres mœurs, un autre ton : ils plurent, parcequ'ils avaient de la vérité et de la gaieté; le succès des uns et des autres en a fait éclore ensuite une foule de mauvaises copies qui n'ont pas fait oublier les premiers, mais en ont sensiblement diminué le goût.

Il se trouve toujours des auteurs qui font, pour occuper le loisir de tant de personnes désœuvrées, ce que font les marebands qui inventent chaque jour des modes nouvelles pour flatter la vanité et amuser la fantaisie.

Ce goût pour les romans est plus vif en France et en Angleterre que chez les autres nations. Il prouve que Paris et Londres sont remplis d'hommes oisifs, qui n'ont d'autre besoin que celui de s'amuser. Les femmes sur-tout donnent la vogue à ces ouvrages qui les entretiennent de la seule

chose qui les intéresse. Ce qui est remarquable, c'est que ces livres de pur agrément ont plus de lecteurs en Angleterre qu'en France. Pour peu qu'un roman, une tragédie, une comédie ait de succès à Londres, on en fait trois et quatre éditions en peu de mois ; c'est que l'état mitoyen est plus riche et plus instruit en Angleterre qu'en France, et qu'un très grand nombre de familles anglaises passent neuf mois de l'année dans leurs terres ; la lecture leur est plus nécessaire qu'aux Français rassemblés dans les villes, occupés des plaisirs et des bagatelles de la société, et sachant moins vivre avec eux-mêmes que les Anglais.

Les Espagnols n'ont pas eu depuis *Don Quichotte* un seul roman qui mérite d'être lu, et ils n'en sont pas plus à plaindre. Les Italiens n'ont rien eu depuis l'*Orlando furioso* ; et en effet que pourrait-on lire après lui ? Nous finirons ce petit article par une remarque : les deux héros de l'Arioste et de Cervantes sont fous, et ces deux ouvrages sont les meilleurs de l'Italie et de l'Espagne.

XIII.

6 juin 1764.

On vient d'imprimer des Mémoires pour servir

à la *Vie de François Pétrarque*, en 2 volumes in-4°, à Amsterdam, chez Arkstée et Merkus. Si ce ne sont là que des Mémoires pour servir à la composition de cette histoire, nous devons espérer que la *Vie de Pétrarque* sera un ouvrage bien considérable.

Il est vrai que Pétrarque, au quatorzième siècle, était le meilleur poète de l'Europe, et même le seul : mais il n'est pas moins vrai que de ses petits ouvrages, qui roulent presque tous sur l'amour, il n'y en a pas un qui approche des beautés de sentiment qu'on trouve répandues avec tant de profusion dans Racine et dans Quinault : j'oserais même affirmer que nous avons dans notre langue un nombre prodigieux de chansons plus délicates et plus ingénieuses que celles de Pétrarque ; et nous sommes si riches en ce genre, que nous daignons de nous en faire un mérite. Je ne crois pas qu'il y ait dans Pétrarque une seule chanson qu'on puisse opposer à celle-ci :

Oiseaux, si tous les ans vous quittez nos climats
 Dès que le triste hiver dépouille nos bocages,
 Ce n'est pas seulement pour changer de feuillages,
 Et pour éviter nos frimas ;
 Mais votre destinée
 Ne vous permet d'aimer qu'en la saison des fleurs ;
 Et quand elle a passé, vous la cherchez ailleurs,
 Afin d'aimer toute l'année.

* Ces vers sont déjà cités plus haut, page 48, mais avec quelque différence. (Clog.)

L'auteur des Mémoires rapporte plusieurs sonnets de son auteur favori : voici comme finit le premier :

- Mille trecento ventisette appunto,
- Su l' ora prima, il dì sesto d' aprile,
- Nel laberinto intrai, nè veggio ond' esca. •

Sonn. CLXXVI.

« L'an mil trois cent vingt-sept, tout juste le sixième d'avril, au matin, j'entrai dans le labyrinthe de l'amour, et je ne vois pas comment j'en sortirai. »

On ne peut pas accuser ce sonnet d'être trop brillant; il n'y a pas là de beautés recherchées.

L'auteur rapporte aussi le second sonnet, qui finit par ces vers :

- Trovommi Amor del tutto disarmato,
- Ed aperta la via per gli occhi al core,
- Che di lagrime son fatti uscio, e varco.

- Pero, al mio parer, non li fu onore
- Ferirme di saetta in quello stato,
- E a voi armata non mostrar pur l' arco. •

Sonn. III.

« L'Amour me surprit sans défense et s'ouvrit le chemin de mon cœur par mes yeux, qui sont devenus une porte et une voie de larmes; il ne devait pas, à mon avis, me blesser de sa flèche en cet état, et montrer son arc quand vous étiez armée. »

Ce qu'il y a de plus singulier dans ce sonnet, c'est qu'il fut long-temps, chez les Italiens, le su-

jet d'une dispute très vive, pour savoir s'il avait été composé le lundi ou le vendredi de la semaine sainte.

Le fameux sonnet *La gola e'l sonno, e l'oziose piume* commence heureusement : mais y a-t-il rien de plus faible que la fin, qui devrait être sail-lante ?

« Tanto ti priego più, gentile spirto,
« Non lassar la magnanima tua impresa. »

Sonn. VII.

« Tant plus je vous prie, esprit aimable, de ne point abandonner votre grande entreprise. »

Que dire de cet autre sonnet si admiré, composé, dit-on, dans la forêt des Ardennes ? L'auteur prétend dans ces vers que la ténébreuse horreur de la forêt ne peut l'épouvanter, parcequ'il n'y a que le soleil de Laure et ses rayons d'amour qui puissent lui donner quelque effroi ; et la chute de ce beau sonnet, c'est que rarement le silence, la solitude, et l'ombrage, lui font plaisir, parcequ'alors il ne voit pas le soleil de Laure.

On peut défier les admirateurs de ces sonnets d'en trouver un seul qui finisse aussi heureusement que celui de Zappi sur les malheurs de l'Italie :

« Ch' or giù dall' Alpi non vedrei torrenti
« Scender d' armati, nè di sangue tinta

« Bever l'ouda del Pò Gallici armenti ;

« Nè te vedrei del non tuo ferro ciuta

« Pugar col braccio di straniera genti ,

« Per servir sempre, o vincitrice, o vinta. »

« O malheureuse Italie ! je ne verrais pas aujourd'hui descendre du haut des Alpes ces torrents destructeurs, et les coursiers de la Gaule boire l'onde ensanglantée du Pô.

« Je ne te verrais pas, armée d'un fer étranger, combattre avec le bras de tes ennemis, pour être toujours esclave ou par ta victoire, ou par ta défaite. »

Je m'en rapporte à tous les gens de lettres italiens qui seront de bonne foi. Qu'ils comparent les prologues de tous les chants de l'Arioste avec ce qu'ils aiment le mieux dans Pétrarque, et qu'ils jugent dans le fond de leur cœur si la différence n'est pas immense ; mais, chez toutes les nations, il faut que l'antiquité l'emporte sur le moderne, jusqu'à ce que le moderne soit devenu antique à son tour. On se fait dans les siècles les plus polis une espèce de religion d'admirer ce qu'on admirait dans les siècles grossiers.

Personne ne niera que Pétrarque n'ait rendu de grands services à la poésie italienne, et qu'elle n'ait acquis sous sa plume de la facilité, de la pureté, de l'élégance ; mais y a-t-il rien qui approche de Tibulle et d'Ovide ? Quel morceau de Pétrarque peut être comparé à l'ode de Sapho sur l'amour, si bien traduite par Horace, par Boileau,

et par Addison ? Pétrarque, après tout, n'a peut-être d'autre mérite que d'avoir écrit élégamment des bagatelles, sans génie, dans un temps où ces amusements étaient très estimés, parcequ'ils étaient très rares. Il importe fort peu qu'une Laure feinte ou véritable ait été l'objet de tant de sonnets ; il est assez vraisemblable que Laure était ce que Boileau appelle une *Iris en l'air*. Un évêque de Lombez, chez qui Pétrarque demeura long-temps, lui écrit : « Votre Laure n'est qu'un « fantôme d'imagination sur lequel vous exercez « votre muse. » Pétrarque lui répond : « Mon « père, je suis véritablement amoureux. » Cela prouve qu'alors on appelait les évêques *pères*, mais cela ne prouve pas plus que la maîtresse de Pétrarque s'appelait Laure en effet, que les charmans madrigaux de feu M. Ferrand ne prouvent que sa maîtresse s'appelait Thémire¹.

¹ Voyez plus haut, page 81, un madrigal dans lequel Ferrand célèbre cette Thémire. (CLOC.)

XIV.

Histoire du ministère du chevalier Robert Walpool, devenu ministre d'Angleterre et comte d'Oxford. A Amsterdam; et se trouve à Paris, chez Durand, libraire, 1764; 3 vol. in-12.

6 juin 1764.

Il y a deux fautes dans ce titre : on écrit Walpole et non Walpool; ce ministre était comte d'Orford, et non d'Oxford. On connaîtrait mal le caractère du chevalier Walpole, si on ne le connaissait que par cette histoire, qu'on annonce comme étant traduite en partie de l'anglais. On y parle fort au long des différentes affaires de politique et de commerce qui ont occupé l'Angleterre pendant l'administration du chevalier Walpole, sans faire connaître la part qu'il y avait eue. Ce ministre mérite cependant d'être connu; il a gouverné l'Angleterre pendant vingt ans avec un pouvoir très absolu, mais dont il usa toujours avec modération. Il entendait mieux le commerce et les finances que les affaires politiques; il négligea les lettres, et relâcha les ressorts de la liberté. Il connut mieux que personne le grand art des gouvernements modernes, l'art de diviser et de

corrompre. Les bons patriotes anglais ne lui pardonneront pas d'avoir mis la corruption en système. On disait un jour devant lui que toutes les voix du parlement étaient vénales : « Je le sais bien », répondit-il, j'en ai même le tarif. » On trouve dans les *Essais* de M. Hume un portrait de Walpole, imprimé sous l'administration même de ce ministre, et tracé avec autant de finesse que d'impartialité.

XV.

15 juin 1764.

On prépare à Vérone une nouvelle édition de la *Méropé* du célèbre marquis Maffei¹.

L'archevêque Trissin, le même qui débarrassa la poésie italienne des entraves de la rime, ranima le premier ou plutôt renouvela le drame ainsi que l'épopée. La pièce qu'il publia sous le titre de *Sophonisbe*, en 1524, et non en 1529, comme l'a annoncé Crescimbeni, est le premier ouvrage de théâtre que les Italiens aient regardé comme une

¹ Voltaire avait été en relation avec Maffei, et lui avait fait hommage de *Méropé*, imitée en quelques endroits de la tragédie italienne. Ce qui est dit ici ressemble à presque tout ce qu'il a écrit ailleurs sur Trissino, sur Rucellai. (CLOU.)

vraie tragédie. Peu de temps après, Rucellai donna sa *Rosmunde* et son *Oreste*; le Speroni, sa *Canace*, etc.; mais toutes ces pièces, froidement modelées sur celles des Grecs, ne ressemblent pas plus aux drames de Sophocle et d'Euripide, que ne ressemblerait à l'Apollon du Belvédère une statue à laquelle on s'attacherait à donner les mêmes proportions, sans se mettre en peine du caractère, de l'expression, et de la vie. Elles servent uniquement à prouver que leurs auteurs connurent très bien les règles de la tragédie ancienne; et cela même doit nous faire sentir le cas qu'il faut faire des règles, puisque ce n'est point assurément d'après eux qu'on se serait jamais avisé d'en prescrire. L'Italien ne put s'accommoder d'un genre d'ouvrages où l'on ne lui présentait que des actions et des mœurs étrangères qui n'étaient pas même liées aux siennes. D'ailleurs son caractère semblait pencher beaucoup plus vers la plaisanterie et la malignité du genre comique, que vers l'austère majesté de la tragédie. Les mascarades, les *improvisements*, les comédies espagnoles, et sur-tout les drames lyriques, ou, pour nous servir de l'expression des Italiens, les mélodrames, achevèrent d'étouffer la bonne tragédie. Il y avait près d'un siècle que le goût en était entièrement éteint lorsque Pierre Martelli crut le ranimer en substituant aux intrigues bi-

zarres et romanesques que les Italiens avaient empruntées des Espagnols, on ne sait trop quels procédés de la tragédie française; mais il ne fut pas plus heureux que ne l'avaient été les premiers poètes de sa nation lorsqu'ils essayèrent de transporter à leur théâtre la manière des Grecs¹. Gravina écrivit dans le même temps sur les principes de l'art en homme de génie, et fit des tragédies pitoyables². La véritable époque du bon goût dramatique en Italie, c'est la *Mérope* du marquis Maffei. Ce savant homme touchait à son huitième lustre lorsqu'il fit cette tragédie. C'était le seul genre dans lequel il n'eût pas encore essayé ses forces. De toutes les passions qui meuvent le cœur humain, la tendresse maternelle lui ayant paru

¹ Le même auteur, persuadé qu'il n'était possible d'exprimer d'une manière tragique les caractères et les actions des héros qu'en employant notre vers alexandrin, des deux vers italiens de sept syllabes n'en fit qu'un seul qu'il unit au vers suivant par le moyen de la rime; ces nouveaux vers furent appelés *Martelliens*, du nom de leur auteur. Mais Martelli ne fit pas attention que les rimes masculines et féminines du vers français produisaient une variété dont sa langue composée de mots toujours terminés par des voyelles ne la rendait point susceptible, et qu'en supposant que la noblesse et la majesté du vers auraient suppléé cette variété, la césure ou le repos établi constamment à la septième syllabe, et la longueur extrême du vers, ne pouvaient plaire aux oreilles italiennes. (Clog.)

² Voltaire, dans une de ses lettres à d'Alembert, dit que Gravina lui a paru écrire sur la tragédie comme Dacier, et qu'il a fait en conséquence des tragédies comme Dacier, aidé de sa femme, les aurait faites. (Clog.)

la plus propre à faire une impression tout à-la-fois universelle et profonde, il fit choix de l'histoire de Mérope, d'après laquelle Euripide avait fait autrefois son *Cresphonte*. En travaillant à son plan il consulta la nature et la raison, et méprisa toutes ces lois et ces règles qui, loin de servir le talent, le rétrécissent et l'alarment, en faisant envisager la tragédie comme un ouvrage presque impossible à exécuter. La *Mérope* du marquis Maffei eut en Italie le sort qu'eut en France le *Cid* de Corneille. Elle fut extrêmement applaudie, extrêmement critiquée, et, après les critiques, applaudie encore plus que jamais. Il y a dans la sixième scène du second acte de cette pièce un mot si vrai¹, si tendre, si sublime, que nous ne pouvons nous empêcher de le rapporter ici.

*** Qui pouvait mieux que Voltaire connaître la *Mérope* de Maffei? D'abord il la traduisit, et ensuite il donna la sienne conçue d'une tout autre façon. Il cite encore ce mot si vrai dans quelque autre endroit de ses Œuvres.

Le *Journal de Paris*, du 13 septembre 1820, rapporte deux lettres ou billets qu'il assure être de la main de Voltaire, et il les accompagne d'un récit tendant à établir que Voltaire avait vu la *Mérope* de Maffei avant d'avoir composé la sienne, et qu'il avait fait tous ses efforts pour ne pas être censé en avoir eu communication. Le fait serait vrai, les deux lettres rapportées dans le journal seraient authentiques, et les inductions défavorables qu'en tire l'auteur de l'article ne seraient pas forcées et invraisemblables, que la *Mérope* de Voltaire n'en demeurerait pas moins une pièce d'un mérite éminent, et de beaucoup supérieure à celle de l'auteur italien, quel que soit le mérite réel de cette dernière pièce. (CLUG.)

M. Maffei avoue lui-même qu'il n'en est point l'auteur ; mais il ne l'a emprunté d'aucun ouvrage ; il le doit uniquement aux grands modèles qu'il observait sans cesse en travaillant à sa tragédie, la nature et la vérité. La femme d'un noble Vénitien, ayant perdu son fils unique, s'abandonnait au désespoir ; un religieux tâchait de la consoler : Souvenez-vous, lui disait-il, d'Abraham à qui Dieu commanda de plonger lui-même le poignard dans le sein de son fils, et qui obéit sans murmure. « Ah ! mon père, répondit-elle avec « impétuosité, Dieu n'aurait jamais commandé « ce sacrifice à une mère. »

La *Méropé* du marquis Maffei a eu jusqu'à présent plus de cinquante éditions ; nous n'en connaissons pas de plus belle et de plus complète que celle de Vérone, 1745.

XVI.

Lettre aux auteurs de la Gazette littéraire ¹.

MESSIEURS,

Vous avez annoncé que vous rendriez compte

¹ Cet article fut inséré dans la *Gazette* du 27 juin ; et Voltaire, dans sa lettre du 11 du même mois à M. d'Argental, en parle comme d'un

des événements qui intéressent les beaux-arts; c'en est un fort triste pour eux que la perte de M. Algarotti. Il était comme votre journal, il appartenait à l'Europe. Il n'y a guère d'état dans lequel il n'eût voyagé, et qui n'eût servi de matière à ses divers ouvrages.

Ce fut en France qu'il composa la plus grande partie de son *Newtonianismo per le Dame*. Il était encore fort jeune. La profonde philosophie de Newton ne paraissait pas susceptible des agréments dont M. de Fontenelle avait orné la pluralité des mondes et les tourbillons de Descartes; l'auteur français avait à traiter deux fictions agréables; l'Italien avait des vérités de calcul à démontrer. Cependant il imita M. de Fontenelle, s'il ne l'égala pas; il sut plaire encore après lui, et il eut la même clarté, s'il n'eut pas la même délicatesse.

Il écrivit sur la Russie dans le temps que l'on commençait à cultiver les sciences dans ce vaste empire. Il traita plusieurs points d'histoire inté-

petit tribut à la mémoire d'Algarotti. Il est vrai aussi que le 30 juin il écrivit au même qu'il a été prévenu sur Algarotti; mais il ne pouvait le 30 avoir vu la gazette du 27. Il parle d'un article inséré le 20 juin, et qui est d'un autre. Probablement celui de Voltaire, égaré d'abord par les rédacteurs du journal, remplacé par l'article du 20 juin, aura été promptement retrouvé, et employé le 27, peut-être même sur ce que leur en aura dit le comte d'Argental. (CLOC.)

ressants. On a de lui beaucoup de vers italiens pleins d'images et d'harmonie.

M. Algarotti fut le premier en Italie qui soutint que, pour faire de l'opéra un spectacle complet, il fallait imiter la France, joindre des fêtes au sujet, et incorporer ces divertissements à la pièce. Il donna un plan d'*Iphigénie en Aulide* pour être traité dans ce goût; mais un opéra tel que celui de France exige tant d'acteurs, tant de changements de décoration, tant de machines, qu'il est impossible aux entrepreneurs d'Italie de hasarder une si forte dépense. Il faut un grand souverain ou une ville comme Paris pour faire ce que demandait M. Algarotti. Son altesse royale l'infant duc de Parme a seul fait exécuter ce projet. Ailleurs on est encore obligé de s'en tenir à l'ancien usage de faire chanter à quatre ou cinq personnages de très longs récitatifs entremêlés d'ariettes souvent étrangères à la scène, de sorte que le dialogue et les airs se nuisent réciproquement.

M. Algarotti était un des plus grands connaisseurs de l'Europe en peinture, en sculpture, en architecture. Il a vu la mort avec courage dans le temps qu'il devait aimer le plus la vie, et il s'est érigé un mausolée plutôt encore par goût pour les beaux-arts que par le désir d'illustrer sa mémoire.

XVII.

DE SACRA POESI HEBRÆORUM PRÆLECTIONES ACADEMICÆ,
OXONIÆ HABITÆ A ROBERTO LOWTH, A. M. POETICÆ
PUBLICO PRÆLECTORE, etc.

Discours académiques sur la poésie sacrée des Hébreux,
prononcés à Oxford par M. R. Lowth, professeur public
de poésie. A Oxford, grand in-8° de plus de 500 pages.

30 septembre 1764.

C'est ici la seconde édition d'un ouvrage estimé et digne de l'être. On y trouve par-tout une érudition profonde avec beaucoup de goût, deux qualités qu'on rencontre rarement ensemble. M. Lowth s'est proposé d'examiner la poésie des Hébreux suivant les principes que les critiques ont appliqués à celle des Grecs et des Romains. Il était difficile de présenter de nouvelles idées sur un sujet qui parait épuisé; car les beautés et les règles de la poésie ont été analysées par d'excellents écrivains de toutes les nations anciennes et modernes: cependant, malgré la difficulté de l'entreprise, il nous semble que ce savant auteur a considéré la poésie, en général, sous des aspects nouveaux, et qu'il a découvert dans les poèmes

hébreux des beautés qui méritent l'attention des hommes de goût et des critiques.

Les discours qui composent cet ouvrage ont été prononcés à l'université d'Oxford, où l'auteur donne des leçons publiques sur la poésie. Le style nous a paru d'une latinité pure et élégante, mais un peu verbeux; c'est le défaut ordinaire de ces discours d'appareil, où nos latinistes modernes, pour arrondir et lier leurs périodes, énervent le discours et noient le sens dans une multitude de paroles surabondantes.

Le premier discours traite de la fin et de l'utilité de la poésie: l'auteur examine si le but de cet art est de plaire ou d'instruire, ou d'instruire à-la-fois et de plaire. C'est là une de ces questions sophistiques et oiseuses qui ont fait écrire bien des pages inutiles, et qui ne formeraient pas une difficulté si elles étaient réduites à des termes clairs et précis. On se moquerait d'un homme qui demanderait si la fin de la peinture est d'instruire ou de plaire; il en est de même de la poésie; elle est indifférente au vice et à la vertu, et peut également servir l'un et l'autre. Son but est d'attacher l'esprit en flattant l'imagination et l'oreille, soit que les idées ou les sentiments qu'elle veut exciter en nous soient bons ou mauvais, utiles ou nuisibles. Homère, en composant ses poèmes sublimes, ne s'embarrassait guère s'ils ne serviraient

qu'à accréditer et à répandre des superstitions dangereuses ou absurdes; il ne cherchait qu'à amuser ses contemporains, en leur parlant de ce qui les intéressait davantage, de leurs dieux et de leurs héros. Nous osons même dire que la poésie, par sa nature, est plus favorable au mensonge qu'à la vérité; car son but est de tout exagérer, d'éveiller les passions, non de les calmer, et de troubler la raison plutôt que de l'éclairer. Enfin le poète qui a peint la nature physique ou morale d'une manière vraie et intéressante a rempli les conditions de son art; il n'a pas satisfait aux devoirs d'un bon citoyen, s'il n'a pas respecté les mœurs et les lois de son pays; mais ces obligations n'ont aucun rapport avec l'essence et la nature de la poésie.

M. Lowth fait voir que la poésie sacrée peut être soumise aux règles de la critique; et, sans entrer dans aucune discussion théologique, il examine les poèmes des Hébreux selon ces mêmes règles; il en considère successivement le mètre, l'élocution, et la disposition.

Les savants ont toujours été partagés sur la forme de la poésie hébraïque: les uns ont pensé, après saint Jérôme, qu'elle avait des vers mesurés; d'autres ont cru qu'elle était rimée comme celle des Arabes; d'autres ont dit qu'elle ne consistait que dans un langage plus pompeux et plus

figuré. M. Lowth a adopté le sentiment de saint Jérôme, et avance que la poésie des Hébreux était en vers assujettis à une espèce de mètre fixe; c'est ce qu'il prouve assez spécieusement, en faisant remarquer plusieurs formules particulières aux ouvrages de poésie, et certaines altérations dans la forme et l'emploi des mots que les poètes contractaient ou prolongeaient, sans doute pour les accommoder à la mesure et à l'harmonie. Mais quelle était cette espèce de mètre? c'est ce qu'il paraît impossible de découvrir. Comme la prononciation de l'hébreu est entièrement perdue aujourd'hui, il ne reste plus aucune trace de la sorte d'harmonie que cette langue pouvait avoir.

Il paraît que les premiers écrits des Hébreux étaient en vers : M. Lowth l'a fait voir à l'égard des premières parties de leur histoire et des plus anciennes prophéties. C'est ce qu'on a déjà remarqué de toutes les autres nations. Les premiers ouvrages en prose des Grecs ne parurent que long-temps après Homère et Hésiode. Phérocide de Scyros chez ce peuple, et Appius Cæcus chez les Romains, furent les premiers qui écrivirent en prose. La poésie était, dans les premiers temps, le langage sacré, le langage de la religion et des lois. Athénée nous apprend que les lois de Charondas étaient chantées dans les fêtes des Athé-

niens, et Tacite dit que les Germains n'avaient d'autre histoire que les chants de leurs bardes. Tous ces faits ont été déjà observés et recueillis; et il n'est pas difficile d'en rendre raison en remontant à l'origine de la poésie, en considérant sa nature, son objet primitif, et son union intime avec la musique dès sa naissance.

Le langage des Hébreux, comme celui de toutes les nations orientales, est remarquable par la force et la hardiesse des images et des figures; mais il faut avouer que ce peuple n'avait aucune idée de ce que nous appelons goût, délicatesse, convenance. Leurs allusions fréquentes à la grossesse, à l'accouchement, et à d'autres infirmités du beau sexe, choquent étrangement notre goût et nos mœurs.

Le défaut commun des figures et des métaphores qu'on trouve dans les poèmes hébreux est d'être presque toujours outrées. Il faut observer cependant que ce défaut pouvait n'en être pas un pour les Juifs. Ce peuple, dont les mœurs étaient simples et encore barbares, dont l'imagination était sans cesse exaltée par l'ardeur du climat, par le spectacle continu de la guerre, par la pompe d'une religion majestueuse et terrible, pouvait trouver naturelles des figures qui nous paraissent exagérées. Mais il y en a qui ne peuvent être justifiées par rien : *Des collines qui bon-*

dissent comme des agneaux¹, forment une image qui passe toutes les limites de la licence. La comparaison, qui est une des figures le plus communément employées par les Hébreux, est aussi une de celles où nous trouvons le moins de justesse et de précision : dans les peintures fortes et grandes ce défaut est moins frappant ; mais dans les images simples et gracieuses il est insupportable. Voyez le *Cantique des cantiques*, ce poëme plein de douceur et de grâces. Ce début présente un tableau charmant : « Levez-vous, délices de mon cœur ! venez, ma bien-aimée ! Les frimas et les pluies ont disparu. De jeunes fleurs naissent déjà du sein de la terre. Les oiseaux recommencent leur ramage, et la tourterelle fait entendre son chant plaintif. Le figuier assaisonne ses fruits d'un suc délicieux, et la vigne florissante répand au loin un doux parfum. Levez-vous, délices de mon cœur ! venez, ô ma bien-aimée ! » Cela est beau dans tous les temps et dans tous les climats. Mais lorsque l'amant compare le cou de sa bien-aimée à la tour de David, ses yeux au soleil et à la lune, ses cheveux à un troupeau de chèvres, etc., cela ne peut être agréable dans aucune langue. Ailleurs on compare les dents de l'épouse à un troupeau de brebis *pareilles et sortant du lavoir*, et sa

¹ « Et exultabunt colles sicut agni ovium. » Ps. cxiii.

gorge à deux faons jumeaux qui paissent au milieu des lis; ces deux images ont quelque chose de piquant et de doux, mais il s'y joint encore je ne sais quoi de gigantesque qui en détruit la grace et l'effet. M. Lowth, en louant presque également ces différents morceaux, s'est laissé aller à cette prévention naturelle et trop familière à ceux qui se livrent entièrement à l'étude de certaine langue et de certains auteurs.

En général les métaphores des poètes hébreux sont claires et frappantes, parcequ'elles étaient prises dans des objets familiers qui étaient également sous les yeux du poète et des lecteurs. Elles étaient ordinairement tirées des grands objets de la nature, le soleil, la lune, les étoiles, etc.; et les poètes les employaient souvent pour désigner les revers ou la prospérité de la nation. Les poètes latins se sont servis aussi des mêmes images; mais ils n'y ont pas mis la même force, la même chaleur de coloris. Horace n'est qu'élégant lorsqu'il dit :

- *Lucem redde tuæ, dux bone, patriæ :*
- *Instar veris enim vultus ubi tuus*
- *Affulsit populo, gratior it dies,*
- *Et soles melius nitent.* •

• « Rendez, prince aimable, rendez la lumière à votre patrie : dès que votre visage brille aux yeux du peuple, semblable au printemps, il rend les jours plus beaux et l'éclat du soleil plus pur. » (HORACE, liv. IV, od. v.)

Les poètes juifs s'expriment avec plus d'audace et d'enthousiasme. Ce n'est ni l'aurore, ni le printemps, ni une nuit sombre, qu'ils offrent à nos yeux; c'est le soleil et les astres qui semblent pour ainsi dire recevoir par une création nouvelle un éclat immense, ou qui sont prêts à retomber dans les premières ténèbres de l'antique chaos. Écoutez Isaïe annoncer au peuple choisi la faveur de Jéhovah et une prospérité sans bornes. « La lune
 « aura l'éclat du soleil du midi; et les rayons du
 « solcil resplendiront d'un feu sept fois plus vif...
 « Ce n'est plus la lumière du soleil qui brillera à
 « vos yeux; la lune ne servira plus à éclairer la
 « nuit. Jéhovah sera pour vous une lumière éternelle, le soleil ne se couchera plus, et la lune
 « ne retirera plus sa clarté: les jours de vos douleurs sont finis, etc. » Nous ne pouvons admirer également, comme M. Lowth, l'image suivante du même prophète: « La lune aura honte
 « et le soleil rougira, lorsque le dicu des armées
 « viendra régner¹. »

Les poètes hébreux excellent particulièrement à peindre avec énergie la grandeur et la majesté de Dieu, et sur-tout ses vengeances. « Dieu est
 « assis sur les nuées comme sur son char; il vole
 « sur les ailes des vents; les foudres dévorants sont

¹ « Et pudebit lunam et erubescet sol meridianus, cum regnat
 « Jehova exercituum. » (Isaïe, chap. xxiv, vers. 23.)

« ses ministres. » Quand les prophètes annoncent aux Juifs la guerre, la famine, et les fléaux que leur prépare la colère de Dieu, c'est presque toujours sous l'image du bouleversement du monde. Cette figure est terrible dans Jérémie, lorsqu'il prédit la désolation de la Judée. « Je regardai la terre, et je la vis informe et inhabitée. Je vis les montagnes, arrachées de leurs fondements, s'agiter et s'entre-choquer. Pas un homme ne s'offrit à mes regards; les oiseaux du ciel avaient disparu. Je levai les yeux vers le firmament; ses flambeaux étaient éteints; tout se consumait au feu dévorant de la colère de Jéhovah. » Les poètes profanes n'ont point de tableau plus imposant et plus vigoureux.

Les poètes sacrés sont particulièrement attentifs à observer le caractère particulier et distinctif des objets qu'ils décrivent. Ils parlent très souvent du Liban et du Carmel, mais ils ne citent pas indifféremment ces deux montagnes. Le Liban avec ses cédres élevés sert à représenter la grandeur de l'homme, tandis que le Carmel, couvert de vignes, d'oliviers et d'arbrisseaux, est employé à peindre la délicatesse, la grace, et la beauté de la femme.

Les comparaisons ne sont faites que pour donner plus de force ou de clarté à une idée; les poètes ne devraient donc prendre pour terme de

comparaison que des objets connus à leurs lecteurs. Il semble que Virgile ait manqué à cette règle lorsque dans le douzième livre de son *Énéide* il compare Énée au mont Athos et au mont Éryx, montagnes étrangères que les Romains ne connaissaient guère; mais il faut observer qu'il ne fait que les nommer, au lieu qu'en y ajoutant aussitôt l'Apennin il le peint des plus vives couleurs.

• Quantus Athos, aut quantus Eryx, aut ipse, coruscis

• Quum fremit illicibus, quantus, gaudetque nivali

• Vertice se attollens pater Apenninus ad auras. •

V. 700.

Cette différence est remarquable; plus on étudie ce grand poète, plus on admire le goût sage et profond qui règne dans ses poésies. Il n'y a rien de si commun dans les ouvrages des poètes modernes que d'y voir peints des objets que ni eux ni leurs lecteurs ne connaissent que par oui-dire. On transporte dans nos forêts les palmiers d'Asie et les lions d'Afrique. Les bergers de Pope se plaignent des ardeurs dévorantes de l'été, comme ceux de Théocrite s'en plaignaient dans les campagnes de Sicile. Pope, dans sa troisième *Pastorale*, dont la scène est en Angleterre, décrit comme Virgile le brûlant Sirius embrasant les champs altérés¹. Il peint, dans les vignes de Windsor, la

¹ *The sultry Sirius burns the thirsty plains.* Ce vers est rendu

grappe gonflée par des flots de vin. Le fameux Spenser, qui écrivait sous le règne d'Élisabeth, a introduit des loups en Angleterre; tout le monde sait cependant qu'il n'y a pas plus de vignes que de loups dans cette île.

Il y a, dans la situation de chaque pays et dans la manière de vivre des habitants, des particularités qui doivent affeciter la poésie de chaque nation. Les Juifs, par leur religion et leur politique, étaient séparés du reste du monde. Leur commerce était peu considérable, et leur principale occupation était le soin des troupeaux et la culture de la vigne. De là cette multitude d'images tirées des travaux relatifs à ce genre d'occupation.

La prosopopée paraît être la figure favorite des écrivains hébreux. Ils personnifient Juda et Babylone, dont ils représentent les filles désolées et faisant entendre les voix les plus pathétiques de la douleur. Les Grecs et les Romains ont représenté sur leurs médailles des provinces et des nations entières sous des figures de femmes, mais rarement dans leurs écrits. On trouve sur des mé-

d'une manière curieuse dans une traduction des *Pastorales* de Pope, faite par M. de Lustrac, et imprimée à Paris chez David le jeune, 1753. M. de Lustrac traduit: « Le Sirius brûlant embrase les champs » altérés qu'il traverse; » et, pour explication, il nous apprend dans une note que le Sirius est un fleuve d'Éthiopie célèbre par sa profondeur. On peut juger du goût qui règne dans le reste de la traduction.

daïlles romaines la Judée pleurant sous son palmier.

Les poésies des Hébreux sont en général plus dramatiques que celles d'aucune autre nation; le poète met presque toujours l'apostrophe et le dialogue à la place du simple récit. Le livre de Job, qui est vraiment poétique pour le style, est entièrement dramatique; ce qui y répand beaucoup d'intérêt et de vie, parceque le poète et le lecteur se supposent nécessairement dans les mêmes circonstances où se trouve le personnage qui parle.

La multitude des idées fortes et grandes qu'on rencontre dans les prophètes est étonnante. Les Grecs seuls peuvent leur être comparés à cet égard; car les Romains sont plutôt purs, élégants et corrects que sublimes; et, excepté dans la satire, ils n'ont été que les imitateurs des Grecs. Isaïe, par la variété et la richesse des images, par la majesté des pensées, par la douceur et l'abondance jointe à l'élévation et à la simplicité, peut être regardé comme l'Homère des Hébreux. Jérémie a de la hardiesse dans les figures et dans le style, mais il est supérieur dans l'art d'émouvoir les passions. Isaïe inspire la terreur, et Jérémie la pitié; le premier brise et déchire l'ame, le second l'attendrit et la pénètre de tous les sentiments dont il est plein lui-même. Suivant ce qui nous

reste de Simopide, et ce que les anciens ont dit de son caractère, ce poète avait beaucoup de ressemblance avec Jérémie. Ézéchiël est hardi, vigoureux et véhément, mais trouble et sauvage. Sa marche est si irrégulière et si rapide, qu'il est difficile de la suivre. Ses images portent l'empreinte de son caractère; il revient sans cesse sur les mêmes objets avec un nouveau feu et une nouvelle indignation; et le sentiment violent dont il paraît agité se communique à ses lecteurs. On trouve dans *Æschile* les mêmes beautés et les mêmes défauts. Nous ne disons rien des autres prophètes, dont le caractère est moins frappant et moins facile à saisir.

Nous sommes fâchés de trouver plusieurs pages inutiles dans l'ouvrage de M. Lowth : c'est un chapitre sur l'Allégorie mystique, que nous n'entendons guère. L'homme de goût a fait place en cet endroit à l'archidiacre qui, malgré sa promesse, nous donne une discussion théologique sur le double caractère que présente David dans quelques uns de ses psaumes. Nous désirerions qu'à la place de ce chapitre il en eût fait un sur la Poésie pastorale des Juifs. C'est dans leurs livres qu'on trouve la peinture la plus frappante des mœurs des premiers âges. Le *Pentateuque* nous offre une description si simple des différentes occupations des premiers hommes et de leurs pa-

triarches, et nous reconnaissons la voix naïve de la nature dans les discours qu'on leur fait tenir. Leurs vertus et leurs vices étaient simples comme eux, aisément aperçus et fortement exprimés. Le Livre de *Ruth* est précieux par la multitude des images pastorales qui y sont répandues.

XVIII.

Lettre écrite de Munich aux auteurs de la Gazette littéraire, sur la bataille d'Azincourt et sur la Pucelle d'Orléans, à l'occasion des tomes XIII et XIV de l'Histoire de France, par M. de Villaret.

30 septembre 1764¹.

On ne s'instruit des faits qu'en confrontant les auteurs qui en ont parlé. M. Hume, dans son *Histoire d'Angleterre* au règne de Henri V, page 308, nous dit qu'à la bataille d'Azincourt l'armée française était commandée par le dauphin; mais il est, je crois, le seul qui le dise. Ce dauphin était Louis, gendre du duc de Bourgogne, âgé de dix-huit ans. Il était malade alors, et mourut quelque temps après la bataille. S'il se trompe sur ce fait

¹ Morceau important où Voltaire cite son *Essai sur les mœurs*, parle de la Pucelle, de Hume, comme il a coutume d'en parler.

(CLOC.)

important, il ne se trompe pas sur la marche des Anglais, qui arrivèrent auprès d'Azincourt après avoir passé la Somme et la petite rivière du Ternois, à Solangy, au pays de Vimeu, comté de Saint-Pol dans l'Artois.

Cette journée d'Azincourt est si fameuse dans l'histoire de France et d'Angleterre, et elle fut suivie quelques années après d'une si grande révolution, que ses moindres particularités en sont intéressantes. On veut savoir la position des lieux, la marche des deux armées, le nombre des combattants et toutes leurs manœuvres.

Hubner, dans sa *Géographie*, dit « qu'Azincourt « est un village près de Béthune où les Anglais « battirent les Français en 1415. » Mais Béthune est fort loin de là; cette ville est sur la Brette, vers les frontières de Flandre. Hubner est si peu exact, qu'il n'est pas étonnant qu'il se soit mépris à ce point sur la situation d'Azincourt. Il y aurait plus de mille erreurs à corriger dans son livre.

Daniel décrit exactement la marche du roi d'Angleterre et du connétable de France qui le suivit. « Le connétable, dit-il, quitta sa route « pour aller prendre les devants et couper les An- « glais sur le chemin de Calais. »

Le nouvel auteur de l'*Histoire de France*, tome XIII, page 356, s'exprime ainsi : « Aussitôt « qu'on eut appris que les Anglais avaient passé

« la Somme, les troupes françaises, incessamment
« accrues par de nouveaux corps, se bâterent
« d'aller à leur rencontre. » On ne doit point entendre, par ces paroles que l'armée de France vint se présenter aux Anglais en venant à eux du côté opposé, et que Henri V ayant passé la Somme trouva les ennemis vers l'autre bord. L'auteur fait assez entendre que le roi d'Angleterre venant de Normandie passa la Somme auprès de Saint-Quentin, et que le connétable d'Albret, qui commandait l'armée de France, partit aussi de Normandie, et passa la Somme vers Abbeville.

Henri V, des environs de Saint-Quentin au-delà de la Somme, s'avancait sur le chemin de Calais, soit pour s'en retourner en Angleterre, soit pour en attendre des renforts; et le connétable d'Albret, se portant sur le chemin de Calais dans l'Artois, faisait une très belle manœuvre de guerre. Il avait une armée quatre fois plus forte que celle des ennemis, et cherchait à leur fermer aisément tous les passages.

Daniel dit que « le roi d'Angleterre, ayant passé
« la petite rivière du Ternois à Blangy, fut fort
« surpris de découvrir des hauteurs l'armée française, dans la plaine d'Azincourt et de Russeauville, rangée en bataille, et tellement postée
« qu'il ne pouvait l'éviter. »

Il ne devait pas en être surpris, s'il est vrai,

comme le rapporte le nouvel auteur d'après Froissard, qu'un héraut d'armes était venu trois jours auparavant lui annoncer, suivant l'esprit de chevalerie de ces temps-là, *qu'on lui livrerait bataille dans trois jours.*

La nouvelle Histoire dit « que le connétable, « à qui la disposition de la bataille appartenait, « n'oublia rien de ce qu'il fallait pour la perdre. « Maître de s'étendre dans un terrain spacieux où « il eût pu facilement envelopper les ennemis et « profiter de la supériorité du nombre, il choisit « un espace étroit, resserré d'un côté par une petite rivière, et de l'autre par un bois. »

C'est le sentiment de Rapin Thoyras, qui était un officier de mérite, aussi bien qu'un historien très judicieux.

Le père Daniel s'exprime ainsi dans le récit de cette bataille : « Le roi d'Angleterre avait choisi « admirablement son poste entre deux bois qui « couvraient les deux flancs de son armée. » N'est-il pas vraisemblable que si la position de l'armée anglaise entre deux bois était admirable, celle du connétable entre un bois et une rivière était plus admirable encore ? car le connétable était appuyé non seulement à un bois, mais encore à une rivière. Si la journée fut si malheureuse, ne doit-on pas attribuer la perte de la bataille à d'autres causes qu'à une mauvaise disposition ?

Il est bien difficile de savoir quel était l'ordre des deux armées. « La signification des termes « qui a changé, dit le père Daniel, cause beau-
« coup d'enbaras dans l'ancienne relation des
« batailles de ce temps-là. »

Rien n'est assurément plus vrai. Nous ne sommes guère plus instruits des détails des opérations militaires depuis Clovis jusqu'à la journée d'Ivry, que des dispositions de l'armée grecque devant Troie.

Le père Daniel dit, d'après d'anciens auteurs contemporains, que le duc d'Alençon joignit le roi d'Angleterre dans la mêlée (car on se mêlait alors), et que même il abattit d'un coup de sabre une partie de la couronne que Henri portait au-dessus de son casque, mais qu'il fut tué par les officiers qui environnaient le roi d'Angleterre.

Voici comme le nouvel historien raconte cette aventure conformément à Rapin Thoyras (p. 372, tome XIII). « Environné de morts et de mourants, « couvert de sang, le duc d'Alençon jette un dernier regard sur sa troupe exterminée ou dispersée. Supérieur par la grandeur de son âme à la « fortune qui le trahit, suivi de quelques uns des « siens qui ne l'avaient pas abandonné, il fond sur « les ennemis. Tout fuit ou tombe sous ses coups : « par-tout il porte la mort ou l'effroi : il enfonce « les rangs, il parvient jusqu'au monarque anglais ; c'était lui qu'il cherchait. Les deux

« héros se mesurent de l'œil, s'approchent. Le
« duc d'Yorck privé de la vie tombe à côté du roi.
« Le duc d'Alcnçon, sans s'arrêter, se nomme, s'é-
« lance sur son adversaire; d'un coup de bache il
« enlève une partie de la couronne d'or qui for-
« mait le cimier de son casque. Il allait redoubler;
« c'en était fait, un second coup sauvait peut-être
« la France : il levait déjà le bras, lorsque Henri,
« d'un revers, l'étend à ses pieds, etc. »

Quelques lecteurs jugeront peut-être que cette description est un peu trop poétique et peu convenable à la grave simplicité de l'histoire ; mais il ne faut pas juger avec trop de sévérité un écrivain entraîné par la force de son sujet qui lui fait passer les bornes ordinaires. On sait assez qu'on doit également éviter l'écueil du style poétique et celui du style familier. Le père Daniel fait battre trop souvent une armée à *plate couture* ; on fuit trop à *vau de route* ; et quand *sur ces entrefaites les ennemis sont aux trousses et qu'on est à la débandade*, le lecteur est trop dégoûté. Un enthousiasme noble, quoique déplacé, est peut-être plus pardonnable que ces expressions populaires ; mais il ne s'agit pas ici de la manière d'écrire l'histoire, il s'agit de l'histoire même. Tous les écrivains, et M. Humc lui-même, disent que les Français furent punis de leur témérité à la bataille d'Azincourt comme à celles de Crécy et de Poitiers.

On peut demander où était la témérité de combattre avec des forces très supérieures une faible armée, fatiguée d'une longue marche, et dans laquelle régnait la dyssentérie. Il n'y eut assurément rien de téméraire chez les Français dans aucune de ces trois batailles. S'il y eut de la témérité, elle fut dans les Anglais, qui osèrent combattre à la journée d'Azincourt, et attaquer les premiers une armée quatre fois plus forte que la leur.

Le terrain était fangeux, dit-on, et la cavalerie française enfonçait jusqu'aux jarrets dans la terre détremmée par les pluies; mais les chevaux anglais enfonçaient-ils moins dans ce terrain? On ajoute que les archers anglais étaient plus exercés et avaient de meilleurs arcs : c'est une chose très problématique, et les flèches des Français étaient en plus grand nombre que les flèches anglaises.

On nous dit que l'infanterie française n'était composée que de nouvelles milices; mais l'infanterie anglaise était composée de même. Les Actes de Rymer nous apprennent qu'elle fut levée à la hâte, et que Henri V faisait des conventions avec les seigneurs terriens pour lui fournir des soldats.

On prétend que la principale cause de la déroute vint de deux cents arbalétriers anglais cachés à la droite de la gendarmerie française; ils se levèrent tout-à-coup et mirent cette gendarme-

rie dans le plus grand désordre. Mais, si l'armée française était si bien appuyée par une rivière à droite et par un bois à gauche, comment ces deux cents arbalétriers purent-ils prendre l'armée en flanc? comment un corps de vingt mille gendarmes fut-il défait par deux cents archers?

Le nouvel auteur de l'*Histoire de France* avoue que la plupart des Anglais combattaient nus de la ceinture en bas. La raison en est, selon les historiens anglais, que les soldats de Henri V, atteints de la dysenterie, étaient obligés de soulager la nature en combattant. Il n'est guère possible que toute une armée ait combattu dans un tel état, et qu'elle ait été pleinement victorieuse. Quelques soldats peut-être auront été réduits à cette nécessité, et on aura exagéré leur nombre.

Enfin la bataille fut entièrement perdue, et le plus grand nombre s'enfuit devant le plus petit, ce qui n'est arrivé que trop souvent. L'auteur éclairé, qui nous donne cette nouvelle *Histoire de France*, paraît avoir très bien senti la raison de ces calamités fréquentes. Le maréchal de Saxe l'a dite sans détour dans une lettre écrite quelque temps après la journée de Fontenoi; et ce qu'il dit est assez prouvé par les arrangements qu'il avait pris pour cette bataille.

Ce qu'il est très nécessaire d'observer, c'est que cette fatale journée d'Azincourt ne produisit rien

du tout. Henri V repassa en Angleterre, et ne reparut en France que deux ans après; encore ne put-il s'y présenter qu'avec vingt-cinq mille hommes. Aussi ce ne fut point la bataille d'Azincourt qui fit proclamer Henri V roi de France, à moins qu'on ne dise que la terreur qu'il inspira par cette victoire lui aplanit le chemin du trône.

Un événement encore plus singulier que la défaite d'Azincourt est celui de la Pucelle d'Orléans. Mézerai, dans sa grande *Histoire*, dit que saint Michel, le prince de la milice céleste, apparut à cette fille; mais dans son *Abrégé*, mieux fait que sa grande *Histoire*, il se contente de dire que « Jeanne » assurait avoir commission expresse de Dieu de « secourir la ville d'Orléans, et puis de faire sacrer le roi à Reims, étant, disait-elle, sollicitée à » cela par de fréquentes apparitions des anges et » des saints. »

Le jésuite Daniel fait entendre que Dieu opéra des miracles dans cette fille; mais il ajoute ensuite: « Je ne voudrais pas cautionner généralement la vérité de ses prophéties qui ne se trouvent pas toutes véritables, parceque les prophéties ne parlent pas toujours en prophètes. »

De pareilles distinctions ne sont guère admises que dans les disputes sur les bancs de l'école.

Il n'est pas permis d'écrire ainsi l'histoire. Il y a une contradiction manifeste à dire que quand

on fait des prophéties on ne parle pas en prophète. Si une personne qui se dit inspirée prédit de la part de Dieu des choses qui n'arrivent point, il est évident qu'elle n'est point inspirée. Les Anglais accusèrent la Pucelle d'avoir été conduite par le diable; mais il paraît que ni Dieu ni le diable n'employèrent aucun moyen surnaturel dans toute cette aventure. Il y a eu souvent de picuses fraudes; il y en a eu d'héroïques, celle de Jeanne d'Arc est de ce dernier genre.

Il faut lire attentivement la dissertation de Rapin Thoyras sur la Pucelle d'Orléans, à la fin du règne de Henri V. C'est un morceau très curieux et sagement écrit, sans lequel il serait difficile d'avoir des notions exactes de cet étrange événement.

Il faut voir ensuite comment on peut concilier Rapin Thoyras avec l'estimable auteur qui nous donne l'*Histoire de France* tome à tome. On trouve dans le tome XIV de cette histoire que Jeanne d'Arc était âgée de dix-sept ans quand elle fut présentée au roi, et dans Rapin Thoyras elle en a vingt-sept. Rapin cite en preuve le procès criminel fait à Jeanne par les évêques de France et par un évêque anglais sur la requête de la Sorbonne : ce qui peut encore faire croire qu'en effet elle avait alors vingt-sept ans et non pas dix-sept, c'est qu'elle avoue dans son interrogatoire qu'elle avait eu un procès en Lorraine à l'officialité, à l'occa-

sion d'un mariage. Elle ne dit point si c'était pour un mariage qu'on lui avait promis ou pour une cassation ; mais enfin ce n'est guère à quinze ou seize ans qu'on soutient un procès en son nom pour un mariage. Cette anecdote pourrait d'ailleurs jeter quelques soupçons sur cette fameuse virginité qui augmentait sa gloire , et dont la perte n'aurait point diminué l'éclat de sa valeur.

La nouvelle *Histoire de France* cite aussi le procès manuscrit de la Pucelle ; nous ne savons pas si c'est le même qui est rapporté dans Pasquier, ou si c'est une pièce différente. Nous ignorons lequel de ces deux manuscrits contradictoires mérite le plus de croyance ; et nous attendons que l'auteur de la nouvelle *Histoire* éclaircisse ces difficultés avec son exactitude et son impartialité ordinaires, dans le volume auquel il travaille.

M. Hume, dans son *Histoire*, moins détaillée et moins circonstanciée que celle de Rapin, n'entre dans aucune de ces discussions ; il ne traite l'histoire qu'en philosophe. C'est assez que cette fille guerrière lui paraisse digne par son courage du rôle qu'on lui fait jouer. Tout le reste lui paraissant une supposition évidente, il lui importe peu de savoir quel était l'âge de Jeanne, et quelle fut sa conduite.

M. de Voltaire, dans son *Essai sur l'Histoire générale*, s'exprime ainsi sur le supplice de cette hé-

roïne : « Enfin, accusée d'avoir repris une fois
« l'habit d'homme, qu'on lui avait laissé exprès
« pour la tenter, ses juges, qui n'étaient pas assu-
« rément en droit de la juger, puisqu'elle était pri-
« sonnière de guerre, la déclarèrent hérétique re-
« lapse, et firent mourir par le feu celle qui, ayant
« sauvé son roi, aurait eu des autels dans les temps
« héroïques où les hommes en élevaient à leurs li-
« bérateurs. Charles VII rétablit depuis sa mé-
« moire assez honorée par son supplice même* »

M. Hume, tout Anglais qu'il est, appelle cet ar-
rêt infame. Cette admirable héroïne, dit-il, à qui
les anciens, par une superstition plus généreuse,
auraient dressé des autels, fut condamnée aux
flammes sous prétexte d'hérésie et de magie, et
expia par ce terrible supplice les services qu'elle
avait rendus à son prince et à sa patrie.

Quelques années après cette mort qui couvrit
les juges d'une honte éternelle, il parut en Lor-
raine une aventurière qui se dit la Pucelle d'Or-
léans. Elle faisait du moins à ces juges iniques
l'honneur de faire croire qu'ils n'avaient pas con-
sommé leur crime, et qu'ils avaient brûlé un fan-
tôme. Cette prétendue Jeanne d'Arc persuada tous
les Lorrains, et un seigneur Des Armoises se fit
honneur de l'épouser. C'est une anecdote que le

* *Essai sur les mœurs*, chap. LXXX.

judicieux auteur, de qui nous attendons des lumières, ne manquera pas d'approfondir. On voit qu'il y a du merveilleux dans l'histoire de la Pucelle d'Orléans jusqu'à sa mort même. Aucun événement ne mérite plus de recherches.

XIX.

C. CORNELIUS TACITUS A FALSO IMPIETATIS CRIMINE
VINDICATUS, etc.

C. Tacite justifié contre la fausse imputation d'impiété; discours prononcé dans un des collèges de l'université d'Oxford, par J. Kynaston. A Londres, chez Flexney, 1764.

10 octobre 1764*.

Famien Strada, historien jésuite très connu, avait accusé Tacite d'impiété, et s'était fondé particulièrement sur ce passage: « Nec unquam atrocioribus populi romani cladibus magisque justis « judiciis » approbatum est non esse curæ diis se-
« curitatem nostram, esse ultionem. » (Histor., lib. I.) « Jamais les dieux n'ont fait voir par des

* Ce dernier morceau n'est pas moins évidemment de Voltaire. Qui peut le méconnaître à ce qu'il dit de Garasse, fanatique bouffon, des préjugés populaires, des auspices, des Jupiters, etc.?

** Ou *indiciis*.

fléaux plus terribles et des jugements plus sévères qu'ils avaient moins à cœur le salut du peuple romain que leur propre vengeance.» Un autre jésuite, que nous ne comparerons pas à Strada parcequ'il ne mérite d'être comparé à personne, le fameux Garasse, a cité le même passage pour prouver que Tacite était un *athéiste*, et il lui associe Lucain, qui, dit-il, a sûrement emprunté de lui cette pensée dans les vers suivants :

- Felix Roma quidem, civesque habitura beatos,
- Si libertatis superis tam cura placeret
- Quàm vindicta placet!... •

Lib. IV.

C'est dommage pour la remarque du père Garasse que *la Pharsale* ait été antérieure à l'*Histoire* de Tacite; mais nous ne nous arrêterons pas à relever ce fanatique bouffon trop au-dessous de toute critique; nous remarquerons seulement qu'il est étrange qu'on cite pour preuve de l'irréligion de Tacite la pensée la plus religieuse peut-être qu'on trouve dans cet auteur. Il n'y a rien assurément de moins impie que de dire que les dieux envoient des calamités à un peuple pour le punir de ses crimes; Tacite, dans cette même phrase, parle des prodiges, des présages heureux et funestes, et des autres avertissements du ciel; ce langage ressemble plus à celui d'un superstitieux que d'un athée. Nous n'entrerons pas d'ail-

leurs dans cette frivole discussion ; il importe fort peu à la gloire de Tacite qu'on pense qu'il admettait ou qu'il rejetait l'existence et la providence de Jupiter Capitolin ; dans les principes de la vraie religion, croire aux dieux du paganisme ou être athée, c'est la même chose. Il y a beaucoup d'apparence que Tacite, ainsi que César, Cicéron, Sénèque, Lucrèce, et tous les autres grands hommes de ces temps-là, se moquaient beaucoup des auspices, des présages, du Tartare, et de tous les Jupiters de la fable ; mais ce n'est pas sur un ou deux passages d'un auteur ancien qu'il faut juger de ses sentiments en matière de religion ; il n'est aucun d'eux qui n'ait écrit sur cet objet des choses contradictoires. Il y a une règle simple et générale pour juger des opinions de ces écrivains : lorsqu'ils semblent respecter la religion nationale, ils ont pu le faire par bienséance, par politique, ou pour intéresser plus sûrement en adoptant les préjugés populaires ; mais, lorsqu'ils attaquent ou tournent en ridicule ces mêmes préjugés, ils ne peuvent avoir pour motif que leur propre persuasion.

SENTIMENT DES CITOYENS.

1765.

Après les lettres de la campagne sont venues celles de la montagne. Voici les sentiments de la ville :

On a pitié d'un fou ; mais quand la démente devient fureur, on le lie. La tolérance, qui est une vertu, serait alors un vice.

Nous avons plaint Jean-Jacques Rousseau, ci-devant citoyen de notre ville, tant qu'il s'est borné dans Paris au malheureux métier d'un bouffon qui recevait des nasardes à l'Opéra, et qu'on prostituait marchant à quatre pattes sur le théâtre de la Comédie. A la vérité, ces opprobres retombaient en quelque façon sur nous : il était triste pour un Genevois arrivant à Paris de se voir humilié par la honte d'un compatriote. Quelques uns de nous l'avertirent et ne le corrigèrent pas. Nous avons pardonné à ses romans, dans lesquels la décence et la pudeur sont aussi peu ménagées que le bon sens ; notre ville n'était connue auparavant que par des mœurs pures et par des ouvrages solides qui attiraient les étrangers à notre académie : c'est pour la première fois qu'un de nos citoyens l'a fait connaître par des livres qui

alarment les mœurs, que les honnêtes gens méprisent, et que la piété condamne.

Lorsqu'il mêla l'irréligion à ses romans, nos magistrats furent indispensablement obligés d'imiter ceux de Paris et de Berne¹, dont les uns le décrétèrent et les autres le chassèrent. Mais le conseil de Genève, écoutant encore sa compassion dans sa justice, laissait une porte ouverte au repentir d'un coupable égaré qui pouvait revenir dans sa patrie et y mériter sa grace.

Aujourd'hui la patience n'est-elle pas lassée quand il ose publier un nouveau libelle dans lequel il outrage avec fureur la religion chrétienne, la réformation qu'il professe, tous les ministres du saint Évangile, et tous les corps de l'état? La démente ne peut plus servir d'excuse quand elle fait commettre des crimes.

Il aurait beau dire à présent : Reconnaissez ma maladie du cerveau à mes inconséquences et à mes contradictions, il n'en demeurera pas moins vrai que cette folie l'a poussé jusqu'à insulter à Jésus-Christ, jusqu'à imprimer que « l'Évangile est « un livre scandaleux, téméraire, impie, dont la « morale est d'apprendre aux enfants à renier leurs « mères et leurs frères, etc. » Je ne répéterai pas les autres paroles, elles font frémir. Il croit en

¹ Je ne fus chassé du canton de Berne qu'un mois après le décret de Genève. (*Note de J. J. Rousseau.*)

déguiser l'horreur en les mettant dans la bouche d'un contradicteur; mais il ne répond point à ce contradicteur imaginaire. Il n'y en a jamais eu d'assez abandonné pour faire ces infames objections et pour tordre si méchamment le sens naturel et divin des paraboles de notre Sauveur. Figurons-nous, ajoute-t-il, une ame infernale analysant ainsi l'Évangile. Eh! qui l'a jamais ainsi analysé? Où est cette ame infernale? La Mettrie, dans son *Homme-machine*, dit qu'il a connu un dangereux athée dont il rapporte les raisonnements sans les réfuter. On voit assez qui était cet athée; il n'est pas permis assurément d'étaler de tels poisons sans présenter l'antidote.

Il est vrai que Rousseau, dans cet endroit même, se compare à Jésus-Christ avec la même humilité qu'il a dit que nous lui devons dresser une statue. On sait que cette comparaison est un des accès de sa folie. Mais une folie qui blasphème à ce point peut-elle avoir d'autre médecin que la même main qui a fait justice de ses autres scandales?

S'il a cru préparer dans son style obscur une excuse à ses blasphèmes, en les attribuant à un

* Il paraît que l'auteur de cette pièce pourrait mieux répondre que personne à sa question. Je prie le lecteur de ne pas manquer de consulter, dans l'endroit qu'il cite, ce qui précède et ce qui suit.
(Note de J. J. Rousseau.)

délateur imaginaire, il n'en peut avoir aucune pour la manière dont il parle des miracles de notre Sauveur. Il dit nettement, sous son propre nom : « Il y a des miracles dans l'Évangile qu'il n'est pas possible de prendre au pied de la lettre sans renoncer au bon sens ; » il tourne en ridicule tous les prodiges que Jésus daigna opérer pour établir la religion.

Nous avouons encore ici la démence qu'il a de se dire chrétien quand il sape le premier fondement du christianisme ; mais cette folie ne le rend que plus criminel. Être chrétien et vouloir détruire le christianisme n'est pas seulement d'un blasphémateur, mais d'un traître.

Après avoir insulté Jésus-Christ, il n'est pas surprenant qu'il outrage les ministres de son saint Évangile.

Il traite une de leurs professions de foi d'amphigouri, terme bas et de jargon qui signifie déraison. Il compare leur déclaration aux plaidoyers de Rabelais ; ils ne savent, dit-il, ni ce qu'ils croient, ni ce qu'ils veulent, ni ce qu'ils disent.

« On ne sait, dit-il ailleurs, ni ce qu'ils croient, ni ce qu'ils ne croient pas, ni ce qu'ils font semblant de croire. »

Le voilà donc qui les accuse de la plus noire hypocrisie sans la moindre preuve, sans le moindre prétexte. C'est ainsi qu'il traite ceux qui lui

ont pardonné sa première apostasie et qui n'ont pas eu la moindre part à la punition de la seconde, quand ses blasphèmes, répandus dans un mauvais roman, ont été livrés au bourreau. Y a-t-il un seul citoyen parmi nous qui, en pesant de sang-froid cette conduite, ne soit indigné contre le calomniateur ?

Est-il permis à un homme né dans notre ville d'offenser à ce point nos pasteurs, dont la plupart sont nos parents et nos amis, et qui sont quelquefois nos consolateurs ? Considérons qui les traite ainsi : est-ce un savant qui dispute contre des savañts ? Non, c'est l'auteur d'un opéra et de deux comédies sifflées. Est-ce un homme de bien qui, trompé par un faux zèle, fait des reproches indiscrets à des hommes vertueux ? Nous avouons avec douleur, et en rougissant, que c'est un homme qui porte encore les marques funestes de ses débauches, et qui, déguisé en saltimbanque, traîne avec lui de village en village et de montagne en montagne la malheureuse dont il fit mourir la mère, et dont il a exposé les enfants à la porte d'un hôpital, en rejetant les soins qu'une personne charitable voulait avoir d'eux, et en abjurant tous les sentiments de la nature, comme il dépouille ceux de l'honneur et de la religion¹.

¹ Je veux faire avec simplicité la déclaration que semble exiger de moi cet article. Jamais aucune maladie de celles dont parle ici

C'est donc là celui qui ose donner des conseils à nos concitoyens! (nous verrons bientôt quels conseils.) C'est donc là celui qui parle des devoirs de la société!

Certes il ne remplit pas ces devoirs quand, dans le même libelle, trahissant la confiance d'un ami¹, il fait imprimer une de ses lettres pour brouiller ensemble trois pasteurs. C'est ici qu'on peut dire,

L'anteur, ni petite, ni grande, n'a souillé mon corps. Celle dont je suis affligé n'y a pas le moindre rapport; elle est née avec moi, comme le savent les personnes encore vivantes qui ont pris soin de mon enfance. Cette maladie est connue de MM. Malouin, Morand, Thierry, Daran, le frère Côme. S'il s'y trouve la moindre marque de débauche, je les prie de me confondre et de me faire honte de ma devise. La personne sage et généralement estimée qui me soigne dans mes maux et me console dans mes afflictions n'est malheureuse que parcequ'elle partage le sort d'un homme fort malheureux; sa mère est actuellement pleine de vie et en bonne santé malgré sa vieillesse. Je n'ai jamais exposé ni fait exposer aucun enfant à la porte d'aucun hôpital ni ailleurs.

Une personne qui aurait eu la charité dont on parle aurait eu celle d'en garder le secret, et chacun sent que ce n'est pas de Genève, où je n'ai point vécu, et d'où tant d'animosité se répand contre moi, qu'on doit attendre des informations fidèles sur ma conduite. Je n'ajouterai rien sur ce passage, sinon, qu'au meurtre près, j'aimerais mieux avoir fait ce dont son auteur m'accuse que d'en avoir écrit un pareil. (*Note de J. J. Rousseau.*)

¹ Je crois devoir avertir le public que le théologien qui a écrit la lettre dont j'ai donné un extrait n'est ni ne fut jamais mon ami; que je ne l'ai vu qu'une fois en ma vie, et qu'il n'a pas la moindre chose à démêler ni en bien ni en mal avec les ministres de Genève. Cet avertissement m'a paru nécessaire pour prévenir les téméraires ap-
plications. (*Note de J. J. Rousseau.*)

avec un des premiers hommes de l'Europe, de ce même écrivain, auteur d'un roman d'éducation, que, pour élever un jeune homme, il faut commencer par avoir été bien élevé¹.

Venons à ce qui nous regarde particulièrement, à notre ville, qu'il voudrait bouleverser parcequ'il y a été repris de justice. Dans quel esprit rapporte-t-il nos troubles assoupis? Pourquoi réveille-t-il nos anciennes querelles et nous parle-t-il de nos malheurs? Veut-il que nous nous égorgeons² parcequ'on a brûlé un mauvais livre à Paris et à Genève? Quand notre liberté et nos droits seront en danger, nous les défendrons bien sans lui. Il est ridicule qu'un homme de sa sorte, qui n'est plus notre concitoyen, nous dise:

« Vous n'êtes ni des Spartiates, ni des Athéniens; vous êtes des marchands, des artisans, des bourgeois occupés de vos intérêts privés et de votre gain. » Nous n'étions pas autre chose quand nous résistâmes à Philippe II et au duc de Savoie; nous avons acquis notre liberté par notre

¹ Tout le monde accordera, je pense, à l'auteur de cette pièce, que lui et moi n'avons pas plus en la même éducation que nous n'avons la même religion. (*Note de J. J. Rousseau*)

² On peut voir dans ma conduite les douloureux sacrifices que j'ai faits pour ne pas troubler la paix de ma patrie, et dans mon ouvrage, avec quelle force j'exhorte les citoyens à ne la troubler jamais, à quelque extrémité qu'on les réduise. (*Note de J. J. Rousseau.*)

courage et au prix de notre sang, et nous la maintiendrons de même.

Qu'il cesse de nous appeler esclaves, nous ne le serons jamais. Il traite de tyrans les magistrats de notre république, dont les premiers sont élus par nous-mêmes. « On a toujours vu, dit-il, dans le « conseil des deux cents, peu de lumières, et encore moins de courage. » Il cherche par des mensonges accumulés à exciter les deux cents contre le petit conseil; les pasteurs contre ces deux corps; et enfin tous contre tous, pour nous exposer au mépris et à la risée de nos voisins. Veut-il nous animer en nous outrageant? veut-il renverser notre constitution en la défigurant, comme il veut renverser le christianisme, dont il ose faire profession? Il suffit d'avertir que la ville qu'il veut troubler le désavoue avec horreur. S'il a cru que nous tirerions l'épée pour le roman d'*Émile*, il peut mettre cette idée dans le nombre de ses ridicules et de ses folies. Mais il faut lui apprendre que si on châtie légèrement un romancier impie on punit capitalement un vil séditieux.

Post-scriptum d'un ouvrage des citoyens de Genève, intitulé *Réponse aux lettres écrites de la campagne*.

Il a paru, depuis quelques jours, une brochure de huit pages in-8°, sous le titre de *Senti-*

ment des citoyens; personne ne s'y est trompé. Il serait au-dessous des citoyens de se justifier d'une pareille production. Conformément à l'article 3 du titre xi de l'édit, ils l'ont jeté au feu comme un infame libelle.

PETIT COMMENTAIRE

SUR L'ÉLOGE DU DAUPHIN DE FRANCE

COMPOSÉ PAR M. THOMAS.

1766.

Je viens de lire , dans l'éloquent discours de M. Thomas , ces paroles remarquables :

« Le dauphin lisait avec plaisir ces livres où la
« douce humanité lui peignait tous les hommes, et
« même ceux qui s'égarèrent, comme un peuple de
« frères. Aurait-il donc été lui-même ou persé-
«uteur ou cruel ? aurait-il adopté la féroceité de ceux
« qui comptent l'erreur parini les crimes, et veu-
«lent tourmenter pour instruire ? *Ah !* dit-il plus
« d'une fois, *ne persécutons point.* »

Ces mots ont pénétré dans mon cœur ; je me suis écrié : Quel sera le malheureux qui osera être persécuteur, quand l'héritier d'un grand royaume a déclaré qu'il ne faut pas l'être ? Ce prince savait que la persécution n'a jamais produit que du mal ; il avait lu beaucoup : la philosophie avait péréé jusqu'à lui. Le plus grand bonheur d'un état monarchique est que le prince soit éclairé. Henri IV ne l'était point par les livres ; car, excepté Montaigne, qui n'a rien d'arrêté, et qui n'apprend qu'à

douter, il n'y avait alors que de misérables livres de controverse, indignes d'être lus par un roi. Mais Henri IV était instruit par l'adversité, par l'expérience de la vie privée et de la vie publique, enfin par ses propres lumières. Ayant été persécuté, il ne fut point persécuteur. Il était plus philosophe qu'il ne pensait, au milieu du tumulte des armes, des factions du royaume, des intrigues de la cour, et de la rage de deux sectes ennemies. Louis XIII ne fut rien, ne sut rien, et ne vit rien; il laissa persécuter.

Louis XIV avait un grand sens, un amour de la gloire qui le portait au bien, un esprit juste, un cœur noble; mais le cardinal Mazarin ne cultiva point un si beau caractère. Il méritait d'être instruit, il fut ignorant; ses confesseurs enfin le subjuguèrent: il persécuta, il fit du mal. Quoi! les Saci, les Arnauld, et tant d'autres grands hommes emprisonnés, exilés, bannis! et pourquoi? parce-qu'ils ne pensaient pas comme deux jésuites de la cour; et enfin son royaume en feu pour une bulle! Il le faut avouer, le fanatisme et la friponnerie demandèrent la bulle, l'ignorance l'accepta, l'opiniâtreté la combattit. Rien de tout cela ne serait arrivé sous un prince en état d'apprécier ce que vaut une grace efficace, une grace suffisante, et même encore une versatile.

Je ne suis pas étonné qu'autrefois le cardinal

de Lorraine ait persécuté des gens assez malavisés pour vouloir ramener les choses à la première institution de l'Église : le cardinal aurait perdu sept évêchés, et de très grosses abbayes dont il était en possession. Voilà une très bonne raison de poursuivre ceux qui ne sont pas de notre avis. Personne assurément ne mérite mieux d'être excommunié que ceux qui veulent nous ôter nos rentes. Il n'y a pas d'autre sujet de guerre chez les hommes ; chacun défend son bien autant qu'il le peut.

Mais que dans le sein de la paix il s'élève des guerres intestines pour des billevesées incompréhensibles de pure métaphysique ; qu'on ait sous Louis XIII, en 1624, défendu, sous peine de galères, de penser autrement qu'Aristote ; qu'on ait anathématisé les idées innées de Descartes, pour les admettre ensuite ; que, de plus, d'une question digne de Rabelais on ait fait une question d'état, cela est barbare et absurde.

On a demandé souvent pourquoi, depuis Romulus jusqu'au temps où les papes ont été puissants, jamais les Romains n'ont persécuté un seul philosophe pour ses opinions. On ne peut répondre autre chose sinon que les Romains étaient sages.

Cicéron était très puissant. Il dit dans une de ses lettres : « Voyez à qui vous voulez que je fasse « tomber les Gaules en partage. » Il était très atta-

ché à la secte des académiciens; mais on ne voit pas qu'il lui soit jamais tombé dans la tête de faire exiler un stoïcien, d'exclure des charges un épicurien, de molester un pythagoricien.

Et toi, malheureux Jurieu, fugitif de ton village, tu voulus opprimer le fugitif Bayle dans son asile et dans le tien : tu laissas en paix Spinosa, dont tu n'étais point jaloux ; mais tu voulais accabler ce respectable Bayle qui écrasait ta petite réputation par sa renommée éclatante.

Le descendant et l'héritier de trente rois a dit :
Ne persécutons point ; et un bourgeois d'une ville ignorée, un habitué de paroisse, un moine dirait :
Persécutons !

Ravir aux hommes la liberté de penser ! juste ciel ! Tyrans fanatiques, commencez donc par nous couper les mains qui peuvent écrire, arrachez-nous la langue qui parle contre vous, arrachez-nous l'âme qui n'a pour vous que des sentiments d'horreur.

Il y a des pays où la superstition, également lâche et barbare, abrutit l'espèce humaine : il y en a d'autres où l'esprit de l'homme jouit de tous ses droits. Entre ces deux extrémités, l'une céleste, l'autre infernale, il est un peuple mitoyen chez qui la philosophie est tantôt accueillie et tantôt proscrite ; chez qui Rabelais a été imprimé avec privilège, mais qui a laissé mourir le grand

Arnauld de faim dans un village étranger; un peuple qui a vécu dans des ténèbres épaisses depuis le temps de ses druides jusqu'au temps où quelques rayons de lumière tombèrent sur lui de la tête de Descartes. Depuis ce temps, le jour lui est venu d'Angleterre. Mais croira-t-on bien que Locke était à peine connu de ce peuple il y a environ trente ans? croira-t-on bien que, lorsqu'on lui fit connaître la sagesse de ce grand homme, des ignorants en place opprimèrent violemment celui qui apporta le premier ces vérités de l'île des philosophes dans le pays des frivolités?

Si on a poursuivi ceux qui éclairaient les âmes, on a poussé la manie jusqu'à s'élever contre ceux qui sauvaient les corps. En vain il est démontré que l'inoculation peut conserver la vie à vingt-cinq mille personnes par année dans un grand royaume; il n'a pas tenu aux ennemis de la nature humaine qu'on n'ait traité ses bienfaiteurs d'empoisonneurs publics. Si on avait eu le malheur de les écouter, que serait-il arrivé? les peuples voisins auraient conclu que la nation était sans raison et sans courage.

Heureusement les persécutions sont passagères: elles sont personnelles, elles dépendent du caprice de trois ou quatre évergumènes qui voient toujours ce que les autres ne verraient pas si on ne corrompait point leur entendement: ils ca-

balent, ils ameutent, on crie quelque temps; ensuite on est étonné d'avoir crié, et puis on oublie tout.

Un homme ose dire, non seulement après tous les physiciens, mais après tous les hommes, que si la Providence ne nous avait pas accordé des mains il n'y aurait sur la terre ni artistes ni arts. Un vinaigrier*, devenu maître d'école, dénonce cette proposition comme impie: il prétend que l'auteur attribue tout à nos mains, et rien à notre intelligence. Un singe n'oserait intenter une telle accusation dans le pays des singes; cette accusation réussit chez les hommes. L'auteur est persécuté avec fureur; au bout de trois mois on n'y pense plus. Il en est de la plupart des livres philosophiques comme des Contes de La Fontaine; on commença par les brûler, on a fini par les représenter à l'Opéra-Comique. Pourquoi en permet-on les représentations? c'est qu'on s'est aperçu enfin qu'il n'y avait là que de quoi rire. Pourquoi le même livre qu'on a proscrit reste-t-il paisiblement entre les mains des lecteurs? c'est qu'on s'est aperçu que ce livre n'a troublé en rien la société; qu'aucune pensée abstraite, ni même aucune plaisanterie, n'a ôté à aucun citoyen la moindre prérogative; qu'il n'a point fait renchérir les denrées;

* Abraham-Joseph de Chaumeix, mort maître d'école à Moscou vers la fin du XVIII^e siècle.

que les moines mendiants n'en ont pas moins rempli leur besace; que le train du monde n'a changé en rien, et que le livre n'a servi précisément qu'à occuper le loisir de quelques lecteurs.

En vérité, quand on persécute, c'est pour le plaisir de persécuter.

Passons de l'oppression passagère, que la philosophie a essuyée mille fois parmi nous, à l'oppression théologique, qui est plus durable. Dès les premiers siècles on dispute, les deux partis contraires s'anathématisent. Qui a raison des deux? C'est le plus fort. Des conciles combattent contre des conciles, jusqu'à ce qu'enfin l'autorité et le temps décident. Alors les deux partis réunis présentent un troisième parti qui s'élève, et celui-ci en opprime un quatrième. On ne sait que trop que le sang a coulé pendant quinze cents ans pour ces disputes; mais ce qu'on ne sait pas assez, c'est que, si on n'avait jamais persécuté, il n'y aurait jamais eu de guerre de religion.

Répétons donc mille fois avec un dauphin tant regretté : *Ne persécutons personne.*

DÉCLARATIONS

RELATIVES AU LIBELLE DU SIEUR VERNET*.

1766.

I.

Le caractère d'un libelle est d'être imprimé sans permission des supérieurs et sous un titre supposé. Or le sieur Vernet a fait imprimer, sans permission et clandestinement, à Genève, sous le titre de *Copenhague*, un recueil de lettres ennuyeuses à un prétendu milord : donc le livre du dit Vernet porte le caractère d'un libelle.

Ledit Vernet, dans son recueil, s'élève contre Rome et contre la France, quoiqu'il soit encore réputé sujet du roi de France, étant petit-fils d'un réfugié, et quoique les bienséances exigent qu'on n'insulte point Rome.

Ledit Vernet se déchaîne contre les spectacles dans le temps qu'ils sont protégés par les seigneurs médiateurs et permis par le conseil de Genève, et cela pour rendre les seigneurs médiateurs suspects et le conseil odieux : donc ledit Vernet a fait un libelle très répréhensible.

* * Ces deux pièces manquent à l'édition de Kehl.

Ledit Vernet outrage dans cet ouvrage et nomme insolemment des personnes de considération qui ne lui ont jamais donné le moindre sujet de plainte : donc son libelle est punissable.

Ledit Vernet dit que « le luxe autrefois avait un « certain air de noblesse qui exerçait les grands « talents, et qu'aujourd'hui le luxe est colifichet « et volatil; qu'on se pique à Paris de montrer un « génie imaginatif et pittoresque, etc. » Tout est écrit dans ce goût : donc le sieur Vernet a fait un libelle ridicule.

Ledit Vernet se répand en invectives infames contre un ouvrage qu'il a fait imprimer lui-même d'une manière subreptice et scandaleuse : donc ledit Vernet se condamne lui-même dans son libelle.

Brocard, a Dijon, et les frères Périsset, à Lyon, ont imprimé une feuille où l'on se moque dudit libelle; mais je me réserve en temps et lieu d'en faire une justice exemplaire, comme d'un ouvrage de ténèbres sottement écrit contre ma patrie, contre ma religion, et contre mes amis.

Fait au château de Ferney, le 5 juillet 1766.

II.

On m'a communiqué une nouvelle apologie manuscrite du sieur Vernet, professeur. Je ne

sais si c'est la cinquième ou la sixième dudit sieur, car il fait fort souvent son apologie. Il dit, page 18, « que, quand on fait un marché à tant la feuille, on est obligé de le tenir. » J'ignore s'il a tenu ses marchés à tant la feuille : c'est une affaire qui ne me regarde pas. Il assure, page 31, qu'un libelle de sa façon, en deux volumes, imprimé sans permission à Genève, sous le nom de *Copenhague*, n'est point un *fatras*. *Lisez mon livre*, dit-il : cet ordre est bien rigoureux.

Je suis fâché que toute son apologie roule sur un mensonge très grossier. Il feint que ses lettres, écrites à Colmar, roulent sur une édition des *Annales de l'Empire*, et non sur une édition de l'*Histoire générale*, dont il voulait s'emparer au préjudice de MM. les frères Cramer. Je lui déclare qu'il en a menti, et qu'il ne m'a jamais écrit à Colmar que pour me prier de lui confier l'édition de l'*Histoire générale*. On n'a qu'à venir dans mon château vérifier ses lettres.

Pages 6 et 7, il prétend qu'il avait seulement consenti à être mon correcteur d'imprimerie, et qu'il ne l'avait jamais demandé.

Il en a encore menti ; car si, dix ans auparavant, je lui avais parlé le premier de faire imprimer mes Oeuvres à Genève, et de le gratifier de cette édition, ce qui n'est pas vrai, cela n'empêche point du tout qu'il ne m'ait écrit à Colmar, en

1754, pour me supplier de permettre qu'il fût mon éditeur à Genève. Il dit, page 26, que je voulus le consulter, ne le connaissant pas, et que je changeai d'avis dès que je le connus : cela est vrai.

Fait à Fernei, 23^e août 1766.

APPEL AU PUBLIC

GOSTAE

UN RECUEIL DE PRÉTENDUES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

1766.

Le devoir des journalistes ne se borne pas à rendre un hommage public aux grands hommes qui illustrent ce siècle; ils doivent encore s'élever contre l'imposture, qui cherche à déprimer les talents les plus marqués, ou tout au moins, à troubler le repos philosophique des hommes les plus célèbres. M. de Voltaire est souvent dans ce cas. Les pièces que nous allons mettre sous les yeux du public vont le faire sentir mieux que tout ce que nous pourrions dire, et nous commencerons par l'avertissement suivant.

LETTRES DE M. DE VOLTAIRE

A SES AMIS DU PARNASSE,

AVEC DES NOTES HISTORIQUES ET CRITIQUES.

A GENÈVE¹, 1766.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

« Malgré les protestations de M. de Voltaire contre les premières lettres secrètes qui furent publiées l'an passé, en voici de nouvelles qu'il désavouera probablement aussi, mais qui portent avec elles les preuves de leur authenticité. Toutes ou presque toutes les personnes à qui elles sont adressées, ainsi que celles dont il est parlé, vivent encore. Ce qui rend ces lettres d'autant plus intéressantes, c'est qu'ayant été écrites depuis 1760 jusqu'à la fin de 1765, elles contiennent quantité d'anecdotes curieuses de ce temps, des discussions littéraires, historiques, et philosophiques, etc. Elles n'ont donc pas besoin d'une autre recommandation que le nom de leur illustre auteur. *Tolle, lege, et vale.* »

¹ Ces lettres n'ont point été imprimées à Genève, mais à Amsterdam.

Qui ne croirait, après avoir lu cet avertissement, que l'éditeur a eu entre les mains les originaux du peu de lettres qu'il a pu ramasser de M. de Voltaire; et que du moins il n'a pas joint à la malhonnêteté de les imprimer sans le consentement de l'auteur, l'infidélité de les altérer et de les empoisonner? *

CERTIFICAT

DE M. DAMILAVILLE.

« Au mois de mai* 1765, M. de Voltaire m'écrivit une lettre aussi touchante que sublime, sur les malheurs des Calas et des Sirven.

« Cette lettre fut imprimée, et généralement regardée comme ce qui avait été écrit de plus beau sur ce sujet.

« Un homme, je ne sais lequel, s'avise, au mépris de l'honnêteté publique, d'imprimer en Hollande, un recueil qu'il intitule *Lettres de M. de Voltaire à ses amis du Parnasse, avec des notes historiques et critiques*, qu'on nommerait à plus juste titre, du moins pour la plupart; indécentes et calomnieuses.

« Cet homme, qui ne me connaît point, m'ap-

* Lisez mars.

pelle M. Damoureux; il insère sous ce nom, dans son recueil, la lettre que M. de Voltaire m'a adressée; et, comme s'il ne lui suffisait pas d'être calomniateur, il se rend faussaire.

« Il intercale dans cette lettre un paragraphe entier de sa façon, et dit, dans une de ses notes : Que c'est un long passage que le censeur n'a pas voulu laisser dans la première édition faite à Paris; qu'il l'a restitué d'autant plus volontiers, qu'il achève de peindre M. de Voltaire.

« Ce paragraphe commence à la fin de la page 181 du recueil, par ces mots : *Ce fou triste*, et finit au bas de la page 182, par ceux-ci : *Dans les sublimes forêts de la Suisse philosophe*.

« Il est superflu d'ajouter que ce passage ne contient pas un mot qui soit de M. de Voltaire; il suffit de le lire, pour être convaincu qu'il est impossible qu'il l'ait écrit, et que jamais il n'a fait partie de la lettre dans laquelle on a osé l'ajouter. L'incohérence des choses, celles du style et des pensées, le prouvent assez; mais je l'atteste à quiconque en pourrait douter, et je m'engage à en prouver l'interpolation et la fausseté par le manuscrit original de cette lettre, que je déclare avoir entre mes mains :

« Fait à Paris, le 17 septembre 1766.

« DAMILAVILLE. »

CERTIFICAT

DE M. DEODATI DE TOVAZZI.

« MONSIEUR,

« Il n'est que trop vrai ; dans tous les temps, des imposteurs ont cherché, par de noires calomnies, à obscurcir les réputations les plus brillantes.

« Supérieur à la plupart des hommes par la beauté du génie des talents, et l'étendue des connaissances, vous avez été plus exposé qu'un autre aux traits de l'envie ; mais cette supériorité même vous en a fait triompher. Votre siècle applaudit à votre mérite, et la postérité souscrira aux justes éloges que vous recevez.

« Pour confondre l'imposture dont vous vous plaiguez, et qui attaque en même temps un seigneur si estimable par son zèle patriotique, et son amour pour le roi, le moyen le plus sûr est, je crois, de vous envoyer la lettre que vous me fîtes l'honneur de m'écrire en date du 24 janvier 1761, telle que je la fis imprimer alors à la suite de ma dissertation sur la langue italienne, avec ma réponse, et de certifier qu'elle est en tout conforme

à l'original. Vous trouverez ce certificat signé de ma main au bas de cette lettre imprimée que je vous envoie ; vous en ferez tel usage que vous voudrez. Si ce moyen ne suffisait pas , je vous prie de m'en envoyer un autre, je l'emploierai avec ardeur, ne desirant rien tant que de vous prouver mon zèle, et de me conformer à vos intentions.

« A Paris, ce 21 septembre 1766.

« DEODATI DE TOVAZZI. »

CERTIFICAT

DE M. LE DUC DE LA VALLIÈRE.

« Quand j'aurais moins d'amitié pour vous , monsieur , le respect qu'on doit à la vérité me forcerait de lui rendre hommage, en déclarant, le plus authentiquement qu'il est possible, que la lettre que vous m'avez adressée, et qui commence par ces mots : *Votre procédé est de l'ancienne chevalerie*, est falsifiée en beaucoup d'endroits dans le recueil où elle est imprimée.

« Mon indignation est d'autant plus juste, qu'on vous fait dire du mal de gens que vous avez toujours aimés, et qu'on vous y donne un caractère qui certainement a toujours été fort éloi-

gné de votre façon de penser; c'est une justice que je vous dois, et que je suis peut-être plus à portée de vous rendre que personne, par la liaison que j'ai eue avec vous pendant votre séjour à Paris, et par la correspondance que j'ai été charmé d'entretenir depuis que vous en êtes parti. J'ajouterai encore que j'ai trouvé la même infidélité dans la lettre de M. Deodati, qui est indignement altérée dans cette collection.

« Vous ferez, monsieur, de ma lettre l'usage que vous voudrez; je serai enchanté de faire un aveu public, et de l'estime que m'inspire la supériorité de vos talents, et de la juste indignation que me causent de pareilles falsifications.

« A Paris, le 1^{er} novembre 1766.

« LE DUC DE LA VALLIÈRE. »

AUTRE CERTIFICAT.

« La lettre à milord Littleton est entièrement défigurée.

« L'épître en vers à Sophie n'est pas de M. de Voltaire; elle est de M. Dorat, et est imprimée dans ses Œuvres.

« La lettre de M. Gouju ne peut être de M. de

Voltaire; il n'a jamais eu la moindre correspondance avec M. de Lioncy.

« La lettre que j'écrivis moi-même à M. La Douze est aussi corrompue que toutes les autres; et j'atteste que je n'ai jamais écrit ces mots impertinents : *Une jolie femme, très riche, très dévote*, etc. : cette addition est une imposture.

« Madame la marquise du Deffand peut certifier que la lettre XXVI^e, qui lui est adressée dans ce recueil, est falsifiée entièrement; et moi, qui l'ai écrite sous la dictée de M. de Voltaire, dans le temps qu'il était privé de la vue par des fluxions, je l'atteste, et je donne un démenti à l'éditeur.

« A l'égard des notes dont l'éditeur a chargé ce recueil, il y traite les magistrats de Genève de juges infames, page 122 : c'est à eux à en demander le châtement. Je fais mon devoir en manifestant l'horreur et le mépris que doivent inspirer de pareilles manœuvres.

« A Genève, le 1^{er} novembre 1766.

« VAGNIÈRE. »

Ces témoignages sont assez convaincants pour qu'on soit en droit de réclamer la justice du public.

Le même éditeur commence son recueil par trois lettres qu'il n'attribue pas expressément à M. de Voltaire, mais dont il semble charger feu

M. de Montesquieu. Ces trois lettres sont supposées être écrites par un Anglais nommé le chevalier de Bruan, qui n'a jamais existé. « Souvenez-vous, dit-il, de Cromwell; l'argent suffit pour corrompre le parlement. » M. de Montesquieu n'a pu dire une telle sottise. Il savait bien que Cromwell n'avait pas corrompu le parlement par argent, et qu'il l'avait subjugué par le fanatisme et par l'épée.

Voici les paroles que l'éditeur prête à M. de Montesquieu, à la fin de la troisième lettre :

« Il est presque impossible, mon cher Philinte, qu'il y ait un grand homme parmi nos rois; puisqu'ils sont abrutis, dès le berceau, par une foule de scélérats qui les environnent. »

Jamais ni le président de Montesquieu, ni M. de Voltaire n'ont écrit au cher Philinte; ce qui est véritablement impossible, c'est qu'ils se soient servis de ces expressions grossières contre les Montausier, les Beauvilliers, les Bossuet, et les Fénelon, chargés de l'éducation des enfants de France.

On ne sait ce qui est plus condamnable, ou l'audace de cet emportement ridicule, ou l'imputation de cet emportement à l'auteur de l'*Esprit des Lois* et à celui du *Siècle de Louis XIV*.

C'est ainsi qu'en 1753 un faussaire fit une édition furtive du *Siècle de Louis XIV*, dans laquelle il inséra les injures les plus scandaleuses contre ce

monarque et contre toute sa cour, avec les plus horribles mensonges.

Cette nouvelle méthode de défigurer les ouvrages les plus connus, et de les remplir de venin pour les mieux vendre, a commencé par l'abbé Desfontaines, qui fit une édition de *la Henriade*, in-12, à Évreux, dans laquelle il glissa ces deux vers, avec plusieurs autres dans le même goût :

Et malgré les Perrault, et malgré les Houdart,
On verra le bon goût fleurir de toute part.

On imprima, il y a quelques années, sous le nom de M. de Voltaire, un ouvrage assez connu, où l'on a forgé plus de trois cents vers, tels que ceux-ci :

Il eût mieux fait, certes, le pauvre sire,
De se gaudir avec sa Margoton, etc....

Voilà les traits les plus honnêtes de tous ceux qu'on osa mettre sur le compte d'un homme qui ne passe pas pour écrire de ce style. Ces vers sont assez dignes de la prose qu'on lui attribue, et ressemblent fort au toutou.

Ainsi, pendant qu'il consacrait toute sa vie à la retraite, à l'étude et aux arts, on s'est servi de son nom pour décrier ces mêmes arts; et quiconque a voulu procurer du débit à un ouvrage n'a pas manqué de le vendre sous ce nom trop connu.

Il n'y a point d'homme de lettres, un peu au

fait de la librairie, qui ne sache que le *Dictionnaire philosophique* est de plusieurs mains; et on en a des preuves authentiques. Cependant des calomnieux se sont acharnés à l'attribuer à l'auteur de *la Henriade*; et de pareilles calomnies se renouvellent tous les jours.

On doit répéter ici qu'il ne faut jamais répondre aux critiques sur des objets de goût; mais il faut confondre le mensonge. M. de Voltaire a rempli son devoir quand il a réprimé l'insolence de celui qui prétendait avoir été reçu dans son château, près de Lausanne, et avoir appris ses sentiments de sa propre bouche. Il a dû dire que jamais il n'avait eu de château près de Lausanne; que jamais il n'avait vu cet abbé Guyon, qui disait l'avoir vu si souvent dans ce prétendu château.

Il a dû réfuter de même les mensonges historiques d'un nommé Nonnotte, ex-jésuite, auteur d'un traité en faveur de l'usure, qui n'a pas même pu trouver d'imprimeur, et qui, dans deux volumes intitulés *les Erreurs*, n'a débité, en effet, que des erreurs avec autant de malignité que d'ignorance.

Il faut écraser quelquefois les serpents qui rongent la lime, parcequ'ils peuvent mordre celui qui la tient. Le petit serpent*, qui a osé attaquer

* Vernet.

M. d'Alembert, M. Hume, et tant d'autres hommes considérables, dans des *Lettres* à un prétendu lord, mériterait la même correction si on pouvait lire son ouvrage.

Mais, en général, on doit dire que l'art de l'imprimerie, si nécessaire aux nations policées, n'a jamais été si indignement prostitué; des faussaires s'en emparent, et des marchands-libraires de Hollande vendent la calomnie, dans leurs boutiques, à deux sous la feuille. On n'a d'autre ressource contre ces indignités que de les faire connaître.

J'ajoute aux déclarations ci-dessus que ce recueil de mes prétendues lettres, et un autre recueil qu'on vient de faire à Avignon, en deux volumes, ne sont qu'un tissu d'impostures. De telles éditions sont un véritable crime de faux, et je m'étonne qu'il y ait un seul gouvernement, dans le monde, qui tolère une licence si coupable.

VOLTAIRE,
gentilhomme ordinaire de la chambre du roi,
l'un des quarante de l'Académie française.

NOTES

sur

LA LETTRE DE M. DE VOLTAIRE

A M. HUME,

PAR M. L...

1766.

PAGE 96¹.

Intimement persuadé qu'on doit lui élever une statue.

M. de Voltaire aurait dû citer le passage où Jean-Jacques dit qu'il lui faut une statue. C'est à la page 127 de sa lettre à M. l'archevêque de Paris, imprimée à Amsterdam chez Marc-Michel Rey, en 1763. Voici les propres paroles :

« Oui, je ne crains point de le dire, s'il existait en Europe un seul gouvernement vraiment éclairé, un gouvernement dont les vues fussent vraiment utiles et saines, il m'eût rendu des honneurs publics, il m'eût élevé des statues. »

¹ Cette pagination renvoie au tome XIX de la *Correspondance* dans lequel la lettre de Voltaire à M. Hume est imprimée sous le n° MMMCQCXCXVIII. (N. D.)

Ainsi M. de Voltaire se trompe en disant que Jean-Jacques croit que la moitié de l'univers est occupée à lui dresser des statues. M. Jean-Jacques semble dire positivement le contraire, car il prétend qu'il n'y a qu'un gouvernement éclairé qui doive le faire sculpter en marbre ou en bronze; et comme il dit du mal de tous les gouvernements à tort et à travers, on voit bien que, s'il est sculpté, ce doit être dans la posture où l'on ne voit que la tête et les mains d'un homme; dans la machine de bois élevée au milieu du marché de Londres.

PAGE 96.

Aux protecteurs qu'il avait alors à Paris.

Jean-Jacques Rousseau fut accueilli à Paris avec quelque bonté; mais il se brouilla bientôt avec presque tous ceux auxquels il avait obligation. On sait comment il sortit de la maison qu'un fermier-général et madame sa femme lui avaient accordée au village de Montmorenci, maison dans laquelle il était nourri, chauffé, éclairé à leurs dépens, et où l'on avait la délicatesse de lui laisser ignorer tant de bienfaits, où du moins on lui fournissait le prétexte de feindre de l'ignorer.

Il s'attira tellement la haine de tous les honnêtes gens, qu'il est obligé de l'avouer dans sa

lettre à M. l'archevêque de Paris (page 3). « Je me suis vu, dit-il, dans la même année, recherché, fêté même à la cour, puis insulté, menacé, détesté, maudit. Les soirs on m'attendait pour m'assassiner dans les rues; les matins on m'annonçait une lettre de cachet. »

On demande comment il se pourrait faire qu'il fût généralement maudit, détesté, sans avoir fait du moins quelque chose de détestable?

PAGE 97.

Qui venait de donner à Paris un grave opéra et une comédie.

Cette comédie, dont on parle, est intitulée *l'Amant de soi-même*. Elle fut sifflée; il eut le courage et la modestie de la faire imprimer. Voici comme il parle dans sa préface: « Il est vrai qu'on pourra dire un jour: Cet ennemi si déclaré des sciences et des arts fit pourtant et publia des pièces de théâtre; et ce discours sera, je l'avoue, une satire très amère, non de moi, mais de mon siècle. » L'opéra fut mieux reçu. On a dit à Lyon que le musicien Gautier était l'auteur de la musique qu'on avait trouvée dans ses papiers, et qui fut ajustée ensuite par Jean-Jacques aux paroles. Cet

opéra est dans le goût des opéra-comiques. Au reste, c'est aux amis et aux parents du feu sieur Gautier à dire si cette musique est de lui, ce qui importe fort peu.

PAGE 98.

Le prédicant de Motiers-Travers, homme d'un esprit fin et délicat.

On a très mal instruit M. de Voltaire, si on lui a dit que M. de Montmolin se piquait de finesse et de délicatesse; c'est un homme très simple et très uni, à qui l'on n'a reproché que de s'être laissé séduire trop long-temps par Jean-Jacques Rousseau.

Non seulement la déclaration de Jean-Jacques Rousseau contre le livre *De l'Esprit* et contre ses amis est entre les mains de M. de Montmolin, mais elle est imprimée dans un écrit de M. de Montmolin, intitulé *Réfutation d'un libelle*, page 90. Ce trait de Jean-Jacques n'est pas seulement d'un hypocrite qui se moque de ce qu'il y a de plus sacré, ce n'est pas seulement le délire d'un extravagant qui a changé trois fois de secte, et qui avait fait abjuration de la religion catholique à Genève, pour aller vivre en France; c'est une basse ingratitude, mêlée d'une envie secrète contre M. Hel-

vétius, l'un de ses bienfaiteurs; c'est une calomnie infame : car jamais M. Helvétius n'enseigna le matérialisme; il se déclara hautement contre cette opinion; il désavoua comme le grand Fénelon, archevêque de Cambrai, tout ce qu'on avait trouvé de répréhensible dans son ouvrage. Il se rétracta avec la simplicité d'une âme respectable, il força ses persécuteurs à l'estimer. C'était une atrocité abominable au sieur Jean-Jacques de rouvrir des plaies qui saignaient encore, et de se rendre l'accusateur d'un homme qui avait eu pour lui les plus grandes bontés. Peut-il s'étonner après cela d'avoir été *détesté et maudit*?

PAGE 99.

Les petits garçons et les petites filles lui jetèrent
des pierres.

Il est vrai qu'on jeta quelques pierres à Jean-Jacques Rousseau et à la nommée le Vasseur, qu'il traîne par-tout avec lui, et qui était apparemment la confidente de madame de Volmar. Cela pouvait avoir causé du scandale à Motiers-Travers, et avoir été l'occasion de cette grêle de pierres, qui n'a pourtant pas été considérable, et dont aucune n'atteignit le sieur Jean-Jacques, ni la le Vasseur. Il est naturel que l'extrême laideur de cette créature, et la figure grotesque de

Jean-Jacques, déguisé en Arménien, aient induit ces petits garçons à faire des huées, et à jeter quelques cailloux : mais il est faux que Jean-Jacques ait couru le moindre danger.

La requête que le sieur Jean-Jacques Rousscau présenta pour être enfermé ne fut point adressée précisément à leurs excellences du conseil de Berne, mais à monsieur le bailli, gouverneur de l'île de Saint-Pierre, où Jean-Jacques était alors caché; il prie ce magistrat d'obtenir pour lui cette grâce. Il aurait été en effet très à plaindre d'être réduit à cette extrémité, si ses fureurs orgueilleuses et extravagantes ne l'avaient pas rendu indigne de toute pitié.

La condamnation des *Lettres de la Montagne*, qualifiées de calomnies atroces par les seigneurs plénipotentiaires, est du 25 juillet 1766.

Ces *Lettres de la Montagne* sont un ouvrage encore plus insensé, s'il est possible, que la profession de foi qu'il signa entre les mains de M. de Montmolin. L'objet de ces lettres est d'animer une partie des citoyens de sa patrie contre l'autre; mais, dans les cinq premières lettres, il ne parle que d'un roman qu'il a fait, intitulé *Émile*; il n'est occupé qu'à justifier son roman, il ne parle que de lui-même; et, après avoir dit à l'archevêque de Paris qu'il est le seul auteur qui ait jamais dit la vérité, et qu'on lui doit des statues, il dit aux

bourgeois de Genève, page 136 : Qu'il a fait des miracles tout comme notre Seigneur, qu'il n'a tenu qu'à lui d'être prophète.

Il appelle Cicéron un rhéteur, page 108. Ainsi le bon homme se croyant plus grand orateur que Cicéron, et plus puissant en œuvres que Jésus-Christ, il n'est pas étonnant qu'on lui ait proposé de bon bouillon et des herbes rafraichissantes.

Ces *Lettres de la Montagne* sont d'ailleurs d'un mortel ennui pour quiconque n'est pas au fait des discussions de Genève ; elles sont assez mal écrites.

Le petit nombre de gens qui se sont intéressés quelque temps à ces querelles passagères sait que le sieur Jean-Jacques Rousseau a fait un roman sur l'éducation. L'auteur de ce roman d'*Émile* a oublié que pour bien élever un jeune homme il faudrait avoir été soi-même honnêtement élevé.

Ce livre est une compilation indigeste de passages tirés de *Plutarque*, de *Montaigne*, de *Saint-Évremond*, du *Dictionnaire Encyclopédique*, et de trente autres auteurs. Il s'est trouvé un pédant qui s'est donné la peine de faire un gros recueil, non seulement de tous les passages que Rousseau a copiés, mais encore de ceux qui n'ont qu'une très légère ressemblance avec les siens. Il a intitulé ce livre, *les Plagats de Jean-Jacques Rousseau* ; il est imprimé à Paris chez Durand. On convient que ce livre est fait avec beaucoup de mauvaise

foi et de grossièreté, comme la plupart des livres de pure critique. L'auteur s'acharne sans goût et sans esprit contre des choses très innocentes, et on l'a comparé à un chien affamé qui aboie aux passants en rongant les os de Rousseau. Aussi cet ouvrage a-t-il eu le sort de tous ceux de son espèce, d'être anéanti à sa naissance. Il est d'un homme assez méprisé dans la littérature. Mais, quoique cette critique soit mauvaise, le livre de Rousseau n'en est pas meilleur.

La chose dont il est le moins parlé dans l'ouvrage de Rousseau sur l'éducation, c'est l'éducation même. Il y fait l'éloge des Sauvages, il y fait la satire de tous ceux qui servent la société. Il suppose qu'il est chargé de former un jeune seigneur; et, au lieu de s'y prendre comme on fait dans l'École-Militaire, qui est le plus beau monument du règne de Louis XV, il fait apprendre le métier de menuisier à son pupille, et voici comme il justifie cette belle institution:

« Que des coquins, dit-il, mènent les grandes affaires, peu vous importe; vous entrez dans la première boutique du métier que vous avez appris : Maître, j'ai besoin d'ouvrage. — Compagnon, mettez-vous là, travaillez; avant que l'heure du dîner soit venue, vous aurez gagné votre dîner. »

Ce n'est point ainsi, ce me semble, que s'exprimait le grand Fénelon, et ce n'est point ainsi que

Mentor élevait son Télémaque. M. Jean-Jacques veut que son élève soit ignorant jusqu'à l'âge de quinze ans, et qu'il sache raboter au lieu d'apprendre la géométrie, l'histoire, la tactique, et les belles-lettres.

Son élève demande à sa mère *comment on fait les enfants*; la mère répond que *c'est en pissant dououreusement*; et Jean-Jacques trouve cette réponse subline.

L'auteur sentit dans le fond de son cœur que cet ouvrage pourrait ennuyer. Que fit-il pour le rendre un peu piquant? Il feignit d'avoir un gentilhomme chrétien à élever; il ajoute à son livre un volume entier contre le christianisme, volume rempli de contradictions selon l'usage de l'auteur. Il raconte à son jeune homme que lui, Jean-Jacques, s'enfuit autrefois de la boutique de ses parents, qu'il alla en Savoie se faire catholique pour avoir du pain; qu'il eut le bonheur d'être reçu dans un hôpital; qu'il contracta dès-lors la noble habitude de se brouiller avec ses bienfaiteurs; qu'il s'enfuit de cet hospice, qu'il alla demander l'aumône à un vicaire de village, et que ce vicaire lui apprit que le christianisme est ridicule. Voici comme il fait parler ce prêtre :

« L'idée de création confond. Qu'un être que je ne conçois pas donne l'existence à d'autres êtres, cela n'est qu'obseur et incompréhensible; mais

que l'être et le néant se couvriussent l'un dans l'autre, c'est une claire absurdité. »

Après un tel galimatias il compile tout ce qu'on a dit contre notre religion. Il pille les Herbert, les Bolyngbrocke, les Shafstburi, les Bayle, les Boulainvilliers, les d'Argens, les Freret, les Boulanger, les Colins, les Wolston, les Maillet, les Meslier, les Tilladet, les La Mettrie, les Dumarsais, et même Spinosa.

Voilà ce qui a donné quelque vogue à ce livre, et quelques protecteurs à l'auteur. Il s'est trouvé même des personnes assez simples pour croire que ce livre est bien écrit. Si cela est, le *Télémaque* l'est donc bien mal. Il n'y a guère de pages, dans le roman d'*Émile*, où l'on ne trouve des fautes contre la langue: le style est tantôt bas et tantôt violent. Les injures qu'il prodigue aux rois, aux ministres, aux riches, ont pu séduire des lecteurs cyniques qui ont pris de l'audace pour de l'éloquence, et une basse envie pour de l'esprit philosophique.

Il est vrai qu'il y a dans le discours du vicaire savoyard une douzaine de pages éloquentes; mais en général si ce style décousu, inégal, confus, et sans harmonie, prenait le dessus, c'en serait fait de la littérature française.

M. de Voltaire se trompe sur la date des lettres de Rousseau, écrites de Venise à M. du Theil. Il

y en a trois, du 8, du 15 août, et du 24 octobre 1744, et non pas 1743. Elles sont encore plus humiliantes que M. de Voltaire ne le dit, et la troisième finit par une délation ménagée artificieusement contre M. le comte de Montaigu son maître; cela n'est pas philosophe.

M. du Theil n'honora point Rousseau d'une réponse; plusieurs personnes parmi nous ont vu l'original de ces lettres écrites et signées de la main de Rousseau.

EXTRAIT DES LETTRES

Du sieur JEAN-JACQUES ROUSSEAU, employé dans la maison de M. le comte de Montaigu, écrites, en l'an 1744, à M. du Theil, premier commis des affaires étrangères. Ces lettres ont été conservées par hasard chez les héritiers de M. du Theil.

PREMIÈRE LETTRE DU 8 AOUT,

RECUE LE 23.

« J'ose porter jusqu'à vous mes justes et très respectueuses plaintes contre un ambassadeur du roi et contre un maître dont j'ai mangé le pain... Il y a quatorze mois que je suis entré chez M. le comte de Montaigu en qualité de secrétaire... Monsieur l'ambassadeur... voulut avant-hier me faire mon compte... Son excellence ne pouvant m'obliger à consentir à passer ce compte comme elle le voulait, me proposa en termes très nets d'y souscrire, ou de sauter par la fenêtre, etc.... Il m'ordonna, en me voyant sortir, de vider son palais et de n'y jamais remettre les pieds... Pardonnez, monsieur, la liberté que je prends d'im-

plorer votre protection contre les traitements que M. l'ambassadeur exerce sur le plus zélé et le plus fidèle domestique qu'il aura jamais... Je sais, monsieur, combien de préjugés sont contre moi; je sais que dans les démêlés entre le maître et le domestique, c'est toujours ce dernier qui a tort... Votre générosité et mon bon droit sont mes seuls protecteurs...

« J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur. »

A Venise, le 8 août 1744.

SECONDE LETTRE DU 15 AOUT,

REÇUE LE 29.

« MONSIEUR,

« Depuis la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire le 8 de ce mois, monsieur l'ambassadeur m'a menacé de me faire périr sous le bâton : il m'a envoyé sept ou huit fois son gentilhomme avec le solde du compte, m'intimant l'ordre de partir sur-le-champ de Venise sous peine d'être assommé de coups de bâton matin et soir. »

La troisième Lettre est du 11 octobre 1744, reçue au Vieux-Brisach le 16, et datée de Paris à l'hôtel d'Orléans, rue du Chantre, près le Palais-Royal.

Elle dit à-peu-près les mêmes choses ; il ajoute seulement : « J'implore votre protection et quelques marques de votre bonté qui me réhabilitent aux yeux du public. »

Il s'imaginait dès-lors que le public avait les yeux fixés sur lui. Toutes ces lettres sont signées *Rousseau* avec paraphe. Il ne paraît pas qu'on trouva ses plaintes bien fondées ; et Jean-Jacques Rousseau, pour se réhabiliter, alla chercher ailleurs des maîtres qui lui donnassent des gages. Il faut avouer que voilà un plaisant secrétaire d'ambassade ; il a reçu de grands honneurs, et sa vanité est tout-à-fait bien placée !

La nouvelle *Julie*, ou *la Nouvelle Héloïse*, est un roman en six volumes, imprimé à Amsterdam chez Marc-Michel Rey, en 1761.

Ce roman est un recueil de lettres que s'écrivent deux amants suisses, à l'imitation des romans anglais de *Pamela* et de *Clarice*. Mais l'imitation est si mauvaise, que ce roman est aujourd'hui entièrement oublié. Il n'y a ni exposition, ni nœud, ni dénouement, ni aventures intéressantes, ni raison, ni esprit. C'est un précepteur lâche et insolent qui fait un enfant à sa pupille, et qui en

reçoit de l'argent; qui veut se battre contre un pair d'Angleterre, et qui en reçoit l'aumône. La pupille grosse du précepteur épouse un Russe dans un village de Suisse, et, pour se tirer d'affaire, elle accouche d'un faux germe.

Comme les auteurs se peignent assez dans leurs ouvrages, le précepteur va fréquenter à Paris les mauvais lieux; c'est de ces honnêtes retraites qu'il insulte les dames de la cour, c'est de là qu'il écrit à sa Julie des invectives contre la musique de Rameau, et qu'il dit que ses airs *ressemblent à la course d'une oie grasse, ou à une vache qui galope.*

Le héros de ce roman moral prononce devant sa chaste Suissesse de ces mots trop usités par la canaille; et sa maîtresse lui dit qu'elle a entendu quelquefois ces paroles dans la bouche des portefaix. Il peint noblement des valets qui *polissonnent dans une cour.* Il dit que *les ames humaines veulent être accouplées; qu'on mesure à Paris ses maximes à la toise, que les dîners de Paris ne diffèrent pas beaucoup des tables d'auberge.* Ce n'était pas sur ce ton que madame de La Fayette écrivait la *Princesse de Clèves* et *Zaïde.*

Jean-Jacques conseille ailleurs au dauphin de France, au prince de Galles, et à l'archiduc, d'épouser la fille du bourreau si elle est belle et honnête, car c'est toujours l'honnêteté qui dirige Jean-Jacques.

Ce qu'on peut remarquer dans ce roman, c'est le commencement de la préface. « Il faut, dit l'auteur, des spectacles dans les grandes villes, et des romans aux peuples corrompus. J'ai vu les mœurs de mon temps, et j'ai publié ces Lettres. »

Il est assez étrange qu'un homme qui s'avoue publiquement un corrupteur ait voulu faire ensuite le législateur; mais il instruit les hommes comme il dirige les filles.

Ce maître fou quitta en 1762 les lieux honnêtes où il allait penser à Julie avec des officiers suisses, pour enseigner à l'Europe les *Principes du droit politique, ou Contrat social*, qu'on a nommé le *Contrat insocial*. C'est un ouvrage obscur, mal digéré, plein de contradictions et d'erreurs. Les satires mêmes dont il fourmille n'ont pu lui donner de la vogue. Il a beau dire, page 163, que ceux qui parviennent dans les monarchies ne sont le plus souvent que de petits brouillons, de petits fripons, de petits intrigants, à qui les petits talents, qui font parvenir aux grandes places, ne servent qu'à montrer leur ineptie aussitôt qu'ils y sont parvenus...

On est si accoutumé à ces lieux communs d'impertinences, qu'ils n'ont pas fait la plus légère sensation. Ce style insolent et violent qu'on a voulu mettre à la mode n'est plus de mode; on commence à revenir à la raison; on sent enfin que la

sagesse et la décence doivent conduire la plume de tout écrivain qui veut mériter l'approbation des honnêtes gens. *Sapere est et principium et fons.*

Il est dit dans cet ouvrage qu'il n'y a qu'un pays dans l'Europe capable de législation, et que ce pays est l'île de Corse, page 110. C'est là qu'il est dit que les Tartares subjuguèrent bientôt infailliblement la Russie, l'Allemagne, et la France, p. 96. C'est là qu'il est dit que le peuple anglais pense être libre, mais qu'il est esclave, et qu'il le mérite bien, p. 214.

Il n'a pas apparemment envie d'aller chercher un asile à Venise. Il dit (page 248) que la noblesse y est peuple, que c'est une multitude de Barnabotes; que la bourgeoisie de Genève représente exactement le patriciat vénitien, et que les paysans de Genève représentent les sujets de terre ferme. Il ignore que parmi les sujets de terre ferme, à Padoue, à Vicence, à Vérone, à Brescia, à Bergame, à Crème, etc., il y a mille familles de la plus ancienne noblesse.

Ainsi, en insultant toutes les nations, toutes les conditions de la vie, tous les arts qu'il a voulu lui-même cultiver, et tous les hommes avec lesquels il a vécu, cet écrivain s'est flatté d'usurper, par une insolence cynique, une réputation qu'on n'acquiert jamais que par le génie. Il a calomnié les philosophes qui l'avaient reçu, protégé, et

instruit; ingrat envers ses maîtres, envers ses amis, envers ses bienfaiteurs, recevant l'aumône d'un bourgeois inconnu, parcequ'il croit qu'on n'en saura rien, et la refusant de la main d'un prince, parcequ'il croit qu'on le saura: il s'est imaginé que ses bizarreries lui feraient un nom.

Il appelle M. Tronchin *jongleur*, dans sa lettre à M. Hume, tandis que lui-même pousse le charlatanisme jusqu'à s'habiller à l'orientale à Paris et en Angleterre, pour attirer sur lui les regards de la populace qui le dédaigne.

Il parle de mœurs et de décence, et de la sainte vertu. Cela s'accorde mal avec les suites des créations philosophiques qu'il prenait dans ces lieux honnêtes où il oubliait la Suissesse Russe, madame de Volmar. Celui qu'il traite de *jongleur* lui a fourni le chirurgien dont la main, tout habile qu'elle est, n'a pas plus guéri son corps par ses opérations gratuites, que les remontrances de ses amis n'ont pu guérir son cœur.

Il a mis le trouble dans sa patrie avant d'en sortir, comme un incendiaire qui s'enfuit après avoir allumé la mèche. Celui-là certes a eu raison, qui a dit que Jean-Jacques descendait en droite ligne du barbet de Diogène, accouplé avec une des couleuvres de la Discorde.

On n'aurait pas reproché à d'autres sans doute ces opprobres, ou connus ou secrets, dont on est

forcé de montrer ici la turpitude. Il y a des faiblesses et des humiliations qu'on doit laisser dans les ténèbres quand les affligés restent dans une obscurité modeste, quand ils ne lèvent point une tête audacieuse, quand ils ne distillent point le fiel et l'outrage. Mais c'est ici un procès personnel qui exclut tous les égards; et, puisqu'il est permis à un Diogène subalterne et manqué d'appeler jongleur le premier médecin de monseigneur le duc d'Orléans, un médecin qui a été son ami, qui l'a visité, traité, qui a été au rang de ses bienfaiteurs, il est permis à un ami de M. Tronchin de faire voir ce que c'est que le personnage qui ose l'insulter. On peut, sur le fumier où il est couché, et où il grince les dents contre le genre humain, lui jeter du pain s'il en a besoin; mais il a fallu le faire connaître, et mettre ceux qui peuvent le nourrir à l'abri de ses morsures.

Finissons par faire sentir qu'un charlatan qui a lassé la pitié de ses bienfaiteurs et l'indignation publique n'a pu déshonorer que lui-même et non pas la littérature.

DÉCLARATION DE L'ÉDITEUR.

Ces Remarques sont d'un magistrat. La Lettre au docteur Pansophe n'est point de M. de Voltaire. Voici son désaveu :

Je n'ai jamais écrit la Lettre au docteur Pansophe; je m'en ferais honneur si elle était de moi. J'ai dû écrire celle que j'ai adressée à M. Hume, comme M. Walpole et M. d'Alembert ont dû écrire de leur côté. Je méprise comme eux Rousseau. Les faits que j'ai cités sont vrais, et j'ai fait mon devoir en les citant. Je me suis trompé sur les dates; l'auteur des remarques a raison en tout. Il n'y a jamais que l'agresseur et que l'imposteur qui aient tort; et dans des affaires qui intéressent la société, ceux qui confondent les offenseurs avec les offensés n'ont pas raison.

Fait au château de Fernei, en Bourgogne,
le 1^{er} décembre 1766.

VOLTAIRE.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME
DES MÉLANGES LITTÉRAIRES.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

CONNAISSANCE des beautés et des défauts de la poésie et de l'éloquence dans la langue française. 1749.	Pag. 3
Amitié.	7
Amour.	11
<i>Portrait de l'Amour, tiré de l'Épître sur l'Amour, à madame d'Ussé.</i>	12
<i>Temple de l'Amour, tiré de la Heuriade.</i>	13
Ambition.	18
Armée.	21
Assaut.	28
Bataille.	33
Caractères et portraits.	35
Portrait de Marie-Thérèse.	40
Caractère de Charles XII.	43
Chansons.	46
Comparaisons.	48
Dialogues en vers.	56
Dialogues en prose.	65
Description de l'enfer.	71
Épigramme.	78
Fable.	82
De la grandeur de Dieu.	88
Langage.	92
Lettres familières.	110
Liberté.	121
Métaphore.	125
Opéra.	130

De la satire.	Pag. 140
Traductions.	145
Du vrai dans les ouvrages.	152
Lettre de l'auteur de la brochure intitulée <i>Connaissance des beautés et des défauts de la poésie et de l'éloquence</i> , etc., A M. Remond de Sainte-Albine.	157
A M. ^{me} , sur mademoiselle de Lenclos. 1751.	160
FRAGMENT D'UNE LETTRE écrite à un membre de l'Académie de Berlin. 1752.	171
ÉLOGE HISTORIQUE de madame la marquise du Châtelet. 1752.	183
EXTRAIT DE LA BIBLIOTHÈQUE RAISONNÉE, 3 ^e trimestre de 1752.	195
DÉFENSE DE MILORD BOLYNGBROKE, par le docteur Goodna- tur'd Wellwisher, chapelain du comte de Chesterfield. 1752.	213
RÉPONSE d'un académicien de Berlin à un académicien de Paris. 1752.	226
A M. KOENIG, bibliothécaire de madame la princesse d'Or- ange. 1752.	229
LE TOMBEAU DE LA SORBONNE. 1752.	240
INTRODUCTION de l' <i>Abrégé de l'Histoire universelle</i> . Édition de Jean Néaulme. 1753.	260
ARTICLE tiré du tome V de l' <i>Encyclopédie</i> . 1757.	264
RÉPUTATION D'UN ÉCRIT ANONYME, contre la mémoire de feu M. Joseph Saurin, de l'Académie des Sciences, exami- nateur des livres, et proposé au <i>Journal des Savants</i> .	268
AVERTISSEMENT du Factum de M. Saint-Foix, inséré dans le recueil des <i>Facéties parisiennes</i> pour les six premiers mois de 1760.	275
LETTRE écrite sous le nom de M. Cubstorf, pasteur de Helms- tadt, à M. Kirkef, pasteur de Lauvorp. 1760.	277
FRAGMENT D'UNE LETTRE de lord Bolyngbroke. 1760.	283
LETTRÉS SUR la <i>Nouvelle Héloïse</i> , ou <i>Aloïsia</i> , de Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève. 1761. — Première let- tre.	287
Deuxième lettre.	294

TABLE DES MATIÈRES.

499

Troisième lettre.	Pag. 303
Quatrième lettre.	308
<u>PARALLÈLE d'Horace, de Boileau, et de Pope. 1761.</u>	312
<u>A M. LE DUC DE LA VALLIÈRE, grand-fanconnier de France,</u> <u>sur Urcus Codrus. 1761.</u>	322
<u>Requête au roi en son conseil. 1762.</u>	338
<u>Compliment qui devait être prononcé à l'ouverture du Théâ-</u> <u>tre-Français, le 11 avril 1763.</u>	341
<u>ARTICLES EXTRAITS DE LA GAZETTE LITTÉRAIRE DE L'EUROPE.</u>	
<u>I. 14 mars 1764.</u>	347
<u>II. 4 avril 1764.</u>	350
<u>III. 4 avril 1764.</u>	360
<u>IV. 14 avril 1764.</u>	367
<u>V. 18 avril 1764.</u>	373
<u>VI. 18 avril 1764.</u>	374
<u>VII. 2 mai 1764.</u>	378
<u>VIII. 2 mai 1764.</u>	385
<u>IX. 9 mai 1764.</u>	391
<u>X. 23 mai 1764.</u>	395
<u>XI. 23 mai 1764.</u>	396
<u>XII. 30 mai 1764.</u>	400
<u>XIII. 6 juin 1764.</u>	403
<u>XIV. 6 juin 1764.</u>	409
<u>XV. 14 juin 1764.</u>	410
<u>XVI.</u>	414
<u>XVII. 30 septembre 1764.</u>	417
<u>XVIII. 30 septembre 1764.</u>	430
<u>XIX. 10 octobre 1764.</u>	442
<u>SENTIMENT DES CITOYENS.</u>	445
<u>Petit Commentaire sur l'éloge du dauphin de France com-</u> <u>posé par M. Thomas. 1766.</u>	454
<u>DÉCLARATIONS relatives au libelle du sieur Vernet. 1766.</u>	461
<u>APPEL AU PUBLIC contre un Recueil de prétendues lettres de</u> <u>M. de Voltaire. 1766.</u>	465
<u>LETtres DE M. DE VOLTAIRE à ses amis du Paradisse, avec des</u>	

notes historiques et critiques. A Genève, 1766. Avertissement de l'éditeur.	Pag. 466
Certificat de M. Damilaville.	467
Certificat de M. Deodati de Tovazzi.	469
Certificat de M. le duc de La Vallière.	470
Autre certificat.	471
NOTES sur la lettre de M. de Voltaire à M. Hume. 1766.	477
Extrait des Lettres du sieur Jean-Jacques Rousseau, etc.	
Première Lettre du 8 août, reçue le 23.	488
Seconde Lettre du 15 août, reçue le 29.	489
Déclaration de l'éditeur.	496

FIN DE LA TABLE.





